



Le souvenir s'en va-t-en guerre : Mémoires & représentations sociales du soldat de 14-18

Brice Douffet

► To cite this version:

Brice Douffet. Le souvenir s'en va-t-en guerre : Mémoires & représentations sociales du soldat de 14-18. Psychologie. Université de Lyon, 2021. Français. NNT : 2021LYSE2002 . tel-03216799

HAL Id: tel-03216799

<https://theses.hal.science/tel-03216799>

Submitted on 4 May 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



N° d'ordre NNT : 2021LYSE2002

THESE de DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

Opérée au sein de

L'UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2

École Doctorale : ED 485

Education Psychologie Information Communication

Discipline : Psychologie

Soutenue publiquement le 6 janvier 2021, par :

Brice DOUFFET

Le souvenir s'en va-t-en guerre

*Mémoires & représentations sociales du soldat
de 14-18.*

Devant le jury composé de :

Pascal MOLINIER, Professeur des universités, Université Paul Valéry Montpellier 3, Président

Stéphane LAURENS, Professeur des universités, Université Rennes 2, Rapporteur

Valérie ROSOUX, Professeure des universités, Université catholique de Louvain, Examinatrice

Valérie HAAS, Professeure des universités, Université Lumière Lyon 2, Directeur de thèse

Nikos KALAMPALIKIS, Professeur des universités, Université Lumière Lyon 2, co-Directeur de thèse

Contrat de diffusion

Ce document est diffusé sous le contrat *Creative Commons* « [Paternité – pas d'utilisation commerciale - pas de modification](#) » : vous êtes libre de le reproduire, de le distribuer et de le communiquer au public à condition d'en mentionner le nom de l'auteur et de ne pas le modifier, le transformer, l'adapter ni l'utiliser à des fins commerciales.

LE SOUVENIR S'EN VA-T-EN GUERRE

Mémoires & représentations sociales du soldat de 14-18



Thèse de doctorat en Psychologie sociale

Présentée et soutenue publiquement le 6 janvier 2021 par

Brice DOUFFET

Sous la direction de Valérie HAAS et de Nikos KALAMPALIKIS

Devant un jury composé de :

Valérie HAAS, Professeure de psychologie sociale, Université Lumière Lyon 2

Nikos KALAMPALIKIS, Professeur de psychologie sociale, Université Lumière Lyon 2

Stéphane LAURENS, Professeur de psychologie sociale, Université Rennes 2

Pascal MOLINER, Professeur de psychologie sociale, Université Paul Valéry-Montpellier 3

Valérie ROSOUX, Professeure en sciences politiques et sociales, Université catholique de Louvain

*Couverture : Dédicace de Jacques Tardi,
le 8 avril 2018 à Lyon*

RÉSUMÉ

Le Centenaire de la Première Guerre mondiale (PGM) témoigne d'une volonté de commémorer, et plus généralement, un phénomène de société qui interroge les traces de ce conflit dans la pensée sociale. L'objectif de notre thèse est d'interroger la manière dont la figure emblématique du soldat de la Grande Guerre est aujourd'hui pensée, illustrée, ancrée, commémorée en contexte européen et français. Nous soutenons l'hypothèse que les représentations sociales du soldat de 14-18 jouent un rôle emblématique dans la transmission de la mémoire collective de la Grande Guerre. Les conditions de vie difficiles dans les tranchées, les traumatismes physiques et psychiques caractérisent ce conflit et mettent en évidence son caractère victimaire (Rimé, Bouchat, Klein & Licata, 2015). La construction sociale des souvenirs liés à un événement historique s'inscrit dans un cadre se référant à une identité sociale (Haas & Jodelet, 2007 ; Jodelet & Haas, 2019). Avons-nous une représentation homogène de la Grande Guerre en Europe et en France en particulier ? Trois sources de résultats nous permettront d'illustrer notre recherche :

Une première issue du projet européen Nemex COST Action 1205 (Bouchat, Licata, Rosoux & Klein, 2017, 2019) portant sur la mémoire collective des événements de la PGM via un échantillon (N=2525) d'étudiant.es de 16 pays différents. Nous avons opéré une analyse secondaire de deux échelles (émotionnelle et représentationnelle) portant sur le soldat de 14-18 de son propre pays ou d'un pays ennemi. On constate une différence significative de réponses en fonction de la nationalité des participants et du rôle de leur pays lors de la PGM : pays anciennement belligérants (plus emphatique) *versus* neutres (plus négative). En revanche, une tendance commune des réponses converge vers une représentation consensuelle de l'ennemi.

La seconde phase vise à tenter de déterminer s'il existe une différenciation inter-régionale possible de la représentation sociale du soldat en France. Pour cela, un questionnaire a été diffusé dans 14 universités françaises (N=884). Les premiers résultats indiquent une homogénéité apparente des réponses, une sorte d'image nationale du soldat. Pourtant, certains facteurs (héroïsme, patriotisme, volontariat et haine des ennemis) présentent des variations intra-groupes significatives illustrant une différence entre le Nord-Est et le Centre-Est/Sud.

Dans une troisième phase, une analyse qualitative et lexicométrique est mise en place. Tout d'abord l'analyse d'un échantillon d'articles (N=48) du site français « centenaire.org » (Label Mission Centenaire 14-18). Puis, la création d'une grille d'analyse nous a permis d'étudier les images (N=285) publiées sur le même site. Notre approche nous a permis de vérifier l'hypothèse de l'existence d'une représentation singulière de la guerre selon la situation géographique de la région concernée. D'un côté, le Grand-Est caractérisé par une mémoire du front ancrée localement à travers les paysages marqués à jamais. De l'autre, Auvergne-Rhône-Alpes, représentative de l'arrière actif au rôle décisif où le souvenir passe par la réappropriation des témoignages.

Mots clés : Mémoire, Représentations sociales, Image, Première Guerre mondiale

ABSTRACT

The Centenary of the First World War (WWI) shows a desire to commemorate, and more generally, a social phenomenon which questions the traces of this conflict in social thought. The aim of our thesis is to question the way which the emblematic figure of the soldier of the Great War is today thought, illustrated, anchored, commemorated in European and French context. We support the hypothesis that the social representation of the soldier from WWI plays an emblematic role in the transmission of the collective memory of the Great War. Difficult living conditions in the trenches, the physical and psychological trauma characterize this conflict and highlight the victimhood (Rimé, Bouchat, Klein & Licata, 2015). The social construction of memories linked to a historical event is part of a framework referring to a social identity (Haas & Jodelet, 2007; Jodelet & Haas, 2019). Do we have a homogeneous representation of the Great War in Europe and in France in particular? Three sources of results will allow us to illustrate our research:

A first series of results came from the European Project Nemex COST Action 1205 (Bouchat, Licata, Rosoux & Klein, 2017, 2019) on the collective memory of WWI events via a sample (N=2525) of students from 16 countries. We performed a secondary analysis of two scales (emotional and representational) on the 14-18 soldier from his own country or from an enemy country. There is a significant difference in responses depending on the nationality of the participants and the status of their country during the WWI: formerly belligerent countries (more emphatic) versus neutral (more negative). On the other hand, a common tendency of responses converges towards a consensual representation of the enemy.

A second phase aims to try to determine if there is a possible inter-regional differentiation of the social representation of the soldier in France. For this, a questionnaire was distributed to 14 French universities (N=884). The first results indicate an apparent homogeneity of the responses, a sort of national image of the soldier. However, certain factors (heroism, patriotism, voluntary and hatred of enemies) present significant intra-group variations illustrating a difference between the North-East and the Center-East / South.

Finally, a qualitative and lexicometric analysis is implemented. First, the analysis of a sample of articles (N=48) from the French site “centenaire.org” (*Label Mission Centenaire 14-18*). Then, the creation of an analysis grid allowed us to study the images (N=285) published on the same site. Our approach allowed us to test the hypothesis of the existence of a singular representation of the war according to the geographical location of the region concerned. On the one hand, the *Grand-Est* characterized by a memory of the front locally anchored across the landscapes marked forever. On the other, *Auvergne-Rhône-Alpes*, representative of the active rear in the decisive role where the memory passes by the reappropriation of testimonies.

Keywords: Collective memory, Social representations, Picture, World War I

Remerciements,

Un exercice délicat lorsque l'on n'a pas pour habitude d'étaler les marques d'affection réservées à la sphère privée. Il semble pourtant nécessaire d'écrire noir sur blanc cette reconnaissance allant de pair avec cette recherche.

La thèse est souvent perçue comme une longue route semée d'embûches à arpenter seul. Nous sommes face à nous-mêmes, une réflexion sur soi et nos propres limites. Tel un défi permanent où parfois la source de la dangereuse distraction provient d'un vieux chat d'une vingtaine d'années qui nous regarde plein d'étonnement et d'affection.

En réalité, la thèse n'est qu'une étape parmi tant d'autres, elle est un simple exercice. Non l'exercice d'une vie, mais un exercice sur la vie. Elle est aussi une collaboration qui témoigne de notre place dans un collectif et de notre capacité à travailler avec les autres. La thèse est avant tout une chance, un privilège et une marque de confiance. C'est pourquoi je souhaite tout d'abord remercier ma directrice et mon directeur de thèse, Valérie Haas et Nikos Kalampalikis, sans qui cette recherche n'aurait pu aboutir. Merci pour la confiance que vous m'avez accordée, votre contribution pour monter ce projet et pour l'intérêt que vous avez manifesté pour mon travail depuis le Master. Merci pour le soutien et l'aide précieuse que vous m'avez apportés tout au long de ce doctorat.

Je tiens également à remercier les membres du jury, Stéphane Laurens, Pascal Moliner et Valérie Rosoux d'avoir accepté de participer à cette soutenance de thèse.

Je remercie chaleureusement l'ensemble de l'équipe du laboratoire GRePS, les enseignants-chercheurs, les ATER, les doctorants et le personnel BIATSS que j'ai appris à découvrir au fil de ces années, d'abord en tant qu'étudiant, doctorant, puis ATER. Un grand merci à toutes celles et ceux qui ont toujours été disponibles et à l'écoute que ce soit pour la recherche ou l'enseignement. Vous êtes une équipe remarquable avec laquelle j'ai beaucoup de plaisir à travailler. Merci également à Blandine Cerisier et Amélie Demoures présentes aux prémices de cette aventure et qui ont su me donner les clés pour bien commencer.

Je ne peux oublier de mentionner Pierre Bouchat, Olivier Klein et Laurent Licata, qui m'ont ouvert la voie vers une recherche exceptionnelle, à très grande échelle, ayant une portée européenne dont je n'aurais jamais pu espérer initialement.

Thank you Brady Wagoner for the interest about my work, your attention, thanks for your advices, and your inspiration.

Une pensée pour *mes amies de bureau*. Pour Julie Devif, ma binôme, avec qui j'avance dans cette thèse depuis le début, côte à côte et restant ainsi un soutien infailible depuis le Master. Merci pour tes relectures et tes conseils. S'il y a bien un exemple qui atteste que la thèse est un travail d'équipe, c'est bien notre duo. Pour Pauline Mercier, nos thématiques nous amènent à travailler souvent ensemble et nos échanges sont une source de motivation. Merci pour ton aide et ton écoute. Une pensée aussi pour Anne-Sophie Petit et Salima Bekkadj-Body qui sont un appui sincère tout en sachant alterner en permanence entre une atmosphère studieuse et légère. Cette grande capacité montre également que vous êtes toutes les quatre un soutien inaltérable dans n'importe quelle situation. Sans vous ce doctorat n'aurait jamais été le même, plus court peut-être...

Une pensée surtout pour mes proches, mes ami.e.s et ma famille. Même s'il n'est pas toujours aisé de comprendre les raisons qui nous poussent à faire une thèse, surtout en psychologie, ce sujet a toujours fait sens pour vous. Merci d'avoir partagé avec moi vos anecdotes et vos idées.

Merci en particulier à Toto, Mathieu, Lucas, Marie et Camille. Une équipe de choc, *la classe américaine* incarnée. Vous êtes toujours à l'écoute et êtes la garantie indispensable pour garder les pieds sur terre et décompresser lorsque c'est nécessaire.

Merci à ma famille, dont l'intérêt se traduisait régulièrement par la fameuse demande « *quand est-ce que tu finis ?* » signifiant bel et bien une attention toute particulière à mon parcours. Merci à mes grands-parents maternels, vous qui ne verrez jamais l'accomplissement de cette thèse, mais qui dès le Master me gardaient consciencieusement tout document traitant de 14-18. Merci à ma grand-mère paternelle pour son soutien et de me rendre fier de poursuivre à ma manière la passion de mon grand-père que je n'ai pas suffisamment connu.

Je remercie tout spécialement mes parents qui depuis le début de mes études supérieures n'ont jamais émis aucun jugement sur mes choix de parcours. Vous avez toujours été d'un appui solide, ouverts d'esprit, patients, compréhensifs, de bons conseils et vous avez surtout toujours cru en mes capacités. Merci également à Jean-Paul, Isabelle, Alex et Manou pour votre écoute, votre gentillesse et de l'attention que vous portez à mon égard. Et enfin, merci à toi Lydie, pour ta patience, ton réconfort, ton soutien infailible et permanent que tu m'as apporté durant ces années.

Sans vous toutes et tous je n'aurais jamais pu y arriver.

Merci.

À mes grands-parents, ces Ardennais.

« À la guerre, comme à la guerre »

Proverbe français

SOMMAIRE

INTRODUCTION À l'heure de la mobilisation mémorielle	1
PARTIE I De la représentation à l'image, la trace mémorielle d'un conflit	5
Chapitre 1. Histoire & contextualisation.....	6
1. La Der des Ders.....	6
2. Contexte social du centenaire	11
Résumé du chapitre 1	20
Chapitre 2. Transmissions mémorielles et représentationnelles.....	21
1. L'image-souvenir	21
2. Devoir ou besoin	23
3. Mémoires collectives	26
4. Transmettre.....	32
5. Imaginaire & mythes	37
Résumé du chapitre 2	41
Chapitre 3. Représentations sociales d'une figure du passé	42
1. Première approche	42
2. De la triade à la rose des vents.....	45
3. Approche sociogénétique et processus représentationnels.....	50
Résumé du chapitre 3	54
Chapitre 4. Rôles & pouvoirs de l'image	55
1. Contextes et principes de base.....	55
2. Mimésis & preuve	59
3. Psychologie sociale de l'image.....	62
Résumé du chapitre 4	65
Synthèse de la partie 1 et problématisation de notre étude.....	66
PARTIE II Tactiques méthodologiques	73
1. Origine de la démarche	74
2. Un questionnaire européen	75
3. Une étude nationale.....	80
4. L'image du centenaire	82
5. Approche théorique du dispositif méthodologique	87
Synthèse de la partie 2.....	91

PARTIE III Stratégies d'analyses et confrontations des résultats	92
Chapitre 1. Du présent vers le passé	94
1. La reconnaissance d'un conflit	95
2. L'émotion du passé	103
3. Un ennemi pas comme les autres	107
Résumé du chapitre 1	117
Chapitre 2. Conflit entre le présent et le passé	119
1. Sentiments partagés	120
2. L'unité illusoire	129
3. Le cas français	138
Résumé du chapitre 2	148
Chapitre 3. Du passé vers le présent	151
1. Que nous reste-t-il ?	151
2. Une image du centenaire	163
Résumé du chapitre 3	175
Synthèse de la partie 3	177
PARTIE IV Des pourparlers à la discussion générale	180
1. Une mémoire et des représentations du soldat	181
2. Un ennemi commun	184
3. Le tourisme de l'imaginaire	187
Conclusions générales et perspectives d'étude	191
BIBLIOGRAPHIE	194
ANNEXES	212
Annexes 1. Évolution de la représentation des militaires français au XX ^e siècle	213
Annexes 2. Effectif et localisation des participants au questionnaire national	214
Annexes 3. Questionnaire national	215
Annexes 4. Grille d'analyse des images	227
Annexes 5. Grille d'analyse des images – exemple	228

Index des Cartes

Carte 1 – Les alliances entre pays européens en 1914	7
Carte 2 – La ligne de Front occidentale en 1915 (Schor, 1997, p.49).....	8
Carte 3 – Craonne et le Chemin des Dames, Plateaux de Californie (Nobecourt, 2013).....	17

Index des Diagrammes

Diagramme 1 – Test C de l'Échelle d'émotion « soldat de mon pays » item Admiration (FPF)	121
Diagramme 2 – Test C de l'Échelle de représentation « soldat de mon pays » (FPF).....	130
Diagramme 3 – Anova de l'Échelle de représentation item « Héros » (SdG).....	137
Diagramme 4 – Anova des items Héros et Patriotes selon le type de soldat et la région	143
Diagramme 5 – Anova de l'Échelle émotionnelle « soldat ennemi » selon la région d'étude.....	146

Index des Figures

Figure 1 – Vecteurs de transmission (Haas, 2009, 2012)	35
Figure 2 – Unification des modèles de la TRS	47
Figure 3 – L'exemple du kaléidoscope dans la TRS.....	48
Figure 4 – Scénographie de l'image	57
Figure 5 – Plan méthodologique	91
Figure 6 – AFC des associations de mots – Questionnaire national	97
Figure 7 – Moyennes descriptives de l'Échelle de représentation	98
Figure 8 – Moyennes descriptives de l'Échelle émotionnelle	104
Figure 9 – Moyennes descriptives de l'Échelle de représentation « soldat ennemi »	108
Figure 10 – Moyennes descriptives de l'Échelle émotionnelle « soldat ennemi »	112
Figure 11 – Moyennes descriptives de l'Échelle de représentation « soldat de mon pays-région- alliés »	139
Figure 12 – Moyennes descriptives de l'Échelle émotionnelle « soldat de mon pays-région-alliés »	140
Figure 13 – Thèmes de l'Arrière – analyse des articles rhônalpins.....	153
Figure 14 – Thèmes du Front – analyse des articles champenois	158
Figure 15 – AFC des articles champenois	161
Figure 16 – Répartition des styles d'images (N=285)	163
Figure 17 – AFC des images du Front et de l'Arrière.....	174

Index des Images

Image 1 – Tardi, J. (2008), Putain de Guerre 1914-1915-1916, t.1, p. 48	31
Image 2 – Dix, O. (1924), Champ de trous d’obus près de Domtrien, éclairé par les fusées, eau-forte.	31
Image 3 – Spiegelman, S. (1994), Maus II, p. 54	32
Image 4 – Affiches de Propagande Nord-américaine, Britannique, Allemande	58
Image 5 – n°10 – Reims, quartier de l'université 3 avril 1917 (a11531)	164
Image 6 – n°205 – Barrucand 9 en Champagne Lts Malige et Angelvin	166
Image 7 – n°9 – Monseigneur Luçon 31 mars 1917 (a11483)	167
Image 8 – n°156 – Soldats allemands s’adonnant à une partie de bowling – SHAS	169

Index des Tableaux

Tableau 1 – Niveaux d'intérêts et de méthodologies	75
Tableau 2 – Répartition par pays de l'échantillonnage COST – Questionnaire international.....	77
Tableau 3 – Analyse lexicométrique des associations de mots – Questionnaire national	96
Tableau 4 – Scores similaires de l'Échelle de représentation entre EU et FR	99
Tableau 5 – ACP de l'Échelle de représentation « soldat de mon pays » Questionnaire international (N=2251) 70,3% – Alpha ,661.....	100
Tableau 6 – ACP de l'Échelle de représentation « soldat de mon pays » Questionnaire national (N=817) 55,1% – Alpha ,520.....	102
Tableau 7 – Différences de scores de l'Échelle émotionnelle entre EU et FR.....	105
Tableau 8 – ACP de l'Échelle émotionnelle « soldat de mon pays » Questionnaire international (N=2490) 77,8% – Alpha ,797.....	106
Tableau 9 – ACP de l'Échelle émotionnelle « soldat de mon pays » – Questionnaire national (N=1022) 69% – Alpha ,765	106
Tableau 10 – Différences de scores de l'Échelle de représentation entre « soldat de mon pays et ennemi ».....	109
Tableau 11 – ACP de l'Échelle de représentation « soldat ennemi » Questionnaire international (N=2147) 67,1% – Alpha ,676.....	110
Tableau 12 – ACP de l'Échelle de représentation « soldat ennemi » Questionnaire national (N=792) 53,4% – Alpha ,597.....	111
Tableau 13 – Différences de scores de l'Échelle émotionnelle entre « soldat de mon pays et ennemi »	113
Tableau 14 – ACP de l'Échelle émotionnelle « soldat ennemi » Questionnaire international (N=2491) 77,8% – Alpha ,806.....	114
Tableau 15 – ACP de l'Échelle émotionnelle « soldat ennemi » Questionnaire national (N=989) 66,7% – Alpha ,780.....	115
Tableau 16 – Test C de l'Échelle d'émotion « soldat de mon pays » (FPF).....	120
Tableau 17 – Anova de l'Échelle émotionnelle « soldat de mon pays » (FPF)	123
Tableau 18 – Anova de l'Échelle émotionnelle « soldat ennemi » (FPF).....	125
Tableau 19 – Anova de l'Échelle émotionnelle « soldat de mon pays » (SdG)	127
Tableau 20 – Anova de l'Échelle émotionnelle « soldat ennemi » (SdG).....	128
Tableau 21 – Test C de l'Échelle de représentation « soldat de mon pays » (FPF).....	129
Tableau 22 – Anova de l'Échelle de représentation « soldat de mon pays » (FPF).....	131
Tableau 23 – Anova de l'Échelle de représentation « soldat ennemi » (FPF).....	133

Tableau 24 – Test C de l'Échelle de représentation « soldat de mon pays » (SdG).....	134
Tableau 25 – Anova de l'Échelle de représentation « soldat de mon pays » (SdG)	135
Tableau 26 – Anova de l'Échelle de représentation « soldat ennemi » (SdG).....	136
Tableau 27 – Anova de l'Échelle de représentation « soldat de mon pays-région-alliés-ennemi » selon la région d'origine	142
Tableau 28 – Anova de l'Échelle émotionnelle « soldat de mon pays-région-alliés » selon la région d'origine	145
Tableau 29 – Synthèse de l'analyse lexicométrique des articles rhônalpins	155
Tableau 30 – Synthèse de l'analyse lexicométrique des articles champenois.....	160
Tableau 31 – Récapitulatif des thématiques de l'analyse manuelle des images (N=285)	171
Tableau 32 – Synthèse de l'analyse lexicométrique des images du Front et de l'Arrière	173

Liste des abréviations et acronymes

ACP	Analyse en composantes principales
AFC	Analyse factorielle des correspondances
ANOVA	Analysis of variance, analyse de la variance
CHD	Classification hiérarchique descendante
COST	The European cooperation in science and technology
EU	Population internationale – Questionnaire européen
FPF	France et pays frontaliers (variable)
FR	Population nationale – Questionnaire français
IRM	Imagerie à résonance magnétique
PGM	Première Guerre mondiale
RSH	Représentations sociales de l'histoire
SCA	Service cinématographique des armées
SdG	Statut durant la guerre (variable)
SGM	Seconde Guerre mondiale
SHAS	Société d'histoire et d'archéologie de Sedan
SHS	Sciences humaines et sociales
SPA	Section photographique de l'armée
TRS	Théorie des représentations sociales

INTRODUCTION

À l'heure de la mobilisation mémorielle

L'intérêt que l'on porte à certains sujets peut parfois paraître étonnant. Il est aisé de l'expliquer en attribuant son origine à un parent proche autrefois passionné par les périodes de conflit. Ce n'est cependant ni la fascination, ni la curiosité des temps de guerre qui nous anime, mais sans doute la volonté de comprendre l'incompréhensible. Sans doute une manière de se rapprocher de ce parent. De tenter de saisir ce qu'il aurait lui-même vécu sur le front d'une autre guerre, dans un autre pays, à une autre époque. Sans doute le désir de saisir le résidu d'une infime particule d'un passé traumatisant et à jamais inaccessible. Sans doute la tentative de donner un sens à la démesure et à l'extrême. De rationaliser ce qui peut difficilement l'être. Une rationalité à la limite de l'étrangeté.

La Première Guerre mondiale (PGM) marque le tournant d'une nouvelle conception des conflits jusqu'alors inconnue. En plus d'être inédite, cette guerre signe le point de départ de l'ère moderne et industrielle. Malgré elle, elle devient une référence, elle marque les esprits par son ampleur meurtrière et son caractère précurseur d'un second conflit quelques années plus tard. Son souvenir est un enjeu de taille. Tel un héritage que nous avons le devoir de ne pas oublier, et qui pourtant nous paraît lointain et étranger.

L'Europe vient de sortir d'une période commémorative forte visant à rendre hommage aux événements de la PGM. L'ampleur de l'engouement témoigne de l'importance d'un centenaire marquant un moment clé dans la mémoire collective (Winter, 2014). Nous avons observé des situations sensibles confrontant les traces d'un passé parfois en inadéquation avec les valeurs sociales du présent. En France, l'itinérance mémorielle d'un président ravive la tension d'un passé honteux. En Allemagne, le faible nombre d'hommages traduit un rapport complexe aux événements. Au Royaume-Uni, un ministre fait polémique lorsqu'il désigne 14-18 comme une guerre juste. Ces exemples illustrent la complexité d'un souvenir mouvant dans la pensée sociale actuelle. Les hommages politisés ne correspondent pas toujours à la vision du collectif. Nous voyons encore aujourd'hui combien les populations peuvent décider de s'emparer ou se séparer de figures symbolisant

le passé. L'hommage sert-il une vérité historique immuable ou des choix mémoriaux qui transparaissent à travers des enjeux politiques ?

Nous savons que la commémoration est un rituel qui s'inscrit dans la tradition religieuse et solennelle qui se répète chaque année (Namer, 1987). Ce sont des préoccupations universelles et caractéristiques d'un besoin de ramener symboliquement la mort près de soi (Winter, 1995). Le principe commémoratif peut être cerné de deux manières. D'une part, « le rite permet d'entretenir la mémoire en réactivant la part créative de l'évènement fondateur d'identité collective » (Dosse, 1998, p. 19). Le rite marque la coupure temporelle entre la présence de la commémoration et son absence. Tout comme la trace, le rite structure la mémoire. D'autre part, la commémoration est un geste de réassurance, la référence d'un passé apaisé. « Le passé est convoqué pour que, dans le présent, s'épanouissent des rapports individuels nouveaux qui trouvent leur justification en eux-mêmes sans que l'on ait besoin de les inscrire dans un projet à long terme » (Garcia, 1998, p. 34). C'est-à-dire que le souvenir de l'évènement traumatique permettrait, paradoxalement, de faire table rase des erreurs passées pour que l'individu puisse se construire sans culpabilité, et de commémorer dans un but de relations interindividuelles en toute responsabilité.

Dans notre cas, l'évènement est si lointain qu'il n'y a plus de survivant et qu'il appartient à l'histoire. Le rapport de la mémoire à l'histoire « exprime l'inéluctable et transformateur passage du temps qui est la raison même de l'acte de commémorer » (Nora, 1999, p. 149). Le rite commémoratif est donc une manière d'inscrire le passé inaccessible dans le présent, il répond à des besoins sociaux issus de la mémoire collective. C'est en quelque sorte la ré-expérience de l'évènement à travers le partage des émotions et la proximité sociale (Rimé, 2005). Au-delà des cérémonies, le caractère historique du sens commun est un pont entre le passé et le présent qui est à l'image de ses contemporains (Moscovici, 2019b). C'est-à-dire qu'il évolue à mesure que certains aspects de l'histoire sont mis en lumière.

Cela soulève plusieurs questions qui nous amènent à « chausser les bottes de l'historien et mobiliser les moyens du chercheur » (Moscovici, 2019a, p.7). Quel souvenir gardons-nous de la PGM ? Nos représentations sociales sont-elles le reflet du discours officiel ? L'image que nous gardons du soldat de 14 est-elle figée et unique ? De plus, de quel soldat parlons-nous ? Faisons-nous la distinction selon l'appartenance du camp défendu ? En quelle mesure la mémoire du soldat dépend-elle du territoire ?

Dans notre première partie, nous débiterons par un retour historique où nous rappellerons les grands axes de la guerre. Puis nous procéderons à une contextualisation du centenaire de la PGM principalement en France, afin de souligner les enjeux sociaux, politiques et mémoriaux d'un tel événement. Nous établirons notre approche en nous appuyant sur un vaste champ théorique dont les fondements puisent leurs sources du côté de la psychologie, de la sociologie, de la philosophie et de l'histoire. À travers le prisme de la mémoire collective et de la théorie des représentations sociales, nous définirons notre réflexion en vue d'y ancrer un pilier supplémentaire, celui de l'image. Nous verrons que la mémoire collective répond à un besoin social de faire sens avec le passé. Le souvenir dépend des modes de transmission qui lui sont inhérents et du contexte de rappel. Nous prendrons soin de souligner le lien qui existe entre la mémoire et les représentations sociales. Grâce à une approche réflexive globale, nous pourrions prendre en compte le dynamisme des représentations qui en font un objet d'étude complexe. Enfin, nous verrons à travers l'image une continuité et un moyen d'élargir notre investigation. Nous y retrouvons les problématiques identiques déjà soulignées en psychologie sociale à propos de la mémoire et des représentations sociales.

Notre recherche se caractérise par des niveaux d'enquêtes multiples. En passant d'un point de vue européen puis national (sur le territoire français) nous pourrions saisir l'objet dans sa dimension transnationale et régionale tout en portant notre attention sur le sens commun et le discours officiel. Pour cela, nous employons deux questionnaires. Le premier concerne la population européenne, le second s'occupe de la France. Puis notre recherche continue par l'étude localisée régionalement du discours institutionnel à travers des articles et des images du site du centenaire.

Notre démarche d'analyse se base sur les perspectives temporelles énoncées par Jodelet (1992) nous permettant de mettre en lumière les rapports dynamiques sous-jacents de notre objet d'étude. Nous commencerons par la description des résultats consensuels pour ensuite procéder à une phase comparative afin de révéler de subtiles différences. Les principaux résultats nous conduisent à considérer l'origine du pays et de la région pour considérer la représentation du soldat. C'est-à-dire que la représentation/mémoire du soldat de 14-18 dépend de l'implication du territoire pendant le conflit. Nous verrons également que la figure du soldat « ami » renvoie à celle de son ennemi. Leurs oppositions nous montreront que ces images dépendent de la nature même de l'objet, celle d'un combattant allié face à un adversaire anonyme. Enfin, nous comprendrons que le territoire régional est considéré comme témoin de l'histoire. Et donc que les territoires défendent

des identités et des mémoires différentes visant à justifier leur place dans le souvenir de cette guerre.

Enfin, nous reviendrons sur les objectifs initiaux de cette thèse pour les discuter au regard des résultats analysés. Ainsi, nous interpréterons les éléments transversaux que nous retenons en nous basant sur notre assise théorique. Nous verrons que les politiques de réconciliation post-conflit, le rapport à l'autre et la notion d'imaginaire éclairent notre compréhension du souvenir du passé. Puis nous conclurons en proposant d'autres pistes d'investigations dans l'étude de la figure du soldat dans le champ de la psychologie sociale.

PARTIE I

De la représentation à l'image, la trace mémorielle d'un conflit

Cette Partie I se compose de 4 chapitres. Le premier vise une contextualisation du centenaire et met en lumière les questions sous-jacentes d'un tel événement. Nous commencerons par faire un retour vers le passé pour proposer un résumé du conflit. L'idée est de survoler les grands axes et non de rentrer en détail dans les tranchées de la guerre. À partir de là, nous continuerons à nous intéresser au contexte du centenaire qui soulève des questions mémorielles liées en particulier à la figure du soldat et de sa considération. Sur fond de tensions politiques, nous verrons que le souvenir du Poilu n'est pas consensuel et qu'il dépend de contextes sociaux s'étalant depuis les années 70.

Le chapitre 2 place notre réflexion dans un champ épistémologique de la mémoire, prenant ses origines dans les écrits philosophiques du début du XX^e siècle. Nous justifions ainsi notre approche psychosociale ancrée dans le champ sociologique de la mémoire. De là, nous approfondirons notre pensée à travers les enjeux de la transmission du savoir et de ses vecteurs, ainsi que ceux de l'imaginaire et du mythe se faisant le relais entre le souvenir et la représentation.

Le troisième s'oriente vers la théorie des représentations sociales (TRS) et va nous permettre de nous intéresser au sens commun pour questionner sous un angle différent les enjeux mémoriaux de 14-18. Nous prendrons le temps de revenir sur les bases théoriques de la TRS et de l'approche sociogénétique en particulier. Nous pourrions ainsi justifier l'intérêt de prendre en compte plusieurs aspects d'une représentation pour étudier un objet mémoriel.

Le chapitre 4 a pour objectif de développer un apport théorique sur l'image comme objet de réflexion, mais aussi comme outil pour étudier la pensée sociale. Au même titre que les théories énoncées précédemment, l'image est un moyen d'investiguer le sens commun et de questionner la représentation du soldat de 14-18. En nous basant sur les percepts de l'iconographie, nous reviendrons sur les origines de l'utilisation de l'image comme témoignage pour souligner l'utilisation contemporaine de celle-ci en psychologie sociale.

Chapitre 1. Histoire & contextualisation

Ce premier chapitre vise à proposer un tour d'horizon non-exhaustif sur la PGM et le contexte mémoriel de son centenaire. Nous commencerons par rappeler de façon chronologique les moments clés ainsi que les alliances géopolitiques qui ont conduit au déclenchement du conflit. Nous illustrerons le déroulement des faits en nous appuyant sur quelques chiffres qui éclaireront la démesure de l'évènement. Puis nous reviendrons sur le choix d'honorer un Soldat inconnu en France et de sa portée actuelle, afin de souligner en quoi cette figure est un indicateur pour questionner la représentation de *ceux de 14*.

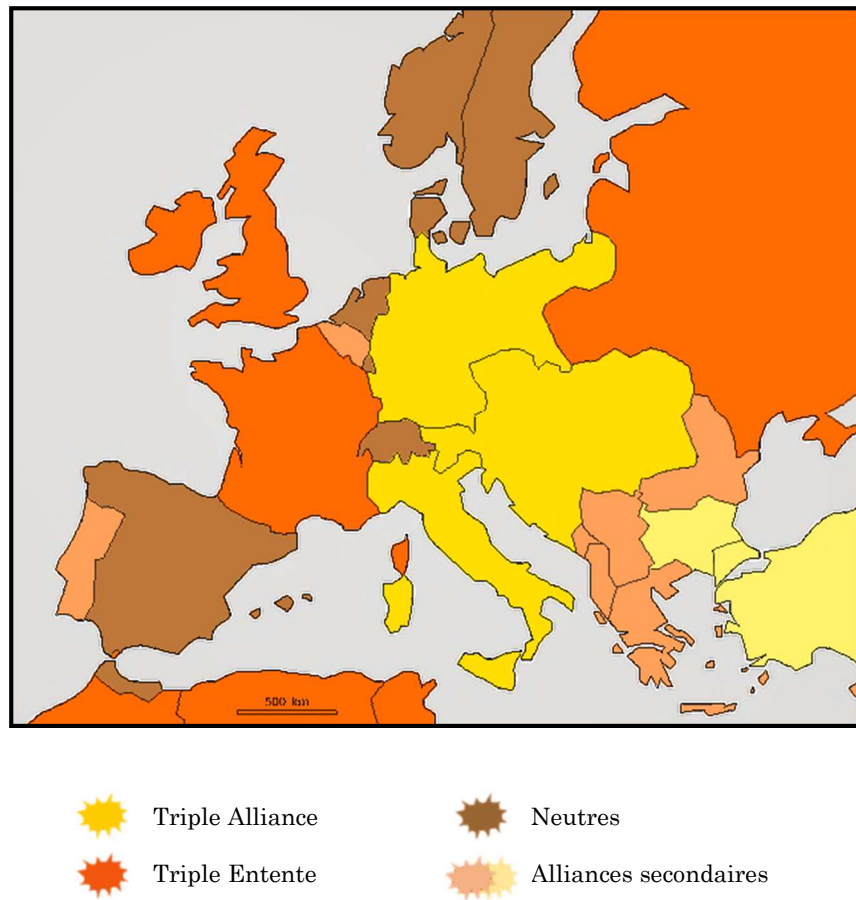
Enfin nous aborderons les enjeux politiques du centenaire. Des tensions persistent depuis plusieurs décennies sur l'image du soldat. Son caractère unitaire est mis à mal lorsqu'il est évoqué les cas avérés de désertion et de mutinerie. Peu à peu, la honte de la France devient un symbole de résistance. Les questions que ce contexte pose renvoient à une réévaluation de la représentation du soldat au sein d'une pensée globalisante qui met en lumière la victimisation.

1. *La Der des Ders*

Nous n'aurons pas la prétention d'endosser le rôle de l'historien en souhaitant rappeler les bases et les enjeux du conflit qui éclata au beau milieu de la Belle Époque. « Revoir, réinterpréter, relire, voilà le rôle de l'historien. Aspect banal somme toute de son travail, dont la révision n'implique pas ou pas seulement l'accroissement des connaissances, mais également la conscience historique de la distance qui sépare la recherche au présent du passé de l'objet » (Prezioso, 2017, p. 31). Nous éprouvons donc la nécessité de mettre en lumière cette distance à travers certains éléments clés de la PGM. Dans le souci du travail bien fait et la certitude de ne laisser aucun lecteur à l'Arrière. C'est donc en plein été 1914 que nous partons au Front.

Au début du XX^e siècle, la France est la quatrième puissance économique mondiale, bien loin derrière les États-Unis, l'Allemagne et le Royaume-Uni (Schor, 1997). Elle est le second empire colonial le plus vaste au monde, allant du Maghreb jusqu'à l'Océan Indien, en passant par l'Afrique subsaharienne, les Amériques et l'Extrême Orient (Girault, 2004). Malgré son expansion planétaire, la France reste quelque peu isolée au lendemain des guerres prussiennes de 1870 et de la perte de l'Alsace-Lorraine. Durant cette période,

des alliances se forment avec les Britanniques et les Russes : la Triple Entente ; alors que l'Allemagne s'unit avec l'Italie¹ et l'Autriche-Hongrie : la Triple Alliance (cf. *Carte 1*).

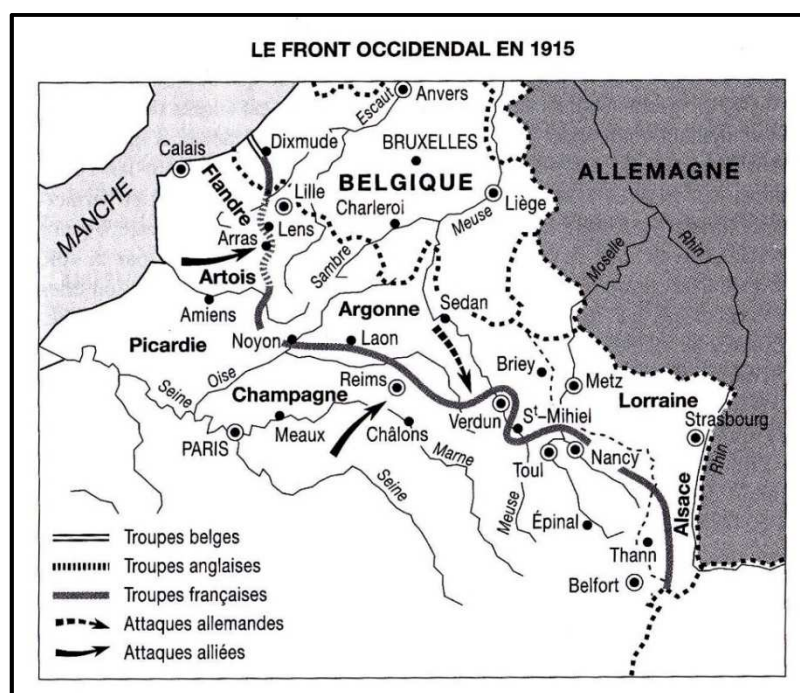


Carte 1 – Les alliances entre pays européens en 1914

Par ce jeu d'alliance, le conflit se généralise dans les semaines qui suivront l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand et de son épouse, par Gavrilo Prinzip le 28 juin 1914 (Becker, 1994). L'Allemagne soutient l'Autriche-Hongrie déclarant la guerre à la Serbie, elle-même soutenue par la Russie. Nos voisins germaniques envahissent la Belgique, en réponse, le Royaume-Uni et la France se mobilisent. Nous sommes début août 1914, le Président de la République française, Raymond Poincaré, lance l'ordre de mobilisation générale. Côté chiffre, 4 622 000 Français sont envoyés au combat (Schor, 1997). Quelques mois plus tard, sur un Front de 700 kilomètres (cf. *Carte 2*) l'on compte déjà 300 000 morts, 600 000 blessés, et ce, exclusivement du côté français durant la bataille de la Marne (Becker, 2003).

¹ L'Italie se ralliera à la triple entente lors de son entrée dans le conflit en 1915.

« En novembre, la guerre de mouvement cesse à l'ouest. Les combattants s'enterrent dans les tranchées. On entre nécessairement dans la guerre longue » (Girault & Frank, 2004, p. 24). Au vu des lourdes pertes et de l'enlisement du conflit, l'état décide de démobiliser la main-d'œuvre spécialiste nécessaire. Environ 500 000 hommes sont renvoyés vers l'arrière, majoritairement dans l'industrie d'armement. Près de 627 000 femmes travaillent désormais dans les usines. Sans oublier les 225 000 Européens arrivant en France (Espagnols, Portugais, Italiens, et Grecs), mais également près de 132 000 Maghrébins, 55 000 Malgaches et 49 000 Indochinois viennent prêter main-forte (Schor, 1997).



Carte 2 – La ligne de Front occidentale en 1915 (Schor, 1997, p.49)

Horn (2016) explique que les chiffres sont une manière de se représenter le conflit. Prenons-le au mot et continuons notre récit en ce sens. Dès 1915, le conflit s'enlise et est surnommé la *Grande Guerre* (Prezioso, 2017). Sur le territoire français, les départements qui jouxtent la ligne de Front sont les plus touchés. Côté pertes militaires, la Meuse, la Marne, l'Aisne, la Somme et le Pas-de-Calais sont les territoires qui comptabilisent le nombre de morts le plus important (Cochet, 2016). Sur les 6,5 millions de civils des 10 départements envahis, 1,4 million se réfugia dans le sud de la France (Héran, 2014). Le département des Ardennes, occupé par les Allemands, est principalement touché par l'exode des habitants.

Pour soutenir les *terres de feu*, les *terres de ressources* et *d'accueil* mettent en œuvre un système de retour à l'Arrière des soldats blessés (Courbis et al., 2014). Par exemple, le comité lyonnais de la croix rouge augmente la capacité de 755 à 3450 lits dans les premiers mois du conflit (*ibid.*). En ce sens, les populations dans les villes de l'Arrière augmentent considérablement. Lyon comptait 523 000 habitants en 1911 et en dénombre 723 000 en 1918. Outre cette recrudescence, la production de munitions et d'armes subit une croissance exponentielle, près de 261 000 obus sont produits par jour en 1918. Un taux atteint grâce à des industries qui se reconvertissent, telles que Citroën et Renault, tournant 7 jours sur 7, 11h par jour, avec une main-d'œuvre composée de moitié par des ouvrières.²

En automne 1916, la bataille de la Somme est un élément clef de la contre-offensive (Denizot, 2002). Les Britanniques et les Allemands subirent de très lourdes pertes des deux côtés (entre 400 000 et 600 000) pour seulement une percée de 12 km des Alliés. Cette bataille avait comme principal objectif d'alléger les attaques incessantes à Verdun qui durait depuis des mois (Chautard & Féki, 2012). Après des bombardements incessants qui ont ravagé le territoire, la fin de la bataille porte un coup au moral de l'empire allemand qui sera le point de départ du renversement du conflit.

Après le débarquement en 1917, près de 2 millions de Nord-américains se retrouvent sur le sol français, le tournant de la guerre se fait alors sentir, et la victoire des Alliés est proche. L'armistice est signé le 11 novembre 1918. Les pertes sont immenses et se comptent en dizaine de millions de morts. Pour ce qui concerne uniquement la France : 1 357 800 morts³, 2 800 000 blessés, 300 000 mutilés, sur un total de 9 à 10 millions de morts, civils et militaires confondus pour les belligérants (Héran, 2014 ; Jagielski, 2005). Quelque 300 000 bâtiments détruits et 3 millions d'hectares de terres ne sont plus cultivables (Schor, 1997). Dans certaines régions du Nord-Est de la France, le paysage témoigne encore aujourd'hui de l'ampleur de ce conflit.

Sur le plan international, 60 000 morts pour les États-Unis, dont 53 500 victimes (Horn, 2016). 450 000 morts pour la Pologne, 650 000 pour l'Italie, 723 000 pour le Royaume-Uni (1 million en comptant ses colonies). Environ 2 millions en Russie (à noter que le pourcentage démographique montre que la France a perdu 3,4% de sa population, contre 1,1% pour la Russie). Enfin, l'Allemagne compte 2 millions de morts, et l'Autriche-Hongrie

² Source : <https://www.reseau-canope.fr/>

³ Chiffres calculés en 1920, puis réévalué à 1,5 millions depuis ces dernières années, entre autres, par Winter en 2012 et Prost en 2014 (Héran, 2014).

près de 1,5 million (Héran, 2014). La fin de la guerre marque une nouvelle conception de la géopolitique mondiale. Les détenteurs de la paix ne se trouvent plus dans la vieille Europe, mais bien outre-Atlantique (Girault & Frank, 2004).

Le fait de dénombrer est une manière de se représenter la mort. Cela pose la question de comment se représenter nos pertes et de s'en rendre compte objectivement. Il existe aussi une autre manière de se représenter le soldat et la mort, deux thèmes « incontournables » lorsqu'il est question de décrire la PGM (Horne, 2016). Une figure emblématique et anonyme symbolisant le sacrifice : le Soldat inconnu.

Jagielski (2005) défend que le Soldat inconnu fut sélectionné au hasard parmi huit corps, issus des huit champs de bataille, par un vétéran de la Grande Guerre : Auguste Thin. Le but étant que ce corps devienne le symbole des 300 000 disparus français. L'histoire raconte que Thin décida de choisir la 6^e dépouille devant laquelle il se présenterait, selon une idée simple, il appartient au 6^e corps⁴. Ce rituel reflète toute la portée symbolique et émotionnelle du choix de l'inconnu. Être au plus près de la population, retrouver une partie de soi en cette dépouille. La paternité de cette idée serait attribuée à la France. En 1916, un écrit d'Ajalbert tente de répondre à cette question : *comment glorifier les morts pour la Patrie* ? Les penseurs et autres grandes figures de l'époque, tels que Bergson, Herriot, Rostand, Doumer, etc. sont unanimes sur un point : le corps anonyme d'un simple soldat sera le symbole pour rendre hommage à la Patrie et à l'armée française tout entière. « Le Soldat inconnu est, et doit être, avant tout un symbole de l'ensemble de la nation française combattante, et ce, quelle que soit l'armée à laquelle il ait appartenu » (*ibid.*, p. 60). Le choix se porta sur l'Arc de Triomphe⁵ pour plusieurs raisons : pratique puisque le lieu se prête davantage aux cérémonies publiques de grande ampleur et à la vue de tous. Le Poilu est un symbole de la foule, ce qui renforce la volonté de placer le Soldat inconnu sous un second symbole, celui de la victoire.

Pourtant pensée dans le but d'une neutralité politique, la décision d'un hommage au Soldat inconnu se transforme peu à peu en « subterfuge commode pour justifier la guerre passée » (Jagielski, 2005, p. 186). À la fois victime et prétexte, le Soldat inconnu devient « l'arbre qui cache la forêt des millions de morts, tous victimes d'une guerre » (*op. cit.*). Le paradoxe de l'inconnu, symbole héroïque et homme ordinaire. Il est intéressant de noter qu'il existe d'autres soldats inconnus. L'un d'eux repose à Notre-Dame-de-Lorette pour la

⁴ Et en additionnant les chiffres de son 132^e régiment, il obtient le même nombre.

⁵ Le premier choix se portait sur le Panthéon, lieu qui accueille de grandes figures, politiques, scientifiques et culturelles, mais non militaires.

période 39-45, à côté d'une urne où sont déposées les cendres d'un déporté anonyme. Par la suite, un Soldat inconnu d'Indochine (1945-1954) et un autre d'Afrique du Nord (1952-1962) ont également été inhumés. La France n'est pas le seul pays à rendre hommage à un Soldat inconnu (*ibid.*). Le Royaume-Uni également depuis 1920, se recueille devant la sépulture de l'inconnu britannique « *Tommy* », dont le corps fut récupéré sur un secteur où les Anglais ont été engagés depuis le début du conflit. Ce sont succédés ensuite diverses nations : en 1921, les États-Unis ont rapatrié leur « *Sammy* » en présence de représentants français. Le Portugal et l'Italie firent de même cette année-là ; les Belges en 1922 ; la Roumanie en 1923 ; l'Australie en 1993 ; puis le Canada en 2000.

Il n'aura échappé à personne l'engouement national et européen autour du Centenaire. Tout est prétexte pour commémorer le conflit. La loi du 28 février 2012, où faire que le 11 novembre soit un hommage rendu à tous les morts pour la France, vise à déplacer la commémoration au-delà de la guerre de 14. Cette loi⁶, promulguée par l'ancien Président Nicolas Sarkozy, décrète que chaque anniversaire de l'armistice est aussi la commémoration de la victoire et de la paix, et rend ainsi hommage à toutes les victimes ayant eu mention « mort pour la France ». Cette date ne remplace pas les autres commémorations nationales. Mais pourquoi avoir choisi l'anniversaire de l'armistice de la PGM pour rendre hommage à l'ensemble des morts pour la France ? La représentation transmise est celle d'un soldat victime de la guerre, mort pour défendre son pays victorieux. Ainsi, l'image du Soldat inconnu, enterré sous l'Arc de Triomphe depuis 1920, est associée à tous les disparus, et plus seulement aux victimes de 14-18. Ce soldat est-il un prototype du soldat commémoré ? Les valeurs qu'il véhicule sont-elles identiques aux différentes figures du soldat à travers le temps ? De cette manière, l'image du soldat de 14-18 correspond-elle à la représentation des autres soldats pendant les autres guerres ? Rendre hommage à tous les militaires tombés pour notre pays lors de la commémoration de l'armistice de 1918 marquerait davantage la volonté d'uniformiser la représentation du soldat comme étant le symbole d'un sacrifice pour préserver la liberté.

2. Contexte social du centenaire

Selon les secteurs, la proximité du front impacte les manières de rendre hommage. Les monuments aux morts dans ces anciennes zones du conflit célèbrent tout autant les combattants natifs de la commune que ceux tombés au même endroit qui ont combattu pour libérer cette partie du territoire. Avec 1157 monuments aux morts en France (Niess,

⁶ LOI n° 2012-273 du 28 février 2012 fixant au 11 novembre la commémoration de tous les morts pour la France : <https://www.legifrance.gouv.fr/eli/loi/2012/2/28/DEFD1132365L/jo/texte>

2016) se pose la question de la représentation sur les monuments. Par exemple, sur la totalité des monuments représentant un soldat, 77% montrent un mourant et 21% un mort. Le corps est couché dans la moitié des cas et rarement debout ou assis. Pour la mise en scène, le corps des soldats morts sont majoritairement à hauteur du regard, alors que les mourants sont davantage placés en hauteur, comme héroïsés ou mis en valeur. Très peu ont un fusil à la main, ils tiennent le plus souvent le drapeau tricolore. Les représentations de l'héroïsme et de l'horreur sur les monuments aux morts reflètent l'oscillation entre ces deux degrés du conflit. Une volonté de se souvenir de la bravoure (positive) du soldat, dans un contexte d'horreur (négatif) que l'on ne veut pas oublier (Theodosiou, 2018).

Les hommages se retrouvent également dans le pèlerinage. Dès 1919 le deuil de masse partagé par les familles dans une quête de mémoire de l'être cher (Viltart, 2016). Car durant le conflit, les zones de guerre étant interdites aux civils, c'est après l'armistice que ces secteurs deviennent le seul moyen d'accès à un témoignage, et parfois dans le but de retrouver le corps du défunt. À l'instar des rites religieux, ces « pèlerinages laïcs » (p. 168) sont encadrés par l'État qui met à disposition des transports et des logements (hôtels à construire) pendant les trois ans qui ont suivi. L'idée que des entrepreneurs privés profitent de la situation paraît déplacée. Des visites guidées des champs de bataille sont organisées (la Compagnie des Chemins de fer du Nord met en place des trains spécialement au plus près des lieux). Certains viennent se recueillir, les familles à la recherche d'une dépouille ; d'autres viennent s'y promener simplement. Cela permet la reconnaissance du sacrifice, et de trouver un sens à la perte du proche parent.

L'élan touristique de la PGM, débute dès l'armistice avec des trains conduisant les touristes sur les champs de bataille. La question demeure de savoir si les touristes se déplaçaient par curiosité, pour revendiquer une fierté de victoire ou venait simplement rendre hommage aux morts pour la France. Ricœur (2000) nous dit que « l'idée de dette est inséparable à celle d'héritage » (p. 108). La question du deuil est inhérente à celle de l'évènement traumatique. Le fait d'entretenir le sentiment d'être obligé à l'égard des autres. En d'autres termes, c'est être redevable à ceux qui nous ont précédés. L'attachement au patrimoine structure ce tourisme en tant qu'identité collective. « Le tourisme de guerre relèvera donc du pèlerinage patriotique, du sentiment religieux laïcisé, de la communion nationale » (Van Ypersele, 2013, p. 16).

En réalité, durant le conflit le tourisme n'a jamais véritablement disparu. La terminologie de touriste devient péjorative et renvoie à une population civile, ou militaire en

permission, déconnectée de la réalité du front occidentale. Cet élément soulève la question du pèlerin et du simple touriste, au fond, une question de légitimité. « Le pèlerin vient légitimement se recueillir sur une terre sacrée. Le touriste, assimilé aux embusqués de l'arrière, vient assouvir une curiosité malsaine et profaner les lieux par leur comportement irrespectueux » (Van Ypersele, 2013, p. 18).

L'appellation de tourisme de mémoire apparaît donc rapidement après la fin du conflit (Evanno & Vincent, 2019). Même si ce comportement peut paraître curieux, il n'en est pas pour autant inédit, puisque le tourisme des champs de bataille est déjà observable à la suite de la bataille de Waterloo (1815), mais aussi après la guerre de Sécession sur le sol nord-américain (1861-65) (Van Ypersele, 2013). Le développement du tourisme d'après-guerre sur le secteur meurtri débuta dès 1919. De plus, le front devient un espace de vie pour les habitants qui reviennent s'installer sur place (*ibid.*). Dans une volonté de retour à la vie normale. Ce sont les cimetières et autres ossuaires qui après la reconstruction, permettent au pèlerin de venir se recueillir. Les ruines deviennent des *objets* de tourisme et témoignent de la destruction. D'autres questions, lors de la reconstruction, se posent : reconstruire à l'identique ou moderniser ? Là encore, la question mémorielle à travers la sacralisation de l'espace est au cœur de discussions (Van Ypersele, 2013). « Le front est à la fois un espace sacré et un espace profane » (*ibid.*, p. 18).

L'enjeu des commémorations, à travers les cérémonies et les monuments tentent de répondre à ce problème. La manière dont la population va investir le souvenir du conflit, et de ses acteurs, fait partie de cet ensemble. « Another important aspect lies in how all these commemorative and mourning practices contribute to renewing the collective sense of belonging by strengthening the symbolic and emotional bounds of imagined communities while fostering fears and anger towards the imagined other » (Brescó & Wagoner, 2019, p. 11).

D'un point de vue international, les commémorations sont gérées de différentes manières. Du côté anglo-saxon, que ce soit en Australie ou au Royaume-Uni, les dépenses se chiffrent en centaines de millions de dollars. Contrairement à l'Allemagne où le souvenir de la PGM occupe une place à part, où il ne semble pas exister de commémoration officielle, mais davantage de multiples initiatives populaires (Prezioso, 2017). Comme le souligne l'auteure, « le ministre [allemand] des Affaires étrangères tente d'éviter les questions délicates des responsabilités et des crimes de guerre » (p. 22). Tout comme dans certaines anciennes colonies françaises, avec l'Algérie, où la célébration du centenaire se limite à la présence de l'ambassadeur français à Oran le 11 novembre 2014. Autre manière de

procéder, les Irlandais intègrent le centenaire de la Grande Guerre avec les événements conduisant à leur indépendance (fondation de l'État libre en 1922).

Cette commémorite aiguë (Dosse, 1998 ; Haas, 2002a ; Brahy, 2007) est pourtant visible depuis bien avant la date d'anniversaire du début du conflit. En effet, le regain médiatique semblerait apparaître dès le décès du dernier Poilu français, Lazare Ponticelli, le 12 mars 2008. Et ainsi, s'inscrire dans la continuité du *memory boom* (Winter, 2006 ; 2007) aux côtés des cérémonies commémoratives. L'aspect intéressant que souligne Weinrich et al. (2017) c'est que la disparition du dernier soldat allemand de 14-18, Erich Kästner, quelques semaines plus tôt passa pour le moins inaperçue, « dans l'indifférence générale » (p.10). Cette anecdote illustre bien les différents investissements mémoriaux selon la culture, pour ne pas dire selon le pays.

Au fil des années, l'image du Poilu évolue, le mythe se modifie et se complexifie. Depuis les années 1970, le mot d'ordre est « l'unité » (Dalisson, 2017). « Le Poilu n'est plus seul, il est une figure combattante parmi d'autres y compris étrangères et « indigènes ». Cette volonté d'honorer tous les conflits passe par une synthèse des deux guerres qui intègre d'autres conflits, même coloniaux, dans un hommage débouchant sur l'Europe unie » (*ibid.*, p. 189). Bien évidemment, la suppression en 1975 du 8 mai comme la *victoire des Alliés contre l'Allemagne nazie* en *journée de l'Europe*, sous Giscard d'Estaing est un exemple de la volonté de renforcer une mémoire officielle positive (Dalisson, 2017). Il faudra attendre l'initiative de Mitterrand en 1981 pour que le 8 mai retrouve ses lettres de noblesse et devienne férié ; tout en saluant une Europe réconciliée durant la cérémonie.

Mais c'est bien pendant les années 90-2000 que « le mythe du Poilu gaulois triomphant [se transforme] en une représentation souffrante, victimaire et européenne, voire mondiale » (Dalisson, 2017, p. 192). Encore aujourd'hui, l'un des qualificatifs les plus récurrents pour définir le Poilu est le terme de *victime* (Rimé, Bouchat, Klein & Licata, 2015 ; Bouchat et al., 2017). Becker (2008) rappelle que ce processus de victimisation n'a pas toujours été le cas, et que son point d'avènement peut être exemplifié par un discours en particulier.

Le 5 novembre 1998, le Premier ministre Lionel Jospin inaugure une sculpture de l'artiste Haïm Kern près de Craonne (Aisne, 02), au cœur du Chemin des Dames. *Ils n'ont pas choisi leur sépulture* est une œuvre en bronze de 4 mètres de haut qui représente les visages anonymes des soldats pris entre les mailles de l'histoire. Durant le discours de Jospin, un passage en particulier mis le feu aux poudres et ne laissa pas indifférente la Droite comme la Gauche. « Déclaration jugée inopportune par l'Élysée » alors que les

socialistes applaudissent cet « acte de réparation, de justice, de générosité ».⁷ Le passage en question rend hommage aux *fusillés pour l'exemple* et autres mutins qui refusèrent de donner l'assaut, notamment durant l'année 1917 suite à l'échec des offensives sur le Chemin des Dames.

« Cet hommage embrasse tous les soldats de la République. Craonne est cet endroit où une armée d'élite, qui avait déjà durement et glorieusement combattu, une armée choisie pour sa bravoure, fut projetée sur un obstacle infranchissable - 200 mètres de buttes et de creutes⁸, balayés par le souffle mortel de l'artillerie et des mitrailleuses. Certains de ces soldats, épuisés par des attaques condamnées à l'avance, glissant dans une boue trempée de sang, plongés dans un désespoir sans fond, refusèrent d'être des sacrifiés. Que ces soldats, *fusillés pour l'exemple*, au nom d'une discipline dont la rigueur n'avait d'égale que la dureté des combats, réintègrent aujourd'hui, pleinement, notre mémoire collective nationale. » (Jospin, 1998, §7).

Ce discours est-il représentatif de l'état d'esprit actuel ? Serait-ce l'élément d'un tournant mémoriel pendant lequel la place des victimes de guerre devient centrale ? Certains auteurs remettent en contexte ce processus qui commença dans les années 1970-80 avec la prise en considération des victimes de la déportation de la Seconde Guerre mondiale (SGM) (Barcellini, 2008 ; Dalisson, 2017). La mémoire identitaire favorisant le souvenir héroïque du soldat « mort pour la France » laisse place peu à peu à la montée d'une mémoire alternative et victimaire (Barcellini, 2008). « Le Poilu résume le passage d'une mémoire nationale héroïque, collective et républicaine d'avant 1939 à sa relecture en 1945, puis à son renouvellement au tournant des années 1970-80. Elle s'individualise alors, se fissure et s'eupéanise, devient pure souffrance victimaire à travers l'image d'un Poilu « mort à cause de la France » (Dalisson, 2017, p. 184).

En d'autres termes, la distinction « morts pour la France » et « morts à cause de la France » amène à admettre la responsabilité de la nation dans les conflits. La première expression donne une raison à la mort, en valorisant le sacrifice du soldat pour son pays et lui conférer un statut héroïque, une sorte de « héros légitimité » (Barcellini, 2008, p. 209). Alors qu'avec cette deuxième tournure, la France devient le bourreau, celle à cause de qui ces hommes sont tombés. Parallèlement au procès de Klaus Barbie (1987), se forment peu à peu des mouvements commémoratifs autour des victimes. Avec les commémorations de la Shoah, Barcellini (2008) ajoute qu'il s'en est suivi les hommages aux combattants des anciennes colonies, l'abolition de l'esclavage, la déportation des homosexuels, le génocide arménien, puis les fusillés pour l'exemple de 1917.

⁷ Libération, 9 novembre 1998 par Jean-Dominique Merchet

⁸ Terme picard désignant les cavités creusées dans le calcaire. Aussi orthographié « creutte »

Tout cela pour dire que la désignation compassionnelle du *soldat de 14* en victime de la guerre n'a pas toujours été. Le fait de parler du soldat comme d'une victime, « c'était admettre notamment que la guerre n'est pas fraîche et joyeuse, et que le soldat n'y va pas toujours la fleur au fusil. C'était abandonner l'idée précieuse que la fortune sourit aux audacieux, etc. » (Rimé, 2005, pp. 252-253). La vulnérabilité psychologique du soldat le rend plus humain, et montre qu'il n'est pas infaillible. Ce qui permet de remettre en cause la politique propagandiste de la III^e République. L'État préfère accuser de simulation les soldats victimes de *shell-shock*⁹ plutôt que de reconnaître leurs troubles psychologiques. La dimension temporelle permet de comprendre ce changement de jugement vis-à-vis du processus de victimisation. Le temps est un « paramètre notable dans la reconstruction du passé et de sa mise à distance » (Boëtsch, 2008, p.189). En effet, nous pouvons imaginer que la politique actuelle est plus encline à prendre en compte le traumatisme émotionnel de l'époque. Cette prise de distance est sans doute possible depuis que les acteurs du conflit sont tous disparus.

Pourtant, Becker (2008) nous met en garde face à cet élan empathique. « Le rôle de victime que chacun veut endosser est reporté sur le passé, souvent sans aucune médiation historique » (p. 84). Donc, porter un jugement de valeur en sortant du contexte historique, sans lien avec les faits précis, n'aide en rien dans la transmission de la mémoire du conflit.

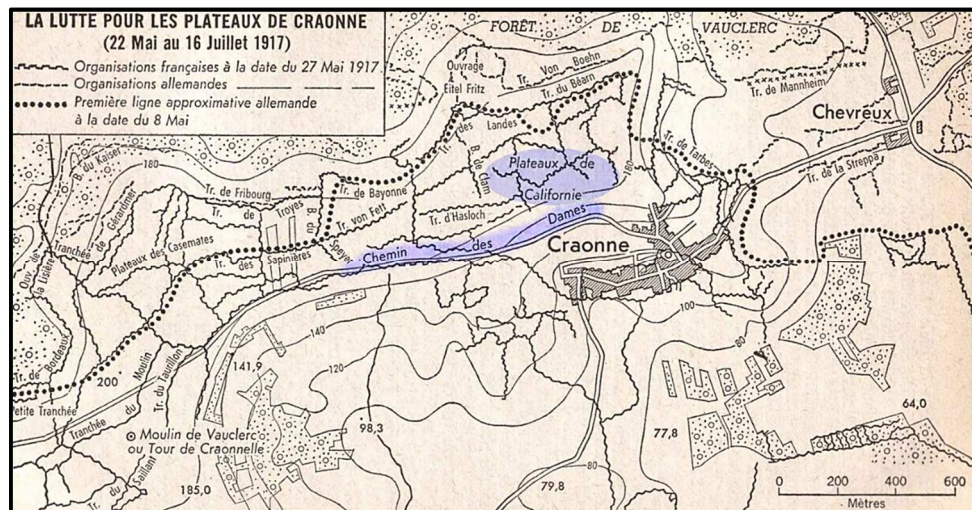
Quelques pages en avant, l'auteure ajoute :

« Ainsi, ce temps de commémoration a poussé au paroxysme les processus d'instrumentalisation des soldats de la Grande Guerre, et chacun a voulu utiliser les propos de Lionel Jospin pour ou contre sa vision politique de la guerre, oubliant – contrairement à lui – l'histoire. En effet, depuis quatre-vingts ans, les uns n'ont vu que des héros et ont tu les souffrances, les autres n'ont vu que des victimes et ont tu le consentement » (Becker, 2008, p. 88).

La dénonciation de cette vision restreinte met bien en exergue la complexité de se représenter le soldat à la fois héros et victime, volontaire et déserteur, courageux et traumatisé. Becker (2008) précise qu'il ne faut pas trahir le niveau de souffrance subi et l'acceptation de cette souffrance dans le consentement des combattants. D'où la nécessité de ne pas s'éloigner du contexte historique du conflit. C'est par ces deux niveaux de souffrances, envisagés et subis, que se dessine le profil du soldat. Encore une fois, l'imaginaire se heurte au réel. Cette réflexion nous pose l'éternelle question : qu'aurions-nous fait à leurs places ?

⁹ Obusite ou le « choc de l'obus » (Rimé, 2005).

Autour de cette distinction héros *vs* victime, la place des mutins et des *fusillés pour l'exemple* que nous évoquions précédemment, pose question. Dans le dernier chapitre de son ouvrage consacré aux fusillés de la Grande Guerre, Offenstadt (1999) revient sur une sorte de tabou mémoriel tournant autour de la commune de Craonne. En effet, c'est un lieu apparemment évité dans les précédentes visites officielles. Par exemple, l'auteur nous explique qu'en 1997, le Président du Sénat René Monory parcourt le vaste site du Chemin des Dames, comprenant le plateau de Californie et la Caverne du Dragon, en faisant bien attention d'éviter Craonne, pourtant à quelques centaines de mètres (cf. *Carte 3*).



Carte 3 – Craonne et le Chemin des Dames, Plateaux de Californie (Nobecourt, 2013).

Est-ce une manière de ne pas reconnaître cette période de l'histoire ? De ne pas commémorer les soldats qui refusèrent de donner un assaut suicidaire ? Offenstadt rappelle cependant que « les mutins sont les mêmes soldats qui ont accompli leur devoir avant et après les mutineries, et même pendant, pour une part, puisque les lignes restèrent défendues » (1999, p. 187). Nous comprenons une nouvelle fois que toute la difficulté est de capter l'image dynamique du soldat. Sa représentation ne correspond pas à une seule image fixe, tout comme son contexte historique est un élément indissociable. Composée de plusieurs facettes, il est nécessaire de prendre un certain recul afin d'obtenir un aperçu global.

La mémoire de la Grande Guerre qui se développe entre 1914 et 1944 est une mémoire polysémique (Dalisson, 2015). Elle regroupe à la fois des gestes mémoriaux (minutes de silence, présences des proches), des instruments (croix de guerre, la flamme du souvenir), des lieux de mémoires (Arc de Triomphe, monuments aux morts), une mémoire populaire et immédiate (intime, familiale). Dès 1917, un tourisme mémoriel se met en place, notamment à travers le guide Michelin où sont référencés les champs de bataille (*ibid.*). Le consensus sur le fait de commémorer, mais des dissensus sur le contenu, en fonction des préférences politiques. Au lendemain de la SGM, un effacement s'opère, de nouvelles victimes et de nouveaux lieux de mémoires font leurs apparitions. Ici nous constatons la transmutation du soldat de 14 vers une figure de la résistance (Dalisson, 2017). « Le résistant devient immédiatement le continuateur du soldat de la Grande Guerre, une sorte de militaire de substitution puisque l'armée régulière, qui a été balayée en six semaines, ne peut être célébrée en tant que telle » (p. 184). Dès les années soixante et ce, pendant vingt ans, une mémoire muséale s'installe. L'appropriation par les médias de masse, les procès sont retransmis, d'autres conflits éclatent (Algérie, Indochine, Vietnam, Balkans, etc.). Une mémoire centrée sur les hommes apparaît lorsque les derniers poilus disparaissent (Barcellini, 2008 ; Weinrich, 2017).

Le fait de personnifier la mémoire du conflit en passant par les témoignages biographiques (lettres de poilus par exemple) ancre une volonté de donner une stature de martyr au soldat (Dalisson, 2017). Le contemporain tente de comprendre et de ressentir ce qu'a vécu son aïeul dans les tranchées. Entre le soldat martyr et le martyr biblique, il n'y a qu'un pas. À l'instar du questionnement mémoriel et de la trace christique en Terre sainte que nous livre Halbwachs en 1941, nous faisons ce rapprochement entre la figure du soldat et le territoire sur lequel le conflit éclata. Cette même démarche implique la dimension temporelle entre la recherche d'un passé dans le présent.

« Ce que l'on voudrait trouver, voir et toucher, ce que les pèlerins ont cherché à travers les siècles, c'est le cadre matériel plus restreint et plus proche où les évangiles nous le représentent, ce sont des objets et des emplacements à sa mesure, en tant qu'il était homme, comme à la nôtre, où il semble qu'il a pu laisser quelque chose de lui, où l'on sentirait sa présence, et ce qui serait passé, qui fut pour lui présent, en tant que le passé se distingue de ce qu'est le présent pour nous » (*ibid.*, p. 113).

L'évolution représentationnelle du Poilu, jusqu'à sa position victimaire, est officiellement prise en compte en 2012 avec l'instauration de la loi honorant « tous les morts pour la France » (Dalisson, 2017). Ce mouvement permet également un élan vers un consensus européen (Defrance & Pfeil, 2017) déjà amorcé par les cérémonies et autres gestes symboliques franco-allemands. Les rencontres d'Adenauer et De Gaulle en 1962, de Kohl et Mitterrand en 1984, de Merkel et Sarkozy en 2009, de Gauck et Hollande en 2014, sont autant d'étapes favorisant une homogénéisation de la mémoire européenne. Pourtant, il demeure une « asymétrie des mémoires » (Marcowitz, 2017, p. 231). Dans les pays anciennement belligérants vaincus tels que l'Allemagne, il semblerait qu'il persiste une retenue populaire de commémorer cette « catastrophe originelle du XXe siècle » (*op. cit.*) sans que la SGM et la Guerre froide n'auraient sans doute pas eu lieu.

Résumé du chapitre 1

Nous avons vu que la PGM marque un tournant dans la conception de la guerre et de son organisation. La volonté de commémorer dès 1920 et la mise en place d'un tourisme de mémoire sont proportionnelles à l'ampleur des pertes. Le symbole du Soldat inconnu répond à une nécessité de représenter la mort pour son pays, mais également d'incarner tous les anonymes qui se sont sacrifiés. Les enjeux politiques liés aux commémorations témoignent d'un besoin d'appropriation de l'évènement par ses contemporains. Que ce soit sur le plan international où chaque pays commémore à sa manière ; ou en France malgré les désaccords, l'hommage des *laissés pour compte* devient central au fil des années.

Les sciences sociales soulignent la transformation progressive du soldat en victime. Il est dépeint de plusieurs manières en fonction du contexte du rappel. Pour mieux comprendre cette évolution représentationnelle (cf. *Annexes 1*), nous imaginons une catégorisation entre héros, anti-héros, victime et anti-victime. En partant des figures belligérantes classiques françaises (soldat de l'an II¹⁰, Poilu de 14-18 et résistant 39-45) nous tentons de souligner les changements de valence sur un axe chronologique.

Dès le premier quart du XX^e siècle, nous retrouvons d'un côté le Poilu Gaulois (Dalisson, 2017) sans distinction entre les généraux, les gradés, ceux qui donnent les ordres ; et les poilus, les bidasses, ceux qui subissent, mais qui résistent tant bien que mal. De l'autre, les déserteurs et autres mutins, figures honteuses de la France que l'État préfère oublier. Le terme de résistance, malgré sa connotation liée à la SGM, est une manière de faire apparaître une nouvelle figure du soldat. Les poilus ont résisté non seulement à l'ennemi, mais aussi à leurs propres hiérarchies militaires. Ce changement progressif est intrinsèquement lié aux événements de la SGM où le français n'apparaît plus comme une unité valeureuse et héroïque, mais se divise en deux entités : résistant ou collaborateur. Ainsi, le résistant incarnerait le héros emblématique et indiscutable, tandis que nous associerions les généraux de 14-18 aux collaborationnistes de 39-45 comme anti-héros. Quant à *ceux de 14* qui ont déserté ou se sont mutinés, ils ne sont aujourd'hui peut-être plus la honte de la Nation. Le conflit fut d'une telle cruauté, qu'ils deviennent des victimes tout comme leurs camarades traumatisés par la guerre. Des antihéros qui deviendraient une figure emblématique de résistance face à l'absurdité, une victime de ses supérieurs, *the victim-as-hero* (Hynes, 1990, p. 306).

¹⁰ Période qui correspond à 1793, où 300 000 citoyens rejoignirent les rangs de l'armée de la 1^{ère} République (Forest, 2004).

Chapitre 2. Transmissions mémorielles et représentationnelles

Étudier un objet du passé est un sujet que la philosophie et la sociologie se sont emparées depuis plus d'un siècle. En nous basant sur ces principes et en nous éclairant des théories actuelles, nous pourrions construire notre approche.

Nous commencerons par établir notre base théorique dans la tradition des écrits de Bergson donnant le ton d'une approche sociologique de la mémoire sur le plan collectif et compréhensif. L'analogie de l'image comme souvenir nous permet de comprendre les enjeux de cette mémoire plurielle dont les principes sont aussi liés aux exigences de vérité et de devoir de l'histoire. En effet, la subjectivité du témoignage souligne le paradoxe de l'objectivité vers laquelle tend l'histoire.

Nous verrons également que le souvenir dépend du cadre conditionnant son rappel. Le contenu du savoir ne sera pas le même en fonction de la manière dont il sera émis. D'où l'intérêt de s'appuyer sur la psychologie sociale qui questionne à la fois ce qui est véhiculé, mais également la transmission elle-même. Nous pouvons aisément imaginer qu'un discours institutionnel n'aura pas les mêmes teneurs que le sens commun.

Enfin, c'est à travers l'exemple du mythe que nous comprendrons la place centrale de l'imaginaire dans la transmission du sens commun. La figure du soldat conduit notre réflexion jusqu'à la nature identitaire de sa représentation. En d'autres termes, le souvenir de la PGM résulte des différents processus de transmission du savoir, tout comme les représentations sociales.

1. *L'image-souvenir*

Pour saisir l'ancrage théorique dans lequel nous nous appuyons, il est tout d'abord nécessaire de revenir sur certaines bases conceptuelles. Bergson (1939) commence son étude philosophique de la mémoire par une analyse métaphysique du système représentationnel de l'esprit. Tout d'abord, il distingue la matière, la perception et la représentation. « J'appelle matière l'ensemble des images, et perception de la matière ces mêmes images rapportées à l'action possible d'une certaine image déterminée, mon corps » (*ibid.*, p. 17). Il continue en précisant que « la matière devient ainsi chose radicalement différente de la représentation, et dont nous n'avons par conséquent aucune image » (*ibid.*, p. 18). Plus simplement, la matière et ce qui est nommé l'ensemble des images reflètent l'environnement qui nous entoure. Chaque objet, chaque élément, est une image. La représentation de la matière est la perception consciente des images, dans un champ

d'action que l'auteur définit comme possible. L'action possible détermine un cadre et l'image précise la nature de l'objet.

Gardons cette idée en tête et continuons plus en avant. « En nous représentant ainsi les choses, nous ne faisons que revenir à la conviction naïve du sens commun » (Bergson, 1939, p. 41). La représentation serait de croire que nous entrons dans l'objet. La perception intra-objectale n'est pas à confondre avec la capacité intrapsychique de représenter un objet sous différents angles. « Mais il ne faut pas oublier que dans tous les états psychologiques de ce genre, la mémoire joue le premier rôle » (*op. cit.*). En effet, la capacité de visualisation psychique n'est possible que par la souvenance des caractéristiques de l'objet imaginé. Bergson définit la mémoire comme « une survivance des images du passé » (*ibid.*, p. 68). L'image-souvenir est un concept clé dans la pensée bergsonienne. Elle permet le prolongement de la perception actuelle et engendre la notion de reconnaissance. Pour reconnaître, nous devons avoir comme point de départ une perception dite première. Cette perception est liée avec d'autres éléments, c'est une sorte de lien contextuel. Dans un second temps, la perception dite renouvelée est la perception d'un objet identique. Ainsi, cette seconde perception active le souvenir de la première, qui permet l'accès au contexte de la première perception. Ce principe associatif par ressemblance est un mécanisme mémoriel de base. « Est-ce la perception qui détermine mécaniquement l'apparition des souvenirs, ou sont-ce les souvenirs qui se portent spontanément au-devant de la perception ? » (*ibid.*, p. 107). L'auteur répond en expliquant que la mémoire dirige sur la perception les images-souvenirs.

Pour Bergson, imaginer n'est pas se souvenir. Il distingue le souvenir pur du souvenir-image et de la perception. Mais, toutes sont inter-reliées sur la ligne de pensée et communiquent sans cesse. « Sans doute un souvenir, à mesure qu'il s'actualise, tend à vivre dans une image ; mais la réciproque n'est pas vraie, et l'image pure et simple ne me reportera au passé que si c'est en effet dans le passé que je suis allé la chercher, suivant ainsi le progrès continu qui l'a amené de l'obscurité à la lumière » (1939, p. 150). Si nous prenons le cas d'une image qui renvoie à un passé non vécu personnellement, c'est-à-dire collectivement considéré comme souvenir. Par image, nous entendons le double sens de l'image, c'est-à-dire un objet déjà construit, une représentation sociale. Nous pouvons nous demander si cette image devient aussi un souvenir. De plus, certains souvenirs sont imaginés, car une part inhérente d'oubli s'y accroche. Pour cela, nous pouvons nous appuyer sur les écrits en psychologie de Bartlett (1932), où l'auteur explique que le souvenir n'est pas une simple perception d'une trace, mais la construction imaginaire de

l'objet souvenu. « Remembering is not the re-excitation of innumerable fixed, lifeless and fragmentary traces. It is an imaginative reconstruction, or construction, built out of the relation of our attitude towards a whole active mass of organised past reactions or experience, and to a little outstanding detail which commonly appears in image or in language form » (p. 213).

Ricœur (2000) reprend l'idée de Bergson pour expliquer le souvenir comme image. Mais il va plus loin en abordant les différents rapports que l'individu peut avoir avec la mémoire. Rappelons tout d'abord que « la mémoire est attachée à une ambition, une prétention, celle d'être fidèle au passé » (p. 26). La question de la fidélité, et plus nécessairement, celle de la vérité est intéressante. Il semblerait que la véracité soit l'essence même d'un souvenir, dans sa portée transmissible et la confiance que nous pouvons accorder au contenu. Ce lien très fort entre la vérité et le passé n'est pas sans faire écho au travail de l'historien. Pourtant, l'auteur explique qu'il y a une éternelle friction entre l'histoire et la mémoire, alors qu'elles vont dans le même sens. L'une vise une objectivité absolue, tandis que l'autre trouve sa source dans la subjectivité, les émotions, les ressentis. Cependant, il ne faut pas négliger la part interprétative dans le travail historiographique. L'interprétation est « le versant subjectif corrélatif du versant objectif de la connaissance historique » (p. 442). L'interprétation, la compréhension et l'explication sont les principales méthodes dans la consultation et la constitution des archives, dont la plupart sont issues de témoignages. La part de subjectivité dans le travail de l'historien est essentielle, tout comme la portée d'un témoignage dans la transmission mémorielle. Kaës et al. (1993) expliquent que « cet appareil à interpréter, c'est-à-dire à constituer et à produire le sens, est l'appareil inconscient de la transmission » (p. 46). De plus, Ricœur ajoute que « nous n'avons pas mieux que le témoignage pour accréditer la représentation historique du passé » (2000, p. 359). Bien qu'arpentant des chemins différents, mais parallèles, l'histoire et la mémoire tendent vers l'établissement d'une vérité transmissible.

L'histoire et la mémoire sont donc régies par la volonté d'atteindre une vérité. Mais cette volonté est aussi associée à une sorte de responsabilité morale, celle du devoir de ne pas oublier.

2. Devoir ou besoin

Un autre élément est inhérent à la mémoire, celui de devoir, de l'obligation. Lorsque Ricœur aborde la notion de mémoire obligée, nous comprenons que le mode impératif ou futur de l'énoncé est en contradiction avec la mémoire. « Tu te souviendras », « tu dois te

souvenir » (2000, p. 106). Le principe même du souvenir n'est-il pas de surgir à l'improviste ? D'être « une évocation spontanée » (*op. cit.*). La mémoire n'est pas un élément stable et solide sur lequel nous avons une confiance aveugle. Il apparaît évident que nous sommes dans une logique de peur d'oublier. L'auteur aborde la persistance et l'effacement de la trace dans un rapport intime à l'oubli. Les termes de traces mnésiques, traces documentaires, traces corticales, ou encore traces affectives, renvoient à la persistance d'un objet, à « la survivance des images » (*ibid.*, p. 561). Si nous nous arrêtons un instant sur le caractère matériel d'une trace, nous pouvons relever que l'absence de trace délimite la trace elle-même. Pour que deux traces ne se confondent pas, il y a bien une absence de marque entre les deux. Nous nous trouvons dans une dialectique de présence versus absence. Si le terme de présence de trace définit la mémoire, nous pourrions comprendre que l'absence signifie l'oubli. En effet, l'oubli est souvent perçu comme une distorsion, ou un dysfonctionnement de la mémoire. Néanmoins, oublier permet de se souvenir. Pour reprendre l'analogie, une trace est constituée de creux et de reliefs. Ce sont ces reliefs qui dessinent le changement de profondeur, tout comme l'oubli est la complémentarité du souvenir. Une trace mémorielle est à la fois le souvenir et l'oubli. « Si on ne peut se souvenir de tout, on ne peut pas non plus tout raconter » (*ibid.*, p. 579). L'idée de récit exhaustif pour un témoignage est impossible. Nous ne pouvons pas ignorer la dimension sélective d'un souvenir. « On peut toujours raconter autrement » (*ibid.*, p. 580). De plus, il y a toujours une part d'intransmissible, en particulier pour une expérience extrême. Mais, intransmissible « ne dit pas indicible » (*ibid.*, p. 584). C'est ce qu'avaient souligné Kaës et al. en 1993 en reprenant les écrits de Freud : « Ce qui se transmet est bien une trace, mais ce n'est pas seulement une trace » (p. 45). Nous trouvons une part de non-dit dans la transmission. Autrement dit, un contenu sous-jacent qui est implicite et impossible à verbaliser. Et cette charge inconsciente provient nécessairement de la mémoire collective ou individuelle.

« Il semble naturel que les adultes, absorbés par leurs préoccupations actuelles, se désintéressent de tout ce qui, dans le passé, ne s'y rattache pas » (Halbwachs, 1925, p. 103). Il est intéressant de constater le décalage apparent des discours à propos du souvenir d'un passé difficile. Comme nous l'avons abordé précédemment, certains auteurs tendent à parler de mémoire et de commémoration comme d'une dette que nous aurions à l'égard de l'héritage qui nous est laissé (Nora, 1999). Pourtant, le sociologue Halbwachs (1925) n'hésite pas à déclarer que le souvenir du passé est plus conforme à la réalité que le présent lui-même, bien qu'il en reste incomplet. Soi-disant, nous nous rendons compte que l'époque passée n'était pas si mauvaise, mais aussi que les aspects déplaisants sont

effacés ou atténués, pour laisser des souvenirs-images surchargés par ce qui est ajouté. « En définitive, les aspects les plus pénibles de la société d'autrefois sont oubliés, parce que la contrainte n'est sentie que tant qu'elle s'exerce, et que, par définition, une contrainte passée a cessé de s'exercer » (p. 110). Nous retrouvons des propos similaires dans un chapitre écrit par Laurens (2002) consacré à la nostalgie. « Ce sentiment contribue à forger une image idéalisée, figée et homogène du passé » (p. 259). C'est une représentation du passé, accompagnée d'émotions intenses, qui favorise la construction du présent, et permet de définir l'identité groupale dans une perspective d'avenir.

La question qui peut se poser marque le décalage entre les propos tenus au milieu des années folles par Halbwachs qui apparaissent en contradiction avec les écrits de Ricœur au début des années 2000. Est-il possible que l'auteur pense à la PGM lorsqu'il écrit : « les aspects les plus pénibles de la société d'autrefois sont oubliés » ? (1925, p. 109). Une partie de la réponse est que, dans cet ouvrage, Halbwachs évoque principalement des cadres sociaux en lien avec la mémoire individuelle, les souvenirs de famille ou d'une vie. Ce n'est que dans la conclusion qu'il aborde les aspects collectifs et sociétaux de la mémoire comme un réseau qui se reconstruit et se déforme continuellement. Le second élément de réponse est le pouvoir de la société à cadrer la mémoire pour garantir une cohésion. « C'est pourquoi la société tend à écarter de sa mémoire tout ce qui pourrait séparer les individus, éloigner les groupes les uns des autres, et qu'à chaque époque elle remanie ses souvenirs de manière à les mettre en accord avec les conditions variables de son équilibre » (*ibid.*, p. 290). Dès 1925, l'auteur visionnaire a compris le rapport que peut avoir la société avec les différents prismes temporels de la mémoire. En d'autres termes, pour que les hommes et la société puissent se reconstruire, l'oubli est nécessaire. Le souvenir difficile de l'évènement est toujours présent, mais certains aspects en sont amoindris par la survalorisation de la figure héroïque du soldat et de la volonté de recommencer à vivre et à profiter de l'instant présent. De nos jours, la place du centenaire n'est-elle pas un moyen qui rapprocherait les individus et les groupes ? Tous ensemble derrière un même évènement historico-tragique.

En 2002, Tison, historien, écrit sur le traumatisme de la Grande Guerre. Il considère la mémoire non pas comme un devoir, mais une nécessité ou un besoin. La mémoire peut être véhiculée au travers des cérémonies officielles de commémoration. Ainsi, une notion de fidélité vis-à-vis de l'évènement s'inscrit dans un rapport à l'histoire et dans un cadre communautaire et public. Cette expression collective qu'est la commémoration participe au travail de deuil collectif de l'évènement tragique, et passe par l'héroïsation des soldats.

En parallèle, le traumatisme et le besoin d'oublier l'atrocité sont la conséquence de la guerre. L'auteur nous pose alors deux questions : « le devoir de mémoire actuel n'est-il pas en partie constitué de cette interrogation qui demeure, cette espèce de non-dit qui ressurgit finalement, un peu comme les cadavres remontent au fil du temps à la surface des champs de bataille ? Et puis cette question passionnante et cruciale, à laquelle l'historien ne peut répondre – c'est plutôt une question aux philosophes, aux sociologues ou aux psychologues : comment peut donc se transmettre un traumatisme d'une génération à l'autre ? » (pp. 57-58). Depuis 2015, le terme trop politisé de devoir de mémoire s'estompe peu à peu, et se transforme en un travail de mémoire, davantage lié à la notion de recherche, de réflexion et de transmission, plutôt que la simple interdiction d'oublier.

Nous allons pouvoir nous concentrer sur la manière dont certains objets participent au travail de mémoire de la Grande Guerre, en essayant de déterminer les réflexions soulevées nous permettant l'accès au sens commun.

3. Mémoires collectives

La question se pose aujourd'hui de savoir à quoi renvoie le souvenir du soldat 14-18 dans la pensée sociale. Nous nous focalisons sur le point de rencontre entre l'histoire et la mémoire collective de la Grande Guerre. Cela revient à déplacer le regard que la mémoire officielle a porté sur le soldat de la PGM pour se centrer sur la mémoire vive qui lui est aujourd'hui associée. La mémoire collective (dans la société), conduit à la mémoire plurielle qui peut être en conflit, pour amener la mémoire sociale (de la société). Les fonctions de la mémoire collective sont de définir et valoriser l'identité, justifier les actions et la mobilisation des groupes (Licata & Klein, 2005 ; Licata, Klein & Gély, 2007). La récupération (remémoration) et l'adaptation d'événements passés selon les circonstances du présent (Deschamps et al., 2001) montrent bien l'enjeu de préservation identitaire de la mémoire collective.

La définition de la mémoire collective en psychologie sociale n'est pas aussi consensuelle que nous pourrions le croire (Ricœur, 2000 ; Rosoux, 2001). Notre approche s'inscrit principalement dans l'héritage d'Halbwachs (1925, 1941, 1950) où la mémoire individuelle dépend de la mémoire collective. Cela signifie deux choses, d'une part que la mémoire individuelle n'existe pas à proprement parler. Même le rappel d'un souvenir purement individuel s'ancre dans une dimension sociale et collective. D'autre part, que la mémoire collective est alimentée par la multiplicité des individus. « Nous dirions volontiers que

chaque mémoire individuelle est un point de vue sur la mémoire collective, que ce point de vue change selon la place que j'y occupe, et que cette place elle-même change suivant les relations que j'entretiens avec d'autres milieux » (Halbwachs, 1950, p. 95). Il nous paraît essentiel à cet instant de souligner le caractère dynamique et actif de la mémoire collective et ce, pour mettre de côté une tentative de différenciation entre mémoire sociale et collective en se basant sur un principe d'inactivité de cette dernière (Tavani, 2012).

Déjà évoqué précédemment, Halbwachs (1925) montre que les expériences de remémorations individuelles (autobiographiques) passent par le souvenir du groupe. Autrement dit, l'individu porte en lui son groupe, les souvenirs de son groupe et se remémore ses souvenirs à partir des autres. La mémoire individuelle est teintée par la mémoire du groupe. Une fois ce principe établi, cela induit inévitablement un processus dynamique. Le rapport changeant d'intensité que Halbwachs (1950) nomme le *clair-obscur* à propos des souvenirs, est très lié au processus que Moscovici (1961) avancera au sein de la théorie des représentations sociales à travers l'hypothèse de polyphasie cognitive. En fonction des situations et des groupes dans lesquels l'individu évolue, certains aspects de la mémoire seront davantage éclairés que d'autres. La notion de *clair-obscur* reprend l'idée que les souvenirs ne vont pas toujours avoir la même intensité. Il va y avoir des intensités, ou des focus de lumière, plus ou moins importants en fonction des groupes et des époques, sur certains souvenirs. À la fois, au sein d'un même groupe, mais aussi entre les groupes, on va avoir une intensité différente des souvenirs. L'intérêt d'une telle notion est qu'elle puisse s'appliquer à la fois sur le plan individuel, mais aussi collectif.

De là, le souvenir contient une part d'explicable et de communicable, ce qui permet une localisation et une différenciation avec d'autres souvenirs. Le souvenir est aussi une forme de *souvenir-image*, une nuance colorée qui se rapporte à l'inconscient, ce que l'on peut qualifier d'impression vague. « Chaque fois que nous replaçons une de nos impressions dans le cadre de nos idées actuelles, le cadre transforme l'impression, mais l'impression, à son tour, modifie le cadre » (Halbwachs, 1925, p. 135). C'est ce que l'auteur qualifie de travail de réadaptation perpétuel. Chaque événement implique un retour sur des notions liées à un cadre qui lui aussi est remanié selon le cadre actuel. C'est une sorte de mise à jour mémorielle, une réévaluation du passé, une reconstruction selon le vécu du présent.

C'est par la notion de cadres sociaux de la mémoire qu'Halbwachs va justifier sa théorie de reconstruction des souvenirs. Les cadres que l'auteur identifie sont : *l'espace*, le *temps* et le *langage*. Ce sont des cadres socialement élaborés favorisant la remémoration des souvenirs. « Cet ensemble de représentations stables et dominantes nous permet en effet,

après coup, de nous rappeler à volonté les événements essentiels de notre passé. Mais, d'autre part, il y a ce qui, dans l'impression initiale elle-même, permettrait de la situer, une fois qu'elle est reproduite, dans un tel espace, tel temps, tel milieu » (Halbwachs, 1925, p. 101). En ce sens, le souvenir dépend d'une structure à trois dimensions : l'espace, le temps, le milieu social. C'est-à-dire que le souvenir n'est pas une entité autonome, mais une idée dépendante du contexte de remémoration. L'intérêt de cette théorie réside dans la multiplicité des possibles, en ne se bornant pas au caractère individuel de la mémoire. Grâce à cette conception, nous pouvons envisager une quantité de souvenirs sur un événement, variant en fonction des individus, et constitutive d'une mémoire collective. Nous pouvons aussi imaginer des souvenirs différents selon des groupes d'individus, des cultures, des pays. Nous pouvons également penser à un souvenir qui évolue dans le temps, qui change au fil des ans.

D'ailleurs, Deschamps, Paez et Pennebaker (2001) définissent la mémoire collective comme transmission intergénérationnelle de connaissance portant sur des événements marquants. En ce sens, ce que les auteurs nomment une *identité élargie* renvoie au soi social de l'individu, c'est-à-dire une mémoire du groupe constitutive de l'identité. Les groupes vont se souvenir de certains événements du passé, plutôt que d'autres. Les résultats de leur étude, sur l'image de l'histoire, prouvent également que les conceptions événementielles et catastrophiques dépendent en partie de leurs générations (adultes *vs* étudiants). En somme, les intérêts que les groupes vont avoir vont découler de leurs préoccupations présentes, et de l'influence médiatique et institutionnelle.

Si nous devons préciser encore davantage, la mémoire collective fait écho à la mémoire vécue et transmise dans le groupe de manière « horizontale », par opposition à la mémoire officielle qui suit un modèle hégémonique (Licata, Klein & Gély, 2007). Si ces deux mémoires peuvent coexister, elles entrent parfois aussi en conflit. Les témoignages peuvent diverger de la version officielle, sans pour autant être considérés comme faux. Tout est une question du passé que l'on fait le choix de valoriser ou de taire, la mémoire passant « par un travail de construction et d'interprétation » (*op. cit.*, p. 568).

« La mémoire collective remonte dans le passé jusqu'à une certaine limite, plus ou moins éloignée d'ailleurs suivant ce qu'il s'agit de tel ou tel groupe. Au-delà elle n'atteint plus les événements et les personnes d'une prise directe. Or c'est précisément ce qui se trouve au-delà de cette limite qui retient l'attention de l'histoire » (Halbwachs, 1950, p. 166). Le devoir de mémoire que nous aurions à l'égard de la Grande Guerre, n'appartiendrait-il pas dorénavant à l'histoire ? Parle-t-on dès lors, de souvenir, de mémoire ou d'histoire ? La

limite est floue et nous pouvons nous demander s'il est nécessaire de la tracer. La temporalité est un fait social, inhérent à chaque société et qui en partie justifie cette limite dont nous parle Halbwachs. La mémoire sociale renvoie à la mémoire historique qu'une société possède d'un événement, la mémoire collective renvoie à une mémoire affective, de sens et de valeur construite par un groupe spécifique (Namer, 2006).

« Human remembering is both a personal and a socioculturally situated process: it is personal in that it expresses a unique life history and concerns, and it is sociocultural in that it is deeply enmeshed in social relationships and meanings provided by cultural artefacts and groups. Mediators of memory, such as memorials, provide a crucial link connecting individuals and collectives. While they contribute to commemorating a collective loss in the first-person plural, they also allow for a variety of individual meaning-making processes and personal ways of remembering and connecting to the collective past » (Brescò & Wagoner, 2019, p. 12).

Nous ne pouvons parler de mémoire et de commémoration sans aborder l'histoire. Le Goff (1977) n'a-t-il pas écrit que « l'histoire doit éclairer la mémoire et l'aider à rectifier ses erreurs » (p. 194) ? Et Perrot (1999) n'a-t-elle pas non plus affirmé que « l'histoire peut blesser la mémoire » (p. 39) ? Le questionnement entre mémoire et histoire est indispensable. À en croire Halbwachs (1950), l'histoire n'est autre que la mémoire des historiens. Mais couper court aussi catégorique à la discussion, ne permet pas d'y répondre en profondeur. Cette prise de position révèle le caractère subjectif de l'histoire, qui est précisément reproché à la mémoire. La fameuse expression « l'histoire est écrite par les vainqueurs »¹¹ en est le parfait exemple. Seuls des aspects choisis des événements ne sont retenus. Et dans cette situation, ce ne serait que des éléments glorieux, valorisant et reflétant le bienfondé de la victoire des Alliés. Il est difficile d'admettre en sciences sociales que la mémoire devrait être rectifiée ou pourrait être blessée par l'histoire. La mémoire, ou devrions-nous dire, les mémoires sont l'essence même de l'histoire. La pluralité des témoignages, des points de vue, des souvenirs, des archives permet à l'histoire de se construire comme une science à part entière. Mais, la notion de rectification induit qu'une mémoire peut être fausse, alors que le principe même de mémoire va au-delà de la véracité. La mémoire collective ou sociale, n'entre pas en contradiction avec l'histoire *officielle*. Elle la nourrit, la complète, la nuance dans ses propos parfois trop ciselés. Sans mémoire il n'y aurait pas d'histoire, et sans histoire il n'y aurait pas de récit qui alimente notre mémoire.

Cela n'est pas sans nous rappeler les ouvrages *Temps et Récit* de Ricœur (1983, 1985). Par exemple, la notion de *dérivation* (Ricœur, 1983) afin d'expliquer l'inspiration d'un

¹¹ La paternité de cette phrase est attribuée soit à Robert Brasillach, soit à Winston Churchill.

évènement historique pour une intrigue fictionnelle. Une intrigue qui donne la possibilité de traiter de faits historiques avec une rigueur scientifique.

« Les évènements historiques ne diffèrent pas radicalement des évènements encadrés par une intrigue. La dérivation indirecte des structures de l'historiographie à partir des structures de base du récit [...] permet de penser qu'il est possible, par des procédures appropriées de dérivation, d'étendre à la notion d'évènement historique la reformulation que la notion d'évènement-mise-en-intrigue a imposé aux concepts de singularité, de contingence et de déviance absolue » (*ibid.*, p. 289).

Pour illustrer nos propos, appuyons-nous sur les œuvres sur la Grande Guerre de Tardi (2008/2009), scénariste et dessinateur de bande dessinée. Sa démarche, pour le moins scientifique, passe par l'utilisation d'archives (cf. *Images 1 et 2*). Par exemple, l'auteur s'inspire de photographies, ou bien d'œuvres picturales d'artistes ayant combattu lors de la PGM, comme Otto Dix. Cette démarche n'est pas si isolée puisque Winter (1994) nous précise d'ailleurs à propos de l'œuvre de Dix, que « ces représentations ont influencé la manière dont les générations suivantes ont perçu le conflit de 1914-1918 et l'univers de la guerre des tranchées » (p. 251). Certaines bandes dessinées de Tardi suivent la vie d'un ou plusieurs soldats. Souvent le nom n'est pas communiqué, et l'appellation du Soldat inconnu prend tout son sens. L'anonymat du soldat favorise à la fois le fait de pouvoir s'identifier à lui et de représenter un homme semblable aux millions d'autres à ses côtés. Ou alors, nous avons une description complète du personnage pour mieux révéler la banalité de son profil identitaire. C'est ce que Ricoeur (1985) nomme la « représentation » (p. 252). C'est-à-dire une manière de penser le passé *réel* grâce à la connaissance historique. Pour cela, l'auteur développe une articulation en trois temps. « Je soutiens seulement que nous disons quelque chose de sensé sur le passé en le pensant successivement sous le signe du Même, de l'Autre, de l'Analogue » (p. 255). En d'autres termes, afin de comprendre le passé et de l'investiguer, le processus consiste à réduire la distance temporelle entre l'évènement passé et le présent. « L'opération historique apparaît alors comme une *dé-distanciation*, une *identification* avec ce qui jadis fut » (p. 256). Ce principe de *réeffectuation* tend à rendre familier ce qui ne l'est pas. La seconde notion est la *distanciation* ou la *différence* favorisant la re-présentation de l'histoire à travers le récit. Enfin, l'Analogue est une re-construction du passé, en passant par la mise en intrigue de l'histoire. Les versions des récits et la réalité ne peuvent pas se séparer de cet entremêlement qui forme la fiction historique.



Image 1 – Tardi, J. (2008), Putain de Guerre 1914-1915-1916, t.1, p. 48



Image 2 – Dix, O. (1924), Champ de trous d'obus près de Domtrien, éclairé par les fusées, eau-forte.

Cette question de la fidélité ou de la vérité des faits est posée dans *MetaMaus* par Spiegelman (2012), scénariste et dessinateur de *Maus* (1994). Ces bandes dessinées relatent le drame que ses parents ont vécu lors de la déportation vers Auschwitz. Les difficultés de transcriptions engendrées par les oublis ou des récits mémoriels divergeant. Certains passages des souvenirs de son père diffèrent avec la version « officielle » (p. 30). D'une part, nous pouvons nous demander ce que signifie la version dite *officielle*. D'autre part, la question n'est pas de savoir qui a tort ou raison, mais de comprendre pourquoi ces deux versions existent. L'anecdote porte sur l'existence d'un orchestre dans le camp d'Auschwitz qui jouait lorsque les prisonniers allaient travailler (cf. *Image 3*). L'auteur illustre cette double source d'information en dessinant l'orchestre caché par la foule au moment où son père passe devant. Cette planche est la rencontre entre l'histoire et la mémoire.

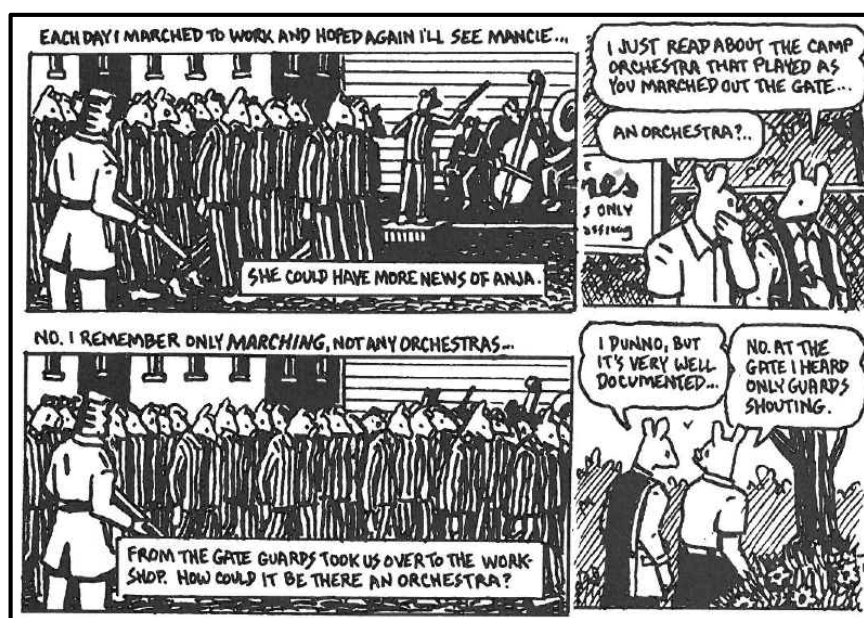


Image 3 – Spiegelman, S. (1994), *Maus II*, p. 54

Une fois ces enjeux cernés, il paraît nécessaire d'aborder les mécanismes psychosociaux de la transmission.

4. Transmettre

Les notions que nous évoquons nous renvoient vers les travaux sur la transmission mémorielle. Jodelet (1992) explique que la mémoire est un concept dynamique que l'on étudie selon trois perspectives : du présent vers le passé, du passé vers le présent, les conflits entre passé et présent. « Ces perspectives sont interdépendantes [...] souvent juxtaposées » (p. 240). Ainsi, l'objet du passé est abordé selon trois dimensions temporelles,

toujours en lien avec le présent. De plus, la distinction entre mémoire et histoire est une nouvelle fois soulignée. « Alors que la mémoire collective est plurielle, l'histoire se veut universelle ; alors que les mémoires collectives sont des foyers de tradition, l'histoire donne un tableau des événements dont les cadres sont extérieurs à la vie des groupes » (p. 248). La nuance apportée par la mise au pluriel du terme de mémoire et le maintien au singulier de l'histoire, accentue le rapport dichotomique entre les subjectivités des souvenirs et l'objectivité qui tend à la rationalité scientifique de l'historiographie.

« C'est toujours dans un moment critique de l'histoire qu'émergent et insistent la question de la transmission et la nécessité de s'en donner une représentation : au moment où, entre les générations, s'instaure l'incertitude sur les liens, les valeurs, les savoirs à transmettre, sur les destinataires de l'héritage : à qui transmettre ? » (Kaës et al., 1993, p. 16).

Par la suite, l'auteure revient sur les travaux de Bartlett (1932) en expliquant qu'il fait une analyse de la mémoire selon une double distinction (Jodelet, 1992). En effet, Bartlett écrit que la matière du souvenir est relative aux mécanismes intra-groupes, alors que la manière de se souvenir est due au point de vue adopté par le groupe. « Very broadly speaking, the matter of recall is mainly a question of interest, while the manner of recall is chiefly one of temperament and character » (1932, p. 256). Et il ajoute : « psychological conditions which determine how an individual reacts to any situation with which he is confronted » (*op. cit.*). De plus, Bartlett dissèque les étapes de ce que l'on pourrait traduire comme la tendance à transformer en vue d'une représentation conventionnelle acceptable. C'est-à-dire, déterminer les processus cognitifs par lesquels le sujet passe pour considérer un objet non-familier, comme objet familier. « As has been pointed out before, whenever material visually presented purports to be representative of some common object, but contains certain features which are unfamiliar in the community to transformation in the direction of the familiar » (*op. cit.*, p. 178). En d'autres termes : l'ancrage. Si l'objet n'est pas assimilé directement, le sujet transforme son rapport à l'objet en trois phases, à travers une élaboration, une simplification, et une appellation (*naming*). Haas & Jodelet (2000 ; Jodelet & Haas, 2019) reviennent sur ces écrits en mettant en avant les fortes similarités entre le processus de conventionnalisation de Bartlett et les mécanismes d'objectivation et d'ancrage.

Dans ce processus, « social others and cultural tools participate in and constitute the very process of remembering by providing the cultural framework or scaffold through which memories are constructed » (Wagoner, 2012, p. 1035). Cela conduit à opérer une centration sur « la manière du souvenir » en tant que forme d'expression du souvenir (Haas & Jodelet,

2000 ; Haas, 2012), c'est-à-dire sur la manière dont les traditions et les normes façonnent le souvenir des individus. Haas (2009) fait le lien entre *the matter and the manner of recall* et la transmission. L'auteure envisage la notion comme « polysémique » à la fois, comme processus et contenu d'un savoir. Tout comme Bauer & Gaskell (1999) font la distinction entre les modes (cognition, habitude, communication) et les supports de représentations (mots, images, sons). Ici, « la matière de la transmission renverrait au contenu transmis qui serait orienté d'après Bartlett par les biais sociaux du groupe, sa culture matérielle, institutionnelle et symbolique. La manière, de la transmission serait son « expression » c'est-à-dire les formes de la transmission qui vont venir s'adapter au groupe en présence, à ce qu'il est, à sa mémoire, aux rapports de pouvoir » (Haas, 2009, p. 2).

À la lecture d'un discours prononcé en 2005 par Moscovici (2019e) sur la théorie de la relativité, nous pensons que la dualité entre *matière* et *manière* peut aussi être envisagée comme la relation entre deux concepts de physique quantique. En ce sens, Moscovici résume les propos d'Einstein par : « il n'y a pas de différence entre matière inerte et matière pesante » (*ibid.*, p. 98). Si nous regardons directement les propos du physicien, il prend l'exemple d'un homme se plaçant, dans une première situation, à l'intérieur d'une boîte pour observer un phénomène de tension sur un objet ; puis une seconde condition, où l'observateur est à l'extérieur de cette même boîte, qui flotte dans l'espace, et observe le même effet sur l'objet. « Notre extension du principe de relativité fait apparaître la proposition de l'égalité de la masse inerte et de la masse pesante comme *nécessaire* » (Einstein, 2001, p. 96). Autrement dit, il semble *nécessaire* de considérer la *manière* et la *matière* de la transmission dans un rapport d'égalité, de même valeur, afin de souligner la tension entre les deux. L'idée est d'unifier cette conception, pour marquer le fait que les deux notions sont interdépendantes, inter-reliées, l'une influence l'autre et réciproquement, l'une ne va pas sans l'autre. Ce sont les deux faces d'une même pièce, indissociables.

De plus, la manière de transmettre l'histoire répond à des catégories. Winter (2007) évoque les « vectors of transmission » (p. 380) pour expliquer les sources possibles dans l'élaboration de récits racontant un événement passé. En restant évasifs, nous comprenons que la politique, la culture et l'histoire familiale conditionnent la mémoire transmise. C'est avec Haas (2009, 2012) que nous avons davantage de précision. Les vecteurs de la transmission peuvent être classés selon leurs approches autobiographiques, institutionnelles, collectives/plurielles, médiatiques (cf. *Figure 1*). Nous pouvons également y voir une similitude avec les niveaux d'analyses de Doise (1982) nous

préconisant les postures réflexives et méthodologiques dans la recherche en psychologie sociale.

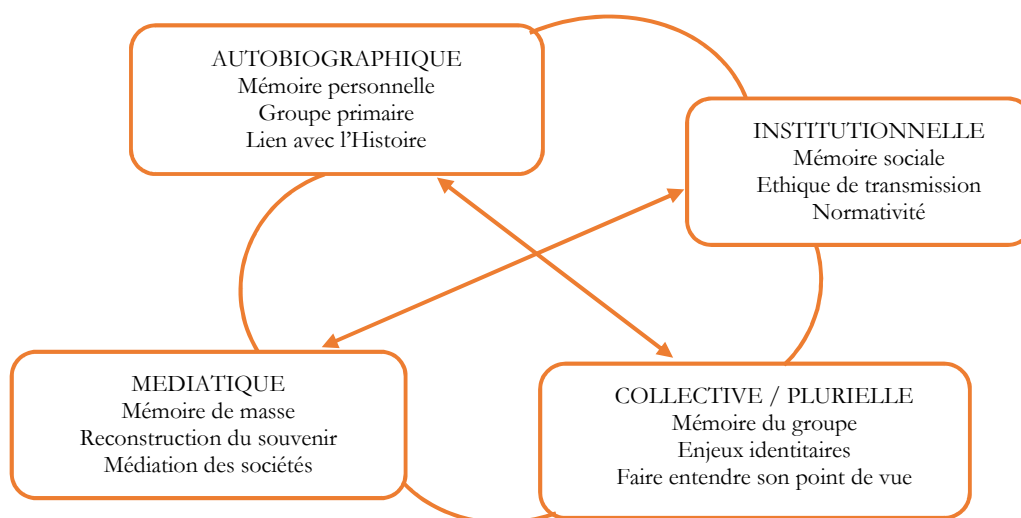


Figure 1 – Vecteurs de transmission (Haas, 2009, 2012)

En lien avec notre objet d'étude, le vecteur autobiographique renvoie aux témoignages directs ou indirects des participants au conflit. C'est-à-dire toute trace attestant d'un point de vue subjectif sur les événements par le biais de photographies, de lettres, etc. La transmission institutionnelle correspond au discours officiel d'un gouvernement ou d'un état-major. Elle s'oppose et se complète à la mémoire collective et plurielle du groupe, comme nous l'avons déjà souligné avec Licata, Klein et Gély (2007). Enfin, le vecteur de transmission médiatique englobe à la fois la mise en place et la diffusion des commémorations, les expositions muséales, ainsi que les œuvres fictionnelles se référant à 14-18. Mais ne soyons ni naïfs ni utopistes en pensant pouvoir étudier un objet via un seul prisme en l'isolant des autres vecteurs. Le catalogue d'exposition du Musée des Beaux-Arts de la ville de Reims (Finckh & Liot, 2014) regroupant près de 300 œuvres franco-allemandes en est le parfait exemple. Outre la qualité esthétique de cet ouvrage, c'est bien sa portée mémorielle qui nous intéresse ici. En effet, publié au début du centenaire de la PGM, nous y trouvons des témoignages autobiographiques et des médias (peintures, croquis, photographies, gravures, etc.), reflétant un discours identitaire marqué principalement sur une région en particulier. Ajoutons à cela que le livre est préfacé par la Ministre de la Culture et de la Communication de l'époque, ainsi que par le Député-Maire de la ville de Reims, et nous avons bien l'ensemble des vecteurs énoncés plus haut. Il est donc essentiel, d'étudier un objet mémoriel et représentationnel sans prendre en compte les divers acteurs de transmissions, de l'appréhender dans sa globalité.

Debray (1997) définit aussi la transmission de façon dichotomique par la *matière organisée* et l'*organisation matérialisée*. Nous retrouvons ainsi une matière et une manière de transmettre, intrinsèquement liées, et indissociables. « Transmettre, c'est, d'une part, informer de l'inorganique en fabriquant des stocks repérables de mémoire, moyennant des techniques déterminées d'inscription, de comptage, de stockage et de mise en circulation des traces ; et, d'autre part, organiser le *socius* sous forme d'organismes collectifs, dispositifs anti-bruit, totalités persistantes et transcendantes à leurs membres, se reproduisant elles-mêmes sous certaines conditions, et avec des coûts spécifiques toujours élevés » (p. 29). L'auteur place en avant le caractère économique de la transmission, comme d'un bien. Ce qui soulève la question du volume de l'information, de sa nature, et de la place que cela prend de la mémoriser et de la transmettre, mais aussi du coût et de sa valeur.

Ernst (2011) explique que le devoir de mémoire est en réalité un devoir de transmission. Cette affirmation entraîne un questionnement à propos des conséquences et des difficultés de cette démarche. Que devons-nous transmettre ? Comment peut-on transmettre ? Un regard critique permet d'adopter une position équilibrée. Le but n'est pas de transmettre des savoirs uniquement anxiogènes et traumatiques, ou bien un « optimisme béat » (p. 67) qui occulte une partie de la vérité. Une transmission dite *équilibrée* (*ibid.*) reflète une maîtrise de la compréhension de la culture actuelle et l'histoire passée. Pour cela, « la fiction donne de la chair et de la subjectivité à la connaissance, plus encore, elle constitue l'outil mémoriel par excellence » (p. 81). Elle fait varier les angles, aide à la compréhension et amène à penser par soi-même. Avec une approche fictionnelle qui se différencie de la commémoration, le savoir tend vers un affect et une moralité plus poussée.

La remémoration d'un évènement vécu passe donc inévitablement par la transmission, mais aussi par la reviviscence émotionnelle. C'est le principe même de l'état affectif de chacun qui, selon Halbwachs (1947), est entremêlé à notre propre courant de pensée et provenant de celui des autres. Lorsque l'évènement en question appartient à la mémoire collective, les émotions qui y sont liées sont également transmises et associées au sens commun, tel un partage social secondaire (Rimé, 2005). Ce n'est donc pas seulement l'information épurée qui survit aux générations, mais également la charge émotionnelle, offrant une valence indicative à tout individu accédant à ce savoir. Nous pouvons également imaginer que la reconstruction d'un souvenir socialement partagé est chargée émotionnellement. Cela donne un cadre social supplémentaire facilitant le partage du sens commun.

5. Imaginaire & mythes

Dans le domaine des sciences sociales, Hirsch (1997) aborde les « family frames » comme source de témoignage. Les photographies englobent autour d'elles une sorte de *vide* mémoriel permettant, à travers la souvenance, un développement de l'imagination pour mieux comprendre ce qu'il s'est passé. « Postmemory is a powerful and very particular form of memory precisely because its connection to its objects or source is mediated not through recollection but through an imaginative investment and creation » (p. 22). Le cadre permet de cibler l'attention, mais aussi d'ouvrir un nouvel espace d'interprétation. L'auteure ajoute : « I prefer the term *postmemory* to *absent memory*, or *hole of memory* [...] memory shot through with holes » (p. 23). L'auteure prend pour exemple les photographies de Spiegleman insérées dans *Maus II* (1994) qui entrent en résonance avec les cases illustrées. « These photographs connect the two levels of Spiegleman's text, the past and the present, the story of the father and the story of the son, because these family photographs are documents both memory (the survivor's) and of *postmemory* (that of the child of survivors) » (p. 21). Ainsi, les photographies d'archives ne sont-elles pas aussi un support permettant la connexion entre deux époques, éveillant un souvenir socialement construit ?

Selon Ricœur (2000), « la question embarrassante est la suivante : le souvenir est-il une image, et, si oui, laquelle ? » (p. 53). L'imagination et la mémoire sont intimement liées. La représentation du passé est une « image-souvenir » (p. 7) quasi visuelle et auditive. C'est la vision d'un irréel, d'un réel antérieur en lien avec différents facteurs. L'image est produite par le biais d'un souvenir *ayant été*, lui-même issu d'une perception et donc d'une dimension positionnelle (le point de vue). De même, l'image est alimentée par des entités fictives de l'imagination en vue de combler les oublis possibles. Dans le cas de la mémoire de la Grande Guerre, le problème est que le souvenir n'est pas directement issu du vécu de la situation, mais des médias qui représentent l'évènement. En effet, visualiser une œuvre fictive sur la guerre des tranchées va permettre au lecteur de mobiliser des souvenirs accumulés à travers divers médias, qui eux, ont pu prendre leur source du conflit réel. « À la mémoire est attachée une ambition, une prétention, celle d'être fidèle au passé » (p. 26). Il semble intéressant de se demander de quelle fidélité est-il question ? La véracité des faits est souvent remise en cause. Plusieurs versions d'une même histoire existent. Dans un témoignage ou le récit d'un évènement, tout ne peut pas être absolument vrai, malgré la bonne foi de l'émetteur.

L'élément essentiel dans tout processus mémoriel c'est la place de l'imagination permettant de faire sens et de pallier aux manques. Nous entendons par imagination toute faculté par lesquels nous arrivons à nous projeter vers ce qui est indéterminé (Wagoner, Brescó & Awad, 2017). Non seulement un outil cognitif, mais surtout un témoignage de la culture dans laquelle nous sommes. Il n'est pas aisé de positionner sa propre réflexion afin d'inscrire notre démarche dans le champ de l'imaginaire. Dans son chapitre épistémologique, Tateo (2017) distingue deux approches pour envisager l'imagination : « elementism and segmentationism » (p. 59). La première, se référant à l'empirisme de Hobbes, considère cette faculté comme étant fragmentée et complétant les informations sensorielles manquantes. La seconde, conception plus holistique est empruntée à Goethe. Elle définit l'imagination comme une totalité, une forme synthétique d'appréhension et d'analyse précédant la rationalité. Si nous voulions simplifier le rapport entre ces deux postures, nous pourrions faire l'analogie avec la théorie des représentations sociales (Moscovici, 1961) où d'un côté la conception structurale (Abric, 1994), et de l'autre la dimension sociogénétique (Kalampalikis & Apostolidis, 2016).

Si nous partons du postulat que l'imagination est socioculturelle, nous pourrions aller plus loin dans notre raisonnement en abordant la question du mythe, objet culturel alliant sens commun, mémoire et imagination. « Le mythe semble traduire la manière dont les groupes se souviennent de leur propre existence » (Kalampalikis, 2010, p. 64).

« La question du mythe du Poilu de la Grande Guerre dans la mémoire collective française est complexe et renvoie à différentes perceptions » (Dalisson, 2017, p.183). Cette appellation provient de l'argot militaire, bien avant 1914. Il désigne la virilité et le courage (*ibid.*). Mais l'élément le plus parlant est son utilisation officielle. « Car si le Poilu est simple soldat, il est surtout le successeur de tous les combattants héroïques défendant la nation et les valeurs nationales depuis l'An II. C'est à ce titre qu'il prend immédiatement toute sa place dans le « grand roman national républicain » propagé par l'école de Jules Ferry et est célébré dès 1919. Il est donc une représentation, au sens politique et philosophique, née pendant la guerre et qui devient vite un mythe » (*op. cit.*). Mais tout n'est pas si simple.

À la manière de Barthes (1957), nous envisageons le mythe comme une parole, ni plus ni moins qu'un système communicationnel, plus simplement encore, c'est un message « adapté à une certaine consommation, investi de complaisances littéraires, de révoltes, d'images, bref d'un *usage* social qui s'ajoute à la pure matière » (p. 182). En d'autres termes, nous partons du postulat qu'il est « une autre façon d'accéder à la culture [...] dans

lequel on trouve des personnages, des événements qui auraient pu avoir lieu et une intention qui transforme habilement les événements, les faits et les représentations » (Moscovici, 2010, p. 7).

Pourquoi faire ce détour par le mythe lorsque notre réflexion porte sur un fait historique largement documenté ? Jodelet nous explique que « le rapprochement à propos des mythes entre imaginaire et représentations sociales permet en outre de saisir la créativité de ces dernières et de la situer dans le cadre historique et social dans lequel elle opère » (2010, p.24). Le but est bien de considérer le mythe comme processus social ayant une valeur explicative au sein de la culture d'appartenance (Kalampalikis, 2010). Nous entendons par là une construction imaginaire d'une figure représentationnelle et symbolique ancrée dans un discours ou un fait historico-social. Pour être précis, Jodelet (2010) parle de processus de *mythisation*. La figure historique d'un soldat vieux de cent ans que chacun peut s'approprier et y investir un récit véhiculant un savoir, une morale, et ce, selon un contexte social. Nous devinons ici une similitude avec les processus sociocognitifs de conventionnalisation déjà évoqués.

Un autre lien est possible avec le centenaire. Le plan rituel lié au mythe se retrouve dans le caractère systématique et cyclique des cérémonies commémoratives. Chaque cérémonie est codée, rythmée par des gestes symboliques. Ceci nous renvoie à la métaphore des *4L* évoquée par Jodelet (2010) pour expliquer les fonctions symboliques des représentations sociales. Dans notre réflexion, c'est la fonction relative à la Loi qui nous intéresse. Celle-ci concerne l'établissement, la justification et le maintien d'un ordre social.

Les fonctions d'orientation et de maîtrise du réel rendent le mythe semblable aux représentations sociales « dans la mesure où ce dernier contribue à rendre compréhensible l'environnement social et naturel de l'homme, à l'insérer dans un groupe ou un champ d'activité » (Jodelet, 2010, p. 29). En ce sens, les mythes et les représentations sociales d'un même objet s'enrichissent dans un rapport dynamique où chacun se construit telle « une forme de connaissance particulière à notre société, et irréductible à aucune autre » (Moscovici, 1976, p. 43). Mais ne tombons pas dans la facilité que Moscovici met en garde en attribuant les propriétés du mythe aux représentations sociales, ce qui le réduirait à un niveau inférieur de savoir. Bien au contraire, nous considérons le mythe comme source complémentaire, égale et raisonnée du sens commun ; une sorte de source alternative de transmission alimentant les représentations sociales. Pour ce faire, les notions d'imaginaire social ou imagination sociale sont employées par Jodelet (2010) afin de définir le caractère moderne du mythe. Ainsi, sa fonction comme *œuvre et instrument* ou

en reprenant les termes barthésiens *signifiant et signifié* nous y voyons une analogie avec la *manière et la matière* de Bartlett (1932).

Nous ne pouvons éluder la question plus longtemps. C'est pourquoi Kalampalikis (2010) souligne la problématique inhérente au mythe : sa vérité. Comment pouvons-nous adopter une démarche scientifique d'interrogation fasse à un « récit invérifiable et non argumentatif » ? (*ibid.*, p. 73). Les mêmes questions se poseront alors dans le Chapitre 4 sur l'étude de l'image. Comme le précise l'auteur, nous ne visons pas l'historicité positiviste, mais davantage un versant oublié, qui est compréhensif et social, éclairant le sens commun.

« Le mythe nous intéresse du point de vue de la psychologie sociale comme forme symbolique du savoir culturel faisant partie de nos représentations et soutenant des pratiques communes. Son lieu d'ancrage et de prédilection quant à sa recherche se retrouve dans notre cas précis dans le champ mnémonique identitaire, la mémoire culturelle, là où l'historique, menace extérieure est sentie et vécue comme un ultimatum à l'être même » (Kalampalikis, 2010, p. 77).

Notre travail n'est ni historique ni philologique. Mais notre ouverture pluridisciplinaire nous aide à comprendre la portée de telles élaborations sociales et communicationnelles en passant outre la question simpliste du vrai ou du faux. Comme nous l'avons dit, dans son approche durkheimienne, Barthes (1957) envisage le mythe comme un message. Thèse soutenue également par Kalampalikis (2007, 2010), nous envisageons aussi le mythe comme un discours historique et une forme de communication sociale.

À l'instar du mythe d'Alexandre le Grand dans l'histoire grecque (Kalampalikis, 2001, 2007), le Poilu est devenu la figure mythique du soldat français du XX^e siècle, toute proportion gardée. Une figure historique sur laquelle s'est cristallisée une mémoire collective qui incarne une idée, des valeurs nationales, une culture évoluant avec le temps. Le nom même de Poilu est un « univers de significations symboliques capital pour l'identité de la communauté nationale, *nomme autant qu'il est nommé*. Il entretient avec ses référents, la région, l'empire, l'histoire, la culture, une relation irréfutable, non négociable, il *leur appartient* ; son usage descriptif est aussi bien pluriel que rigide, il *les nomme* exclusivement » (Kalampalikis, 2007, p. 161).

Résumé du chapitre 2

Nous avons vu que deux principes régissent la mémoire : la vérité et le devoir. D'un côté, nous partons du principe que la mémoire est une image-souvenir de la réalité qui nous entoure. Cette représentation permet de reconnaître les objets lors des situations secondaires de ré-expérience, c'est-à-dire lorsque nous mobilisons le savoir acquis dans une situation nouvelle. Tout comme le souvenir, vécu personnellement ou non, est alimenté par l'imagination afin de pallier d'éventuels oublis. Nous procédons à une construction imaginaire de l'objet souvenu qui conditionne la reconnaissance. Nous interprétons dans un seul but, celui de donner du sens afin de s'approcher d'une vérité. En particulier lorsqu'il est question d'un souvenir au sujet d'un évènement lointain dont la mémoire et les traces ne sont que les derniers témoins du conflit.

De l'autre, l'obligation qui est un paradoxe avec la notion même de mémoire et inséparable de celle de l'oubli. Cette injonction sociale est le garant d'un équilibre nous permettant de nous reconstruire au fur et à mesure selon les nécessités du présent. Elle est pourtant l'écho des principes de l'histoire, et qui nous l'avons vu, dépend également des cadres sociaux. Selon les circonstances, certains souvenirs passent du devant de la scène à l'oubli et inversement.

Dans notre recherche, le souvenir du soldat de 14-18 s'inscrit dans la problématique de la mémoire plurielle. La mémoire dépend des cadres spatiaux, temporeux et sociaux qui sont indissociables du processus d'élaboration et de transmission du souvenir. C'est donc en fonction du présent que le passé resurgit. La transmission se fait via différentes sources. Ces vecteurs impactent sur la manière et la matière du souvenir. Donc selon le type d'émetteur l'information prendra une forme ou une autre. C'est en allant puiser dans les recherches sur le mythe que nous comprenons que le caractère indéterminé du souvenir est une source d'intérêt dans l'étude sociale du sens commun. Autrement dit, le mythe positif du Poilu « héros-acteur » (Dalisson, 2017, p. 196) au sein des souvenirs remémorés aujourd'hui détient des indices sur la manière dont nous nous représentons la PGM.

Chapitre 3. Représentations sociales d'une figure du passé

Nous allons voir en quoi la TRS est la plus à même pour aborder la complexité de notre objet d'étude. Les processus sur lesquels elle se base correspondent aux mêmes enjeux que ceux dont nous avons relevé à propos de la mémoire collective. Il ne s'agit pas ici d'une présentation exhaustive de la TRS mais de développer en quoi elle nous permet de considérer la pensée sociale comme source légitime et précieuse d'un savoir.

Pour ce faire, nous questionnerons certains principes pouvant paraître incompatibles, tels que d'étudier une partie figée d'une représentation que nous définissons comme globale et mouvante. Les représentations sociales sont un point d'accès pour mieux comprendre le sens commun et son contexte d'expression.

Nous tenterons d'exemplifier la cohérence des modèles existants en vue de souligner leurs complémentarités. Du modèle triadique à la rose des vents, nous verrons comment ces réflexions peuvent éclairer notre recherche. En effet, questionner le souvenir de la PGM demande une prise en compte de différents facteurs (évolution et dépendance).

Nous terminerons ce chapitre par l'approche sociogénétique dans laquelle nous ancrons notre réflexion et notre démarche. Les éléments qui la définissent nous permettent de faire sens lorsque nous étudions un objet polymorphe où les versions d'un même évènement viennent colorer son souvenir.

1. Première approche

La théorie des représentations sociales est un vaste domaine, évolutif et interprétatif (Kalampalikis & Apostolidis, 2016, 2020) dans lequel notre tâche sera de trouver notre place. Moscovici (1961) élabore cette théorie dans la lignée conceptuelle des représentations collectives de Durkheim (1898), comme « processus de formation des conduites et d'orientation des communications sociales » (Moscovici, 1976, p. 75). Malgré les difficultés qu'a Durkheim (1898) de se détacher de l'origine individuelle des représentations, l'auteur réussit à défendre le versant collectif et social des représentations comme processus autonome.

« Or si l'on ne voit rien d'extraordinaire à ce que les représentations individuelles, produites par les actions et les réactions échangées entre les éléments nerveux, ne soient pas inhérentes à ces éléments, qu'y a-t-il de surprenant à ce que les représentations collectives, produites par les actions et les réactions échangées entre

les consciences élémentaires dont est faite la société, ne dérivent pas directement de ces dernières, et par suite, les débordent ? » (*ibid.*, p. 296).

Ainsi, les représentations collectives ne sont pas seulement l'addition des représentations individuelles, mais bien une totalité plus vaste porteuse d'un savoir polysémique. Ce concept oublié et devenu impossible à oublier (Kalampalikis & Haas, 2008) nous renvoie aux conceptions mémorielles halbwachsiennes développées dans le chapitre précédent. « Social representations are carriers of collective memory; through them past experience shapes the present. Thus, social representations ensure for social groups a degree of continuity through time. This is done by flexibly using the past to meet the demands of the present and move towards a future desirable to the group » (Wagoner, 2015, p. 143). Ce rapport de continuité dans le temps et de flexibilité souligne une nouvelle fois la similitude avec les processus qui caractérisent la mémoire collective.

Mais cette ressemblance conceptuelle soulève également un enjeu épistémologique. La difficulté d'opérationnaliser les représentations sociales repose sur le fait qu'elles devraient être finies, délimitées et statiques. Alors que « le concept de représentation sociale se forme et se re-transforme en même temps que sa théorie » (Marková, 2007, p. 177). C'est ainsi que l'ampleur de la tâche se dévoile tout en laissant apparaître son paradoxe. Analogiquement proche de la notion d'identité, nous sommes face à un processus en constante évolution « comme des pensées en mouvement » (*op. cit.*), dont l'essence reste stable et continue. La représentation d'un objet social ne sera pas la même à deux instants t différents, bien que nous sommes toujours face à cette même représentation, de ce même objet. « La théorie des représentations sociales conçoit le phénomène en question comme un tout. Elle l'étudie dans une perspective holistique et par rapport au contenu et aux significations d'autres phénomènes sociaux » (Marková, 2007, p. 252). Si nous soulignons le caractère social de la représentation, c'est pour la définir comme une entité évolutive qui est en interaction interindividuelle permanente.

Étudier scientifiquement un élément aussi mouvant peut poser question (Bauer & Gaskell, 1999). « The nature of representation has often prompted a sense of unease in the social sciences; a worry the 'fiction' is blurring the 'facts' » (*op. cit.*, p. 168). Les auteurs font référence à « the iconoclast suspicion » pour définir le terme de représentation. Autrement dit, Bauer & Gaskell (1999) mettent de côté le sens premier de la représentation comme *mimesis* ; pour ne garder que le sens social d'un savoir mouvant et contextualisé.

Le discours issu du sens commun est une fenêtre ouverte sur notre époque, notre société. « Cette connaissance se constitue à partir de nos expériences, mais aussi des informations,

savoirs, modèles de pensée que nous recevons et transmettons par la tradition, l'éducation, la communication sociale » (Jodelet, 1984, p. 366). La manière dont nous voyons, comprenons et transmettons ce qui nous entoure est une vérité en soi. L'adage aristotélicien nous disant que l'Homme est un animal social est bien une maxime que nous ne pouvons ignorer. Le caractère social dans le rapport et l'étude d'un objet social n'est pas à reléguer au second plan. La théorie des représentations sociales est à la fois une manière et une matière de la connaissance sociale. La nature même de la représentation comme reflétant la réalité, ou étant la réalité même, est un faux débat selon Bauer & Gaskell (1999). La représentation est à considérer comme une totalité, à la fois prisme d'un savoir, et savoir lui-même. Bien que souvent mis de côté et décrié, « le sens commun constitue une ressource fondamentale pour la théorie des représentations sociales prise comme théorie de la connaissance sociale » (Marková, 2007, p. 200). Ainsi, en étudiant les représentations sociales, nous mettons sur un pied d'égalité une source de savoir bien souvent dévalorisée. Le sens commun, ou savoir profane, s'oppose à la rigueur scientifique du savoir historique dans la recherche de la vérité absolue. Notre intérêt se trouve dans la rencontre de ces deux types de connaissance. En d'autres termes, « le contact de deux particules de savoir, le savoir scientifique et le savoir du sens commun » (Kalampalikis, 2013, p. 11).

Selon Doise (1992), l'étape importante du travail sur les représentations sociales est celle de l'étude du contenu. Mais réduire la représentation sociale à son contenu, ce serait lui admettre une quelconque autonomie. « La signification d'une représentation sociale est toujours imbriquée ou ancrée dans des significations plus générales intervenant dans les rapports symboliques propres à un champ social donné » (p. 189). La représentation sociale n'est pas une entité indépendante et hermétique. Sa nature sociale est prépondérante, et devient le point d'accès privilégié pour la comprendre.

Jovchelovitch (2006) distingue trois *variabilités* des représentations : comment, pourquoi et le but. Les fonctions des représentations peuvent se résumer ainsi : « Organiser la pensée et l'action, exprimer une identité, permettre la communication et l'intégration sociale, créer une mémoire collective de l'histoire d'un groupe social, imposer la domination et rendre possibles les projets, sont toutes les fonctions que remplissent les représentations selon les objectifs de chaque type de connaissance du champ social » (p. 223). C'est-à-dire, que l'interprétation est inhérente aux croyances et aux connaissances qui induisent eux-mêmes un jugement, selon des normes et des attitudes. Sa structure est à la fois évaluative (par jugement de valeur) et descriptive (par

l'énumération de caractéristiques). En d'autres termes, les représentations sociales sont produites selon différents facteurs contextuels.

2. *De la triade à la rose des vents*

Pour mieux comprendre ce processus, nous allons revenir sur les principes essentiels des représentations sociales. L'idée de départ étant de dépasser la dialogicité entre l'alter et l'ego pour étudier la connaissance sociale basée sur un rapport triadique (Marková, 2007). Épistémologiquement parlant, le rapport avec le chiffre trois est polysémique et intemporel. Nous pourrions dire qu'il remonte à la fois de la conception religieuse de la trinité, ou la configuration temporelle (passé-présent-futur), ou au plan philosophique hégélien (thèse-antithèse-synthèse) (*ibid.*). Il serait également possible d'ajouter à cette liste les célèbres topiques freudiennes ; les cadres sociaux de la mémoire (Halbwachs, 1925) ; l'analyse iconographique de Barthes (1964) ; la relation entre représentation-figure-signification de Moscovici (1961) ; le regard psychosocial ternaire (Moscovici, 1984) ; ou sur le plan historique proche de notre sujet : la Triple Alliance / Entente. Tout cela pour dire que la réflexion triadique n'est pas une nouveauté et fait partie d'un patrimoine conceptuel et culturel qui ne nous est pas étranger.

La triade représentationnelle Sujet1-Objet-Sujet2 (surnommée « SOS ») est développée par Bauer & Gaskell en 1999. Ce triangle de médiation, sous sa forme la plus rudimentaire, permet l'élaboration du sens commun. Jovchelovitch (2006) affirme que cette conception triadique Alter-Ego-Objet dans le processus représentationnel est la plus adéquate. « La représentation est donc une structure qui permet la médiation entre le soi et l'autre et entre le sujet et l'objet. Elle doit être considérée comme une construction, c'est-à-dire que la représentation se constitue au travers des efforts de communication et d'action qui lient chaque sujet aux autres et au monde objectif » (p. 221). C'est bien par des actions de communication que la représentation prend forme. Grâce à ce travail d'échange, le dynamisme produit par la volonté de se faire comprendre, place le processus représentationnel dans un niveau symbolique. Le passage de la représentation vers le symbole est un travail de construction méta-représentationnelle. Les phases de compréhension et d'adaptation perdurent dans le temps, puisqu'ils font office de médiation dans la transmission de connaissance.

La notion de tension que nous avons déjà évoquée est un élément central. Terme emprunté aux sciences biologiques et physiques, il vise à dépeindre une dynamique qui est opérée dans la triade dialogique dont il est question (Marková, 2007). L'un des exemples mobilisés

par l'auteure est celui d'une triade entre un artiste, des spectateurs et un tableau. L'objet d'art a pour but de provoquer une tension, un questionnement, une prise de distance. Si l'œuvre est trop conventionnelle, elle n'aura aucun impact ; tout comme si le tableau est trop transgressif ou novateur, il sera incompris et n'aura aucune portée. Nous pouvons affirmer que la tension se situe à mi-chemin entre ce qui est familier, et non-familier. Le spectateur retrouve des éléments culturellement connus lui donnant les clés de l'interprétation, car l'image seule ne suffit pas pour décoder le message transmis par l'artiste. Tout comme les représentations sociales, afin de cerner au mieux les implications véhiculées par les étonnements et les tensions qui questionnent la lecture de l'objet, les réponses se trouvent dans la prise de distance du spectateur. Cette prise de distance se matérialise par une vue d'ensemble de l'objet, mais aussi par les indices (le sens commun) qui arment l'observateur à la compréhension. Les codes partagés utilisés dans la peinture (Objet) par l'artiste (Ego) sont communicatifs et possiblement compréhensibles par le public (Alter).

Bauer & Gaskell partent de ce système minimal triadique pour développer deux idées majeures dans l'avancée de la TRS : le modèle du Toblerone ou *elongated triangle* (1999), et celui de la Rose des vents (2008). Dans le premier modèle, l'élaboration du sens passe par l'expérience sociale passée entre l'alter, l'ego et l'objet, la dimension temporelle y est inhérente. Cette perspective représentationnelle permet d'envisager la représentation d'un objet selon différentes temporalités. Mais considérant cela comme insuffisant, Bauer & Gaskell (2008) ajoutent d'autres variables au modèle triadique : sujet, objet, projet, temporalité, support, contexte intergroupe. Sous cette vue d'ensemble, les représentations sociales deviennent pleinement objet de réflexion commun sur plusieurs niveaux et dans différents groupes. Le modèle du Toblerone est multiplié et devient une Rose des vents. Pourtant, Bauer & Gaskell (2008) avouent que cette vision est trop idéaliste. Les différents triangles ne se chevauchent pas suffisamment pour refléter la complexité et l'imbrication des niveaux de représentations autour d'un même objet. « In contemporary times milieus have more or less contact and the representations are overlapping and give rise to 'cognitive polyphasia' » (p. 346).

En nous basant sur les principes que nous venons d'évoquer, nous nous rendons compte d'une possible continuité de la réflexion. Nous avons vu que la triade simple est l'étape la plus rudimentaire pour aborder le processus représentationnel. C'est une structure en construction permettant la médiation entre soi, l'objet et l'autre, et cela, dans une situation de communication (Jovchelovitch, 2006). L'une des limites soulignées est la non-prise en

compte de la temporalité (Bauer & Gaskell, 1999). Ce à quoi le schéma du Toblerone permet d'illustrer le caractère diachronique de l'élaboration. Une autre limite est alors apparue, celle de la pluralité des sources de connaissances. En effet, la construction d'une représentation n'est pas isolée et passe inévitablement par plusieurs médias (cf. vecteurs de transmissions, Haas, 2012). Ce récapitulatif permet une vue globale et structurée de l'avancée théorique de la TRS. Nous pouvons représenter cette évolution en envisageant le même effet de décomposition spectrale lorsqu'un rayon lumineux passe à travers un prisme (cf. *Figure 2*).

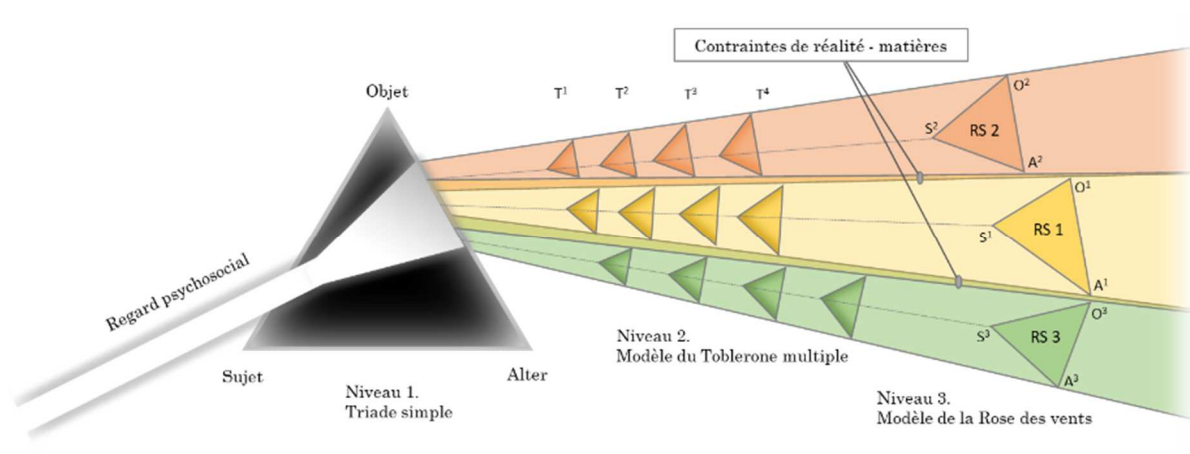


Figure 2 – Unification des modèles de la TRS

Nous pouvons ainsi réunir les trois modèles existants : triade simple, le Toblerone et la Rose des vents (Bauer & Gaskell, 1999 et 2008). Ce rayon lumineux correspondrait au regard psychosocial, un regard différent du « soi/sujet », un regard armé et distancié qui analyse la structure représentationnelle. Nous faisons ici la distinction entre un soi du sens commun et un regard (ou éclairage) scientifique.

De plus, l'avantage d'une telle union des modèles permet de souligner la pluralité des vecteurs qui composent l'objet représentationnel. C'est-à-dire que chaque faisceau rend compte à la fois de la temporalité et de l'évolution (niveau 2) et aussi des différents éléments en interaction avec la représentation (niveau 3). La difficulté de créer un schéma figé et lisible en 2D empêche certaines précisions. Nous pouvons imaginer que les triangles R1, R2 et R3 peuvent se superposer à certains angles. La première caractéristique énoncée par Abric (1994) est que « les représentations sociales sont à la fois stables et mouvantes, rigides et flexibles » (p. 77). Toute la difficulté est donc de trouver un exemple suffisamment adapté pour l'illustrer. Restons dans la métaphore perceptive et laissons le

flux lumineux continuer sa course afin de laisser apparaître une forme ressemblant à un kaléidoscope (cf. *Figure 3*). À l'instar du questionnement de Rimé (2005) sur ce qu'est l'émotion, mais également celui de Moscovici (2019c) sur ce qu'est la psychologie sociale, le kaléidoscope permet de rendre compte de la complexité et la multiplicité des facettes d'un objet, en ne le réduisant pas à une simple réponse limitée. Ainsi, l'idée d'interrelation, de communication, et de dynamisme des représentations sociales est illustrée, tout en conservant l'hypothèse de polyphasie cognitive (Moscovici, 1961). Cette configuration ne vise pas à remplacer les modèles préexistants, mais simplement à proposer un point de vue supplémentaire qui tend à les unifier et souligner leurs cohérences mutuelles afin d'appuyer notre réflexion.

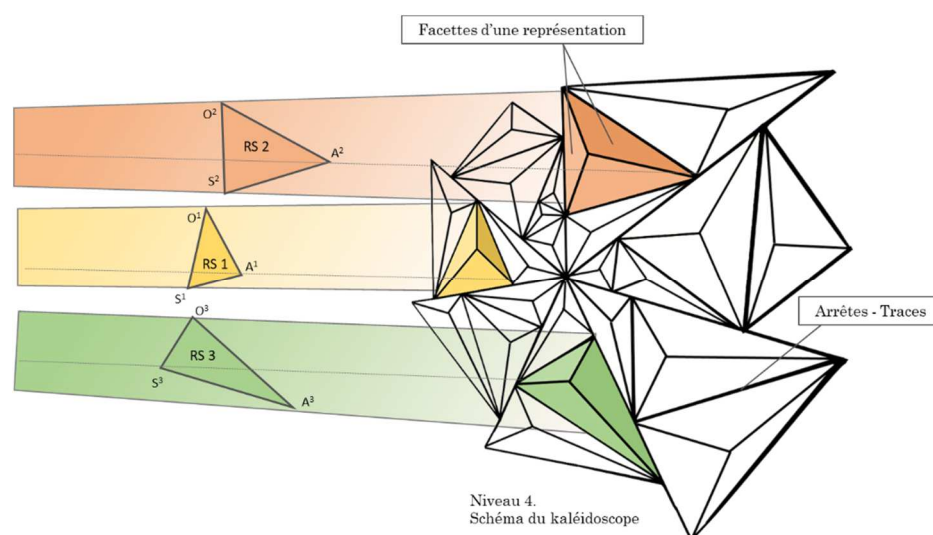


Figure 3 – L'exemple du kaléidoscope dans la TRS

Le schéma kaléidoscopique est à saisir comme une coupe $\frac{3}{4}$ d'imagerie à résonance magnétique (IRM) des triangles. Le faisceau représentationnel est projeté sur un support en 2D donnant une certaine imagerie (T1). Lors d'une seconde coupe, le prisme projettera un motif légèrement différent, qui aura évolué ou régressé (T2). De la même manière qu'une IRM cérébrale où chaque cliché montre une coupe transversale du cerveau. L'intérêt est de présenter une temporalité non linéaire, mais visible par les changements de position ou de taille des triangles représentationnels.

L'exemple du kaléidoscope met en lumière également les zones muettes (Abric, 2003 ; Flament et al., 2006 ; Guimelli & Deschamps, 2000) liant les représentations sociales en apparences isolées. Bauer & Gaskell (2008) reprochaient à leur modèle de la Rose des vents de ne pas faire chevaucher les triangles. Ici, les triangles ne se chevauchent pas non

plus, à cause de la contrainte du support papier. C'est pourquoi ils s'imbriquent les uns les autres. Mais nous pouvons aisément imaginer poser le regard à l'intérieur du prisme. Nous observerions l'impulsion de repli et d'ouverture typique du kaléidoscope, où les triangles fusionnent, se divisent et se chevauchent au gré du mouvement. Ainsi, nous arrivons à illustrer l'hypothèse de l'état de polyphasie cognitive (Moscovici, 1961), le caractère dynamique et adaptatif des représentations selon les situations et les communications.

L'approche structurale d'Abric (1994) explique certains éléments du kaléidoscope. Les arrêtes ou les traces sont les marques du dynamisme et de la mouvance représentationnelle et matérialisent l'hypothèse de polyphasie cognitive. Mais ce sont aussi la présence d'une structure stable, définissant l'essence même de la représentation. Les modulations de la représentation sont caractérisées par l'expansion ou la diminution du triangle. Les traces persistent et témoignent de la stabilité de la représentation. En ce sens, le système central stable et organisé, ainsi que les éléments périphériques fonctionnels et adaptatifs peuvent être envisagés en interactions avec d'autres représentations.

Les points de convergence entre les représentations (ou contraintes de réalité - Bauer & Gaskell, 2008) sont les connexions entre les éléments constitutifs de l'objet représentationnel formant le contexte d'élaboration et de transmission. Par exemple, les représentations sociales du soldat de 14-18 sont de natures diverses selon les temporalités (ou époques), les ressources historiques, les discours institutionnels, les contextes réels dans lesquels elles sont mises en scène, etc. Comme nous l'avons vu jusqu'à présent, les positions victimaires ou héroïques du soldat peuvent être mises en lumière à tour de rôle sans nécessairement se nier mutuellement. Nous pouvons imaginer que ce phénomène est traduit par la juxtaposition de parties de triangles colorant un aspect particulier de la représentation. Autre aspect, le rapprochement entre différentes représentations ordinairement distinctes, le cas de figure du soldat résistant. Nous l'évoquions précédemment, *les fusillés pour l'exemple* ont longtemps été un versant de l'histoire tût, car ils ne correspondaient pas aux canons héroïques officiels. L'association des mutins à la notion résistance, fait appel à un imaginaire (positif en l'occurrence), lié à une autre sphère représentationnelle. Avec notre exemple, ce phénomène peut être illustré par la rencontre et la jonction entre deux (ou plusieurs) triangles.

Tout comme le mythe, les représentations sociales sont équivoques. En ce sens, elles permettent la libre interprétation, elles sont polysémiques et non fixistes. L'intérêt de notre exemple permet de souligner une nouvelle fois de la complexité et de la mouvance d'une telle conception, n'excluant ni les différentes conditions d'élaboration et d'évolution, ni les divers vecteurs de transmission.

3. *Approche sociogénétique et processus représentationnels*

De manière pragmatique, Kalampalikis & Apostolidis (2016) conseillent de se poser certaines questions afin de ne pas tomber dans la surinterprétation. Le but étant de mettre en lumière les tensions sous-jacentes de l'objet représentationnel. Et c'est sans doute dans une certaine approche que nous pourrions trouver nos réponses.

L'approche sociogénétique (ou anthropologique), trouve ses origines dans l'étude de Jodelet (1982) sans pour autant la nommer ainsi (Kalampalikis & Apostolidis, 2016, 2020). Plus concrètement, cette approche nous demande un positionnement réflexif et méthodologique pour aborder notre objet. « Saisir l'objet représentationnel comme phénomène dynamique, sa genèse comme trajectoire dans le temps présent et l'histoire, son expression en tant que connaissance sociale et pratique, fruit de conjonctures historiques, politiques et culturelles et de la communication sociale » (*ibid.*, p. 70). Cette approche globale rend compte des caractéristiques des représentations sociales énoncées précédemment comme étant non isolables et totalement malléables. « Il reste maintenant à ajouter un dernier maillon à la chaîne. À savoir le maillon du sujet, de celui qui se représente » (Moscovici, 1976, p. 62).

Nous ne prenons pas beaucoup de risque en supposant qu'un même individu ou un même groupe social dans un même contexte ont la capacité de faire coexister plusieurs formes de connaissances. « Certains utiliseront une certaine forme de connaissance dont le choix dépend des circonstances particulières dans lesquelles ils se trouvent et de leurs intérêts particuliers à un moment et en un lieu donnés » (Jovchelovitch, 2006, p. 215). Nous pouvons donc émettre certains éléments spécifiques sur le soldat de 14-18, tout en laissant de côté d'autres informations jugées non pertinentes selon le contexte de discussion. Et suivant la tournure du dialogue, nous avons la possibilité d'ajouter, de nuancer nos propos ou de faire des compromis. Une sorte de va-et-vient qui illustre le dynamisme et l'évolution de l'objet représentationnel qui se construit et reconstruit tout au long de la communication-action (*ibid.*).

L'hypothèse de l'état de polyphasie cognitive, énoncée par Moscovici (1976), explique en partie la capacité interprétative. L'attitude que le sujet prend, vis-à-vis d'un objet, influence sa réflexion. En effet, le même individu a la capacité cognitive d'adapter différents niveaux de pensée selon le contexte d'interaction dans lequel il se trouve. « D'une manière globale, on peut estimer que la coexistence dynamique – interférence ou spécialisation – de modalités distinctes de connaissance, correspondant à des rapports définis de l'homme et de son entourage, détermine un état de polyphasie cognitive » (p. 286). Ce polymorphisme cognitif apporte une certaine souplesse dans la conception de la connaissance. « In other words, polyphasia is linked to the dynamics of social thought and to its entry into moving settings. Along in the same lines, we belong to multiple and various social groups, we play numerous roles in the social scene of daily life » (Kalampalikis & Haas, 2008, p. 453).

Dans la continuité de ce qu'affirme Jovchelovitch (2006), en disant que l'hypothèse de polyphasie cognitive permet de comprendre la pluralité et la malléabilité de la connaissance, et que seule la psychologie sociale permet de le comprendre ; Kalampalikis (2006) définit cette hypothèse d'un point de vue goffmanien, en soulignant la capacité des individus à s'adapter aux situations en jouant des rôles : « nos appartenances multiples dans des groupes sociaux différents, les nombreux rôles sociaux que l'on joue sur la scène de la vie quotidienne, la mosaïque de notre matrice identitaire, la variété de nos états intentionnels, le partage partiel de nos représentations » (p. 231). En ce sens, l'adaptabilité dont fait preuve l'individu n'est pas seulement un témoignage d'une capacité cognitive, mais bien d'un processus prenant en compte les phénomènes sociaux, connus et inconnus.

L'intégration de la nouveauté est une propriété primordiale dans l'élaboration du savoir. L'objectivation et l'ancrage sont les deux principaux mécanismes de formation des représentations sociales (Moscovici, 1961 ; Jodelet, 1984 ; Kalampalikis & Haas, 2008). Lorsque Moscovici définit la nature d'une représentation, il dépeint brièvement ce que sont ces deux processus :

« Elle [la représentation] réduit la variabilité des systèmes intellectuels et pratiques, des aspects disjoints du réel. L'inhabituel se glisse dans le coutumier, l'extraordinaire est rendu fréquent. En conséquence, les éléments qui appartiennent à des régions distinctes de l'activité et du discours sociaux se transposent les uns dans les autres, servent de signes et/ou de moyens d'interprétation des autres » (1976, p. 60).

L'objectivation, pour parler simplement, rend concret l'abstrait, ou *accouple le mot à la chose* pour reprendre l'expression de Moscovici (1976, p. 108). « En d'autres termes, l'objectivation correspond à la transposition non systématique d'un savoir soumis à

certaines logiques de production et de diffusion en un autre savoir dit de sens commun correspondant à d'autres logiques de constitution et d'utilisation de ce savoir » (Viaud, 2000, p. 90). Ce que l'auteur nomme « la schématisation imageante des conceptions proposées » (*ibid.*) est une manière d'expliquer les processus de *construction sélective*, de *schématisation structurante* et de *naturalisation* de certaines caractéristiques de l'objet (Jodelet, 1984), en vue de garantir son autonomie représentationnelle. Lors d'une situation de communication, l'individu procède à des simplifications dites *structures imageantes* constituant un noyau figuratif, facilitant le passage à la schématisation des idées à transmettre, pour enfin rattacher ces éléments au réel (*ibid.*).

L'ancrage est le fait de rendre familier ce qui ne l'est pas. C'est une sorte d'appropriation d'un objet scientifique ou social, dont la société met à disposition, en vue de son accoutumance (Moscovici, 1961). Les modalités de l'ancrage pourraient se résumer ainsi : *l'assignation de sens*, *l'instrumentalisation du savoir* et *l'enracinement dans le système de pensée* (Jodelet, 1984). En d'autres termes, l'ancrage permet de classer, de catégoriser et d'expliquer ce qui est étrange. « Métaphoriquement parlant, l'ancrage satisfait la soif de familiarisation avec le non-familier. Autrement dit, grâce à l'ancrage, la représentation entre dans le social, devient « familière » pour le groupe tout en restant tributaire des systèmes de catégorisations antérieurs, des réseaux de significations existants » (Kalampalikis, 2009, p. 20). C'est se servir de ce que nous connaissons, pour *déplacer* l'objet inconnu vers ce qui est connu, afin de l'expliquer de manière familière. L'une des plus célèbres associations d'objet non-familier à une forme connue soulignée par Moscovici (1961) est la comparaison de la pratique de la psychanalyse aux pratiques conversationnelles de la confession.

Une fois encore, nous estimons que la représentation du soldat de la PGM est soumise à ces différents processus. L'association des mutins de 1917 avec les caractéristiques des membres de la résistance française de la SGM peut être expliquée selon le même schéma. « L'objectivation et l'ancrage conduisent à reconstruire, à remodeler la réalité et les objets sociaux en fonction des caractéristiques et des particularités des groupes » (Bonnec, 2002, p. 176). Les représentations sociales participent à l'élaboration d'une identité mémorielle, certes. Mais elles dépendent également d'autres éléments liés aux structures basiques de pensée et à la linguistique.

Nous n'avons pas encore abordé une notion élémentaire, celle de *l'idée source* ou du *concept image* à l'origine des processus d'ancrage et d'objectivation (Moscovici & Vignaux, 1994). Le but est une nouvelle fois de soulever le problème du cadre et du contenu. Les auteurs

les définissent sans les nommer directement comme « cadres de pensée préexistants » (p. 26) dans lesquelles s'inscrivent les représentations sociales. L'apprentissage et la communication passent par l'élaboration de connaissance simplifiée et catégorisée en thèmes génériques et communs partagés par le plus grand nombre. L'unité langagière (le mot) véhicule un sens qui le dépasse (le thème). Ce thème a un rôle premier, voire archétypal (*ibid.*), dans la construction de la représentation.

Le terme de thémata est employé par Holton (1975) pour souligner de possibles contraintes ou orientations liées aux concepts et aux méthodes utilisées dans un cadre scientifique. « In many (perhaps most) past and present concepts, methods, and propositions or hypotheses of science, there are elements that function as themata, constraining or motivating the individual and sometimes guiding (normalizing) or polarizing the scientific community » (*ibid.*, p. 330). Les thémata guident notre pensée, notre manière d'aborder l'objet étudié selon majoritairement un rapport d'opposition conceptuel, ou de partenariat. Les grandes dyades philosophiques telles que le corps et l'esprit, le bien et le mal, la raison et l'émotion, peuvent générer des thémata. Nous pourrions aller jusqu'à affirmer que n'importe quelle antinomie peut devenir des thémata (Marková, 2007). Moscovici & Vignaux (1994) considèrent les thémata comme étant issus du sens commun et prennent l'exemple de l'opposition rudimentaire homme/femme, expliquant qu'elle est source de thémata influençant notre comportement quotidien, nos attitudes et manières de penser.

Terminons ce chapitre en revenant sur l'avertissement présent dans l'article d'Holton (1975). L'auteur nous met en garde contre les thémata pouvant exercer une influence sur la pensée scientifique et historique tout en encourageant le développement des recherches dans ce domaine. Dit autrement, « les thémata affectent implicitement la pensée scientifique. Ce sont en général des présupposés théoriques, qui guident la pensée scientifique et imposent une contrainte interne » (Marková, 2007, p. 259). Ces propos nous amènent à considérer notre approche théorique, mais également méthodologique avec soin. Puisque « toute représentation sociale ne peut donc s'analyser autrement qu'en termes de parcours iconique et linguistique renvoyant vers l'amont (des 'idées-sources') en même temps qu'il vise à réguler l'aval sous forme de domaines sémantiques et de schémas argumentés aisément transmissibles » (Moscovici & Vignaux, 1994, p. 71).

Résumé du chapitre 3

La TRS nous permet de comprendre la complexité de notre objet d'étude comme étant processus et produit d'un savoir issu du sens commun. La représentation est une entité à la fois autonome et dépendante, stable et évolutive. Ces principes nous renvoient aux mêmes facteurs développés sur la mémoire collective. Nous comprenons que l'étude du soldat de 14-18 concerne autant son souvenir que sa représentation sociale. Ces deux éléments s'alimentent l'un l'autre et sont difficilement dissociables dus au caractère lointain de l'évènement. Le dynamisme de la représentation révèle une problématique particulière dans son étude nécessairement fixiste. Cela signifie que notre recherche ne sera pas le témoin d'une vérité immuable ni d'une exhaustivité absolue ; mais davantage une prise de température d'un endroit précis à un instant *t*.

En prenant l'exemple du kaléidoscope, notre réflexion prend un léger recul dans l'unique but d'unifier les modèles existants. La conception triadique de base est une étape indispensable pour clarifier l'objet d'étude. En ce sens, l'image du soldat de la PGM est médiatisée par la tension entre le contexte de remémoration et les groupes qui se souviennent. Cette image dépend de la manière et de la matière du rappel et sa pluralité est indéfinie. Afin d'acquérir une vue d'ensemble, l'exemple du kaléidoscope illustre l'ampleur de la tâche, et permet une cartographie des possibilités.

Dans notre recherche, l'approche sociogénétique correspond à la manière dont nous envisageons l'étude du soldat de la PGM. Cette représentation dynamique est soumise à plusieurs dimensions (historique, politique, culturelle, etc.). Pour la comprendre, nous nous adaptons, nous assimilons et nous objectivons dans le but de nous approprier cet objet de connaissance. Pour ce faire, la prise en compte globale des facteurs touchant à la représentation sociale du soldat prend tout son sens.

Chapitre 4. Rôles & pouvoirs de l'image

Le terme de représentation est indissociable de sa parenté avec l'image. L'image fait partie intégrante des sources d'information et de communication alimentant le sens commun. L'un des dispositifs de production d'image est d'ailleurs né à la même époque que le conflit qui nous intéresse. La photographie s'est démocratisée et est devenue un mode de transmission de savoir, comme témoignage et *a fortiori* comme souvenir.

Nous commencerons par les principes de base de l'image provenant de l'histoire de l'art et de l'iconographie. Le but étant de définir notre objet à travers les théories des disciplines transversales, mais aussi au sein même de la psychologie sociale. Nous verrons que l'image est régie par des aspects matériels (support, scénographie) et réflexifs (sens, interprétation). L'image est un médium sensoriel favorisant la transmission du savoir par les émotions.

Dans le sens commun, l'image est un synonyme de preuve. Sa fonction première correspond à représenter la réalité, de témoigner de quelque chose qui s'est véritablement déroulé. Même si nous nous apercevons que l'image (la photographie en particulier) peut se réduire à un point de vue, et donc une subjectivité. Elle est également le point de départ d'un savoir sur ce qu'elle montre et la manière dont elle le montre.

Pour comprendre le sens caché d'une image, la psychologie sociale se base sur les études en sémiologie et iconologie. Nous verrons que le partage social des codes de communication (croyance, culture) permet d'interpréter l'image. Cela sous-entend la question de savoir si l'image nous montre le monde tel qu'il est, ou tel que l'on veut nous le montrer.

1. Contextes et principes de base

Grâce aux avancées techniques de l'époque, la photographie devient plus mobile et démocratique. « La photographie a de fait une incidence sur le souvenir et la mémoire de la guerre tant par les sujets photographiés (lieux, monuments, hommes) que par la masse documentaire qui en est issue » (Jalabert, 2017, p. 68). Les enjeux liés à l'image pendant le conflit pourraient se résumer en trois points : les besoins de la propagande, de la presse et « la volonté des soldats de figer le souvenir de leur vécu » (*op. cit.*). La photographie est donc sur tous les fronts, ou plutôt sur les quatre vecteurs de transmission que nous avons évoqués précédemment (institutionnel, médiatique, collectif et autobiographique).

Pour ce faire, en 1915, l'armée française met en place la Section Photographique de l'Armée (SPA) et les Services Cinéma des Armées (SCA), en partenariat avec Pathé Cinéma (Jalabert, 2017) et recrute des chefs opérateurs professionnels tels qu'Alfred Machin (Lacassin, 2001). Le but étant « de fournir une vision de la guerre, pas nécessairement fausse, mais orientée [...] on montre une guerre épurée, mais surtout à destination de l'étranger » (Jalabert, 2017, p. 71). La presse diffuse dans un premier temps des portraits de généraux, et de manœuvre d'avant-guerre. Même si la censure opère, elle n'est pas imperméable. Des clichés de cadavres et de destructions sont publiés, et alimentent une autre facette de la représentation du front. La durée du conflit laisse la possibilité aux soldats de devenir des apprentis photographes et de témoigner par eux-mêmes leur propre vision de l'horreur (*ibid.*).

Lorsqu'il nous est demandé de définir ce qu'est une image, il est surement plus aisé de commencer par dire ce qu'elle n'est pas. En toute logique, la première opposition se fait avec le texte, ou l'écriture. « L'image serait concrète alors que le texte serait conceptuel » nous explique Babou (2008, p. 38). De plus, « l'image serait caractérisée par son iconicité [...] alors que le texte serait symbolique » et enfin, « le texte serait linéaire alors que l'image serait non linéaire » (p. 39). Ces classiques distinctions permettent un premier aperçu de la définition de ce terme. Certes l'image peut s'opposer au texte, mais nous ne risquons pas grand-chose en affirmant qu'ils peuvent aussi se compléter mutuellement. Comme nous le verrons par la suite, il n'est pas rare de constater dans les médias en général que l'image est souvent accompagnée d'un texte, et inversement.

Plus simplement encore, l'auteur nous propose une définition de base : « L'image serait une surface plane d'inscription dotée d'un mode de signification spécifique » (Babou, 2008, p. 37). Mais cette précision est-elle si pertinente ? En effet, caractériser une image comme étant une *surface plane* la réduit à une dimension matérielle (peinture, dessin, photographie, etc.). Même le format numérique d'une image rentre difficilement dans ce moule en 2D. Moliner (1996) énumère plusieurs types d'images. Elles peuvent être mentales, visuelles, symboliques et même sociales. Cela nous ouvre un champ de réflexion beaucoup plus vaste. Tout en gardant à l'esprit ces différentes dimensions, nous tenterons de décrire une manière d'aborder l'image, de la penser. L'intérêt d'une image, c'est qu'elle a la faculté de produire un décalage, comme nous l'expliquent Hall & Mothe (2012). L'existence d'une perspective entre le premier plan et l'arrière-plan met en relief le sujet, un espace et une temporalité (de l'image et/ou de lecture). Autrement dit, une narration de l'image (cf. *Figure 4*).

L'interprétation passe par l'hypothèse de signification sur les aspects visuels, la matière, la figuration, ce qui relève de la scénographie, etc. Autrement dit, la re-présentation d'un objet passe par la mise en scène du sujet qui induit une relation entre l'auteur et le spectateur. C'est d'ailleurs ce que Bourdieu explique déjà en 1965. Le meilleur moyen de mettre en valeur un objet en photographie c'est de respecter les principes de centration et de frontalité. Plus l'objet est placé au centre et au premier plan, plus il est aisé de comprendre le sujet et le but de l'image. L'imagination prend le relais pour ce qui est du *hors-cadre*, en fonction du contenu de l'image elle-même et des informations qui lui sont associées (Gombrich & Durand, 1971).

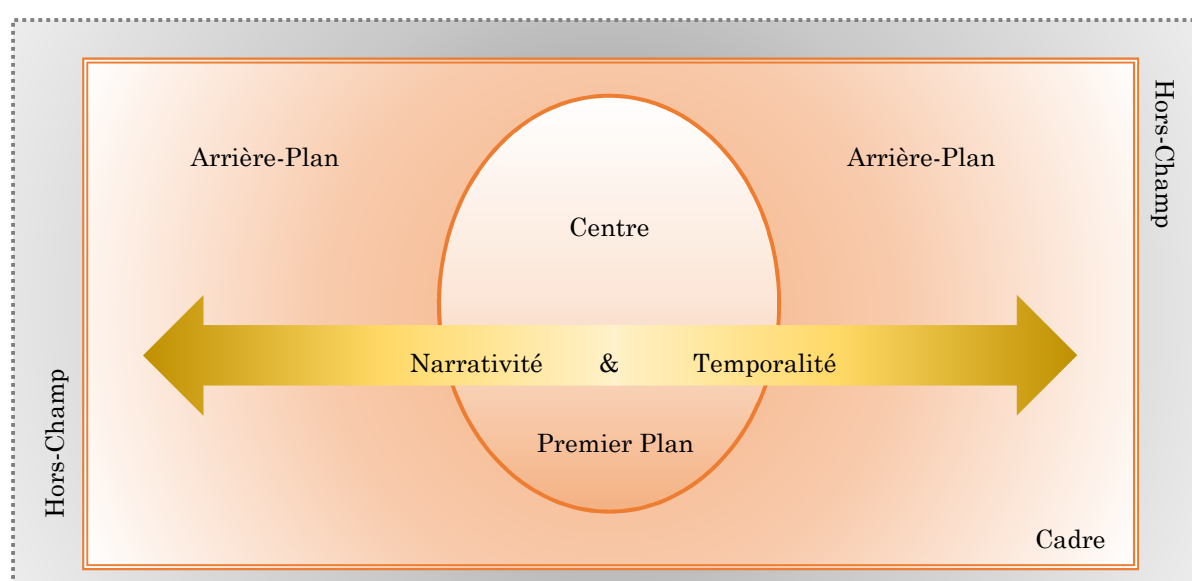


Figure 4 – Scénographie de l'image

La dichotomie texte et image que nous venons d'évoquer plus haut est aussi rappelée par Joffe (2007) dans son étude sur le pouvoir de l'image. L'auteure ajoute cependant que « la principale caractéristique du matériel visuel est sa faculté de susciter des émotions » (p. 102). Le rapport émotionnel est souvent évoqué dans l'utilisation de l'image. Il y a une dimension de transmission de l'information, ou plus exactement de communication, pour reprendre la précision de Babou (2008), dans l'utilisation de l'image. En effet, l'image est utilisée comme la matière pour transmettre un message et, l'émotion en serait donc la manière.

« Le rôle de l'image est, pour une part, d'attirer l'attention par la surprise de l'inattendu et de l'improbable, et ensuite de la retenir par le développement du processus d'interprétation » (Gombrich & Durand, 1971, p. 196). C'est pourquoi une image peut faire réfléchir tout autant qu'un texte. Plus les images sont fortes ou choquantes, et plus

l'émotion suscitée sera vive. C'est ce ressenti qui entraîne un effet de distanciation ou d'implication face au support (Joffe, 2007). Plus précisément, le processus d'identification émane de deux types de sentiment : l'empathie et l'engagement d'une part, et l'apathie et le détachement d'autre part. « Les images fortes laissent une trace riche et marquante dans l'esprit tandis que, moins impressionnantes, elles s'effaceraient » (p. 103). Cette trace n'est autre que le souvenir de l'image dans la mémoire.

C'est pourquoi, la manière dont l'image est présentée, peut induire sur l'impact et la signification qu'elle véhicule, en fonction du contexte. Par exemple, dans les affiches de propagande, la place du regard est importante (cf. *Image 4*). En effet, pour le recrutement des troupes les pays utilisent des portraits bien précis. *Uncle Sam*, *Lord Kitchener* et un soldat *anonyme* allemand nous pointent du doigt en nous fixant. Une manière de capter notre attention et de nous sentir concernés par le message délivré. L'affiche nous parle directement et personnellement. Reste à savoir si ce type d'affiche suscite une émotion particulière, mais la mise en scène (le regard et la désignation du doigt) oblige le spectateur à se positionner par rapport au message transmis. Le *pouvoir de positionnement* rappelé par Joffe (2007) en référence aux écrits de Boholm en 1998 met en exergue la faculté qu'a l'imagination de rejeter ou non l'émotion produite par l'image.



James Montgomery Flagg (1917)



Alfred Leete (1914)



Anonyme (1915-1916)

Image 4 – Affiches de Propagande Nord-américaine, Britannique, Allemande

N'oublions pas de souligner le lien entre l'image et l'émotion qu'elle suscite. Le sensible s'inscrit dans une tradition épistémologique d'opposition avec la raison (Descartes, 1641 ; Kant, 1787). Tout comme les images (objets du sensible) sont dénigrées pour leur

subjectivité (Hegel, 1835). Si nous envisageons l'étude de la pensée sociale à travers le prisme de la théorie des représentations sociale, et ce, en nous appuyant sur le discours issu de l'image d'un objet, l'émotion est donc une expression de ce savoir. Le sens d'une image (mentale ou réelle) transpire par le sensible et procure des émotions. Les émotions sont reléguées au second plan, elles ne concernent que l'être primitif, souvent associé à la foule, à qui l'entendement est totalement étranger (Rimé, 2005).

2. *Mimésis & preuve*

La question de la fidélité de l'image est souvent mise en avant. C'est aussi une manière de la réduire à une fonction mimétique de la réalité. En particulier, lorsque l'image est utilisée pour illustrer un événement. Comme le souligne Gombrich et al., « l'art ne plait pas par le leurre, mais par la remémoration » (1971, p. 33). C'est-à-dire que l'intérêt d'une image passe par son pouvoir de suggestion. Ce qu'évoque l'image prime sur sa véracité. Ainsi, la simple illustration accompagnant un texte n'est pas sans effet dans la transmission d'une information. Elle permet de raviver des souvenirs ou des représentations pour étayer la lecture. Le choix du terme n'est pas anodin : raviver. Une manière de mettre au premier plan le souvenir véhiculé, de le rendre vivant par l'imagination.

À l'inverse, avec l'ajout textuel, la libre interprétation de l'image s'estompe peu à peu. La signification d'une image peut être multiple, mais si elle est légendée ou titrée, son interprétation s'en voit cadrée et dirigée. Le célèbre exemple du Petit Prince de Saint-Exupéry, dessinant un éléphant dans le ventre d'un serpent boa constrictor est interprété par les adultes comme étant un simple chapeau, montre bien que l'absence d'indication ouvre à la libre interprétation. Le besoin de donner un titre à un tableau relève d'une simple déclaration selon Gombrich et al. (1971). Pourtant, la fausseté ou non d'un titre sur une image peut amener à s'interroger sur la manipulation de l'information et la propagande.

L'image peut faire l'objet de discussion sur le degré de son imitation au réel et son ambivalence. D'où l'apparente nécessité de donner un titre, une légende ou un cartel, une indication supplémentaire guidant l'interprétation du visuel. Le titre d'un tableau aide à comprendre le contexte de l'action représentée. La date et le lieu de la photographie contribuent à expliciter l'instant figé. Mais ce n'est pas tout. Gombrich et al. (1971) explique que le processus d'imitation répond à des stéréotypes. La préférence picturale ou architecturale dans l'élaboration d'un dessin dicte le style du rendu. « Ce que je voudrais

surtout indiquer c'est que cette concordance entre le modèle et l'image reproduite s'obtient peu à peu, au terme d'un long processus, dont la durée et les difficultés dépendent du choix d'un schéma initial que l'artiste adapte aux détails caractéristiques de l'image réelle » (p. 62). Le trait tend à être plus symétrique ou longiligne dans un souci d'esthétisme. Mais l'image en devient-elle fausse pour autant ?

Babou (2008) nous rappelle que « c'est le recours à la notion de *témoignage oculaire*, importée au XVII^e siècle, depuis le droit par les expérimentalistes anglais, et l'émergence d'un dispositif de communication, qui ont permis à l'image et à l'observation visuelle d'acquérir son rôle de *preuve* dans le compte-rendu des expériences » (p.44). L'image est une trace de la réalité, fictive ou non, son apport visuel permet d'être comprise comme un témoignage, ouvrant un espace d'imagination et d'interprétation de l'évènement. Mieux encore, Didi-Huberman précise que « le rapport de l'image à l'histoire passe inévitablement, désormais, par le document photographique » (2008, p. 30). Faisant ici explicitement référence aux écrits de Benjamin sur l'histoire de la photographie (1931). Nous comprenons l'enjeu de la photo comme un outil ayant la capacité de fixer le réel pour en témoigner le plus objectivement possible. Mais ce dernier point reste à préciser.

« En fait, la photographie fixe un aspect du réel qui n'est jamais que le résultat d'une sélection arbitraire, et par là, d'une transcription : parmi toutes les qualités de l'objet, seules sont retenues les qualités visuelles qui se donnent dans l'instant et à partir d'un point de vue unique ; celle-ci sont transcrites en noir et blanc, généralement réduites et toujours projetées dans le plan. Autrement dit, la photographie est un système conventionnel qui exprime l'espace selon les lois de la perspective (il faudrait dire, d'une perspective) et les volumes et les couleurs au moyen de dégradés noirs et blancs » (Bourdieu, 1965, p. 108).

Boltanski (1965) précise à propos de la photographie de presse qu'elle doit être synthétique et symbolique. Synthétique dans le sens où elle doit raconter une histoire, et symbolique, car elle sollicite en arrière-fond une mémoire qui permet une interprétation. À cela s'ajoute la place du flou dans l'image, qui appuie l'aspect de témoignage. La photographie est prise dans l'instant, sur le vif, elle n'est pas posée. Le flou est la preuve d'un semblant de vérité, car il est la trace de l'action passée. De plus, l'utilisation du flou est un moyen pour que le regard se focalise sur les autres éléments de l'image, qui eux, sont nets. Le flou suggère, le net indique avec précision ce qui est photographié.

La particularité de la photographie est qu'elle est transparente, nous voyons à travers elle (Walton, 1984). Nous avons conscience que toute image ou photographie peut ne pas refléter le réel ou la vérité, malgré tout un sentiment persiste : le *ça a été* (Barthes, 1980). L'auteur explique que la photographie est l'objet de trois pratiques : faire – subir –

regarder. C'est-à-dire que notre rapport à l'objet se résume par prendre une photo, être pris en photo ou regarder une photo. Même si la photo est une mise en scène, elle reste le témoignage d'un instant. La question du vrai ou du faux ne se pose pas, car la photographie est liée à son *réfèrent*, « la chose nécessairement réelle qui a été placée devant l'objectif » (p. 120), une sorte de « certificat de présence » (p. 135). L'image est le témoin d'une action, naturelle ou artificielle. Pour aller plus loin, Barthes ajoute d'ailleurs que « l'histoire est une mémoire fabriquée » (p. 146). Ce qui nous invite à réfléchir sur la manière dont nous nous remémorons le passé. Que ce soit la peinture, la photographie, ou même les objets et accessoires d'une époque, c'est à travers le sens que nous leur donnons que nous construisons l'histoire. Cela ne veut pas dire que l'histoire soit fausse ou erronée. Nous créons l'histoire en nous basant sur les faits réels, nous l'entretiens par l'archivage des témoignages, la collecte d'objets, la transmission des mémoires. Les photographies et les images font partie de ce processus. Lorsqu'une image est truquée ou issue de la propagande, elle nous en apprend sur les modes de communications de l'époque. L'histoire est une mémoire fabriquée certes, mais scientifiquement.

La théorie de la dépicition (Black, 1972 ; McIver Lopes, 2014) appuie l'idée que l'image contient des informations décelables par le sujet à condition qu'il en ait l'expérience suffisante préalable. Également que l'interprétation d'une image est contextualisée et inscrite institutionnellement (Joly, 1994). Mieux encore, nous pouvons affirmer qu'il existe un caractère social de la figuration, et que la perception est conditionnée par la culture (Jodelet, 2014). Moliner (2016) ajoute également que la production et l'interprétation des images dépendent des croyances collectivement partagées par l'émetteur et le récepteur. En d'autres termes, la création de l'image, en vue d'une compréhension par autrui, est régie par un système de croyances, de représentations sociales favorisant l'interprétation de l'image et induisant sa signification. En effet, nous pouvons considérer les croyances d'un point de vue psychosocial (et non cognitiviste) comme des *champs constitutants* des représentations, et non dans un rapport d'opposition entre le rationnel et l'irrationnel (Apostolidis et al., 2002). C'est-à-dire une prise en compte des croyances comme partie intégrante du sens commun, du partage social, et de l'identité. Cela suppose que l'émetteur et le récepteur partagent les mêmes croyances collectives.

Moliner (1996) définit la polysémie de l'image comme étant une image codée et culturellement interprétée. C'est un mode de communication par le sensible et l'émotion. « Les images ont ceci de particulier qu'elles mettent sur un pied d'égalité ce qu'elles montrent et ce qu'elles veulent dire » (p. 114). Mais pas seulement puisque chacun est libre

d'interpréter une image à sa façon. L'artiste fait des suggestions dans sa création pour en faciliter l'interprétation. L'image est un espace d'élaboration conceptuelle liée au contexte de production. Si ces codes sémiotiques ne sont pas partagés, ou que notre vécu nous induit une émotion différente de ce que l'émetteur attend, elle ne sera pourtant pas en contradiction. Le principe même de l'image est sa libre interprétation.

3. *Psychologie sociale de l'image*

« Le spectacle de la nature réveille en nous des émotions, nous rappelle des images, et s'associe à des réflexions qui nous viennent des groupes avec lesquels nous pensons et sentons en commun » (Halbwachs, 1920, p. 93). La place de l'image peut être envisagée dans la médiation de notre environnement. C'est-à-dire que par l'émotion, l'image véhicule une *manière* et une *matière* faisant sens. Au même titre que la mémoire collective et les représentations sociales, les images sont un point d'accès à la pensée sociale.

La relation entre représentation et image est proche. Comme le rappelle Moliner, « dans notre langage, une image quelle que soit sa nature (graphique, mentale, etc.), est toujours une représentation » (1996, p. 147). Ceci dit, de quelle image parlons-nous ? Moliner distingue l'image visuelle, de l'image mentale, de l'image symbolique et enfin de l'image sociale. Intéressons-nous à l'image sociale. Elle est le résultat d'une perception et d'une interprétation dépendant d'une représentation sociale. Mieux encore, Moscovici (1961) la définit comme une tension entre la figure passive de l'objet (son empreinte) et sa signification active (la manière dont le sujet l'investit).

« L'image sociale d'un objet est l'ensemble des caractéristiques et des propriétés que les individus attribuent à cet objet. Ces caractéristiques peuvent être de nature très diverse. Elles peuvent correspondre à des aspects physiques de l'objet, mais aussi à des aspects sociaux (insertions sociales de l'objet, utilisateurs, etc.) ou encore des aspects psychologiques dans le cas de personne. Dans tous les cas, les éléments qui composent une image sociale sont ceux que l'on recueille lorsque l'on demande aux individus de produire une description de l'objet » (Moliner, 1996, p. 145).

Moliner (2016) explique que la place de la croyance que nous avons des objets sociaux oriente notre rapport aux images. Tout simplement parce que la psychologie sociale est la science qui étudie nos interactions, leurs conséquences sur nos comportements et nos croyances. « Mais jusqu'à présent, cette science ne s'est jamais vraiment intéressée au rôle que jouent ces croyances lorsque nous interprétons une image ou lorsque, par le moyen du dessin ou de la photographie, nous produisons des images du monde qui nous entoure » (p. 8). C'est pourquoi Moliner nous souffle l'une des premières interrogations que nous devons avoir : « Ces images nous montrent-elles le monde tel qu'il est ou tel que nous

croyons qu'il est ? » (2016, p. 6). Cette question est tout à fait intéressante, car elle souligne le fait que l'image n'est pas seulement la médiation d'un objet, c'est aussi un choix, une réflexion avec tout ce que cela comporte. C'est-à-dire que l'image a une fonction démonstrative certes, mais aussi révélatrice. Dans ce sens où elle contient des informations, des croyances, des représentations sous-jacentes au simple aspect visuel/illustratif dont le vecteur de transmission passe principalement par l'émotion. Pour comprendre une image, cela implique évidemment de partager les mêmes croyances et les mêmes représentations entre l'émetteur et le récepteur, afin de favoriser l'interprétation de l'image.

Tout d'abord, déterminons la nature de l'image que nous souhaitons étudier. Pour cela, *the family of images* est une approche élaborée par Mitchell en 1984 où l'auteur distingue cinq *familles* ou catégories (graphique, optique, perceptive, mentale, verbale). L'historien des arts nous explique que l'image peut être pensée comme une famille éloignée ou lointaine (*far-flung family*). « If images are a family, however, it may be possible to construct some sense of their genealogy » (*ibid.*, p.505).

En partant de ce principe, cela nous donne la possibilité d'étudier une image en la situant sur *son arbre généalogique* et de la mettre en relation avec les autres *branches* afin de situer les représentations liées à l'objet. De plus, Mitchell (1984) nous avertit sur deux aspects basiques concernant tout ce qui est relatif à l'image. « The first is simply the incredible variety of things that go by this name. [...] The second thing that may strike us is that the calling of all these things by the name of image does not necessarily mean that they all have something in common » (p.504). C'est pourquoi il est essentiel de commencer par déterminer à quel type d'image nous nous intéressons. Dans notre thèse, l'objectif est en effet d'étudier l'image graphique d'un objet tout en activant et nous donnant accès à l'imagerie mentale du sujet.

Moliner (2016) nous propose une nouvelle catégorisation afin de cerner la nature des images. L'auteur s'inspire de Mitchell (1984) et ajoute deux typologies permettant une mise en perspective interne et externe des images. D'un côté les images liées à l'environnement extérieur et de l'autre à l'univers cognitif, ceux qui relèvent d'une forme psychique. Il ajoute également que ces cinq catégories peuvent être aussi distinguées par leur source de production. Elles peuvent être formées exclusivement par soi-même (rêves, sens) ou alors par le sujet et autrui dans une dynamique de communication (métaphores, photographies). Une nouvelle fois, nous comprenons que l'image est toujours entre deux

instances, externe et interne, physique et mentale, concrète et abstraite. C'est-à-dire que l'image est avant tout sociale, dans sa manière d'être exploitée.

En clarifiant cette base théorique, nous pouvons ainsi commencer à nous pencher sur la question de l'intentionnalité. Le sens assigné à l'image dépend du producteur de cette dernière, certes, mais aussi des savoirs préalables, du récepteur et de l'image elle-même. « Dès lors, l'intentionnalité de l'image peut s'apprécier sur une échelle allant de la simple illustration jusqu'à la démonstration » (Moliner, 2016, p.18). Autrement dit, une image peut être une simple reproduction d'un objet sans autre fonction que l'illustration ou la distraction. Ou alors, sa fonction peut se rapprocher de la démonstration, et donc devenir une preuve, le caractère irréfutable de l'image.

Les deux interrogations récurrentes que souligne Arquembourg (2010) sont proches de notre réflexion. La première porte sur l'effet des images dans les médias, l'autre sur leur capacité à signifier. La fonction indicielle des images n'est plus à prouver. Il suffit de porter attention à la place toute particulière que les médias lui procurent pour s'en rendre compte. « La flexibilité des images qui les rend aptes à fonctionner comme preuves, comme à servir de médiation dans des raisonnements complexes, joue ici un rôle décisif » (p.177). En partant de ce principe, nous pourrions imaginer qu'il existe une corrélation entre le fait de considérer une image comme une preuve et sa capacité d'influence.

Mais n'oublions pas que l'intérêt d'une image passe par son effet de suggestion même lorsque cette dernière n'est qu'une simple illustration (Gombrich & Durand, 1971). Ainsi, lorsque Moliner (2016) évoque la fonction révélatrice de l'image, cela signifie que l'image met en lumière un élément précis. À l'instar du mythe ou de la fable, la symbolique du récit révèle une connaissance commune à travers des codes partagés. En ce sens, la production et l'interprétation des images dépendent des croyances collectivement partagées par l'émetteur et le récepteur. En d'autres termes, la création de l'image, en vue d'une compréhension par autrui, est régie par un système de croyances, de représentations sociales et de stéréotypes favorisant l'interprétation de l'image et induisant sa signification. Cela suppose que l'émetteur et le récepteur partagent les mêmes croyances collectives. « Dans ce cas de figure idéal, les significations que le récepteur attribue à l'image sont bien celles qui avaient été souhaitées par la source » (p. 53).

Résumé du chapitre 4

Nous avons vu que la place de l'image, en particulier la photographie, est intimement liée au contexte de la PGM, ainsi qu'au questionnement mémoriel et représentationnel de l'évènement. Des moyens ont été mis en place pour fournir une image de la guerre. Le *pouvoir* communicatif de l'image permet de transmettre des émotions et favorise l'interprétation. En ce sens, nous nous sentons plus facilement concernés par une image que par un texte.

L'image est l'analogie du souvenir face à l'histoire. Elle est soumise aux mêmes tensions, c'est une version d'un fait, officiel ou non. Souvent utilisée comme preuve, l'image a pour vocation initiale de refléter le réel. Les photographies de la PGM sont un témoignage du *ça a été* tout en étant confrontées aux mêmes problématiques que la mémoire, celles de la véracité. Son existence suffit à nous en apprendre sur le passé. C'est aussi un point de vue chargé émotionnellement et qui demande une contextualisation. Le fait de savoir si l'image est vraie ou fausse n'est pas le véritable intérêt. Sa richesse demeure dans le savoir qu'elle véhicule.

Le partage des mêmes représentations sociales, sous-entendu de la même culture, favorise l'interprétation des images. L'utilisation scientifique de l'image dans les sciences humaines nous permet d'approfondir cette voie. Les réflexions existantes autour de cet objet montrent le potentiel théorique et méthodologique à venir, en particulier à propos d'un objet mémoriel. L'image du soldat, au sens propre comme au sens figuré, dépend de facteurs similaires à la mémoire collective et aux représentations sociales. C'est un objet social issu du sens commun en situation de communication. Étudier le souvenir de la PGM en incluant l'image est en cohérence avec notre approche.

Synthèse de la partie 1 et problématisation de notre étude

Notre problématique pourrait facilement se résumer de la manière suivante : que nous évoque le soldat de la PGM ? En nous référant à notre cadre de pensée théorique, nous comprenons que notre domaine de recherche doit aussi bien prendre en compte le versant mémoriel que le champ représentationnel de la guerre. Nous soutenons également l'idée que l'étude de la mémoire collective n'est ni floue ni imprécise (Rosoux, 2001), et qu'elle prend son sens en s'appuyant sur d'autres théories psychosociologiques avec lesquelles elle partage des processus similaires et des thèmes en commun.

Certaines études axées sur le souvenir des événements marquants de l'histoire soulignent que les guerres sont un point central (Hakoköngäs & Sakki, 2016). Dans le cas d'un classement de l'importance des événements sur le siècle dernier, ou sur les mille dernières années, la PGM est placée en seconde position (Deschamps, Paez, & Pennebaker, 2001 ; Liu, Goldstein-Hawes et al. 2005 ; Liu & Hilton, 2005 ; Pennebaker, Paez & Deschamps, 2006). Il apparaît que le souvenir de la Grande Guerre est plus enclin à se focaliser sur l'évènement historique lui-même et non son aboutissement, ceci étant lié à la transmission érodée par les générations successives, et les événements qui suivirent (Páez, Liu, Techio, Slawuta, Zlobina & Cabecinhas, 2008). Bien que la conception que nous pouvons avoir de la PGM soit issue d'un savoir concernant cette période ; elle peut aussi être liée aux souvenirs résultants des affrontements plus récents.

Nous avons commencé par voir que le souvenir d'un événement aussi marquant appelle nécessairement une contextualisation. La situation particulière du centenaire est propice au rappel et met en perspective une représentation polymorphe et complexe du soldat. Que nous parlions de mémoire collective ou de représentation sociale, le sujet soulève un questionnement relatif aux cadres sociaux (Halbwachs, 1925). La figure du *soldat de 14* dépend donc des circonstances temporelles, spatiales et langagières du souvenir rappelé dans une situation sociale de commémoration de grande envergure.

Nous savons que le rite consolide le sentiment collectif d'appartenance, car il renforce symboliquement et émotionnellement la représentation que nous nous faisons de notre communauté (Brescó & Wagoner, 2019). Par ailleurs, Rimé (2005) définit la commémoration comme la continuité de l'évènement traumatique. Les manifestations collectives sont une réaction affective dans le prolongement de ceux qui ont vécu l'évènement. La commémoration souligne le caractère inachevé, c'est-à-dire que les processus qui provoquent les émotions perdurent encore aujourd'hui (*ibid.*). Nous

envisageons cette continuité de l'évènement comme s'inscrivant également dans le rapport émotionnel de la représentation du passé. En ce sens, le partage social de l'émotion participe au souvenir de la PGM.

N'oublions pas que la Grande Guerre est un moment charnière dans l'étude des émotions, en particulier des troubles de stress post-traumatiques (Rimé, 2005) ; il nous paraît donc logique de souligner l'aspect émotionnel dans l'étude des représentations sociales du souvenir lié à cet évènement.

Le caractère social de l'émotion est déjà élaboré par Halbwachs qui compare les sentiments à l'expression langagière. C'est-à-dire que l'affect est une production sociale de l'individu pour exprimer un sentiment particulier, mais potentiellement partagé avec le groupe. Et tout comme le langage, nos sentiments se traduisent par un panel socialement fini (déterminé) d'émotions, une sorte de conditionnement¹². « Les émotions elles-mêmes sont pliées aux coutumes et aux traditions et s'inspirent d'un conformisme à la fois extérieur et interne » (Halbwachs, 1947, p. 173). L'utilisation des émotions comme vecteur d'un témoignage social d'une culture prend son sens. Nous avons également établi que le souvenir dépend et interagit avec les modes de transmission (Haas, 2012). Que ce soit la *manière* qui agit sur le contenu ou la forme qui dépende de la *matière*. De même que l'imaginaire sert de vecteur d'assimilation dans la transmission du sens commun, les représentations du soldat s'autoalimentent par le biais de différentes sources. Autrement dit, les représentations sociales sont façonnées à l'image de la culture d'appartenance dans un processus de conventionnalisation (Bartlett, 1932).

Dans la même lignée, la théorie des représentations sociales (Moscovici, 1961) nous permet d'adopter un positionnement globalisant dans notre étude. C'est-à-dire que notre approche holistique tente de mettre en lumière les différentes facettes du prisme de la pensée sociale à propos d'un objet du passé. Il a été démontré que l'étude de la mémoire collective par la théorie des représentations sociales (Kalampalikis, 2007 ; Wagoner, 2015 ; Jodelet & Haas, 2019), y compris des représentations sociales de l'histoire (Liu & Hilton, 2005 ; Bouchat et al., 2019), est adaptée pour capter cette ressource fondamentale qu'est le sens commun (Marková, 2007). Nous pouvons envisager une analogie de fonctionnement entre la TRS et le partage social des émotions (Rimé, 2005). Les mêmes mécanismes cognitifs et sociaux sont à l'œuvre dans le but de faire sens avec le savoir préexistant. À force de socialisation, le discours individuel devient « résonateur de la pensée sociale » (*ibid.*,

¹² Terme employé par Halbwachs lui-même en se référant aux expériences de Pavlov sur les réflexes conditionnés.

p. 379). C'est-à-dire que nous trouvons le reflet du groupe dans l'individu, ainsi qu'un aperçu des valeurs, de la culture, de l'histoire de la communauté.

De plus, il s'avère que le discours n'est pas le seul moyen pour y parvenir. En effet, il est intéressant de constater que l'image est un outil méthodologique dans la démarche d'investigation représentationnelle et mémorielle de l'histoire (Hakoköngäs et al., 2016 ; Hamers et al., 2014 ; Herrera et al., 1998 ; Van der Linden, 2011). Notre volonté d'intégrer l'image dans la recherche en psychologie sociale en est renforcée. Cela demande une méthode systématique en intégrant les travaux pionniers de Barthes sur la dénotation et la connotation (1964, 1980) encore utilisés actuellement dans certaines de ces études (Hakoköngäs et al., 2016 ; Zelizer, 2004). En effet, la mesure méthodique des images peut nous donner la possibilité de les analyser de manière qualitative et lexicométrique pour cerner leurs apports dans la construction des représentations sociales du passé.

« On conçoit sans difficulté que la représentation du passé soit non seulement constitutive de l'identité personnelle, mais aussi de l'identité collective : mémoires individuelle et collective s'articulent et se nourrissent l'une l'autre » (Rosoux, 2001, p. 9). La définition identitaire de la société se trouve dans les processus et les contenus qui la composent. « À travers ces constructions politico-culturelles, l'imaginaire social devient le fil d'Ariane d'individus perdus dans le labyrinthe de significations » (Brahy, 2007, p. 220). C'est-à-dire que le processus imaginatif sert au collectif au même titre que l'ancrage et l'objectivation, favorisant la cohésion et la communication du groupe. Cet aspect identitaire est inhérent à la mémoire collective, aux émotions et aux représentations sociales. Si nous revenons sur notre sujet en particulier, nous nous rendons compte que la représentation sociale du soldat est dépendante de cette notion d'identité.

Rappelons tout d'abord que la position victimaire, y compris celle du soldat, comme des individus subissant le conflit, est sans doute l'image la plus récurrente des résultats avancés par Bouchat et al. (2015 ; 2017). Cet aspect correspond à l'idée antimilitariste de placer davantage le soldat sur un plan humain et émotionnel, au travers d'une certaine compassion, plutôt que vers la figure d'un combattant insensible. Les représentations sociales de l'histoire (RSH) se composent de représentations sociales hégémoniques (Bouchat et al., 2019). Les RSH fournissent un cadre d'interprétation sur l'origine et l'histoire des groupes, les noms et les événements marquants.

Kalampalikis (2001) souligne également l'appel aux représentations de l'histoire dans l'étude des relations inter-groupes comme facteur d'identité sociale. « Les perceptions de l'histoire unissent ou divisent selon l'enjeu social et le contexte culturel » (p. 68).

En ce sens, l'auteur se réfère aux théories tadjfeliennes mettant en lumière les mécanismes motivationnels favorisant l'endogroupe. Ainsi, nous comprenons qu'autour d'un même objet historique, selon la situation, le rapport à l'histoire peut être conflictuel. Nous pouvons retenir ou mettre en avant certains discours, et nous pouvons taire d'autres aspects pouvant jouer en notre défaveur. Dans l'étude de l'affaire macédonienne (Kalampalikis, 2001 et 2007) la figure emblématique d'Alexandre le Grand est indissociable de l'histoire d'un pays, d'une nation, d'une région, qui véhicule une mémoire et des valeurs à un groupe.

De même, dans une étude sur le cas vichyssois, Haas (2002b) souligne les fonctions identitaires de la mémoire. La mémoire assure la pérennité du groupe et « une forme de cohésion entre les membres du groupe, qui par des rituels commémorant le passé se transmettent une histoire commune et se rejoignent dans les pratiques et des valeurs collectives » (p. 35). En ce sens, Haas délimite trois fonctions de la mémoire (socialisante, symbolique et normative). La construction de la mémoire par le groupe est une représentation de l'identité du groupe, un modèle de référence instituant une norme. Cette construction est pérenne puisqu'elle s'inscrit dans une dynamique entre le passé et le présent, et « peut prendre de nouvelles formes pour les individus selon les besoins du moment » (*op. cit.*). Là encore, la notion de cadre spatial est en relation avec la mémoire identitaire.

La prise en compte de la territorialité sera une de nos principales variables. Comme nous l'avons évoqué, nous pouvons considérer l'espace comme support mémoriel, et producteur d'identité. L'entité géographique ne modèle pas seulement l'identité individuelle. Guérin-Pace & Guermond (2006) se réfèrent à une identité collective, que nous pouvons envisager selon le schéma mémoriel halbwachsien que nous avons développé dans le Chapitre 2. C'est-à-dire que nous sommes constitués et constituants d'une identité qui nous est propre, mais aussi partagée. C'est le principe même de la catégorisation stéréotypique groupale. Nous définissons l'endogroupe par opposition à l'exogroupe, ou bien le soi par opposition à autrui. Dans notre situation, cela peut passer par la distinction entre nationalités, les identités régionales, ou même citadines. Nous imaginons la spatialité comme une extension de l'individu, mais aussi « une forme de possession du groupe (au sens matériel, social et symbolique), qui peut parfois exacerber les enjeux identitaires » (Haas, 2002b, p. 36).

Nous constatons avec évidence que différentes figures du soldat de 14-18 peuvent être envisagées, principalement selon la culture d'appartenance. La légende du soldat

d'Anzac¹³ est un mythe fortement ancré dans la culture australienne et néo-zélandaise (Williams, Scates, James & Wheatley, 2014) dont les qualités reflètent « mainstream cultural image was of hardy, athletic, resourceful individuals gifted with natural talent for warfare » (Sheftall, 2015, p.84). Un autre *Dominion soldier* au Canada, nous montre également l'image d'un symbole de courage, d'indépendance et une d'identité nationale forte (Osborne Humphries, 2014 ; Sheftall, 2015). Les figures d'*Australia's Anzac legend* et *canada's myth of the war* marquent une volonté de valoriser des qualités individuelles d'un combattant lui garantissant une identité propre dans une démarche anticolonialiste (Sheftall, 2015). Alors que l'image d'un *victimized soldier* se retrouve au Royaume-Uni, résultant d'un long processus critique par lequel le point de vue négatif de la guerre est central (McCartney, 2014). En Belgique, une dichotomie, visible dans le cinéma flamand, se dessinerait avec « the simple Flemish soldier as victim used as cannon fodder by the French-speaking commanding elite » (Hamers & Van Cauwenberge, 2014, p.424). Ainsi, nous comprenons que l'image du soldat de la PGM n'est pas identique à toutes les cultures, et ne véhicule pas les mêmes valeurs.

En France, les descriptions des soldats comportent quelques aspérités. En effet, ceux que l'on appelle les « malgré-nous » ne peuvent être décrits comme la majorité des poilus en bleu-horizon. Deux possibilités s'offraient aux Alsaciens-Lorrains : désertir le Front ou être enrôlé de force. La légende veut qu'une fois dans les rangs allemands, ils gardent le cœur français. Ce cas nous montre comment une mémoire locale, concernant une minorité, a pu se calquer sur la mémoire officielle, dans un processus d'oubli et d'adaptation (Georges, 2015), voire de mémoire impossible (Grandhomme, 2017). Une étude sociologique a également souligné la complexité identitaire des soldats du conflit. Nous pourrions, en effet, les définir à la fois comme citoyens, combattants, civils, et militaires (Loez, 2012). Ces différents prismes sont observables en particulier lorsque les mutins de 1917 défendirent leur droit civique à la permission. Cette quadruple identité est due à l'intégration d'un citoyen dans une institution militaire, acquérant des compétences de combat, en restant dans une perspective de retourner à la vie civile.

Dans son étude sur l'identité régionale bretonne, Bonnec (2002) définit cette dernière en s'appuyant sur la mémoire collective halbwachsienne. L'auteur souligne la place centrale des traditions culturelles et langagières dans l'élaboration d'une mémoire collective constitutive de l'identité des habitants d'une région. Tout comme De Rosa & Mormino (2002), justifient le prisme de la mémoire sociale et des représentations sociales pour

¹³ ANZAC : Australian and New Zealand Army Corps

étudier les phénomènes sociaux actuels (ancrés dans le passé) renvoyant à des stratégies identitaires. Notre but est donc de conduire notre raisonnement sur les processus mémoriels sous-jacents impliqués dans notre étude. « Nous pensons qu'une recherche sur les représentations sociales non décontextualisées dans le temps et dans l'espace doit adopter une perspective historique mettant en évidence l'ancrage des catégories représentatives et leur fonction par rapport à la mémoire sociale en identifiant leur lien avec l'identité » (*ibid.*, p. 136).

Nous supposons que l'extension spatiale de certains phénomènes sociaux (comme les commémorations) et la mise en relation avec d'autres éléments localisés (les monuments aux morts) sont liées à une conscience régionale (Guermond, 2006). L'auteur se base sur un écrit de Keating datant de 1998, où il décrit la formation de l'identité régionale en trois éléments : cognitif (être au courant des limites physiques de la région), affectif (le sentiment d'appartenance à une identité commune), et instrumentale (mobilisation et actions collectives locales). Nous retrouvons une structure triadique similaire chez Paasi (2011) : « Regions may also be significant in social identification which is often based on distinctions and active mobilization of history, memory and emotions » (p. 13). Nous sommes d'accord sur le postulat que les représentations sociales et la conscience identitaire sont issues des connaissances et des croyances des individus sur eux-mêmes et sur les autres. En résulte donc un sentiment d'identité (Deschamps & Moliner, 2008) : « La première motivation à l'élaboration d'une représentation réside dans une volonté de compréhension et d'appropriation de l'environnement social. On peut toutefois s'interroger sur le caractère collectif de cette volonté » (p. 152).

À la fois construction sociale et structures historiques (Paasi, 2002a ; 2011), les régions sont un terreau fertile dans le développement identitaire. Chaque région, en plus d'être délimitée territorialement, est la manifestation de pratiques sociales. Le nom d'une région symbolise son histoire, sa culture, et son institution, tout en le définissant comme n'en étant pas une autre. Les individus transmettent également des valeurs propres à leur région. Mais ne confondons pas l'identité d'une région avec la conscience identitaire régionale. La première est une catégorisation institutionnelle et historico-culturelle renvoyant à des symboles, tandis que la seconde est davantage une pratique, ou un savoir, liée à une norme (Paasi, 2002b ; 2011).

C'est avec les pratiques de chacun que l'identité collective d'un lieu, d'une région, d'une ville, se construit et se distinguant des discours officiels (Garcin-Marrou & Haas, 2018). Le territoire fait l'objet d'une appropriation à travers un processus de classification et de

catégorisation (*ibid.*). La délimitation d'une région se retrouve à la fois dans l'institution, mais aussi dans l'identité et la mémoire de ses habitants, même après sa dissolution ou sa fusion avec une autre région. La temporalité de cet espace géographique demeure dans une réalité mémorielle, mais pas nécessairement dans le cadre institutionnel ou géographique (Paasi, 2011). Par exemple, la région champenoise, à la fois symbole viticole et témoin du passé de la PGM, se retrouve intégrée à un ensemble plus vaste (le Grand-Est) dont les spécialités culinaires et l'histoire sont différentes. La délocalisation des préfectures et la disparition des frontières n'effaceront pas la mémoire locale. « Regions themselves are historically contingent social processes that become institutionalized as part of the wider regional transformation and which may ultimately de-institutionalize, in practice merge with other regional spaces or dissolve into smaller units » (*ibid.*, p.11). Les régions sont inhérentes à une temporalité et un espace, tout en ayant une identité propre et indépendante des institutions.

En résumé, nous savons d'ores et déjà qu'il n'existe pas une figure unique du soldat français de la Grande Guerre d'un point de vue historique et sociologique. Les nombreuses recherches et archives en attestent amplement (Bloch, 1997 ; Mosse, 1990 ; Offenstadt, 1999, pour ne citer d'eux). Du point de vue psychosocial, notre approche nous laisse à penser qu'il existe une représentation dominante du soldat de 14-18. Nous nous demandons si l'image du soldat est ancrée dans des conceptions générales de guerre dont le temps et l'espace en font varier ses représentations. C'est-à-dire que notre raisonnement nous conduit à interroger les figures du soldat pensées 100 ans après le conflit en fonction de la territorialité. Nous tentons de mettre en relation la mémoire officielle de la PGM et le sens commun. Est-ce qu'envisager le Poilu comme victime de guerre est lié à l'éloignement du souvenir et à la proximité géographique du conflit ?

« Watson est mieux que vous au fait de mes méthodes, mais je me demande s'il a bien compris la signification de cette phrase »

(Conan Doyle, 1967, p. 46).

PARTIE II

Tactiques méthodologiques

Nous avons pu voir jusqu'à présent le contexte particulier du centenaire et dans quelles approches théoriques se situe notre thèse. Notre problématique établit les liens entre les dimensions mémorielles, représentationnelles, et spatiales d'un objet passé à la postérité.

Notre démarche méthodologique vise à rendre compte de la complexité et de l'envergure de ce phénomène social. Tout d'abord, du fait de la portée mondiale de l'évènement, où l'Europe occidentale est le principal acteur et lieu du conflit ; mais aussi par son caractère historique, dont l'éloignement temporel souligne inévitablement l'impossibilité d'avoir accès directement à ce souvenir.

Les récents travaux menés en psychologie sociale (Licata, Klein & Gély, 2007 ; Loez, 2012 ; Hamers & Van Cauwenberge, 2014 ; McCartney, 2014 ; Yamashiro & Hirst, 2014 ; Georges, 2015 ; Rimé, Bouchat, Klein & Licata, 2015 ; Sheftall, 2015 ; Bouchat et al., 2016 ; Bouchat et al., 2017 ; Jaumain et al., 2017 ; Bouchat et al., 2019) montrent que s'intéresser aux caractères collectifs et sociaux du souvenir du soldat de 14-18 revient à considérer ces produits comme résultant d'une activité d'élaboration et de communication survenue dans un contexte symbolique et social particulier. En effet, « the creation and dissemination of narratives about past arise out of express identity politics » (Winter, 2007, p. 370). Dans cette perspective, les dimensions sociales, spatiales et iconiques s'avèrent être centrales dans l'élaboration collective des souvenirs associés à la PGM.

Nous avons donc construit une méthodologie tentant de répondre à ces diverses contraintes. Dans le but d'adapter notre approche, nous avons envisagé des prises de vues de l'objet sous différents angles, tels des changements consécutifs de focale, allant d'une vision panoramique jusqu'au plan rapproché. C'est-à-dire que nos différents *clichés* rendent compte d'une vue transnationale, nationale et régionale (sur le territoire français).

Avant de présenter en détail les différentes étapes de notre design méthodologique, nous allons revenir sur l'origine du projet, les enjeux d'une telle étude et les principes sur lesquels nous nous sommes appuyés.

1. *Origine de la démarche*

En 2015, dans le cadre d'une recherche exploratoire sur l'image du soldat de 14-18 chez les adolescents, nous sommes intervenus dans un collège et deux lycées de Reims, dans le nord-est de la France. L'objectif de notre étude était d'acquérir une compréhension globale et préliminaire des souvenirs associés au soldat comme figure emblématique de la PGM. Pour ce faire, nous avons cherché à saisir les connaissances véhiculées à ce sujet par le biais d'un support de transmission : la bande dessinée (N=83). Puis nous avons essayé de cerner l'impact des contenus issus de ces BD sur les connaissances qu'avait un public adolescent. La méthode employée visait donc à déterminer s'il existe une représentation initiale et immuable du soldat français, malgré la présentation de supports attestant le caractère polymorphe du Poilu. En d'autres termes, nous avons voulu tester le degré de résistance d'une représentation existante face à d'autres informations.

Notre population était constituée de 64 élèves, âgées de 13 à 17 ans. En commençant par une tâche d'association libre, nous leur avons proposé dix-huit planches de bandes dessinées franco-belges illustrant des situations particulières, sélectionnées à la suite d'une analyse thématique.

Nous constatons l'émergence d'une triple identité du soldat. Il apparaît à la fois comme un *militaire* en uniforme qui représente une institution, un *combattant* qui fait la guerre, et un *civil* qui est avant tout un homme en situation extrême. C'est-à-dire que le soldat incarne une personnalité complexe, dans une situation exceptionnelle.

Le soldat apparaît également comme victime du conflit, comme un simple spectateur puisqu'il est représenté de manière statique. L'absurdité du conflit vient renforcer l'idée de violence injustifiée. Le soldat est pensé et décrit comme une figure s'opposant à la guerre. Il ne tue pas par plaisir, mais pour défendre sa vie ou celle de ses camarades. S'il tue, les remords et la folie le rongent de l'intérieur. Nous avons l'impression de voir une sorte de moule, auquel n'importe quel soldat peut correspondre. Le souvenir du soldat de 14-18 peut renvoyer à l'imaginaire du Soldat Inconnu, comme étant un combattant français, ayant vécu une période de conflit dans des conditions abominables conduisant aux blessures ou à la mort.

De là, il nous a paru évident qu'il était nécessaire d'approfondir notre investigation face à ce principal résultat : l'aspect unanime et homogène de la figure du soldat. La description d'un Poilu issu de l'infanterie, sale, victime et pacifiste sont des éléments que nous avons retrouvés dans chaque description. Nous affinons donc notre méthode, et multiplions les points de comparaison.

La particularité de notre thèse réside dans la transversalité de notre approche. En effet, nous questionnons le souvenir d'un objet du passé aujourd'hui inaccessible immédiatement et mondialement connu, mais dont le savoir peut concerner différents groupes nationaux, ou même régionaux. C'est pourquoi nous procédons à un calibrage successif en focalisant notre attention sur trois niveaux : international, national, régional.

Focale Point de vue	International	National	Régional
Dimension	Transnationale	Intra-nationale	Inter-régionale
Objet d'intérêt	Sens commun	Sens commun	Transmission Institutionnelle
Démarches méthodologiques	Quantitative	Quantitative	Qualitative et Quantitative

Tableau 1 – Niveaux d'intérêts et de méthodologies

L'étude sur le plan international nous donne la possibilité de saisir l'objet dans sa dimension multinationale, se référant ainsi à la dimension internationale du conflit. Le point de vue national, centré sur le cas français, permet d'interroger la dimension mémorielle d'une figure elle aussi nationale. La comparaison régionale, entre deux territoires historiquement marqués par la guerre, a pour but de comprendre comment la région se souvient et commémore 14-18. Tout comme l'étude de Garcin-Marrou & Haas (2018), nous questionnons deux types de mémoires : la mémoire officielle (institutionnelle et médiatique) et la mémoire collective sur un même territoire, en tentant de saisir les convergences et les divergences de représentations.

2. Un questionnement européen

Comme nous l'avons souligné, le centenaire de la Grande Guerre est commémoré dans différents pays, au sein même de l'Europe. Pour cela, nous avons eu le privilège d'avoir accès à des données récoltées, entre autres, par l'Université Libre de Bruxelles et l'Université Catholique de Louvain dans un programme de recherche européen : COSTAction réunissant des chercheurs en psychologie sociale de dix-huit pays

principalement en Europe. COST Action IS1205¹⁴, est intitulé « La dynamique psychosociale des représentations historiques dans l'Union européenne élargie ». Il ne regroupe pas uniquement des psychologues sociaux, mais également des historiens, afin de faire progresser les connaissances sur le rôle des représentations sociales de l'histoire dans la construction des identités ethniques, nationales / européennes, et les conflits intergroupes. Ils étudient :

- 1) les antécédents psychologiques des représentations laïques de l'histoire ;
- 2) leur contenu et leur structure ;
- 3) leur transmission par les manuels d'histoire et autres médias ;
- 4) leurs effets psychologiques sociaux dans la formation des attitudes.

Au travers de cette étude de grande ampleur, Bouchat et al. (2017 ; 2019) ont étudié les représentations historiques de 14-18 dans une vaste enquête européenne mettant en lumière des similitudes entre les pays. C'est la première étude interdisciplinaire à grande échelle qui témoigne d'une homogénéité transnationale des représentations de la Grande Guerre.

Notre place au sein de l'étude pourrait se résumer par un positionnement à la fois centré sur l'analyse et l'exploration. En effet, n'étant pas impliqués dans le projet initial, nous avons eu à charge l'analyse d'une partie de la recherche. Nous avons opéré l'analyse secondaire de données issues d'un questionnaire passé dans des universités de 20 pays d'Europe (N=3200), entre mars 2014 et juillet 2015. Notre échantillon est une population estudiantine de 16 pays (N=2525) issue des sciences sociales, majoritairement du champ de la psychologie (N=1478), composée de 63% de femmes avec un âge moyen de 22.71 (SD=7.38). La répartition de l'échantillon et les moyennes d'âge sont détaillées dans le tableau ci-dessous (cf. *Tableau 2*). Le questionnaire fut élaboré en coopération par une équipe composée de psychologues sociaux et d'historiens. Composé de 65 questions sur trente-sept pages, le contenu fut traduit dans chaque langue. En plus des questions sociodémographiques, les variables que nous étudions ont été mesurées par des échelles de Likert à 7 points (Bouchat et al., 2019).

¹⁴ Pour plus d'informations : <https://www.cost.eu/>

Pays	Âge M	N	SD	Médiane	Universités
Belgique	20,57	281	5,187	20,00	Université Libre de Bruxelles
Bosnie Herzégovine	21,45	188	2,285	21,00	University of Banja Luka
Croatie	21,68	266	3,135	21,00	Institute of Social Sciences Ivo Pilar
Estonie	24,77	122	21,719	18,00	Tallinn University
France	23,44	99	8,474	21,00	Univ. Rennes 2, Paris-Descartes, Univ. de Toulouse
Allemagne	24,41	134	4,885	23,00	Universität Koblenz-Landau, Jacobs Univ., Helmut-Schmidt-Universität
Grèce	19,66	194	2,717	19,00	Panteion University of Social and Political Sciences
Hongrie	24,69	159	6,969	23,00	Hungarian Academy of Sciences
Italie	23,31	137	4,047	23,00	Università degli Studi di Milano – Bicocca
Portugal	23,30	81	9,313	20,00	Universidade do Minho
Roumanie	23,73	146	6,862	21,00	Universitatea Alexandru Ioan Cuza din Iași
Russie	23,13	116	6,919	21,00	Moscow State University of Psychology and Education
Serbie	22,78	312	4,705	21,00	University of Belgrade
Espagne	21,48	153	3,072	21,00	Universidad del País Vasco
Turquie	23,27	74	4,339	22,00	Middle East Technical University
Royaume-Uni	32,57	63	10,602	29,00	<i>Non dévoilée</i>
Total	22,71	2525	7,382	21,00	

Tableau 2 – Répartition par pays de l'échantillonnage COST – Questionnaire international

Deux phases de questions occupent une place centrale dans notre thèse. D'une part, une échelle d'émotions à deux modalités. Cette partie s'intéresse aux sentiments que les participants portent envers les soldats de 14-18. Voici l'énoncé de la première modalité : « *De manière générale, par rapport aux soldats de mon pays pendant la Première Guerre mondiale, je ressens* ». La seconde modalité fait varier le groupe d'appartenance de l'objet : « *soldats des armées ennemies* ». Le but étant d'activer un positionnement émotionnel vis-à-vis de l'endogroupe et ensuite de l'exogroupe. S'ensuit une liste de vingt items reprenant les émotions de base par ordre alphabétique (selon la traduction anglo-saxonne) : *admiration, colère, compassion, mépris, dégoût, empathie, envie, gratitude, culpabilité, joie, haine, sentiment de dette, indifférence, indignation, pitié, fierté, respect, tristesse, honte, sympathie*. Pour chaque item, le participant peut répondre sur une échelle à 7 points (1 = pas du tout ; 7 = extrêmement).

L'échelle émotionnelle a été élaborée par une équipe de psychologues sociaux et d'historiens au sein de l'action Cost. Les items s'inspirent des émotions basiques (Christophe & Rimé, 1997) et de l'approche catégorielle (Rimé, 2005). En ce sens, nous considérons que les individus sont dotés « d'un répertoire de réponses émotionnelles de base » (*ibid.*, p. 53). Notre échelle propose vingt items afin de s'adapter au mieux à la complexité des réponses. N'étant pas dans une situation de réponse émotionnelle directe, le participant peut ainsi affiner sa propre perception.

Une émotion « est une *structure préparée de réponses* qui intervient de manière automatique dans le cours du processus adaptatif » (Rimé, 2005, p. 52). C'est-à-dire qu'elle est une réponse immédiate de la sphère cognitive face à un stimulus. Dans notre cas, les échelles portent non pas sur une réponse émotionnelle automatique, mais réflexive à un questionnement introspectif. Le participant se demande quelle émotion, telle ou telle figure du soldat, lui procure-t-il.

La seconde phase, que nous nommons l'échelle représentationnelle, à deux modalités également, s'intéresse aux attributs et autres caractéristiques permettant de décrire le soldat. Voici le modèle d'énoncé pour chaque item : « *Veillez indiquer votre degré d'accord avec les affirmations suivantes : La majorité des soldats de mon pays...* » De même que la précédente, les modalités « *soldats de mon pays* » et « *soldats des armées ennemies* » permettent de distinguer deux types d'objets opposés en vue d'une activation identitaire. L'échelle est composée de quinze items complétant la fin de l'énoncé : « *la majorité des soldats de mon pays* » *avaient peur de la Guerre, étaient contraints de combattre, étaient contents de combattre, étaient des héros, étaient nationalistes, étaient pacifistes, étaient*

patriotes, étaient des victimes, combattaient volontairement, trouvaient un sens à la guerre, haïssaient leurs ennemis, haïssaient leurs officiers, jugeaient la Guerre absurde, jugeaient la Guerre juste, jugeaient la Guerre légitime. Pour chaque item, le participant peut se positionner sur une échelle à 7 points (1 = fortement en désaccord ; 7 fortement en accord).

Une étude en psychologie sociale a questionné l'aspect dichotomique de la représentation emblématique d'une personnalité historique (Hanke et al., 2015). Une séparation étriquée entre le Héros ou le Vilain, que l'on peut rapprocher avec le questionnement de notre objet Héros *vs* Victime. La complexité des situations politiques et historiques ne peut être ramenée à une simple distinction entre ces deux attributions morales tirées sans doute de la fiction. Mais retenons que les auteurs distinguent également la portée morale d'une figure historique et d'un évènement. « Historical figures can symbolize, objectify and embody national and civilizational political cultures, whereas critical events like World War II are more like cultural schemata that maybe invoked or mobilized as lessons to justify action. Events impart lessons, whereas “heroes” embody values and inspire actions » (Hanke et al., 2015, p. 3). En ce sens, les éléments retenus peuvent offrir de larges variations entre ce que nous investissons en une figure historique, et ce que nous retenons d'un évènement. Dans notre cas, nous pensons que la manière dont le participant décrit la figure du soldat, *de son pays* ou *des armées ennemies* nous donnera accès à une représentation culturellement ancrée et propre à chaque pays.

Nous pouvons ainsi envisager notre approche dans la même optique, où une identité propre renvoie à d'autres dimensions collectives à propos d'un objet commun imaginé. Dans notre situation, la représentation polysémique du soldat de 14-18 est marquée par l'activation ou la réduction, selon les contextes, de certains éléments historiques. L'évocation des *fusillés pour l'exemple* n'a pas eu le même engouement selon l'année du rappel, dans les cas où il n'était pas passé sous silence. La dénomination de Poilu marque une identité nationale propre au soldat, en l'opposant à ceux de *private*, *Anzac soldier* ou *boche*. Les rites commémoratifs pérennisent la fonction socialisante du souvenir collectif de la PGM. Nous retrouvons également la fonction symbolique de la mémoire du soldat. Elle passe par la simplification de sa représentation et de ses attributs, en vue de favoriser la création d'un consensus, ou norme commune acceptée par le groupe national. Mais il est bien évident d'envisager que chaque nation, dont l'histoire et la culture sont différentes, ne se représente pas le soldat « de son propre pays » et « des armées ennemies » selon le même schème.

Dans cette première partie de notre méthode, nous tentons de comparer les représentations de la figure du soldat de 14-18 entre une vingtaine de pays européens. Dans la seconde partie, nous ferons le parallèle entre les échantillons de population internationale et nationale. Ainsi nous mettrons l'accent sur la mémoire d'une nation en particulier grâce à l'éclairage transnational.

3. *Une étude nationale*

Notre objectif est donc d'approfondir notre étude sur le plan national en constituant un échantillon suffisamment équilibré pour le tester en fonction de certaines zones régionales. Nous avons diffusé une version adaptée du questionnaire international, dans quinze villes (quatorze universités) réparties sur le territoire français. Notre population (N=884) est composée de 95,8% de femmes avec un âge moyen de 20.52 (SD=5,14) et dont la majorité est dans une filière universitaire de SHS (N=725). Nous avons regroupé les données selon leurs spatialités et le nombre de participants (cf. *Annexes 2*) : pour la région du Nord (N=153) ce sont Lille et Amiens ; la région de l'Est (N=229) compte principalement les villes de Reims et Nancy ; l'Ouest (N=145) est représenté par Bordeaux et Nantes ; le Centre-Est (N=250) regroupe Lyon, Grenoble et Saint-Étienne ; et le Sud (N=107) comprend Aix-en-Provence, Marseille, Montpellier et Nice.

Le questionnaire que nous avons diffusé sur le territoire national (cf. *Annexes 3*) comprend 26 questions sur 12 pages. Il débute par une association de mots en cinq termes, ainsi qu'une échelle de valence des idées mesurée en 7 points (1 = idée très négative, 7 = idée très positive). Le questionnaire vise à cibler le discours relatif au rapport émotionnel et représentationnel que l'on a avec le soldat de 14, dans une perspective plus polymorphe. C'est-à-dire qu'en plus des modalités présentes dans le questionnaire Cost Action, nous en avons ajouté deux supplémentaires. Nous ne reviendrons pas sur la composition des échelles d'émotion et de représentation que nous avons gardées en l'état. Les items n'ont ni été modifiés ni changés d'ordre afin de pouvoir procéder à des parallèles entre le questionnaire international et national. Par contre, en plus de faire varier la distinction entre le « soldat de mon propre pays » et le « soldat des armées ennemies », nous testons également la différenciation du « soldat d'un pays allié » ainsi que le « soldat de ma propre région ». Nous tentons de déterminer s'il existe une conception similaire ou différente de ces quatre représentations, sur le plan national et régional.

Outre les aspects sociodémographiques lambda placés en fin de questionnaire, nous interrogeons également les possibles sources de savoirs sur le conflit. C'est-à-dire que le

participant tente de préciser quel type de vecteur de transmission a contribué à l'acquisition de son savoir sur le sujet. Nous déclinons quatre axes de réponse libre en indiquant des exemples : visite de musée ou autre lieu de mémoire, visionnage d'un film ou lecture d'un ouvrage, transmission familiale, expérience vécue d'une cérémonie commémorative.

Pour nous aider dans l'étude de la mémoire sociale, institutionnalisée, nous avons mis en place un recueil de données sur le site officiel de la Mission Centenaire 14-18¹⁵. Ce site français fut créé en janvier 2013 et est toujours en activité. Il est le fruit d'un partenariat entre différents Ministères¹⁶, ainsi que des partenariats culturels et associatifs publics tels que la BNF (Bibliothèque Nationale de France) ou l'ONACVG (Office National des Anciens Combattants et Victime de Guerre)¹⁷.

Cette mission a pour objectif d'organiser et de coordonner les temps forts du programme commémoratif entre 2014 et 2018, ainsi que l'accompagnement et la promotion de toute initiative publique ou privée en France comme à l'étranger. Le but étant d'informer la population des démarches et autres cérémonies mises en œuvre durant la période du centenaire. Pour cela, la direction de la Mission est entourée de trois équipes consultatives. Tout d'abord un conseil scientifique international d'une quarantaine d'historiens¹⁸. Ce comité a pour objectif de guider et de conseiller la direction du Centenaire. La deuxième équipe est un comité de mécènes ayant pour but de réunir l'ensemble des dons publics et privés susceptibles de financer les actions de la Mission. La troisième et dernière équipe est un comité de maires afin de pouvoir impliquer plus étroitement les communes dans les démarches commémoratives.

Concrètement, des articles sont régulièrement publiés sur le site, répertoriés selon leur situation géographique (par région et département), mais également selon leur finalité (pédagogique ou scientifique). Nous avons ciblé principalement deux régions jouant un rôle prépondérant durant le conflit. D'une part, la région champenoise, à la fois le terrain de nombreux combats au Front, mais aussi de l'occupation ennemie durant plusieurs années. D'autre part, la région rhônalpine, axe névralgique de l'Arrière où transitaient les

¹⁵ <https://centenaire.org/fr>

¹⁶ Ministère de l'Intérieur, le Ministère des Armées, le Ministère de la Culture, le Ministère de l'Education Nationale, le Ministère de l'Economie et des Finances, le Ministère de l'Europe et des Affaires Etrangères, et enfin le Ministère de l'Enseignement Supérieur, de la Recherche et de l'Innovation.

¹⁷ Également le réseau Canopé (accompagnement pédagogique), l'ECPAD (Agence d'images de la Défense), deux associations nationales, l'AMF (Association des Maires de France), l'association du Souvenir Français et le soutien de la mutuelle CARAC, fondée à l'origine par les anciens combattants.

¹⁸ Présidé par Antoine Prost et d'une équipe composée d'Annette Becker, Nicolas Offenstadt, André Loez, Stéphane Audoin-Rouzeau, et Jay Winter, pour ne citer qu'eux.

blessés, les marchandises et divers équipements. Ainsi, nous tentons de mettre l'accent sur une possible différence entre ces deux régions, afin de vérifier s'il existe une ou plusieurs manières de se souvenir de la PGM sur un même territoire.

Pour cela, nous avons recueilli 48 articles en ligne sur le site du Centenaire entre janvier 2017 et octobre 2018, répertoriés comme concernant la région Champagne-Ardenne (N=27) ou la région Rhône-Alpes (N=21). Nous avons également récupéré 285 images issues de ces mêmes articles (Champagne-Ardenne, N=164 ; Rhône-Alpes, N=121) entre septembre 2017 et janvier 2019. Tous les articles (textes et photographies) sont en libre accès sur le site de la Mission du Centenaire, sous couvert du droit d'auteur, des ayants droit, ou de la propriété intellectuelle du Label Centenaire. Au vu de la quantité et afin de systématiser le processus, il a été nécessaire de créer une grille d'analyse d'image. Les étapes de création et d'utilisation de cet outil sont détaillées dans le sous-chapitre suivant.

Nous l'avons souligné, le discours institutionnel, au travers des publications de la Mission Centenaire, nous offre la possibilité de comprendre le souvenir transmis dans deux régions spécifiques et historiquement marquées. Les techniques de recueil de données textuelles sont couramment employées et pleinement maîtrisées en psychologie sociale. Par contre, le recueil systématisé des images en vue d'une analyse approfondie d'un corpus conséquent reste peu répandu. C'est pourquoi nous développons un outil dans le but de renforcer le panel méthodologique.

4. L'image du centenaire

Les principes d'analyse iconographique de Barthes (1964) sont un socle stable, mais dans le cadre d'une recherche en psychologie sociale, nous devons systématiser l'analyse du nombre important d'images en vue d'une interprétation transversale.

Panofsky (1967) distingue trois niveaux de sujet ou de signification de l'interprétation : le sujet primaire (ou naturel) constituant l'univers des motifs artistiques ; le sujet secondaire (ou conventionnel) concerne l'univers des images, de l'histoire et des allégories ; et la signification intrinsèque (ou contenu) correspond à l'univers des valeurs symboliques. À chaque objet d'interprétation concorde un acte d'interprétation. Soit une description pré-iconographique par l'histoire du style des objets et événements à travers les formes ; soit une analyse iconographique qui passe par l'histoire des styles dont découlent des thèmes et concepts liés aux objets ; ou encore une interprétation iconologique avec l'histoire des symptômes culturels ou des symboles se référant aux tendances de l'esprit exprimées par

les concepts. Nous pouvons l'avouer, cette approche purement iconologique nous semble trop abstraite pour étudier une simple série d'images.

Le rapport type / occurrence proposé dans la typologie établie par Eco (1976) est une première systématisation dans la classification des modes de production et d'interprétation. Selon le ratio difficile ou facile, Eco catégorise les types de signes entre la reconnaissance, l'ostension, la réplique et l'invention. « Chaque réplique est une occurrence qui concorde avec son propre type » (p.23). C'est-à-dire qu'une réplique correspond au rapport type / occurrence, et qu'elle peut être catégorisée par le *ratio facilis* (une occurrence expressive concorde avec son propre type expressif) ou le *ratio difficilis* (une occurrence expressive concorde directement avec son propre contenu). L'auteur prend comme point de départ la distinction de base de la triade de Peirce et al. (1931) : *le symbole, l'icône et l'indice*. Mais le but de sa démarche est de critiquer l'usage courant de ces notions et de tenter une reformulation plus rigoureuse de l'iconisme. La question n'est pas de savoir si l'image correspond à son objet, mais en réalité à son contenu. Car le contenu, comme nous l'explique l'auteur, est accepté par convention et codification.

« La ligne continue qui trace les contours d'une main sur le papier représente elle aussi l'institution d'une relation de similitude à travers la correspondance transformée point par point entre un modèle visuel abstrait de la main humaine et sa représentation graphique. L'image est motivée par la représentation abstraite de la main, mais elle est aussi l'effet d'une décision culturelle et, en tant que telle, exige une perception exercée pour être reconnue » (Eco, 1976, p. 47).

Un autre point à ne pas oublier, celui de l'analyse de l'image liée au texte. Alors que Mitchell (1984) nous explique que cette relation est essentielle dans la production de signe et leur interprétation. « The dialectic of word and image seems to be a constant in the fabric of signs that a culture weaves around itself. What varies is the precise nature of the weave, the relation of warp and woof » (p.529). Une analyse d'image ne peut donc être faite sans prendre en compte le (con)texte qui lui est associé.

Rose (2007) nous conseille pour acquérir ce que l'auteure nomme « *the good eye* ». Pour savoir correctement regarder, analyser et enfin interpréter une image. La méthode est simple et se divise en quatre étapes. La première consiste à s'interroger sur le contenu de l'image, déterminer ce qui est montré. La seconde s'attache à la couleur, et permet de cibler *the value* (*lightness / darkness*), les couleurs dominantes (*hue*), et leur saturation. Ensuite, nous devons étudier l'organisation spatiale de l'image. Trouver *the eye level* (la ligne d'horizon) et l'emplacement des éléments constituant l'image. Et enfin, la quatrième étape s'intéresse de manière plus précise à la lumière (*candlelight, daylight, electriclight*). Le but est de savoir quelle est la source de lumière dans l'image, et où se trouve-t-elle ? Ce

dernier aspect à toute son importance dans l'analyse picturale de peinture ou de photographie, mais semble moins probant avec les dessins.

Dans une étude sur l'interaction entre le texte et l'image (Neal, 2010), où l'on mesure le rôle de l'affect dans la récupération de photographies sur un site internet. Nous relevons que la méthode s'inspire de la méthode de Panofsky cité plus haut. « This study examined image Emotional Information Retrieval by evaluating the interplay among textual denotation and connotation, image meaning, and social participation as measured by views and favourites in highly relevant and highly non-relevant Flickr photographic documents with emotion-based tags » (Neal, 2010, p. 347). En se basant sur les trois niveaux hiérarchiques, description pré-iconographique, analyse iconographique, et interprétation iconologique, Neal dénombre sept thèmes d'analyse d'image et six thèmes d'analyse de texte.

Thèmes visuels :

1. *Expression faciale*, le sujet de l'image ressemble à une émotion précise.
2. *Couleur*, l'utilisation du noir & blanc ou de la couleur pour rehausser l'effet.
3. *Contraste de lumière*, utilisation du clair / obscur.
4. *Symbolique*, le contenu réel de la photographie représente autre chose.
5. *Observation inanimée*, objet inanimé représentant une émotion particulière.
6. *Action*, des personnes ou animaux faisant quelque chose dans l'image.
7. *Normes sociales*, les éléments évoquent une émotion basée sur ce que nous pouvons collectivement penser culturellement / socialement.

Thèmes textuels :

1. *Récit*, l'émotion est communiquée par l'histoire dans la description.
2. *Blagues*, utilisation de l'humour-induit tel que l'ironie et le sarcasme.
3. *Histoire intérieure*, double-sens indétectable par le spectateur sans la description.
4. *Texte comme image*, le texte a été photographié.
5. *Antithèse*, l'image montre le contraire de l'émotion décrite.
6. *Opinion personnelle*, la description exprime un avis personnel.

Moliner (2015, 2016) propose deux méthodes pour l'analyse des corpus d'images. La première, en croisant judicieusement les notions de dénotation et connotation de Barthes (1964) et les processus d'objectivation et d'ancrage de Moscovici (1961). Ainsi, l'auteur propose une grille d'analyse rigoureuse posant les questions de ce qui est montré, suggéré et ce qui relève de la rhétorique. La seconde, en inventoriant les formes, ce qui correspond

à une analyse de contenu basique. C'est-à-dire que les formes doivent être annotées en procédant à une simplification (rond, carré, triangle). Il suffit de procéder, ainsi de suite pour chaque élément : les lignes, les couleurs, les rapports d'analogie à l'objet, les motifs (co-occurrence, combinaisons de formes), les thèmes (classes d'objet, personnes, situations, récits), mais aussi les surfaces occupées par les formes, et leur positionnement entre eux et par rapport au cadre (si cadre il y a). Afin de calculer le rapport des types de forme et l'occurrence, et ainsi la diversité du corpus, l'équation est simple :
$$N = \frac{\text{nombre de formes}}{\text{nombre total recensé}}$$

Plus le résultat est proche de zéro, plus le corpus est monotone ou homogène. Ce calcul est utile pour comparer deux corpus différents. Cette méthode vise en une analyse quantitative des images, et permet de cibler les occurrences des formes et motifs utilisés. Mais dans le cadre de notre thèse, l'interprétation et la signification des images tiennent une place toute aussi importante.

Le but de notre démarche est donc d'opérationnaliser l'utilisation des images de manière plus systématique. Comme nous l'avons vu, l'intérêt porté sur les images dans le domaine de la psychologie sociale n'est pas nouveau (Moliner, 1996, 2015, 2016 ; Roux, 2013 ; Hakoköngäs & Sakki, 2016). L'idée est d'avoir une grille suffisamment exhaustive, permettant au chercheur d'analyser un nombre conséquent d'images, qu'elles soient de styles différents (photographie, dessin, peinture, etc.). Il est possible à la fois de quantifier certaines informations, tout comme d'adopter une approche qualitative.

La grille est séquencée en 4 étapes :

- a. La première correspond aux données d'identification de l'image (titre, auteur, année, lieu, éditeur, format, type et support). C'est en quelque sorte les données sociodémographiques du support qui nous permettent de l'identifier et de la catégoriser le cas échéant.
- b. La seconde étape s'intéresse au cartel, c'est-à-dire le texte associé à l'image. Cela fait référence au petit encadré explicatif à côté d'une œuvre. Les informations transmises peuvent être de natures diverses. L'écrit peut tout autant porter sur une description de l'image, comme sur une histoire en lien avec l'illustration, ou encore commenter ce qui est montré.
- c. Dans un troisième temps, nous indiquons la fonction globale de l'image grâce à sa composition. Si celle-ci est narrative, elle raconte une action *in the making* (des soldats en permission en train de jouer aux cartes). Si elle informe d'un état ou présente un lieu (la rue d'une ville détruite). Si elle est purement esthétique (le portrait d'un officier). Ou

encore, si elle est chargée d'une symbolique particulière (représentation divine ou allégorique).

d. Enfin, la quatrième et dernière étape est l'étude approfondie de l'image. Tout d'abord le ciblage du contenu permet de repérer tous les éléments composant l'image, autrement dit c'est une description détaillée de ce que l'on voit. Ensuite, le style et les couleurs sont des éléments pouvant avoir leur importance selon le but de l'analyse. En effet, l'utilisation de couleurs comme symbolique dans une caricature n'aura pas le même sens qu'une photographie autochrome (style réaliste et couleurs figuratives). Les effets de luminosité sont un moyen de préciser le caractère naturel ou artificiel de la situation. La description des plans et champs apporte un regard analytique au sens transmis dans l'image. Si le plan est large ou serré, notre attention ne portera pas sur les mêmes éléments et l'image ne raconte pas la même chose. Un plan composé et panoramique a pour objectif de décrire un lieu ou une situation, alors qu'un plan rapproché est utilisé pour des portraits ou donner un style dramatique à l'image. De plus, si l'angle de prise de vue est normal (hauteur d'homme) ou en plongée (vers le bas) ou contre-plongée (vers le haut), l'image ne traduira pas le même sens. La vue normale est la plus neutre possible, alors que la vue en plongée et contre-plongée rendent plus imposant ou minimisent le sujet, et donc transmettent un début d'interprétation. Pour finir, la catégorie hors-champ relève, comme son nom l'indique, de ce qui n'est pas visible sur l'image. C'est-à-dire le sens, le message que véhicule l'illustration, ce qui est sous-entendu. Mais c'est également ce qui se passe avant ou après ce qui est montré.

Grâce à cette grille, il est donc possible de systématiser l'analyse des images d'un corpus, et donc d'en tirer une analyse thématique et lexicométrique, comme nous le ferions avec un texte (cf. *Annexes 4 et 5*).

5. Approche théorique du dispositif méthodologique

Cette dernière partie vise à justifier et solidifier l'articulation de nos choix de méthode en lien avec la complexité de notre objet et l'approche holistique dans laquelle nous ancrons notre démarche.

Il est difficile d'échapper à l'éternel questionnement autour du choix de méthode et d'analyse entre l'approche *positiviste* quantitative et *compréhensive* qualitative (Caillaud et al., 2019). La tension se présente également en psychologie sociale, où cette division trace une manière de considérer son objet d'étude. L'épistémologie de la méthode selon l'approche sociogénétique de la théorie des représentations sociales nous conduit à un polymorphisme méthodologique (Kalampalikis & Apostolidis, 2016, 2020). « La stratégie de triangulation pose l'incontournable d'une approche pluri-méthodologique qui permet de travailler sur la complexité des phénomènes représentationnels et sur leur caractère holistique à partir de leur naturalité » (2016, p. 80). Cette approche nous permet d'aborder notre objet dans sa globalité. Mais restons réalistes, et affirmons plutôt que l'approche holistique via la triangulation méthodologique est une tentative [la plus] adaptée pour comprendre l'objet représentationnel, sans doute insaisissable, dans sa totalité.

Il existe différents niveaux de triangulation (Denzin, 1970 ; Apostolidis, 2003) : chercheurs, méthodes, données, théories. Dans notre thèse, nous estimons pouvoir répondre à au moins trois des quatre piliers énoncés.

Les méthodes que nous venons de développer dans ce chapitre prouvent notre volonté d'employer des techniques diverses et complémentaires afin d'y associer des analyses à la fois quantitatives et qualitatives. Plus simplement, « la triangulation méthodologique peut être définie comme le fait d'appréhender un objet de recherche d'au moins deux points de vue différents. Ce concept, s'il est assumé franchement, permet de dépasser l'application de recettes toutes faites, prêtes à l'emploi » (Caillaud & Flick, 2016, p. 227). Ainsi, associer des méthodes différentes et complémentaires, créer un nouvel outil d'analyse et faire varier les modalités de présentation de l'objet permettent d'innover, de rendre compte de la complexité de notre problématique et de ne pas tomber dans la facilité. De plus, la métaphore de la cristallisation avancée par Richardson (2000) permet d'éclairer la visée de la triangulation. Le prisme méthodologique « nous renseigne sur une facette, nous donne accès à une partie du phénomène » tout en rendant compte de l'aspect évolutif de l'objet (Caillaud & Flick, 2016, p. 229). Nous restons *de facto* dans l'approche globalisante proposée plus haut, évitant d'être trop fixiste, et en prenant en compte

l'aspect évolutif (et non linéaire) de l'objet. Si nous nous positionnons dans une optique de triangulation forte, chaque méthode apporte une pierre à l'édifice, et n'est pas seulement une accumulation de données incohérentes. Le but étant de rassembler diverses données afin que nous puissions avoir une vision plus large de l'objet étudié. Pour emprunter une terminologie entrepreneuriale, nous optons pour « une stratégie de qualité » (*op. cit.*, p. 230).

Nous procédons à une triangulation des données en regroupant des résultats issus de divers échantillons (transnationaux, nationaux), provenant de sources différentes (officielles, sens commun), et de types distincts (chiffrés, lexicométriques, iconographiques). En ce sens, l'on pourrait nous identifier comme appartenant à une méthode mixte pour la combinaison de données qualitatives et quantitatives. Mais, comme précisé précédemment, ce n'est pas la finalité dans le choix de notre méthode. Nous nous plaçons donc plus volontiers au sein d'une méthodologie de triangulation forte, dans le sens où l'utilisation d'un outil ne prédomine pas sur l'autre (Caillaud & Flick, 2016). Une fois encore, le but est d'apporter un regard spécifique de la psychologie sociale, de multiplier les points de vue, afin de rendre compte de l'étude d'un objet le plus exhaustivement possible.

Barbour (2001) souligne à juste titre que « qualitative researchers stress the importance of context but sometimes forget that research itself is carried out against an ever-changing backdrop » (p. 1115). C'est pourquoi la question du double aveugle pourrait nous être reprochée dans nos analyses qualitatives. Barbour (2001) nous explique que cette stratégie visant une certaine objectivité des codages fait référence à la fiabilité inter-évaluateur que nous retrouvons dans les résultats quantitatifs. Pouvant être considérée comme précieuse : « I would caution against multiple coding of entire datasets (on the grounds of economy in both cost and effort) some element of multiple coding can be a valuable strategy » (p. 1116). Pourtant, l'auteure précise bien que les interprétations des chercheurs ne sont pas nécessairement identiques et peuvent changer. En l'occurrence, c'est bien le degré de désaccord et les décalages qui marquent l'intérêt même de cette démarche. Dans notre thèse, nous ne pouvons faire abstraction des coûts et du temps que cette procédure impliquerait. Nous souhaitons pouvoir également souligner la richesse de la méthode qualitative, et le caractère innovant qu'elle peut apporter. Nous soulignerons volontiers les limites des résultats issus des analyses qualitatives tout en nuancant la résonance qu'elles auront avec le reste de notre travail. Car si nous n'appliquons pas l'analyse en double aveugle c'est aussi pour montrer l'autonomie essentielle que tout chercheur peut

adopter dans un processus exploratoire, et défendre ainsi une psychologie sociale critique et compréhensive. Mais la triangulation comme recherche d'exhaustivité est peut-être une alternative à la quête de la validité interne (Barbour, 2001).

Enfin, nous ancrons notre réflexion sur une base théorique interdisciplinaire, soulignant le caractère dynamique entre la théorie des représentations sociales, la mémoire collective, l'iconographie, pour ne citer que les axes généraux. À ce stade, il nous paraît évident qu'adopter une méthode accordée à la théorie des représentations sociales est essentiel. C'est-à-dire qu'elle doit être plurielle et avec différents niveaux d'analyses (Bauer & Gaskell, 1999 ; Caillaud & Flick, 2016). Une nouvelle fois, la notion de triangulation vient donc éclairer la conception des représentations sociales. « Triangulation can also be used to outline how Social Representation of the same object by different groups bears the traces of specific group relationships and/or social identity stakes » (Caillaud et al. 2019, p. 385). Ne perdons pas de vue que notre objet d'étude est avant tout social, c'est-à-dire polymorphe, dynamique et *res communis*. Notre approche par la théorie des représentations sociales est un moyen d'y accéder et de le comprendre.

Il existe sept implications formant le paradigme idéal de la recherche sur les représentations sociales (Bauer & Gaskell, 1999, 2008). Les auteurs précisent que la totalité des sept n'est pas exclusive, et permet surtout au chercheur de faire des choix. Il semblerait que cette liste vise davantage à favoriser le dialogue entre les recherches afin d'éviter toute zone obscure. L'analyse comparative du sens commun questionne le *contenu* des représentations ainsi que leur *processus*, c'est-à-dire les formes de communications. Le *milieu social*, ou groupe de référence, auquel s'intéresse la recherche, dans laquelle la représentation de l'objet entre en interaction avec le sujet. Cette implication nous offre la possibilité de distinguer « social milieus and taxonomic clusters » (1999, p. 175). Les auteurs nous mettent en garde qu'il est plus difficile de trouver des représentations dans l'étude des groupes taxonomiques, c'est-à-dire, dans l'agrégat statistiques selon des critères sociodémographiques, plutôt que dans des groupes dits naturels ou historiques (ayant un projet commun ou une mémoire collective). Les groupes naturels se différencient en deux catégories « strong form » ou « weaker form » : projet commun (fort) et identité auto référentielle (faible). L'étude de représentations à travers les groupes naturels permet des possibilités d'analyse comparative du sens commun (Bauer & Gaskell, 1999). La mobilisation de divers messages médiatiques (production, circulation, réception), autrement dit, *l'étude de la culture différentielle* est un terreau fertile. Cet aspect nous conduit à *l'analyse pluri-méthodologique* (multi-method analysis). Combiner différentes

méthodes et s'intéresser à différents supports considérés par les auteurs comme centraux. Le fait d'envisager *une étude longitudinale* met en perspective les possibles changements ou inerties d'une représentation. Le *caractère conflictuel ou tensionnel* est souligné lorsque les auteurs abordent « *crossovers of cultural project* » (*ibid.*, p. 178). Enfin, *l'attitude désintéressée de la recherche* rappelle en quelque sorte la neutralité bienveillante dans le positionnement du chercheur. Une prise de distance nécessaire qui vise à éviter toute surinterprétation abusive dans l'étude des représentations sociales.

La triangulation permet de mobiliser un champ de connaissance vaste sur les différents acteurs sociaux dans le but d'acquérir une position critique et équitable. « *Moreover, triangulation, by moving from one method to the whole research study design, and from one local sphere of knowledge production to a global approach, can foster understanding of social and identity issues between groups and how they feed their knowledge* » (Caillaud et al., 2019, p. 387). Notre méthodologie se veut cohérente et communicative avec la position théorique que nous avons établie. La triangulation répond aux contraintes de l'approche holistique qui se calque sur la théorie des représentations sociales. Nous l'estimons être le prisme de lecture le plus adéquat dans l'étude d'un objet mémoriel et social passé depuis un siècle, mais toujours prégnant.

Synthèse de la partie 2

Notre plan méthodologique tend à rendre visible la complexité de la tâche en se basant sur les travaux déjà menés en sciences sociales. Nous procédons ainsi à une triangulation des données dans le but d'obtenir une vision globale de notre objet. Notre démarche peut se résumer en trois phases (cf. *Figure 5*).

La première focale s'apparente à une vue panoramique, puisqu'elle s'intéresse au sens commun au niveau international entre 16 pays (N=2525)¹⁹ auprès d'une population estudiantine. Cela nous permet d'avoir une vision globale quantitative sur le sujet à grande échelle. Mais également de réaliser à des comparatifs entre les pays afin de cerner les subtilités potentielles entre chaque nation.

La seconde mise au point resserre l'attention sur le niveau national, sur l'ensemble du territoire français, au travers de 14 universités (N=884)²⁰. De la même manière, nous pouvons avoir un aperçu national de la représentation du soldat issu du sens commun, et procéder statistiquement à un comparatif entre les régions.

Le dernier niveau met en lumière le rapport spécifique entre deux régions en France par l'étude du discours institutionnel (via le site du centenaire). En nous appuyant sur une analyse qualitative (textuelle et iconographique), nous identifions et délimitons une mémoire officielle locale. La méthode mixte que nous employons vise à adopter une analyse pluri-méthodologique en adéquation avec notre approche théorique.

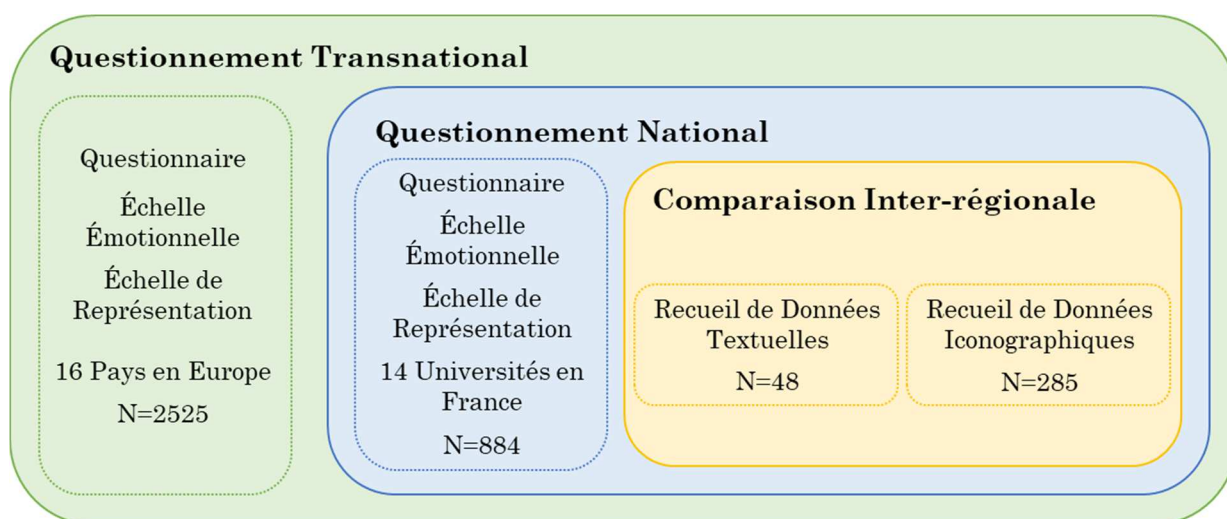


Figure 5 – Plan méthodologique

¹⁹⁻²⁰ Le N= indiqué est une base informative cadrée par les données sociodémographiques ; c'est-à-dire que les échantillons peuvent varier en fonction de la participation volontaire des répondants, reflétant ainsi la décision d'une passation libre et du choix des participants de ne pas répondre à toutes les questions.

« Celui qui a le contrôle du passé, disait le slogan du Parti, a le contrôle du futur. Celui qui a le contrôle du présent, a le contrôle du passé »

(Orwell, 1950, p. 51).

PARTIE III

Stratégies d'analyses et confrontations des résultats

La question de la temporalité est intrinsèquement liée à notre recherche. Et pourtant, rares sont les travaux où la nature du temps est réellement interrogée. En réalité, nous considérons bien souvent la notion de temps comme immuable et objective. Son caractère relatif, maintes fois souligné dans certains domaines scientifiques, se doit d'être remis en question en sciences sociales. Dans son ouvrage le plus célèbre, Hawking (1988) explique que le temps peut être pensé comme une flèche. Cette flèche se dirige dans un sens bien particulier, répondant aux règles de la physique élémentaire. L'un des premiers principes définit le temps thermodynamique qui correspond à l'augmentation de l'entropie (ou du désordre). Le second principe est le temps cosmologique. Cette flèche suit la direction de l'expansion continue de l'univers. Enfin, la flèche psychologique renvoie à la théorie selon laquelle, le temps psychologique est basé sur les deux principes précédents. « C'est la direction selon laquelle nous sentons le temps passer, dans laquelle nous nous souvenons du passé, mais pas du futur » (*ibid.*, p. 205). Notre conception subjective du présent fuyant, d'un passé antérieur et d'un futur inaccessible est donc calquée sur les lois contraignantes de la physique.

Nous ne sommes pas les premiers à faire le lien entre sciences physiques et sciences sociales, et nous ne serons pas les derniers. Moscovici (2019e) nous explique que les sciences sociales sont basées sur le modèle de la science newtonienne, à une époque pas si lointaine, où toute hypothèse en physique se calquait sur le principe de gravitation. Cela veut dire que dans ce système (SHS), une science domine les autres et façonne notre conception unifiée de la réalité. « Et malgré les difficultés ou les critiques, nous restons fidèles à ce modèle en cherchant une relation linéaire entre effets et cause, et surtout une cause unique capable d'expliquer tous les phénomènes par un seul, tels l'identité, le pouvoir, etc. » (p. 97).

C'est-à-dire qu'à l'image des réflexions de mécanique quantique, notre conception du temps est certes imaginaire (Hawking, 1988) dans le sens où nous pouvons nous déplacer au gré de notre réflexion dans une direction ou dans une autre ; mais elle respectera les

contraintes temporelles énoncées précédemment. Dans cette Partie III, nous présenterons nos résultats selon l'axe temporel nous permettant de mettre en perspective notre étude. Déjà évoqué dans le *Chapitre 2* de la *Partie I*, Jodelet (1992) développe la notion de cadre dynamique dans l'étude de la mémoire selon l'axe : passé, présent et futur. L'auteure élabore trois perspectives interdépendantes (non-exclusives) répondant au nom de « mouvements ». Pour simplifier, ces mouvements sont des directions ou des flèches temporelles soulignant les points de vue à adopter lors d'une étude sur la mémoire en sciences sociales. Partant de là, les trois mouvements permettent de mettre en lumière des questionnements psychosociaux. Afin d'éclairer au mieux nos analyses, nous décrirons nos résultats selon la configuration suivante :

- 1^{er} mouvement, *du présent vers le passé*. Nous nous demanderons comment les groupes se souviennent ? Nous aborderons les données issues des analyses quantitatives descriptives, les associations de mots (analyse lexicométrique), les échelles (en moyennes descriptives et analyses factorielles), concernant la population internationale et la population nationale. C'est-à-dire que nous verrons de quelle manière le soldat de mon propre pays, et le soldat ennemi, sont représentés aujourd'hui.

- 2^{ème} mouvement, *conflit entre le passé et le présent*. Nous ferons des comparaisons statistiques (tests C, Anova) sur différentes variables et des mises en parallèle entre les différents niveaux de focalisation (transnational, inter-régional) afin de révéler les tensions présentes au sein d'une apparente unité mémorielle. Ainsi, nous constaterons que des distinctions sont visibles sur un objet en fonction du groupe d'appartenance, mais surtout, selon l'implication historique et géopolitique du pays à l'époque du conflit. De la même manière, en France, la représentation du soldat est nuancée par la région dans laquelle il est remémoré (localité des territoires du Nord, de l'Est et du Centre-Est).

- 3^{ème} mouvement, *du passé vers le présent*. Avec l'analyse des articles et des images issus du site du Centenaire.org (analyses thématiques et lexicométriques), nous pourrions interroger le retour du passé, sa rémanence et sa pérennité dans le présent. En plus de souligner une nouvelle fois une différence entre des localités, nous pourrions comprendre quel souvenir est diffusé par les régions, ce qu'elles retiennent de la guerre. Nous verrons que les résultats mettent en avant un patrimoine adapté à leur histoire, regroupant des thématiques communes, mais parfois dissemblables.

Nous pensons que présenter nos résultats de cette manière permettra de souligner le contenu des analyses et de mettre en lumière la dynamique sous-jacente.

Chapitre 1. Du présent vers le passé

Quel souvenir gardons-nous d'un évènement passé à l'heure actuelle ? C'est selon ce simple questionnement que nous allons décrire notre première partie de résultats. C'est-à-dire, le regard ancré dans le présent que nous portons sur un évènement passé. En nous basant sur les associations de mots, puis sur les échelles de représentations et d'émotions, nous allons décrire les données nous permettant de comprendre la manière dont le soldat est aujourd'hui remémoré unanimement.

Nous verrons tout d'abord à quoi renvoie le souvenir lié à 14-18 au travers des associations de mots issues de l'échantillon national (N=1593). Cela nous permettra une entrée en matière sur le sens commun produit sur la Grande Guerre et de cibler les éléments pertinents pour continuer plus en avant notre analyse.

Continuant dans la même logique, nous décrirons la représentation du soldat de mon propre pays grâce aux résultats des échelles représentationnelles. Nous nous intéresserons aux données récoltées de l'échantillon international et national.

En parallèle, nous examinerons quels ressentiments eu égard au soldat, nous avons du point de vue contemporain sur une figure passée, avec le même échantillonnage que la partie précédente.

Enfin, la dernière partie s'intéressera à l'antinomie du soldat, sans qui ce dernier n'aurait pas lieu d'exister : l'ennemi. En nous basant sur les mêmes populations, nous pourrions observer en quoi l'image de l'ennemi se distingue de celle du soldat de notre propre pays. Mais surtout, afin de mieux comprendre le sens investi derrière les items des échelles au regard des résultats sur le soldat.

1. La reconnaissance d'un conflit

1.1 De l'image holistique à la dimension éthique

Penchons-nous pour commencer sur l'analyse lexicométrique²¹ des associations de mots issues des réponses de l'échantillon national (N=1593). Cela nous permet de constater une première esquisse de la représentation de la Guerre de 14. Ci-dessous, le *tableau 3* reprend de façon détaillée le vocabulaire composant les quatre classes obtenues (87,8% des UCE analysées), les χ^2 qui les caractérisent, et les titres que nous avons attribués à chacune des classes. L'organisation des pôles est répartie en trois classes s'opposant à une quatrième : la classe 3 (39.4%).

Celle que nous intitulons « *Dimension éthique & épistémique* » renvoie à des grandes catégories pouvant être sollicitées dès qu'il s'agit de définir un conflit. La *mort* ($x^2=132.84$) les *armes* ($x^2=122.97$) et le *sang* ($x^2=79.66$) sont comme un triptyque où gravitent inexorablement des objets élémentaires : *soldat* ($x^2=75.98$), conditions difficiles ($x^2=26.52$), *horreur* ($x^2=24.21$), *destruction* ($x^2=31.93$), *victimes* ($x^2=26.32$) ; engendrant une réponse émotionnelle : *tristesse* ($x^2=61.81$), *peur* ($x^2=36.03$), *souffrance* ($x^2=24.75$) ; sur fond *politique* ($x^2=21.62$), à l'échelle du *monde* ($x^2=12.35$) et qui marque l'*histoire* ($x^2=17.69$) à jamais.

En opposition, les classes 4, 2 et 1 caractérisent davantage le conflit de 14-18. Les « *Enjeux géopolitiques* » de la classe 4 (14.9%) soulignent les grands axes du conflit. Comme si cette classe était la structure permettant de comprendre la dimension historiographique du conflit *14-18* ($x^2=28.31$) : une vieille querelle entre la *France* ($x^2=513.88$) et l'*Allemagne* ($x^2=811.74$) à propos de l'*Alsace-Lorraine* ($x^2=15.96$). Ce fut une *victoire* ($x^2=60.43$) pour les uns, et une *défaite* ($x^2=19.09$) pour les autres, mais surtout un *désastre* ($x^2=22.45$) conduisant à la *Seconde Guerre mondiale* ($x^2=27.76$).

Enfin, les deux dernières classes décrivent en détail les « *Appellations Spécifiques* » (classe 2, 10.1%) de cette *Grande Guerre* ($x^2=18.4$) et les « *Caractéristiques Concrètes* » (classe 1, 35.6%) qui la spécifient comme telle. Pour la classe 2, l'appellation *Guerre de position* ($x^2=121.56$) renvoie à une autre, celle de la *Guerre de tranchées* ($x^2=122.16$), dont les emblématiques *bataille de Verdun* ($x^2=179.91$) et *bataille de la Marne* ($x^2=71.84$) ne sont que des manières de parler d'une *guerre totale* ($x^2=15.59$). Nous y trouvons également l'évènement symboliquement déclencheur : *l'assassinat de l'Archiduc François Ferdinand* ($x^2=88.97$) à *Sarajevo* ($x^2=78.52$), et la conclusion avec l'*armistice* ($x^2=121.56$), et la signature du *traité de Versailles* ($x^2=273.54$), avec les *alliés* ($x^2=28.81$). La classe 1 regorge de détails précis.

²¹ Analyses réalisées via le logiciel Iramuteq.

Dans les *tranchées* ($x^2=265.69$), les *poilus* ($x^2=150.65$) en *bleus* ($x^2=10.88$), faisaient face aux *Allemands* ($x^2=19.48$) aussi surnommés les *boches* ($x^2=10.31$), que ce soit à *Verdun* ($x^2=139.72$), la *Somme* ($x^2=8.17$) ou sur *le Chemin des Dames* ($x^2=5.25$), au beau milieu du *no man's land* ($x^2=21.31$). La *boue* ($x^2=17.02$), les *obus* ($x^2=87.92$), les *gaz* ($x^2=52.77$) et l'*artillerie* ($x^2=17.21$) composaient leur quotidien dans cette *guerre totale* ($x^2=7.99$) personnifiée par *Clemenceau* ($x^2=14.53$), *Pétain* ($x^2=22.4$) et les *gueules cassées* ($x^2=111.28$).

Ces résultats nous montrent une première tendance des réponses. En effet, les items constituant les quatre classes indiquent un champ lexical très spécifique de la guerre 14-18. Mis à part les dimensions éthiques et épistémiques qui peuvent faire référence à d'autres conflits, « *l'Image holistique* » (60.6%) montre bien des items spécifiques dessinant la guerre dans sa globalité, mais pouvant renvoyer aussi aux éléments attendus. C'est-à-dire que nous retrouvons un type de réponse pouvant tendre vers une situation de désirabilité sociale, lorsqu'on aborde la question de la PGM. Telle une situation scolaire, on estime que certaines informations doivent être obligatoirement présentes pour montrer notre bonne compréhension de l'évènement, au détriment de notre avis personnel.

	PÔLES ET SOUS PÔLES		THEMES DES CLASSES	PRÉSENCES SIGNIFICATIVES DE MOTS (CHI ²)
ORGANISATION DES PÔLES (1400 U.C.E CLASSÉES, 87,83 %)	Dimension éthique et épistémique Classe 3 : (39.4%)			Mort (132.84), Arme (122.97), Sang (79.66), Soldat (75.98), Tristesse (61.81), Conflit (47.75), Guerre (41.08), Peur (36.03), Combat (32.44), Destruction (31.93), Condition difficile (26.52), Victimes (26.32), Souffrance (24.75), Horreur (24.21), Famille (23.36), Perte (23.18), Politique (21.62), Horrible (21.62)
	Image holistique (60.6%)	Enjeux géopolitiques Classe 4 : (14.9%)		Allemagne (811.74), France (513.88), Victoire (60.43), 14-18 (28.31), Seconde Guerre mondiale (27.76), Désastre (22.45), Défaite (19.09)
		Détails essentiels (45.7%)	Caractéristiques concrètes Classe 1 : (35.6%)	Tranchée (265.69), Poilus (150.65), Verdun (139.72), Gueule Cassée (111.28), Obus (87.92), Gaz (52.77), Gaz moutarde (26.95), Pétain (22.4), No Man's Land (21.31), Allemand (19.48)
			Appellations spécifiques Classe 2 : (10.1%)	Traité de Versailles (273.54), Bataille de Verdun (179.91), Guerre de tranchées (122.16), Guerre de Position (121.56), Armistice (121.56), Ferdinand (88.97), Sarajevo (78.52), Bataille de la Marne (71.84), Assassinat de l'Archiduc (53.81), Taxis de la Marne (37.45), Autriche-Hongrie (35.82), Alliance (34.67), Alliés (28.81), Poilus (22.73), Grande Guerre (18.4)

Tableau 3 – Analyse lexicométrique des associations de mots – Questionnaire national

1.2 La représentation du soldat de mon pays

L'intérêt de s'intéresser, dans ce premier chapitre, aux moyennes de l'ensemble des réponses nous éclaire sur la tendance générale de notre échantillon. En ce sens, cela nous permet d'esquisser une première représentation du soldat de 14 que nous pourrions affiner tout au long de cette partie. Si nous nous penchons sur les moyennes des échelles représentationnelles internationales (EU) et nationales (FR), nous observons une tendance de définition du soldat de *son propre pays*. La mise en parallèle des deux tracés révèle une cohérence entre les deux modalités. Pour plus de lisibilité, les items ont été classés en miroir avec son opposé, c'est-à-dire que nous considérons les items tels que *volontaires* opposé à *contraints*, *héros* opposé à *victimes*, *heureux* opposé à *peur*, etc. Ainsi, nous repérons plus aisément sur le graphique (cf. *Figure 7*)²³ ce que nous considérons dès lors comme des dyades.

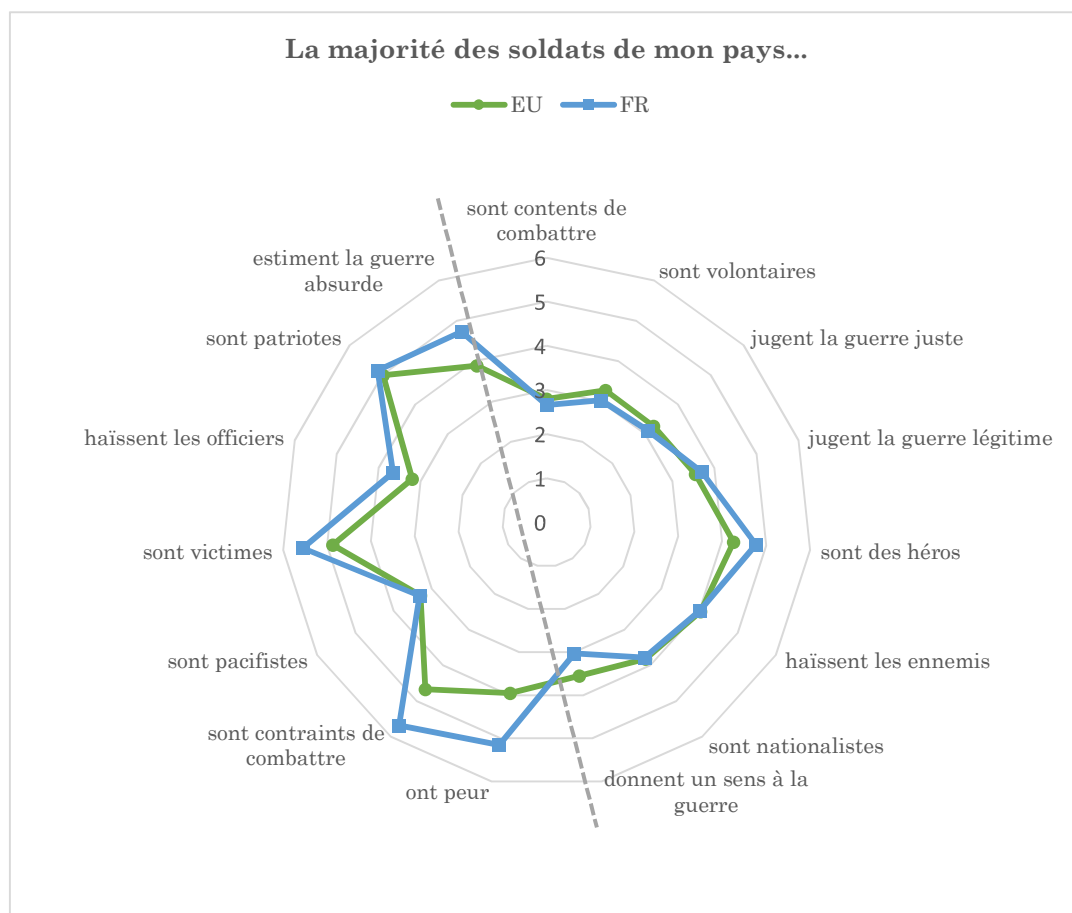


Figure 7 – Moyennes descriptives de l'Échelle de représentation

²³ L'ensemble des données présentées ici sont significatives au test Shapiro-Wilk ($p < 0.000$).

Ainsi, nous constatons que les deux tracés sont pour le moins similaires entre les réponses internationales (N=2608) et nationales (N=936). Notamment avec les items *contents de combattre*, *volontaires*, *jugent la guerre juste*, *jugent la guerre légitime*, *haïssent les ennemis*, *nationalistes*, *pacifistes* et *patriotes* (cf. Tableau 4). À en croire ces scores, ces items mettent en lumière une représentation commune entre les deux échantillons. De plus, ces moyennes sont toutes inférieures à $M=4$, excepté pour *patriotes* et *haïr les ennemis*. Il y a donc un consensus sur le désaccord des affirmations proposées que nous pouvons résumer par le caractère non-volontaire et non-légitime des soldats pour combattre. Par contre, les scores moyens de *patriote* et *haïr les ennemis* décrivent une justification du comportement du soldat. C'est-à-dire que l'explication de motivation du soldat pourrait tendre modérément vers une attribution causale interne : si le soldat se bat, cela pourrait être expliqué par son patriotisme et sa haine contre ses ennemis. Mais ces résultats n'étant pas supérieurs à $M=5$, il est essentiel que nous nous intéressions aux autres items.

<i>items</i>	<i>M</i>	<i>N</i>	<i>p</i> <	<i>SD</i>	<i>M</i>	<i>N</i>	<i>p</i> <	<i>SD</i> =
Contents de combattre	2.8	2290	.000	1.542	2.66	936	.000	1.522
Volontaires	3.28	2605	.000	1.651	3.03	931	.000	1.487
Jugent la guerre juste	3.26	2606	.000	1.531	3.1	929	.000	1.419
Jugent la guerre légitime	3.55	2605	.000	1.617	3.7	928	.000	1.612
Haïssent les ennemis	4.03	2607	.000	1.675	4.01	930	.000	1.643
Nationalistes	3.82	2604	.000	1.651	3.78	933	.000	1.676
Pacifistes	3.3	2604	.000	1.540	3.32	932	.000	1.467
Patriotes	4.98	2608	.000	1.606	5.15	932	.000	1.489
<i>modalités</i>	Internationale				Nationale			

Tableau 4 – Scores similaires de l'Échelle de représentation entre EU et FR

Nous observons une nette distinction entre les scores nationaux (FR) et transnationaux (EU). En effet, les items de *peur* (EU : $M=3.95$; FR : $M=5.15$) et de *contrainte* (EU : $M=4.67$; FR : $M=5.68$), sont plutôt du côté de la description d'un état d'action. Ils marquent davantage le fait que le soldat national français soit « plus » contraint et traumatisé que les soldats des autres pays. Dans la même mouvance, l'état d'être *victime* (EU : $M=4.87$; FR : $M=5.55$) et/ou *héros* (EU : $M=4.26$; FR : $M=4.77$) induirait l'idée que notre lien avec l'évènement polarise notre image du soldat de notre propre pays. Tout cela accentué par la qualification de *guerre absurde* (EU : $M=3.89$; FR : $M=4.73$) en particulier pour les réponses de l'échantillon national.

Pour finir cette analyse descriptive de l'échelle représentationnelle, il serait bon de souligner le seul item dont les scores entre l'Europe et la France ayant une tendance inversée du reste des résultats : *un sens à la guerre* (EU : $M=3.55$; FR : $M=3.03$). En vérité,

cette affirmation répond au caractère *absurde de la guerre*. La tendance est donc la même pour le *sens* donné au conflit, où l'échantillon national répond en moyenne plus négativement que l'échantillon international.

Les analyses factorielles de notre échelle vont permettre de comprendre ce rapport d'inversion entre les items.

1.3 De la représentation idéale à l'antimilitarisme

Une analyse en composantes principales (ACP) a été réalisée sur les items de l'échelle représentationnelle. Cette méthode permet une analyse factorielle à partir de plusieurs variables regroupées sur une même échelle. Les ACP, après rotation varimax de l'échelle, révèlent quel item contribue le plus à chaque axe. Le code couleur utilisé tout au long de ce type d'analyse vise à souligner les thématiques transversales d'un résultat à l'autre. Le tableau ci-dessous regroupe les items de l'échelle soumise à l'échantillon international sous trois axes :

Axe 1	Axe 2	Axe 3
Contents de combattre (,573)	Héros (,795)	Peur (,730)
Nationalistes (,479)*	Pacifistes (,598)	Contraints de se battre (,694)
Volontaires (,562)*	Patriotes (,743)	Hair les officiers (,691)
Sens à la guerre (,733)	Victimes (,616)*	Guerre absurde (,585)
Hair les ennemis (,532)	Nationalistes (,354)*	Victimes (,358)*
Guerre juste (,763)		Volontaires (-,370)*
Guerre légitime (,767)	* items présents dans un autre axe	

Tableau 5 – ACP de l'Échelle de représentation « soldat de mon pays » Questionnaire international (N=2251)
70,3% – Alpha ,661

Le premier axe correspond à la « *représentation idéale du guerrier* », telle une conception académique, l'image du militaire qui obéit aux ordres, et est heureux d'aller au combat. Le *sens de la guerre* est surinvesti, tout comme les notions de *guerre juste* et *légitime*.

Tout comme l'axe 2, symbolisé par le *héros* qui est aussi une *victime patriote* et *pacifiste*, ce qui nous amène vers un thème tout aussi idéal, mais centré sur la « *représentation d'un modèle fictionnel* », sans doute inspiré par nos conceptions contemporaines. La conception plus profonde d'une figure héroïque aimant son pays, mais chargée par des valeurs morales pacifistes.

Enfin, l'axe 3 « *antimilitariste* » représente le soldat qui a *peur*, qui est *contraint de combattre* (item *volontaire* en score négatif) et a une *haine* prononcée envers les figures d'autorités. C'est l'antinomie du héros à proprement parler. Cet axe illustre la

représentation actuelle du conflit, où le souvenir du soldat ne passe pas par sa glorification, mais par sa fragilité et son humanité.

Du côté de l'échantillon français (cf. *Tableau 6*), l'ACP nous indique une classification en quatre axes. Contrairement à l'analyse précédente, nous nous rendons compte que les axes sont moins exclusifs les uns des autres. C'est-à-dire que nous retrouvons les mêmes items dans plusieurs axes. Ainsi, la représentation du soldat du point de vue français se veut plus subtile et complexe.

Tout comme l'analyse transnationale, nous relevons également que le soldat est largement dépeint comme un combattant justifiant et légitimant le conflit. Nous pouvons nommer cet axe 1 « *représentation idéale du guerrier* » puisqu'il ne remet pas en question le bien-fondé du conflit (items *guerre absurde* et *pacifiste* en négatif).

L'axe 2 « *soumission* » se rapproche de l'axe « *antimilitariste* ». Le surinvestissement des items de *contrainte* et de *peur*, et les scores négatifs de *volontaire* et *content de combattre* nous indiquent le caractère captif du soldat. En ce sens, nous pouvons envisager une appellation du registre de l'emprisonnement ou de la servitude soulignant le désaccord du soldat avec sa condition.

L'axe 3 regroupe les items illustrant un *héros patriote et nationaliste*, mais vaguement *volontaire* et *pacifiste*. Nous définissons cet axe « *résistant* » pour souligner la double casquette du héros patriotique voulant se défendre contre l'oppression dans une finalité de paix.

Enfin, le dernier axe regroupe les qualificatifs de l'« *insoumis* ». L'axe 4 répond en miroir à l'axe 2. Le soldat *haït ses ennemis*, mais surtout *ses propres officiers*, tout en soulignant *l'absurdité de la guerre*.

Intéressons-nous une nouvelle fois aux scores de l'item « *contents de combattre* » présent dans les quatre axes. Une particularité des résultats français, où il est difficile de concevoir un soldat pouvant éprouver du plaisir à aller au combat. Cette tension est aussi perceptible dans l'axe 3 où certains items peuvent paraître contradictoires (*pacifistes* et *volontaires*). Ainsi, il se dessine un soldat français poussé par une volonté de quiétude et de paix qui se voit être obligé de prendre les armes pour défendre son pays, sans quoi l'occupation et la défaite seraient inévitables. À la différence des résultats transnationaux où la catégorisation est plus simple et détachée du contexte particulier de l'occupation allemande sur le territoire français.

Axe 1	Axe 2	Axe 3	Axe 4
Contents de combattre (,307)* Volontaires (,274)* Sens à la guerre (,638) Haïr les ennemis (,385)* Guerre absurde (-,629)* Guerre juste (,840) Guerre légitime (,807) Pacifistes (-,288)	Contents de combattre (-,478)* Contraints de combattre (,746) Peur (,733) Victimes (,661) Volontaires (-,558)*	Contents de combattre (,286)* Héros (,751) Nationalistes (,620) Patriotes (,773) Pacifistes (,331)* Volontaires (,348)*	Contents de combattre (,147)* Haïr les ennemis (,528)* Haïr les officiers (,860) Guerre absurde (,326)*
<i>* items présents dans un autre axe</i>			

Tableau 6 – ACP de l'Échelle de représentation « soldat de mon pays » Questionnaire national (N=817)

55,1% – Alpha ,520

2. L'émotion du passé

Nous avons jusqu'à présent porté notre attention sur des résultats définissant le conflit et le soldat de 14-18 grâce à des attributs contextualisés renvoyant à des dimensions belligérantes, politiques ou morales. Nous avons commencé à constater qu'un semblant de jugement de valeur émerge de manière généralisée entre les échantillons internationaux et nationaux. Cela nous conduit donc à nous intéresser dès maintenant aux résultats issus de l'échelle d'émotion.

2.1 Les émotions envers le soldat de mon pays

Notre but étant toujours de dessiner une première tendance, la *figure 8* présente les moyennes de l'ensemble des réponses des échelles émotionnelles internationales (N=2574) et nationales (N=1145)²⁴. Nous observons une tendance de définition du soldat de *son propre pays* en cohérence entre les deux modalités. Pour plus de lisibilité, les items ont aussi été classés en miroir avec son opposé théorique, c'est-à-dire que nous considérons les items tels que *fierté* opposée à *honte*, *admiration* opposée à *mépris*, *empathie* opposée à *indifférence*, etc. Ainsi, nous voyons plus facilement les émotions allant de pair et repérons plus aisément les items inversés.

Nous commencerons par mettre l'accent sur les similitudes de scores entre les deux modalités avant de commenter point par point les items dont les moyennes ne concordent pas. Sur les 20 items d'émotion, nous remarquons une nette proximité entre les deux tracés. Il est intéressant de souligner ce sont pour la plupart les items majoritairement avec un score bas : *joie* (EU : $M=2.21$; FR : $M=1.96$), *envie* (EU : $M=1.47$; FR : $M=1.57$), *mépris* (EU : $M=1.7$; FR : $M=1.4$), *honte* (EU : $M=1.86$; FR : $M=1.81$), *dégoût* (EU : $M=1.76$; FR : $M=1.56$), *haine* (EU : $M=1.51$; FR : $M=1.33$). Le désaccord total est unanime avec ces émotions renvoyant à une image moralisatrice du soldat. Comme s'il existe une norme émotionnelle vis-à-vis de l'objet. C'est en regardant les moyennes les plus élevées que nous pouvons en déduire les émotions socialement valorisées.

²⁴ L'ensemble des données présentées ci-après sont significatives au test Shapiro-Wilk ($p<0.000$).

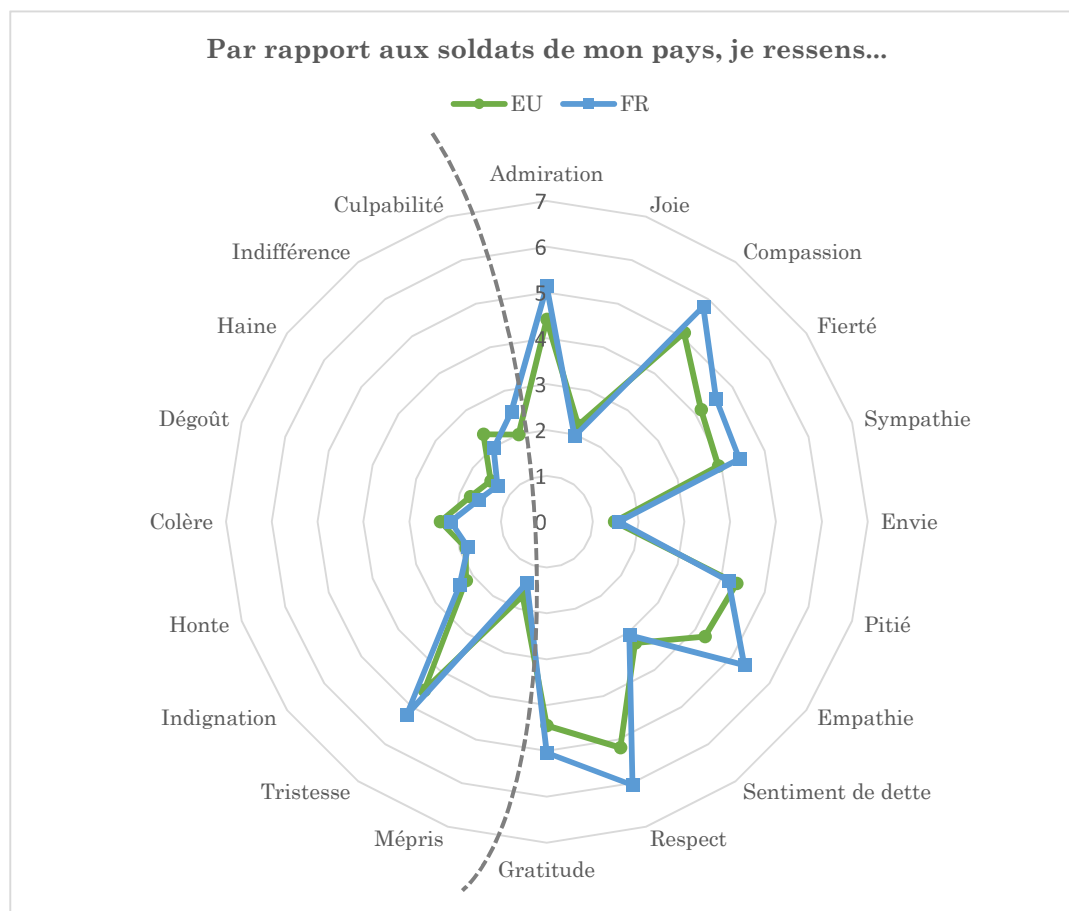


Figure 8 – Moyennes descriptives de l'Échelle émotionnelle

Paradoxalement, nous retrouvons les scores les plus élevés au sein des légers dissensus entre les réponses internationales et nationales. Une fois encore, ce sont les données françaises qui scorent systématiquement de manière plus forte par rapport à leurs homologues européens. Mais la tendance est la même, c'est-à-dire que la *compassion*, la *fierté*, l'*empathie*, le *respect* et la *gratitude* sont des émotions illustrant un sentiment communément partagé lié au souvenir du soldat de 14-18. Nous pensons que la moyenne attribuée à la *sympathie* marque une certaine retenue de la part des répondants internationaux.

Notons cependant les cas particuliers de la *pitié* (EU : $M=4.35$; FR : $M=4.17$) et du *sentiment de dette* (EU : $M=3.27$; FR : $M=3.06$). Le sentiment de *pitié* est mutuellement partagé par les deux populations, bien que ces scores soient au-dessus de la moyenne (contrairement à ce que nous avons souligné ci-avant). Pour ce qui est du *sentiment de dette*, le score moyen nous questionne sur l'émotion qu'évoque le comportement de ce soldat. Que lui devons-

nous ? Cela nous renvoie à notre condition actuelle, à savoir si notre manière de vivre aujourd'hui dépend entièrement de ces événements passés.

Nous remarquons que les moyennes de certains items ont une tendance inversée (*haine, dégoût, colère*). Nous avons précisé que l'échantillon national score de manière plus élevée sur les items dits *positifs*. Il est donc logique d'observer une inversion de cette ligne sur les items *négatifs*. Une nouvelle fois, les analyses factorielles de l'échelle émotionnelle vont nous donner la possibilité de comprendre ce rapport d'inversion entre les items.

<i>items</i>	<i>M=</i>	<i>N=</i>	<i>p<</i>	<i>SD=</i>	<i>M=</i>	<i>N=</i>	<i>p<</i>	<i>SD=</i>
Compassion	5.09	2574	.000	1.751	5.8	1145	.000	1.801
Fierté	4.16	2573	.000	2.126	4.56	1140	.000	2.071
Sympathie	3.93	2570	.000	1.991	4.42	1138	.000	1.794
Empathie	4.26	2558	.000	1.953	5.32	1136	.000	1.688
Respect	5.18	2574	.000	1.866	6.04	1142	.000	1.392
Gratitude	4.45	2568	.000	2.099	5.04	1139	.000	1.889
<i>modalités</i>	Internationale				Nationale			

Tableau 7 – Différences de scores de l'Échelle émotionnelle entre EU et FR

2.2 Entre l'empathie et la dépréciation

Une ACP a été réalisée sur les items pour repérer les regroupements thématiques. Nous constatons que trois axes composent cette échelle d'émotion internationale à propos des soldats de leur pays (cf. *Tableau 8*). Le premier axe composé de *l'admiration*, la *fierté*, la *gratitude*, la *joie*, pour les scores les plus forts, peut être catégorisé comme « *sentiments positifs* » envers les soldats. C'est-à-dire que le rapport émotionnel que nous avons auprès de cette figure reste dans le domaine du bien-être, de l'attraction et du lien.

Alors que l'axe 2 s'apparente aux « *sentiments négatifs* », mêlant des émotions telles que la *colère*, le *mépris*, le *dégoût*, la *haine* ou encore la *honte*. Cet axe est une mise à distance conflictuelle de l'objet, lié à un jugement moral fort (*indignation*, *culpabilité*, *honte*). L'*envie* présente dans les deux premiers axes questionne sur la nature de ce sentiment. *Avoir envie* de quelque chose renvoie à une première dimension dynamique de désirabilité (positivement valorisée), mais *envier* quant à lui se place du côté de la jalousie et de la convoitise (négativement perçue).

Enfin, le troisième axe est caractérisé par des items à la fois de la *compassion*, de la *pitié*, de la *tristesse*. L'indice le plus marquant dans cet axe est l'*indifférence* dont le score est négatif. C'est-à-dire que ce sont des « *sentiments empathiques* », liés au partage social des émotions rassemblées dans cet axe.

Axe 1	Axe 2	Axe 3
Admiration (,707)* Envie (,513)* Gratitude (,748) Joie (,758) Sentiment de dette (,695) Fierté (,785) Respect (,595)* Sympathie (,658)*	Colère (,716) Mépris (,803) Dégoût (,784) Culpabilité (,489) Haine (,787) Indignation (,677) Honte (,745) Envie (,339)*	Compassion (,754) Empathie (,599) Pitié (,716) Tristesse (,725) Respect (,556)* Admiration (,402)* Sympathie (,439)* Indifférence (-,390)
* items présents dans un autre axe		

Tableau 8 – ACP de Échelle émotionnelle « soldat de mon pays » Questionnaire international (N=2490)
77,8% – Alpha ,797

L'ACP de l'échelle émotionnelle concernant la population nationale est également distribuée en trois axes (cf. *Tableau 9*). Le même code couleur différenciant chaque axe a été gardé afin de souligner les similitudes entre l'analyse précédente et celle-ci. Nous retrouvons donc un premier axe coloré par les mêmes items : *admiration*, *gratitude*, *joie*, *sentiment de dette*, *fierté*, *respect*, pour les scores les plus élevés. Nous reprenons logiquement le même intitulé défini précédemment : « *sentiments positifs* ».

Concernant le second axe, la *colère*, le *mépris*, le *dégoût*, la *haine* et la *honte* sont aussi présents. Soulignons par contre la disparition de l'item *envie* remplacé par l'*indifférence*. Ainsi, le détachement est accentué dans ce lot de « *sentiments négatifs* ».

Dans le troisième axe, outre la *compassion*, l'*empathie*, la *pitié* et la *tristesse*, nous remarquons la présence de l'*indignation* venant nuancer le score négatif de l'*indifférence*. Ainsi, ce que nous attribuons aux sentiments empathiques tend légèrement vers une connotation plus « *moralisatrice* ».

Pour finir, notre intérêt va se porter sur la *culpabilité*. Cet item se retrouve dans les trois axes d'analyses avec des scores proches. Il apparaîtrait donc que le sentiment de culpabilité soit une émotion s'adaptant aux contextes d'évocation de l'objet.

Axe 1	Axe 2	Axe 3
Admiration (,751) Envie (,572) Gratitude (,754) Culpabilité (,344)* Joie (,659) Sentiment de dette (,654) Fierté (,811) Respect (,665) Sympathie (,583)*	Colère (,616) Mépris (,741) Dégoût (,746) Culpabilité (,348)* Haine (,661) Indifférence (,302)* Indignation (,517)* Honte (,649)	Compassion (,681) Empathie (,646) Pitié (,632) Culpabilité (,256)* Tristesse (,691) Indifférence (-,434)* Indignation (,379)* Sympathie (,376)*
* items présents dans un autre axe		

Tableau 9 – ACP de l'Échelle émotionnelle « soldat de mon pays » – Questionnaire national (N=1022)
69% – Alpha ,765

3. *Un ennemi pas comme les autres*

Nous avons décrit une tendance générale et pratiquement unanime de représenter le soldat. Pourtant, nous avons également souligné la présence sporadique de certains détails nous portant à croire qu'une distinction est possible sur le même objet selon la variation d'une modalité bien particulière.

Dans une situation de guerre, le soldat ne combat jamais seul, faisant partie intégrante d'une armée, la pluralité des *troopers* est implicite. Mais surtout, il semble difficile de dépeindre une entité, tel que le soldat, sans spécifier sa propre *némésis*. Un soldat n'est soldat que par l'existence d'un ennemi. Sans ennemi, aucune nécessité de se défendre et donc de recourir à la force militaire. Sans cible ennemie, le conflit n'a même pas lieu d'être. Nous l'avons vu dans les résultats lexicométriques d'associations de mots de l'échantillon français, que l'*Allemagne*, les *Allemands* et le couple *France-Allemagne* composent les classes. En ce sens, la dénomination ennemie n'est pas clairement explicite, mais transparaît dans ce rapport d'opposition à l'autre nation. L'intérêt d'une telle comparaison entre « *soldat de mon propre pays* » et « *soldat ennemi* » est un moyen d'observer une possible différence de considération (émotionnelle et représentationnelle) entre ces deux objets.

Dans la continuité des parties précédentes, nous allons présenter les résultats issus des analyses descriptives concernant les deux échelles, sans oublier de détailler les données obtenues par les ACP.

3.1 *La représentation du soldat des pays ennemis*

Nous avons fait le choix de laisser visibles les tracés précédents (réponses internationales et nationales sur le *soldat de mon pays*) afin de mettre en parallèle les possibles différences et similitudes entre les résultats. À partir de cela, nous pourrions mieux expliquer certaines tendances. Nous constatons que les scores décrivant la représentation de l'ennemi (EU, N=2292 ; FR, N=902) suivent de manière générale la même courbe que son rival (cf. *Figure 9*)²⁵. En d'autres termes, nous observons une cohérence dans les réponses. Les moyennes des items *contents de combattre* (soldat FR : $M=2.66$; ennemi FR : $M=2.92$), *volontaires* (soldat FR : $M=3.03$; ennemi FR : $M=3.21$), *patriotes* (soldat FR : $M=5.15$; ennemi FR : $M=4.88$), *pacifistes* (soldat FR : $M=3.32$; ennemi FR : $M=3.06$), *haïr les officiers* (soldat FR : $M=3.66$; ennemi FR : $M=3.61$) et *haïr les ennemis* (soldat FR : $M=4.01$; ennemi FR : $M=4.25$) sont très proches. En effet, nous

²⁵ L'ensemble des données présentées ici sont toutes significatives au test Shapiro-Wilk ($p<0.000$).

pouvons avancer l'idée que ces items marquent des motivations communes n'affectant pas la justification du conflit. Ce sont des caractéristiques permettant de définir les qualités (attendues ou non) d'un soldat de la PGM, sans distinction d'appartenance groupale.

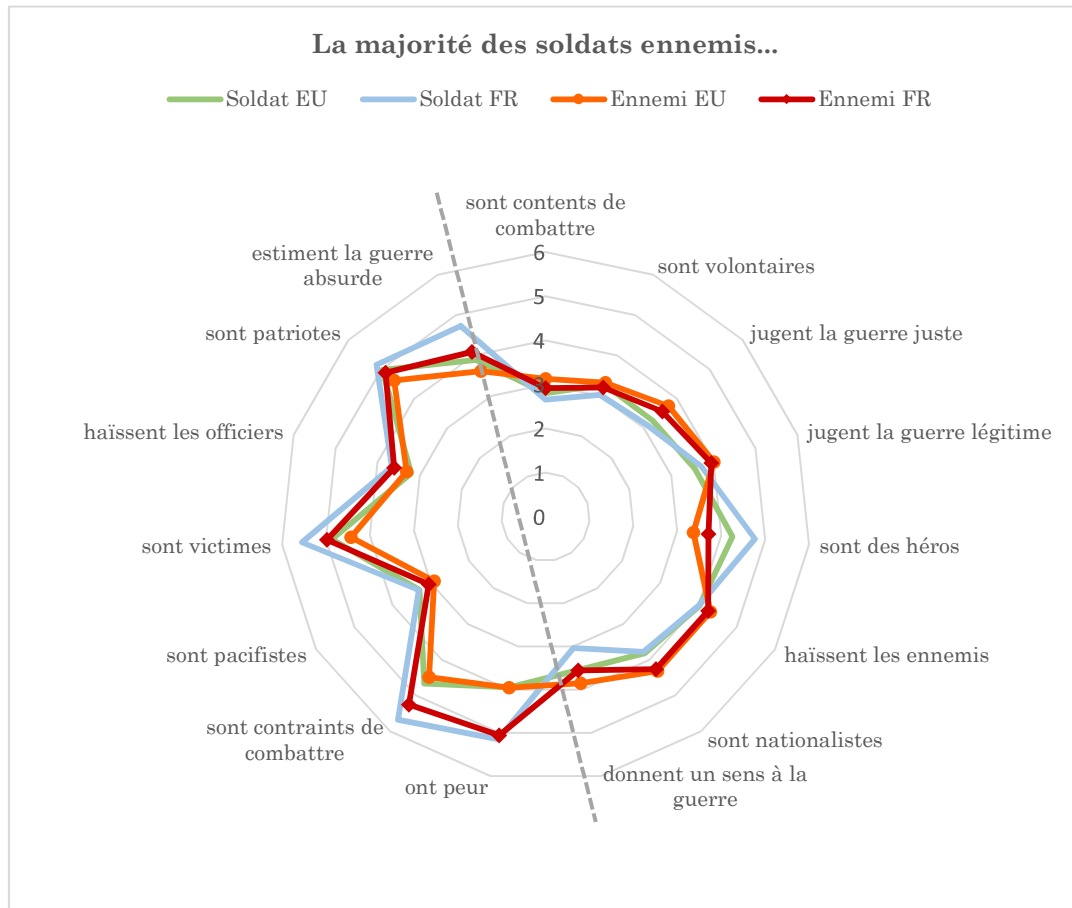


Figure 9 – Moyennes descriptives de l'Échelle de représentation « soldat ennemi »

Par contre, concernant les items détaillés dans le *tableau 10*, nous constatons des différences de scores nous interrogeant sur la signification de celles-ci. Nous allons d'abord souligner les différences de scores entre l'objet soldat *versus* ennemi, puis nous nous intéresserons aux écarts de moyenne entre les échantillons internationaux et nationaux. Au sujet de l'attribut *héros*, nous constatons que les scores *ennemis* sont plus bas d'un point systématiquement par rapport à la référence *soldat* dans la même appartenance groupale. Les soldats ennemis sont donc considérés comme moins héroïques que leurs rivaux. L'aspect de *contrainte* et d'*absurdité* de la guerre suit la même tendance, mais avec seulement un décalage d'un demi-point. L'*ennemi* est quasiment aussi contraint et considère la guerre tout aussi absurde que ses adversaires. Pour les items *nationalistes* et *donner du sens à la guerre*, la même logique est observée avec un écart d'un demi-point,

mais cette fois-ci les courbes sont inversées. C'est-à-dire que les scores des *ennemis* montrent un taux plus élevé de *nationalisme* que pour les *soldats*. Sans doute une manière de justifier les raisons politiques pour lesquels ce soldat ennemi se bat. Même si la différence reste inférieure ou égale à un point, cela signifie que le soldat ennemi est envisagé comme étant moins héroïque et plus nationaliste que ses adversaires. Par contre, la *peur* est un cas particulier. Nous notons que cet item est scoré dans chaque modalité de la même manière pour le *soldat de mon pays* et l'*ennemi*. Il y a une sorte de rapport égalitaire face à la peur dans cette situation de conflit. Le degré de frayeur entre les échantillons internationaux et nationaux a un écart d'un point. Pour résumer, du point de vue français, le poilu et son ennemi sont autant effrayés l'un que l'autre.

<i>items</i>	<i>M</i>	<i>N</i>	<i>SD</i>	<i>M</i>	<i>N</i>	<i>SD</i>	<i>M</i>	<i>N</i>	<i>SD</i>	<i>M</i>	<i>N</i>	<i>SD</i>
Héros	4.26	2602	1.840	4.77	934	1.848	3.37	2290	1.535	3.71	901	1.857
Sens à la guerre	3.55	2605	1.632	3.03	930	1.586	3.85	2484	1.756	3.56	903	1.625
Peur	3.95	2608	1.802	5.15	936	1.622	3.96	2292	1.767	5.06	902	1.762
Contraints de combattre	4.67	2604	1.696	5.68	935	1.408	4.49	2290	1.556	5.26	903	1.604
Nationalistes	3.82	2604	1.651	3.78	933	1.676	4.32	2292	1.540	4.26	900	1.746
Guerre absurde	3.89	2607	1.595	4.73	930	1.536	3.61	2481	1.494	4.09	903	1.606
<i>modalités</i>	Soldat EU			Soldat FR			Ennemi EU			Ennemi FR		

Tableau 10 – Différences de scores de l'Échelle de représentation entre « soldat de mon pays et ennemi »

3.2 Un guerrier et un citoyen

Les ACP de l'échelle de représentation du soldat ennemi vont nous permettre de mettre l'accent sur les variables qui contribuent le plus à chaque axe. Pour rappel, le code couleur utilisé sur les précédentes analyses factorielles est gardé afin de maintenir une cohérence dans les axes analysés sur l'ensemble des modalités et souligner les thématiques transversales. Le *tableau 11* regroupe les items de l'échelle soumise à la population internationale sous quatre axes.

Nous retrouvons majoritairement la même catégorisation que lors de l'analyse concernant le *soldat*. Pourtant, contrairement à celle-ci, l'émergence d'un axe supplémentaire dévoile une facette plus complexe.

L'axe 1 reste composé des mêmes caractéristiques définissant la « *représentation idéale du guerrier* ». Le soldat est *content* de se battre, il est *volontaire* et trouve un *sens* et une *légitimité* au conflit. Il *haït ses ennemis* selon toute attente envers n'importe quel bon soldat, et ne remet pas en question les ordres qu'on lui donne.

Alors que l'axe 2 s'inscrit dans une mouvance « *antimilitariste* ». Il est caractérisé par les mêmes items présents dans l'axe 3 de l'ACP de l'échelle du *soldat*. C'est-à-dire que la *peur*, la *contrainte* et la *haine de ses supérieurs* soulignent la contradiction avec les attentes d'un bon soldat ennemi. Mais surtout les items *victime* et *guerre absurde*, également présents dans d'autres axes, soulignent en partie les similitudes entre le *soldat de son propre pays* et l'*ennemi*. Et pourquoi pas tendre vers une humanisation de l'ennemi.

L'axe anciennement intitulé « *représentation d'un modèle fictionnel* », en début de chapitre, se divise ici en deux catégories (axe 3 et 4) : d'un côté nous trouvons la figure du « *soldat réfléchi* », voire antinomique avec l'axe 1, mais moralement plus valorisé. C'est un *héros pacifiste* apatride subissant les événements qui l'entoure tout en ayant un avis négatif sur ses officiers.

Dans le dernier axe, « *l'âme citoyenne* » reflète le *patriotisme* du soldat qui défend les couleurs de sa nation. C'est sans doute en ce sens qu'il est également *victime* et *héros*, puisqu'il maintient ses propres convictions politiques.

Axe 1	Axe 2	Axe 3	Axe 4
Contents de combattre (,690) Volontaires (,677) Sens à la guerre (,772) Haïr les ennemis (,643) Guerre juste (,773) Guerre légitime (,723) Nationalistes (,499)*	Peur (,745) Contraints (,754) Haïr des officiers (,638)* Guerre absurde (,545)* Victimes (,381)*	Héros (,687)* Pacifistes (,744) Guerre absurde (,470)* Victimes (,337)* Haïr les officiers (,318)*	Nationalistes (,552)* Patriotes (,774) Victimes (,463) Héros (,414)*
* items présents dans un autre axe			

Tableau 11 – ACP de l'Échelle de représentation « *soldat ennemi* » Questionnaire international (N=2147)

67,1% – Alpha ,676

Pourrions-nous y voir une représentation du soldat ennemi plus complexe, où l'attribution du statut de héros pacifiste se voit être incompatible avec l'image du patriote nationaliste, inévitablement rattaché à une nation ennemie. L'analyse de l'échelle concernant la population française rend compte d'une tout autre configuration des items. Bien que les classes soient similaires au premier abord, il est intéressant de remarquer que certains éléments passent d'une composante à l'autre entre les échantillons internationaux et nationaux. Plus précisément, dans l'axe 1 nous retrouvons cette sorte de stabilité commune à l'ensemble des ACP réalisées sur cette échelle. La « *représentation idéale du guerrier* » est marquée par la justification du conflit (*guerre légitime, juste et qui a du sens*, sans oublier l'*absurdité* en score négatif). Le soldat est *volontaire* et *content* de se battre, accentué par le pacifisme en score négatif.

Contrairement à l'axe 2 où « *l'antimilitarisme* » marque l'autre facette de cet ennemi, avec un nombre important d'items en négatif (*contents*, *volontaires*, *sens*, *légitimité* et *justesse* de la guerre). C'est-à-dire que cet axe renvoie à une dimension forcée de l'ennemi n'ayant pas d'autre choix que de combattre le *soldat de notre propre pays*. Les qualificatifs de *peur* et de *victime* humanisent une nouvelle fois cet ennemi.

Les axes 3 et 4 sont constitués différemment. D'abord, les items *pacifiste* et *haïr les officiers* vont dans le même sens que l'antimilitarisme. Pourtant, l'association de *victime* et d'*absurdité* tend l'axe 3 vers une « *vision critique* ». Comme si le soldat ennemi était forcé d'aller au front. Enfin, les qualificatifs de *héros* et *patriote* sont associés à l'axe 4. Nous retrouvons cet idéal d'un soldat ennemi héroïque qui aime son pays. Les termes comme *haïr les ennemis* et *nationaliste* ont un score moins élevé, mais soulignent un jugement vis-à-vis de la nature de l'ennemi. C'est une sorte de « *propagande* » visant à expliquer son comportement ou sa motivation faisant le lien avec les attributs de l'axe 1.

Axe 1	Axe 2	Axe 3	Axe 4
Contents de combattre (,485)* Volontaires (,467)* Sens à la guerre (,710)* Haïr les ennemis (,784) Guerre absurde (-,386)* Guerre juste (,770)* Guerre légitime (,747)* Pacifistes (-,243)* Nationalistes (,512)*	Contents de combattre (-,583)* Contraints de combattre (,798) Peur (,741) Victimes (,483)* Volontaires (-,624)* Sens à la guerre (-,324)* Guerre juste (-,312)* Guerre légitime (-,242)*	Pacifistes (,614)* Victimes (,456)* Haïr les officiers (,754) Guerre absurde (,561)*	Patriotes (,732) Haïr les ennemis (,502)* Nationalistes (,572)* Héros (,671)
* items présents dans un autre axe			

Tableau 12 – ACP de l'Échelle de représentation « soldat ennemi » Questionnaire national (N=792)

53,4% – Alpha ,597

Afin de mieux cerner l'image de l'ennemi à travers les attributs qui le caractérisent jusqu'à présent, nous allons nous intéresser aux résultats de l'échelle émotionnelle. Grâce à ces moyennes, nous pourrions affiner la représentation du soldat *ennemi* en comparaison avec le *soldat de mon propre pays*, et ainsi comprendre si ce sont les mêmes caractéristiques qui peuvent qualifier ces deux figures rivales.

3.3 L'émotion que suscite le soldat ennemi

En nous basant sur les moyennes de scores que nous avons décrites dans la partie précédente, nous allons expliquer les résultats de l'échelle émotionnelle concernant le soldat ennemi du point de vue transnational (N=2570) et national (N=1105). Si nous prenons les items de *fierté* (soldat FR : $M=4.56$; ennemi FR : $M=1.8$), de *respect* (soldat FR : $M=6.04$; ennemi FR : $M=4.16$), de *sympathie* (soldat EU : $M=3.93$; ennemi EU : $M=2.38$), d'*admiration* (soldat FR : $M=5.13$; ennemi FR : $M=3.16$), de *gratitude* (soldat EU : $M=4.45$; ennemi EU : $M=1.62$) et de *sentiment de dette* (soldat EU : $M=3.27$; ennemi EU : $M=1.61$), nous observons une nette différence de score. Ce sont autant d'émotions en contradiction et systématiquement avec un score plus faible que les moyennes concernant le *soldat de mon propre pays* (cf. Figure 10)²⁶.

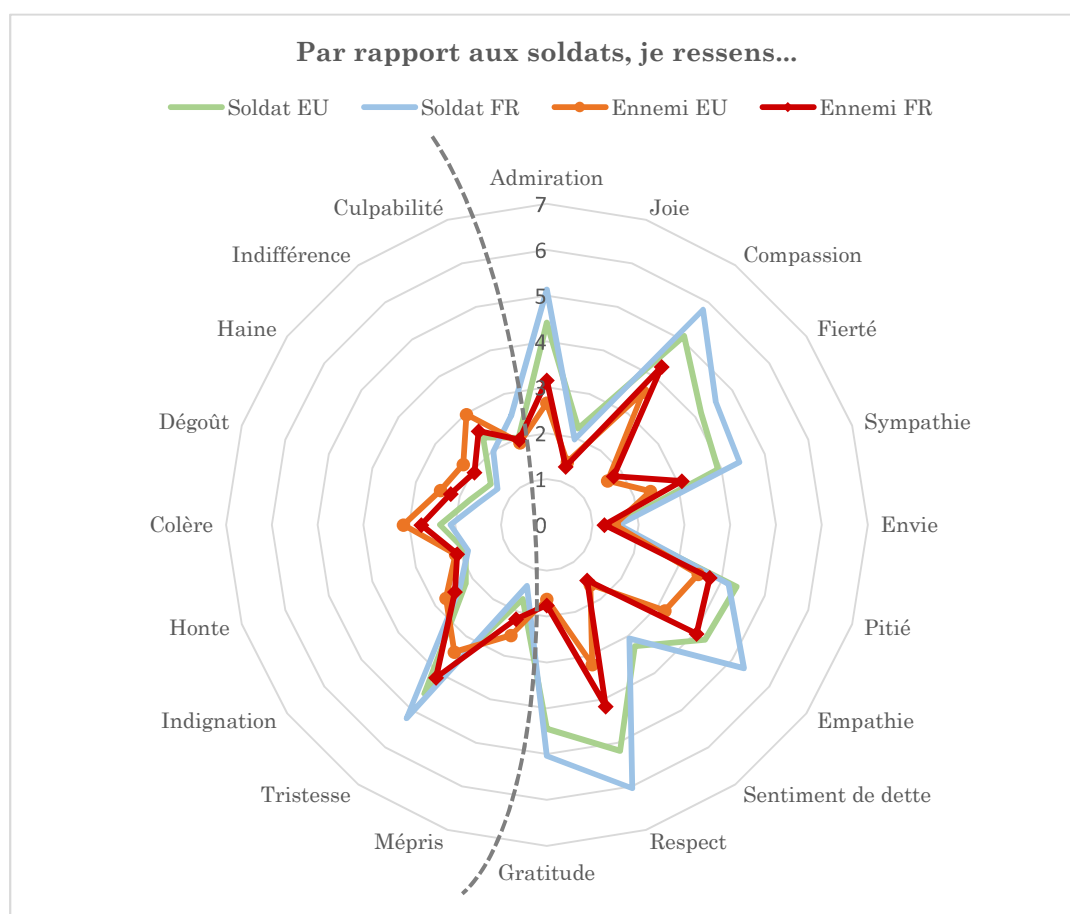


Figure 10 – Moyennes descriptives de l'Échelle émotionnelle « soldat ennemi »

²⁶ L'ensemble des données présentées ici sont toutes significatives au test Shapiro-Wilk ($p < 0.000$).

Nous constatons une franche volonté de marquer la différence entre ces deux figures. L'absence totale de *fierté*, de *gratitude* et de *sentiment de dette* souligne une rancœur lourde de sens renvoyant à la responsabilité du conflit, et nécessairement des pertes occasionnées. Malgré cela, l'*admiration*, la *compassion*, la *sympathie*, et entre autres le *respect* viennent nuancer la rancune avec des scores moyens (proche de $M=3.5$). C'est-à-dire que nous pouvons envisager une prise en considération du contexte difficile venant atténuer la sévérité de certaines réponses.

Nous mettons en lumière dans le *tableau 13* les données dont la tendance est inversée ou égale par rapport aux moyennes du *soldat de mon propre pays*. Contrairement à ce que nous avons développé plus haut, ces items marquent un lien plus ou moins égalitaire entre les modalités. Avec des résultats tels que l'*envie*, nous observons une égalité parfaite entre les quatre scores, dont les taux se révèlent être très bas. Il y a un accord absolu sur le fait de n'envier personne, que ce soit le soldat ou son ennemi. Alors qu'avec les autres items : *mépris*, *indignation*, *honte*, *colère*, *dégoût*, *haine*, *indifférence* nous nous retrouvons dans une inversion des moyennes selon les scores initiaux. En effet, les moyennes sont supérieures, même si l'écart reste léger, avec les scores internationaux et nationaux du *soldat*. Toute proportion gardée (les moyennes ne dépassent pas $M=3.13$), l'intérêt se situe réellement non pas dans la valeur des moyennes, mais dans leur comparaison avec le *soldat*. Par exemple, la *haine* et la *colère* ont des écarts oscillant entre .60 et .75 entre les deux modalités. Cela signifie que les sentiments d'animosités envers l'ennemi sont plus prononcés. Si nous allons plus loin, c'est une manière de déresponsabiliser le *soldat de mon propre pays* face à un *ennemi* fautif de l'évènement.

<i>items</i>	<i>M</i>	<i>N</i>	<i>SD</i>	<i>M</i>	<i>N</i>	<i>SD</i>	<i>M</i>	<i>N</i>	<i>SD</i>	<i>M</i>	<i>N</i>	<i>SD</i>
Envie	1.47	2561	1.103	1.57	1136	1.178	1.47	2562	1.074	1.26	1102	.824
Mépris	1.70	2568	1.217	1.40	1136	.947	2.53	2570	1.763	2.16	1101	1.679
Indignation	2.18	2560	1.680	2.35	1134	1.872	2.72	2563	1.838	2.48	1103	1.858
Honte	1.86	2563	1.399	1.81	1137	1.388	2.09	2568	1.641	2.06	1102	1.712
Colère	2.33	2560	1.576	2.10	1137	1.520	3.13	2572	1.943	2.74	1105	1.943
Dégoût	1.76	2562	1.346	1.56	1137	1.151	2.44	2565	1.783	2.2	1103	1.758
Haine	1.51	2562	1.128	1.33	1137	.916	2.25	2562	1.672	1.95	1103	1.625
Indifférence	2.36	2562	1.696	1.98	1138	1.563	2.98	2567	1.902	2.53	1103	1.845
<i>modalités</i>	Soldat EU			Soldat FR			Ennemi EU			Ennemi FR		

Tableau 13 – Différences de scores de l'Échelle émotionnelle entre « soldat de mon pays et ennemi »

Enfin, il est essentiel de souligner une nouvelle fois les faibles scores et le peu d'écart de moyenne entre chaque modalité concernant ces items du *tableau 13*. L'idée générale serait de mettre sur un pied d'égalité le *soldat* et l'*ennemi* dans l'horreur de la guerre. La valence principalement négative des émotions concernées nous montre bien un ressentiment moindre vis-à-vis des acteurs du conflit. Pour mieux comprendre ces résultats, nous allons passer aux analyses en composantes principales de l'échelle émotionnelle sur l'ennemi.

3.4 Un souvenir à deux vitesses

L'ACP sur cette même échelle a été effectuée pour tester la modalité *soldat ennemi* sur les sentiments que peuvent éprouver les participants à propos de la PGM (cf. *Tableau 14*).

Trois axes émergent : le premier est constitué par les « *sentiments négatifs* ». La *colère*, le *mépris*, le *dégoût* et la *haine* sont les principales émotions colorant cet axe. Nous retrouvons ici l'animosité sans équivoque déjà évoquée envers l'ennemi. Nous pouvons même faire un lien avec les discours propagandistes qui avaient pour but d'attiser spécifiquement ces types d'émotions.

L'axe 2 s'inscrit dans une dynamique que nous résumerons par « *sentiments empathiques* ». Avec la *compassion*, la *pitié*, le *respect* et la *tristesse*, cet axe met l'accent sur la compréhension de la souffrance subie par l'ennemi. Le plan humain est mis en avant, le soldat ennemi est considéré sur un pied d'égalité avec n'importe quel soldat.

Puis le troisième axe regroupe davantage tous les items se référant au partage émotionnel. La « *reconnaissance* » est colorée par l'*envie*, la *gratitude*, la *joie*, le *sentiment de dette*, etc. Nous retrouvons le point de vue actuel sur un ennemi qui n'en est plus un, un regard sur le passé absent de toute animosité.

Axe 1	Axe 2	Axe 3
Colère (,819) Mépris (,841) Dégoût (,832) Haine (,799) Indignation (,757) Honte (,627)	Admiration (,513)* Compassion (,820) Empathie (,709) Pitié (,802) Respect (,679) Tristesse (,749) Sympathie (,569)* Indifférence (-,260)	Envie (,626) Gratitude (,803) Culpabilité (,422) Joie (,803) Sentiment de dette (,712) Fierté (,799) Admiration (,430)* Sympathie (,489)*
* items présents dans un autre axe		

Tableau 14 – ACP de l'Échelle émotionnelle « soldat ennemi » Questionnaire international (N=2491)

77,8% – Alpha ,806

Comparativement aux analyses réalisées sur la modalité *soldat*, nous constatons par ailleurs, le déplacement des émotions telles que l'*admiration* ou la *culpabilité* entre les deux échelles. L'*admiration* toujours au premier plan de l'axe 2 est également présente dans l'axe 3. La *culpabilité* qui était initialement visible avec les « *sentiments négatifs* », fait maintenant partie du troisième axe. Alors que l'*indifférence* (en score négatif) dans l'axe 3 rejoint l'axe 2. En d'autres termes, l'axe « *sentiments négatifs* », se détache de tout remords. Alors que l'axe « *sentiments empathiques* », tout comme l'axe 3 « *reconnaissance* », se situent plutôt vers un aspect social, ou relationnel. À comprendre comme là où le passé joue un rôle dynamique, équivalent à un élan vers l'autre, lié aux sentiments actuels des événements.

Si nous nous tournons vers l'échelle assignée à l'échantillon national, où les trois axes formés par l'analyse factorielle proposent un panel légèrement plus nuancé que l'international. En vérité, la majorité des items présents dans chaque axe correspond aux mêmes résultats énoncés dans le *tableau 14*. C'est pourquoi nous allons principalement nous intéresser aux différences et autres changements d'emplacement qui viennent chahuter quelque peu la composition des axes. Par exemple, l'item *culpabilité* colore les trois axes, contrairement à sa seule présence initiale dans l'axe « *reconnaissance* ». Le *respect* est désormais visible dans l'axe 1 et 3. L'axe 2 « *animosité* » accueille deux nouveaux items : l'*indifférence* et la *sympathie* (en score négatif). Cela marque clairement une opposition avec les deux autres axes. De plus, les items d'*indifférence* (en score négatif) et l'*empathie* se sont déplacés comparativement aux données européennes. Nous pouvons donc intituler l'axe 1 comme « *l'indulgence* » et l'axe 3 « *l'affection* ».

Axe 1	Axe 2	Axe 3
Admiration (,514)*	Colère (,803)	Admiration (,438)*
Compassion (,818)	Mépris (,845)	Envie (,729)
Empathie (,797)	Dégoût (,842)	Gratitude (,748)
Pitié (,754)	Culpabilité (,212)*	Culpabilité (,421)*
Culpabilité (,331)*	Haine (,799)	Joie (,775)
Tristesse (,780)	Indifférence (,221)*	Sentiment de dette (,657)
Indifférence (-,307)*	Indignation (,703)	Fierté (,731)
Respect (,645)*	Honte (,661)	Respect (,327)*
Sympathie (,689)*	Sympathie (-,139)*	Sympathie (,354)*
* items présents dans un autre axe		

Tableau 15 – ACP de l'Échelle émotionnelle « *soldat ennemi* » Questionnaire national (N=989)
66,7% – Alpha ,780

Nous comprenons par ces résultats, l'apparition d'une figure plus difficile à définir que son antinomie. Associer à la fois la sympathie et le respect tout en y joignant la culpabilité peut porter à croire que l'ennemi provoque des émotions contradictoires. Nous pourrions y voir un ressentiment soulignant la responsabilité de cet ennemi dans les événements de 14-18, ou tout simplement une indifférence prononcée envers lui (*Culpabilité*, EU : $M=1.89$; FR : $M=1.95$). Retenons surtout que la présence d'items dans plusieurs axes marque une complexité du champ lexical plus prononcée (entre les axes 1 « *indulgence* » et 3 « *affection* »). Cela signifie qu'il paraît difficile de se positionner face à des émotions dites positives envers l'ennemi, alors que l'axe 2 « *animosité* » se distingue clairement du reste de l'analyse.

Résumé du chapitre 1

Les associations de mots nous ont permis d'avoir un premier aperçu de la manière dont la PGM est évoquée. Nous avons vu que les 4 classes (*Dimension éthique et épistémique*, *Enjeux géopolitiques*, *Caractéristiques concrètes* et *Appellations spécifiques*) présentent une terminologie précise sur l'évènement d'un côté, mais aussi plus générique de l'autre. Certains termes employés montrent une connaissance certaine, dont la logique est proche de l'historiographie en décrivant le déroulement du conflit. D'autres occurrences révèlent un regard plus réflexif. C'est-à-dire que nous touchons à des sphères d'ordre moral et éthique (*Conditions difficiles*, *Famille*, *Sacrifice*). De plus, l'AFC illustre parfaitement cette idée d'autonomie d'une classe regroupant un lexique plus général à propos de la guerre et pouvant correspondre à plusieurs conflits (*Mort*, *Arme*, *Sang*) et d'une autre au sujet des relations internationales (*Allemagne*, *France*, *Victoire*). Par contre les deux autres classes spécifient du fait de leurs terminologies un champ lexical décrivant la Grande Guerre. Les mots pourraient difficilement être retrouvés dans un discours n'abordant pas précisément cette guerre. En ce sens, il est possible de se demander si la présence de certains termes (*Tranchée*, *Poilus*, *Verdun*) n'est pas due à la désirabilité sociale. Lorsque nous questionnons sur la PGM, n'attendons-nous pas des expressions spécifiques ? En d'autres termes, des indicateurs nous permettant de savoir que le participant répond « correctement » et « connaît » son sujet.

Les moyennes descriptives nous ont montré une représentation du soldat au premier abord unanime, cohérente et homogène entre les réponses internationales et nationales. Ces résultats permettent de comprendre quels sont les thèmes mobilisés pour définir le soldat de 14-18. Nous avons retenu que la figure combattante du soldat (*patriotes*, *héros* et *haïr les ennemis*) est associée à celle d'un soldat moralement respectable (*victimes*, *constraints* et *guerre absurde*). En ce sens, nous notons qu'il n'est pas *content de combattre* et qu'il a même *peur*. Nous découvrons donc une représentation à deux vitesses entre des attributs typiques du lexique du guerrier héroïque associés à un champ dédié à la victimisation, voire même la soumission. Le fait que le soldat subisse la guerre renvoie certainement à l'aspect antimilitariste qui ressort dans les ACP. C'est le regard actuel du conflit qui transparait. Nous avons également repéré que certains éléments marquent de subtiles distinctions entre les représentations européennes et françaises du soldat « de mon pays », mais allant toujours selon la même logique. Les scores nationaux sont systématiquement plus polarisés que les moyennes transnationales (*peur*, *victimes*, *constraints*, *guerre absurde* et *héros*).

Avec les moyennes descriptives de la seconde échelle, nous avons pu commencer à cerner le rapport émotionnel qu'ont les participants avec l'objet. Dans cette projection de sentiment vers le passé, il apparaît que le versant empathique est très investi (*compassion, empathie, respect*). Nous notons également un jugement moral très faible traduit par les scores bas de certaines émotions négatives (*mépris, haine, dégoût*). Nous retrouvons donc ce qu'il se dessine avec la représentation précédente. L'absence totale de rancœur marque un net respect pour le *soldat de mon pays*, ainsi que de l'admiration et de la fierté. Mais cela ne provoque pas nécessairement un sentiment de dette ou un quelconque devoir vis-à-vis de lui. Mieux encore, il semblerait que nous ne soyons pas redevables puisque nous n'avons aucune responsabilité dans les événements, mais nous serions tout de même reconnaissants envers ce soldat. Nous observons aussi sur certains items des moyennes nationales plus polarisées par rapport aux réponses internationales, sans jamais entrer en contradiction.

Nous pensons que la construction imaginaire du soldat passe inévitablement par celle de l'ennemi, sans quoi il devient compliqué de situer la valence de certains attributs. Tout comme son homologue, l'ennemi subit le conflit (*peur, victimes, contraintes*). Il lui est également attribué des convictions (*nationalistes, patriotes, haïr les ennemis*) justifiant son comportement tout aussi *volontaire* que le soldat. Bien qu'il soit aussi considéré comme une victime, il est essentiel de garder à l'esprit l'écart d'héroïsme avec son adversaire. Par définition, l'ennemi serait moins héroïque et ses motivations seraient politiques (*Âme citoyenne* et *Propagande* dans les ACP). Le tracé dynamique des réponses est identique à celle du *soldat de mon pays* en comparaison avec le groupe d'appartenance (EU vs FR). Il semblerait qu'il y ait donc une structure commune liée non pas spécifiquement au soldat ou à l'ennemi, mais aux attributs destinés à définir le guerrier.

Approximativement comme le soldat, les sentiments envers l'ennemi sont modérément respectueux. Par contre, il n'en ressort aucune *sympathie* (*fierté, gratitude, sentiment de dette*). Mais cela ne veut pas dire que nous relevons un semblant d'animosité. Même si les scores de *colère, haine* et *dégoût* sont plus élevés que pour le *soldat de mon pays*, ils n'en sont pas pour autant supérieurs à la moyenne. C'est à se demander si un léger remords ne lui serait pas associé tout en étant atténué par la perspective lointaine de l'événement. De plus, la proximité des moyennes entre échantillons nous permet peut-être de déduire une construction commune de représentation de l'ennemi sans distinction d'appartenance.

Chapitre 2. Conflit entre le présent et le passé

Nous avons vu jusqu'à maintenant une représentation homogène du soldat de la PGM. À la fois dépeint comme un héros et une victime, forcé d'aller combattre. C'est une figure renvoyant des sentiments empathiques, respectueux, ne laissant pas indifférent.

Mais nous avons également souligné régulièrement que certains détails nous questionnent sur cette apparente cohérence. En effet, nous avons constaté des variations entre certains objets (*soldat de mon pays* ou *soldat ennemi*), et nous avons aussi mis en avant les différences de scores entre l'échantillon international et national. Il nous paraît nécessaire à ce stade de notre étude de creuser en ce sens, afin de tester l'aspérité de l'image du soldat de 14-18.

Nous commencerons par nous interroger sur la nature des émotions en fonction du pays d'appartenance, ce qui nous conduira à mettre en perspective le statut de ce pays durant le conflit. Comme expliqué par Bouchat et al. (2019), l'approche comparative entre les pays repose sur le fait d'étiqueter les participants en tant que membre du pays, tout en gardant à l'esprit qu'en général, une seule université se trouve derrière chaque nationalité. « In addition to the country/university level, individual countries were grouped in categories corresponding to historical and contemporary socio-political divides: Status during WWI » (*ibid.*, p. 57). C'est-à-dire que nous considérerons certains groupements de pays comme faisant historiquement partie d'une ancienne alliance, entente ou neutralité durant le conflit afin de tester le possible effet de cette variable.

Nous continuerons par la description de nos résultats relatifs à l'échelle représentationnelle du soldat et de l'ennemi sur le plan transnational. Nous établirons le lien entre le score de certains items selon l'appartenance à un pays ou à un autre. Nous verrons que, comme précédemment, l'analyse montre un degré de contingence entre les réponses et le statut du pays en 14-18, selon le même schéma.

Enfin, les résultats nationaux nous montreront une dynamique différentielle similaire aux analyses précédentes, mais répondant à la découpe régionale des territoires. Nous verrons que la représentation et le ressenti envers le soldat dépendent de la région d'appartenance.

1. Sentiments partagés

Dans cette quatrième partie, nous allons axer notre réflexion sur les émotions éprouvées vis-à-vis du *soldat de mon propre pays* et du *soldat ennemi*, du point de vue de plusieurs pays.

1.1 Impressions croisées sur le soldat de mon propre pays

Grâce aux analyses en tableaux croisés, nous pouvons mesurer le degré de co-occurrence des items présents dans les échelles avec les variables qui nous intéressent. Notons que nous relevons seulement les scores *C* supérieurs ou égaux à la valeur 0.500. La première variable étudiée est celle concernant la France et certains de ses pays frontaliers (FPF), c'est-à-dire la Belgique, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne et le Royaume-Uni.

Selon nos calculs, les items d'*admiration*, de *gratitude*, de *fierté*, de *respect* et de *sympathie* sont en relations fortes avec la variable relative aux pays (cf. *Tableau 16*). Soulignons le fait que ces émotions font partie du même axe relevé dans les analyses en composantes principales. Cela signifie que derrière ces items se cache un dissensus entre les pays interrogés. Dit autrement, nous sommes face à un désaccord significatif à propos de l'investissement émotionnel lié au soldat de leur propre pays.

Contingence	N	C	Valeur de $p=$
Admiration	862	0.511	.000
Gratitude	862	0.531	.000
Fierté	862	0.522	.000
Respect	862	0.521	.000
Sympathie	862	0.538	.000

Tableau 16 – Test *C* de Échelle d'émotion « soldat de mon pays » (FPF)

Afin de comprendre quelles sont les relations entre ces items et les pays, nous allons détailler plus en avant les résultats. Par exemple, la réponse de l'item *admiration* est en relation forte avec la variable des pays frontaliers. C'est-à-dire que la réponse « *pas du tout en accord* » (item 1) avec l'affirmation *In general, when I think about the soldiers of my country during the First World War, I feel admiration*, 60% des réponses sont produites par l'Espagne (N=74), contre 0% pour le Royaume-Uni (cf. *Diagramme 1*). À l'inverse, l'accord absolu (item 7) avec cette même affirmation nous montre que la Belgique (N=35) comptabilise 47,3% et la France 27%, alors que l'Espagne est à 0%. Nous constatons donc une première tendance, et non des moindres, concernant l'Espagne.

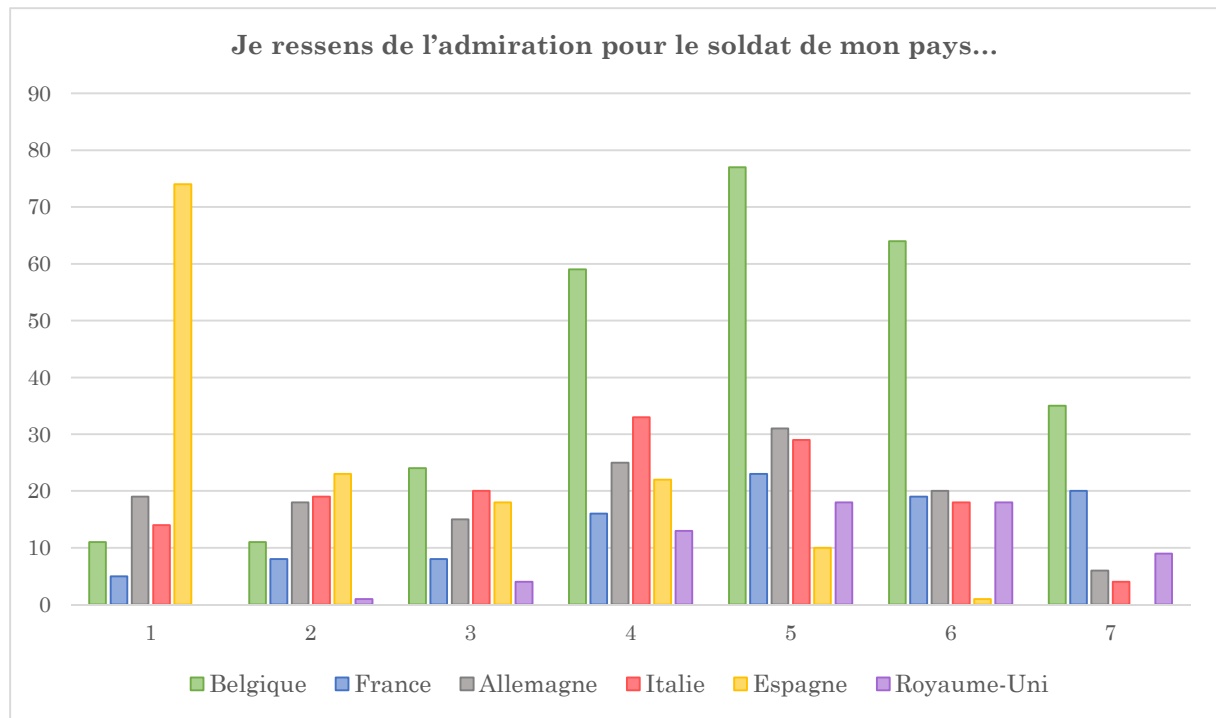


Diagramme 1 – Test C de l'Échelle d'émotion « soldat de mon pays » item Admiration (FPF)

Dans la même logique, l'émotion *gratitude* est aussi en relation forte avec les pays ($C=0.531$, $p<0.000$). Notons que l'Espagne est en désaccord à 53% contre 3,1% pour la France et toujours 0% pour le Royaume-Uni. La *fierté* est également en relation forte avec la variable ($C=0.522$, $p<0.000$). 49% pour l'Espagne pour l'item en désaccord total, alors que le pourcentage tombe à zéro pour l'accord et l'accord absolu. Contrairement à la Belgique qui atteint 47% pour l'accord moyen jusqu'à l'accord total. Le *respect* est en relation forte avec la France et les pays frontaliers ($C=0.522$, $p<0.000$). L'Espagne confirme son désaccord qui investit 69% des réponses pour cet item. Bien que la France, l'Italie, l'Allemagne et le Royaume-Uni sont en accord avec cette affirmation, dont la Belgique à hauteur de 44,2% sur le 6^{ème} item de l'échelle. Et enfin, l'item *sympathie* est en relation forte avec la même variable ($C=0.538$, $p<0.000$). Une nouvelle fois l'Espagne marque son désaccord à hauteur de 60%. Alors que la Belgique à 44,8% est moyennement d'accord (item 4) y compris la France qui suit le même schéma. Contrairement au Royaume-Uni dont la tendance marque son accord absolu. Nous observons donc d'emblée une première distinction opérante entre les pays n'allant pas dans le même sens du discours.

1.2 Analyse de variance sur le soldat de mon propre pays

Les résultats présentés ci-dessous sont des choix de mises en lumières de certains scores, et non la totalité des analyses²⁷, afin d'en favoriser la compréhension. Grâce au calcul de l'Anova, nous pouvons tester les différences intergroupes, et ainsi vérifier si les scores sont corrélés à l'appartenance groupale, plus le score F est fort, plus l'écart est important. Le test post-hoc nous permet de savoir où se situent les différences entre les variables, et donc de cibler quelles modalités sont concernées.

Les analyses réalisées sur les items *admiration*, *gratitude*, *fierté*, *respect* et *sympathie*, visent à préciser les résultats du test de contingence. Nous allons nous intéresser à la fois aux scores F significativement élevé et bas détaillés dans le *Tableau 17*.

Nous confirmons donc que l'*admiration* ($F=70.738$, $ddl=5$, $p<0.000$), la *gratitude* ($F=82.744$, $ddl=5$, $p<0.000$), la *fierté* ($F=61.593$, $ddl=5$, $p<0.000$), le *respect* ($F=66.772$, $ddl=5$, $p<0.000$) et la *sympathie* ($F=64.814$, $ddl=5$, $p<0.000$) sont colorés par une différence entre les pays testés. C'est-à-dire qu'entre la France, la Belgique, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne et le Royaume-Uni, il existe un écart de moyenne dépendante de la variable *pays*. Autrement dit, l'admiration ou le respect envers le soldat de la PGM n'est pas identique pour chaque population, et ce, de manière significative.

Nous remarquons également que les émotions catégorisées comme négatives comme la *colère* ($F=10.492$, $ddl=5$, $p<0.000$), le *dégoût* ($F=5.257$, $ddl=5$, $p<0.000$) sont davantage consensuels. Les faibles moyennes attribuées à ces items sont communément partagées et indiquent un regard sur l'objet cohérent. Alors que les émotions concernant l'axe empathique est plus hétérogène. En effet, certains résultats montrent une différence non négligeable telle que la *compassion* ($F=44.553$, $ddl=5$, $p<0.000$) ou l'*empathie* ($F=39.640$, $ddl=5$, $p<0.000$), marquant une reconnaissance du conflit non-unanime. Alors que d'autres comme l'*indifférence* ($F=7.376$, $ddl=5$, $p<0.000$) illustrent un même ressenti. Nous en déduisons que les sentiments où le F est faible, marquent un fort consensus intergroupe. En d'autres termes, les pays investissent le même type d'accord derrière ces émotions.

²⁷ L'intégralité des tableaux d'analyses est en Annexes.

<i>En général, quand je pense au soldat de mon pays pendant la PGM, je ressens :</i>		N	M	F	Signification
Admiration	Belgique	281	4,82	70,738	,000
	France	99	4,83		
	Allemagne	134	3,86		
	Italie	137	3,83		
	Espagne	148	2,15		
	Royaume-Uni	63	5,19		
Colère	Belgique	281	2,42	10,492	,000
	France	99	2,09		
	Allemagne	134	2,46		
	Italie	137	3,36		
	Espagne	148	2,93		
	Royaume-Uni	63	3,11		
Dégoût	Belgique	281	1,94	5,257	,000
	France	99	1,62		
	Allemagne	134	1,96		
	Italie	137	2,04		
	Espagne	149	2,45		
	Royaume-Uni	63	2,44		
Gratitude	Belgique	281	4,88	82,744	,000
	France	99	4,79		
	Allemagne	134	3,25		
	Italie	137	3,95		
	Espagne	148	1,97		
	Royaume-Uni	63	5,60		
Indifférence	Belgique	281	2,30	7,376	,000
	France	99	2,07		
	Allemagne	134	2,25		
	Italie	137	2,57		
	Espagne	148	3,14		
	Royaume-Uni	63	2,89		
Fierté	Belgique	281	4,37	61,593	,000
	France	99	4,24		
	Allemagne	134	3,34		
	Italie	137	3,31		
	Espagne	148	1,64		
	Royaume-Uni	63	4,86		
Respect	Belgique	281	5,59	66,772	,000
	France	99	5,84		
	Allemagne	134	4,87		
	Italie	137	5,07		
	Espagne	148	2,84		
	Royaume-Uni	63	5,44		
Sympathie	Belgique	281	4,19	64,814	,000
	France	99	4,08		
	Allemagne	134	4,26		
	Italie	137	4,19		
	Espagne	148	1,70		
	Royaume-Uni	63	4,98		

Tableau 17 – Anova de l'Échelle émotionnelle « soldat de mon pays » (FPF)

Les écarts mentionnés ci-dessus sont vérifiés à l'aide des calculs post-hoc afin de déterminer quelle variable est en désaccord avec le reste du groupe. Nous constatons que l'Espagne est systématiquement significative à l'issue du test, contrairement aux autres situations essayées. Ces résultats soulignent la distinction intergroupe entre l'Espagne et les autres pays frontaliers de la France. Si nous prenons l'exemple de l'item *admiration* nous constatons que les écarts vont de $r=-1.683$, $p<.000$ pour l'Italie, jusqu'à $r=-3.042$, $p<.000$ pour le Royaume-Uni.

Les résultats obtenus jusqu'à présent concernent les différences à propos de la figure du soldat, tentons de voir si nous trouvons les mêmes schèmes au sujet de l'ennemi.

1.3 Impressions croisées et analyse de variance sur le soldat ennemi

L'analyse du coefficient de contingence de l'échelle des émotions vis-à-vis des soldats ennemis est marquée par l'absence de relation forte ($C<0.500$). Le taux le plus élevé revient à l'item *sympathie* en relation d'intensité moyenne, voire forte, avec la variable des pays frontaliers à la France ($C=0.488$, $p<0.000$, $N=862$). Toutes les autres émotions ne dépassent pas le score de $C<0.350$. Cela ne signifie pas qu'aucun lien n'existe, mais que la relation entre l'appartenance au pays et les réponses ne sont que d'intensité moyenne. Dans le cadre de nos analyses, nous ne retiendrons seulement les scores supérieurs à 0.500 afin de pouvoir affirmer qu'un lien de contingence existe entre nos variables et n'est pas dû au hasard.

Les résultats du test *C* pour l'item *sympathie* sont lisibles de deux façons. Par exemple, avec l'affirmation « *pas du tout d'accord* », nous observons que 35,7% des réponses à cet item 1 sont belges, alors que 75% de la totalité des réponses espagnoles se trouvent dans ce même item. Nous pouvons aussi souligner que la France est en désaccord avec l'affirmation de ressentir de la sympathie envers le *soldat ennemi* à hauteur de 40,4% sur l'ensemble de ses réponses, tout comme la Belgique (39,1%). Contrairement à l'Allemagne (44,1%) et à l'Italie (29,4%) marquant un fort taux d'accord au sein de l'item 7, l'Espagne désinvestit totalement avec 0% de réponse pour « *tout à fait d'accord* ». Enfin, le Royaume-Uni est modéré dans l'ensemble de ces scores, son pourcentage d'investissement le plus fort concerne l'item 5 à hauteur de 27%.

En partant de cette observation, nous nous intéressons à la fois au score *F* le plus élevé, mais aussi aux scores les plus faibles afin de déterminer quelles sont les émotions illustrant un accord entre les pays qui nous intéressent.

Comme nous l'avons vu avec le test *C*, la seule émotion dans l'échelle liée aux soldats ennemis, qui ressort à l'Anova avec une différence intergroupe significative est la

sympathie ($F=57.063$, $ddl=5$, $p<0.000$). Avec le test post-hoc, nous pouvons affirmer que la différence de moyenne entre l'Espagne et les autres pays est significative. Cela signifie que le score élevé de désaccord espagnol avec l'affirmation de ressentir de la sympathie envers le *soldat ennemi* ne correspond pas aux tendances des autres pays frontaliers.

Les autres sentiments gardent une différence moyenne sans pourtant autant marquer littéralement une indépendance, ou au contraire un consensus absolu. Par exemple l'*admiration* ($F=20.086$, $ddl=5$, $p<0.000$) ou la *colère* ($F=11.599$, $ddl=5$, $p<0.000$) ont des scores moyens. La *culpabilité* ($F=6.202$, $ddl=5$, $p<0.000$) est l'émotion dont le taux de différence intergroupe est le plus faible. C'est-à-dire que la variable *pays* n'est pas un facteur impactant les taux de réponse.

Par contre, l'*indifférence* ($F=.921$, $ddl=5$, $p<0.467$) retient notre attention. Nous constatons qu'elle est la seule émotion non significative dans ces résultats. L'analyse de contingence nous permet de constater une faible relation entre les variables dont la significativité est tendancielle ($C=.217$, $N=862$, $p<0.064$). Nous pouvons donc supposer que l'indifférence révèle un problème. En quoi l'indifférence envers le souvenir d'un soldat ennemi a-t-elle un sens ? Si nous sommes indifférents de l'ennemi contre qui le soldat de notre pays s'est battu, cela signifie-t-il que nous minimisons l'ampleur du conflit ?

En général, quand je pense au soldat ennemi pendant la PGM, je ressens :		N	M	F	Signification
Admiration	Belgique	281	2,88	20,086	,000
	France	99	3,02		
	Allemagne	134	3,34		
	Italie	137	2,96		
	Espagne	148	1,70		
	Royaume-Uni	63	3,67		
Colère	Belgique	281	3,47	11,599	,000
	France	99	2,53		
	Allemagne	134	2,21		
	Italie	137	3,05		
	Espagne	149	3,03		
	Royaume-Uni	63	3,63		
Culpabilité	Belgique	281	1,75	6,202	,000
	France	99	1,73		
	Allemagne	134	2,06		
	Italie	137	2,09		
	Espagne	148	1,78		
	Royaume-Uni	63	2,68		
Indifférence	Belgique	281	2,84	,921	,467
	France	99	2,86		
	Allemagne	134	2,71		
	Italie	137	2,86		
	Espagne	148	2,99		
	Royaume-Uni	63	3,27		
Sympathie	Belgique	281	2,44	57,063	,000
	France	99	2,60		
	Allemagne	134	4,00		
	Italie	137	3,93		
	Espagne	148	1,49		
	Royaume-Uni	63	3,95		

Tableau 18 – Anova de l'Échelle émotionnelle « soldat ennemi » (FPF)

Les résultats pour cette échelle montrent que les moyennes des réponses belges et françaises sont toujours égales, bien que le test post-hoc ne soit pas significatif. À noter que l'écart d'échantillon entre la Belgique et la France est trop important pour valider les écarts de sous-ensembles homogènes. Un autre point à souligner est le constant écart de moyenne de l'Espagne avec les autres pays. Ces résultats sont toujours à 2 points en dessous de la moyenne de la Belgique, la France, l'Allemagne, l'Italie et le Royaume-Uni.

1.4 Le ressenti envers les soldats selon le statut des pays durant la Guerre

Les résultats nous conduisent à nous interroger sur l'implication des pays de la variable testée par les calculs précédents. En d'autres termes, quels sont les liens possibles entre les cinq pays qui expliqueraient les différences de moyenne. La prise en compte de la dimension politico-historique du pays lors de son rôle pendant le conflit vient éclaircir nos questions. Nous avons testé nos échelles avec une variable du statut du pays pendant 14-18 (cf. *Chapitre 1, Histoire & contextualisation*) sur l'ensemble de l'échantillon. Si le pays était de la Triple Alliance (Bosnie-Herzégovine, Croatie, Allemagne, Hongrie, Turquie), de la Triple Entente (Belgique, Estonie, France, Grèce, Italie, Portugal, Roumanie, Russie, Serbie et Royaume-Uni), ou s'il était Neutre (Espagne et Argentine²⁸).

Nous constatons que ce sont majoritairement des émotions positives, issues de la même valence (ACP) étant marquées par les différences intergroupes : *admiration* ($F=222.446$, $ddl=2$, $p<0.000$), *gratitude* ($F=269.100$, $ddl=2$, $p<0.000$), *fierté* ($F=221.813$, $ddl=2$, $p=0.000$).

Les items renvoyant un fort sentiment de fierté, de respect ou d'empathie témoignent d'un écart significatif entre les moyennes des anciens belligérants et des pays neutres. Nous pouvons comprendre qu'une volonté de reconnaissance anime les pays ayant été impliqués dans la guerre contrairement aux pays qui n'ont qu'un regard extérieur aux événements. Les faibles scores significatifs de l'*envie* et de la *culpabilité* témoignent de la faible relation intergroupe. Nous comprenons que ces émotions sont communément partagées, sur un même niveau de ressenti, par l'ensemble de l'échantillon. Nous remarquons une nette différence, prononcée pour les *neutres*, contrairement aux belligérants (*Triple Entente* et *Triple Alliance*) qui réagissent de manières homogènes. C'est-à-dire que le même

²⁸ Les données issues de l'Argentine, récoltées par COSTAction, ont été intégrées ici. Nous considérons comme cohérent son appartenance au groupe « Neutre » pour deux raisons. Son ajout permet de renforcer la dimension mondiale du conflit (Tato, 2014) avec la variable « *Statut durant la Guerre* » et également de consolider la taille de l'échantillon pour les analyses comparatives intergroupes : $N=86$, $AgeM=33.17$, $SD=9.270$.

sentiment, le même souvenir est provoqué ou produit dans les pays belligérants, alors que les pays neutres (à l'époque du conflit) semblent ne pas être concernés.

En général, quand je pense au soldat de mon pays pendant la PGM, je ressens :		N	M	F	Signification
Admiration	Entente	1554	4,81	222,446	,000
	Alliance	796	4,28		
	Neutre	230	2,14		
Compassion	Entente	1549	5,22	88,912	,000
	Alliance	793	5,23		
	Neutre	232	3,67		
Empathie	Entente	1536	4,43	131,691	,000
	Alliance	792	4,48		
	Neutre	230	2,36		
Envie	Entente	1538	1,48	4,855	,008
	Alliance	793	1,51		
	Neutre	230	1,26		
Gratitude	Entente	1544	4,93	269,190	,000
	Alliance	794	4,29		
	Neutre	230	1,83		
Culpabilité	Entente	1543	2,08	10,535	,000
	Alliance	794	1,95		
	Neutre	230	1,62		
Sentiment de Dette	Entente	1541	3,50	81,016	,000
	Alliance	791	3,28		
	Neutre	230	1,67		
Fierté	Entente	1548	4,54	221,813	,000
	Alliance	795	4,17		
	Neutre	230	1,61		
Respect	Entente	1549	5,47	205,301	,000
	Alliance	795	5,26		
	Neutre	230	2,99		
Sympathie	Entente	1546	4,28	203,344	,000
	Alliance	794	3,90		
	Neutre	230	1,64		

Tableau 19 – Anova de l'Échelle émotionnelle « soldat de mon pays » (SdG)

Si nous nous penchons sur les résultats Anova post-hoc relatifs au *soldat ennemi*, il n'y a pas une différence intergroupe élevée. En effet, les scores les plus hauts sont l'*admiration* ($F=33.887$, ddl=2, $p<0.000$), l'*empathie* ($F=45.147$, ddl=2, $p<0.000$) et la *sympathie* ($F=26.327$, ddl=2, $p<0.000$). La valence positive de l'axe empathique (ACP) est principalement marquée pour les belligérants. L'écart de moyenne est approximativement d'un point supérieur aux *neutres*.

Alors que la relation intergroupe entre les belligérants et les neutres est faible, mais significative pour la *compassion* ($F=3.760$, ddl=2, $p<0.023$) et la *gratitude* ($F=4.239$, ddl=2, $p<0.015$). C'est-à-dire qu'aucun lien n'est trouvé entre ces modalités. Il est intéressant de souligner la proximité des moyennes, et en particulier le sens que cela indique. L'absence prononcée de *gratitude* et de *compassion* envers le soldat ennemi nous amène à imaginer un ressenti proche de la culpabilité.

En général, quand je pense au soldat ennemi de mon pays pendant la PGM, je ressens :		N	M	F	Signification
Admiration	Entente	1550	2,81	33,887	,000
	Alliance	791	2,63		
	Neutre	229	1,81		
Compassion	Entente	1550	3,59	3,760	,023
	Alliance	791	3,66		
	Neutre	229	3,26		
Empathie	Entente	1544	3,15	45,147	,000
	Alliance	790	3,51		
	Neutre	229	2,22		
Gratitude	Entente	1540	1,65	4,239	,015
	Alliance	792	1,63		
	Neutre	229	1,41		
Haine	Entente	1541	2,40	15,409	,000
	Alliance	792	2,02		
	Neutre	229	2,08		
Sympathie	Entente	1544	2,49	26,327	,000
	Alliance	793	2,37		
	Neutre	230	1,63		

Tableau 20 – Anova de l'Échelle émotionnelle « soldat ennemi » (SdG)

Les suppositions de l'échelle précédente sont confirmées avec l'échelle des émotions sur les ennemis. Deux des émotions issues de la valence caractérisée par l'empathie (puisque score négatif pour l'item indifférence) ont une différence intergroupe entre les belligérants et les neutres, même si ces différences entre les moyennes ne sont pas grandes. C'est-à-dire que nous constatons une absence d'empathie de la part des belligérants, mais davantage marquée par le groupe *neutre*. Mis à part l'empathie et la sympathie, les autres émotions sont soit non-significatives, soit ont très peu de différences. Par exemple, en test post-hoc, la différence entre *neutre* et *alliance* est non-significative avec l'item *haine* ($\chi^2=0.867$), alors qu'elle est significative entre *entente* ($M=2.40$) et *alliance* ($M=2.02$). Cela signifie qu'il existe un lien entre ces deux groupes ($F=15.409$, $ddl=2$, $p<0.000$) avec un écart de moyenne de 0.385 ($p<0.000$). Il semblerait que les anciens adversaires des alliés marquent davantage leur désaccord avec le qualificatif de *haine* envers le soldat ennemi.

Encore une fois, les faibles scores F n'indiquent pas nécessairement un accord ou une homogénéité des moyennes entre les modalités de la variable *statut durant la guerre*. Cela signifie que la relation entre ces modalités n'est pas significative, et pourrait donc être dû au hasard. C'est pourquoi nous avons focalisé nos descriptions de résultats sur quelques scores et non sur l'intégralité. Au vu de l'ampleur de nos données, il nous paraît évident et essentiel d'être le plus exhaustif possible sur l'ensemble des résultats différentiels et de ne présenter qu'un aperçu des données analogues.

2. L'unité illusoire

Dans la section suivante, nous allons souligner les différences notoires concernant les résultats représentationnels selon les pays d'appartenance des répondants.

2.1 Regards croisés sur le soldat, point de vue entre la France et les Pays frontaliers

Le ressentiment inégal envers le soldat nous amène à faire les mêmes comparatifs avec les données de l'échelle de représentation.

Toujours sur le plan transnational, les résultats de l'échelle de représentation du soldat allié au niveau du degré de contingence révèlent que seulement les items *héros* et *volontaire* sont en relation forte avec la variable France et les Pays frontaliers (FPF).

Contingence	N	C	Valeur de $p=$
Héros	858	0.539	.000
Volontaires	860	0.513	.000

Tableau 21 – Test C de l'Échelle de représentation « soldat de mon pays » (FPF)

Ces scores nous permettent de constater la même dynamique aperçue précédemment. L'Espagne marque son désaccord absolu (66,1%) envers l'affirmation *la majorité des soldats de mon pays étaient des héros*. Alors que le Royaume-Uni (0%), la France (2,7%) et l'Italie (4,5%) ont des pourcentages faibles, voire nuls, pour cet item. Le reste des résultats est plus modéré (item 4). Seul le Royaume-Uni 30,2% de ses réponses pour l'item 5 et 19% pour l'item 6, indiquant son accord avec l'idée que le soldat de 14-18 est envisagé comme un héros.

L'item *volontaire* est caractérisé par le nombre de réponses en désaccord. 30,8% des réponses de l'Espagne sont présentes dans l'item 1. La Belgique occupe 41% des réponses des items 3 et 4. 27% des réponses françaises ne sont pas d'accord avec l'affirmation (item 3). Plus modéré, le Royaume-Uni occupe 42,9% des réponses de l'item 4. Notons tout de même que les réponses en accord avec cette affirmation sont majoritairement investies à 58,8% par l'Allemagne pour l'item 6. Enfin, l'Espagne occupe 50% des réponses de l'item correspondant à l'accord total avec l'idée que les soldats étaient volontaires (cf. *Diagramme 2*).

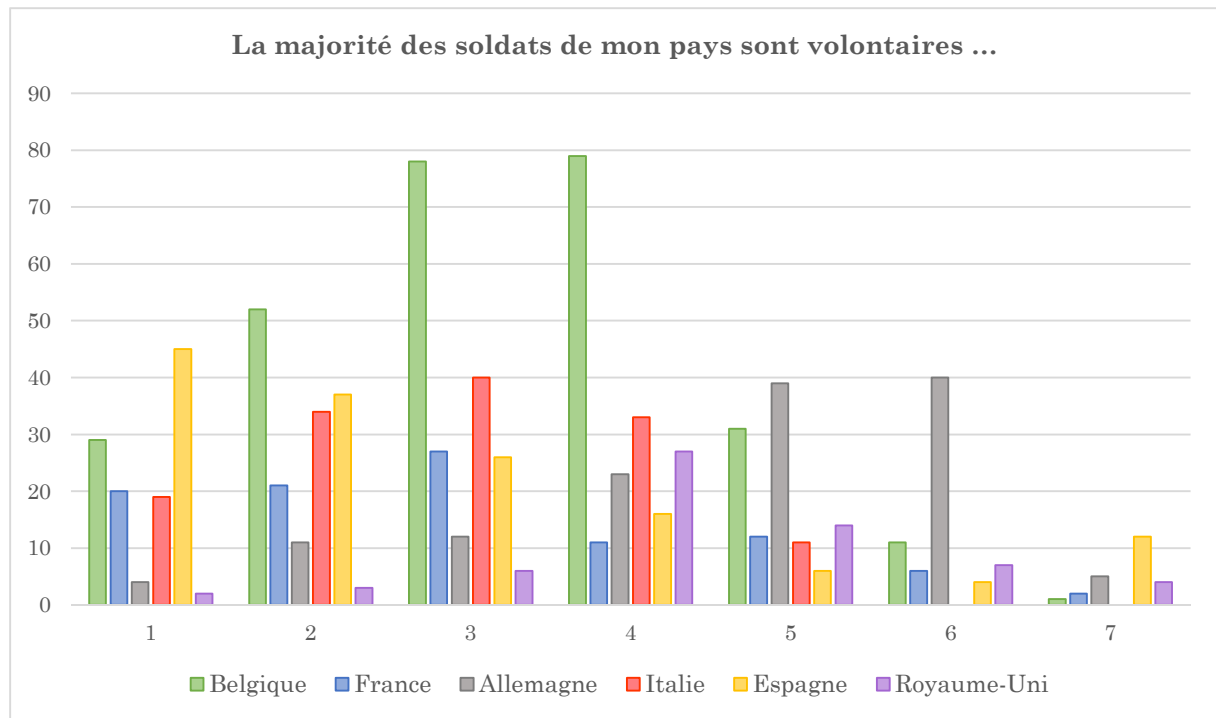


Diagramme 2 – Test C de l'Échelle de représentation « soldat de mon pays » (FPF)

Nous observons une nouvelle fois la même tendance. Le schéma de réponse selon le pays n'est pas identique (Belgique, France, Italie), pourtant les résultats espagnols nous montrent bien les mêmes scores déjà observés sur l'échelle d'émotion.

Les représentations des soldats de son propre pays ayant une différence intergroupe avec la variable France et ses pays frontaliers sont *héros* ($F=59.869$, $ddl=5$, $p<0.000$), *pacifistes* ($F=41.957$, $ddl=5$, $p<0.000$) et *volontaires* ($F=38.161$, $ddl=5$, $p<0.000$). Avec l'ACP, nous savons que les qualificatifs de héros et pacifiste font partie du même axe 2 « *citoyen* » alors que *volontaire* provient de l'axe 1 renvoyant au soldat idéalisé. Le degré d'accord sur la représentation du soldat comme héros est identique pour la Belgique, la France et le Royaume-Uni. Les moyennes de l'Allemagne et de l'Italie sont plus proches entre elles deux. Et une nouvelle fois, l'Espagne marque sa différence nette avec un score en désaccord avec l'affirmation. Par contre, l'item du soldat volontaire nous montre que la Belgique et la France ne sont pas en accord au même niveau que l'Allemagne et le Royaume-Uni, tandis que l'Espagne et l'Italie sont en désaccord franc.

Les items *victimes*, *haïr les ennemis* et *haïr les officiers* ont une Anova faible, c'est-à-dire que la différence intergroupe est quasi inexistante entre les moyennes de scores (cf. *Tableau 22*). La représentation du soldat comme ayant une haine envers l'ennemi ($M=4.06$, $N=860$, $p<0.000$) et une haine envers leurs propres officiers ($M=3.58$, $N=860$, $p<0.000$) nous montre un consensus entre les pays.

La majorité des soldats de mon pays étaient :		N	M	F	Signification
Héros	Belgique	281	4,32	59,869	,000
	France	99	4,57		
	Allemagne	132	3,60		
	Italie	137	3,72		
	Espagne	146	2,05		
	Royaume-Uni	63	4,94		
Pacifistes	Belgique	281	3,73	41,957	,000
	France	99	3,44		
	Allemagne	132	2,20		
	Italie	137	3,22		
	Espagne	146	2,27		
	Royaume-Uni	63	3,65		
Victimes	Belgique	281	4,75	11,696	,000
	France	99	5,12		
	Allemagne	132	4,46		
	Italie	137	4,66		
	Espagne	146	3,73		
	Royaume-Uni	63	4,79		
Volontaires	Belgique	281	3,24	38,161	,000
	France	99	3,00		
	Allemagne	134	4,66		
	Italie	137	2,88		
	Espagne	146	2,73		
	Royaume-Uni	63	4,35		
Haïr les ennemis	Belgique	281	4,40	6,638	,000
	France	99	3,70		
	Allemagne	134	4,16		
	Italie	137	3,84		
	Espagne	146	3,67		
	Royaume-Uni	63	4,30		
Haïr les officiers	Belgique	281	3,79	8,553	,000
	France	99	3,74		
	Allemagne	134	3,07		
	Italie	137	3,70		
	Espagne	146	3,27		
	Royaume-Uni	63	3,94		

Tableau 22 – Anova de l'Échelle de représentation « soldat de mon pays » (FPF)

2.2 Regards croisés sur le soldat ennemi, point de vue entre la France et les Pays frontaliers

Tout comme les résultats de l'échelle d'émotion concernant les ennemis, le coefficient de contingence des items « *représentations de soldats ennemis* » est faible. Seul le score de « *héros* » est d'intensité moyenne ($C=0.417$, $N=863$, $p<0.000$), les autres éléments sont tous inférieurs à 0.400. Une nouvelle fois, malgré le degré de contingence moyen, les réponses de l'Espagne sont en net désaccord avec l'affirmation proposée (item « *pas du tout d'accord* » 50,4%), alors que le Royaume-Uni ne l'est qu'à 0,8%. Soulignons malgré tout que « l'accord moyen (item 4) » totalise le plus haut pourcentage de réponse (29,4%), en grande partie grâce aux réponses de la Belgique (35,8%). En d'autres termes, la description du soldat comme héroïque correspond à un accord modéré des FPF sauf pour l'Espagne.

Les résultats d'analyse de variance sur la représentation du soldat ennemi sont caractérisés par leurs faibles scores (cf. *Tableau 23*). Pourtant, les items ayant le F le plus élevé sont les mêmes relevés dans l'échelle précédente : *héros* ($F=20.825$, $ddl=5$, $p<0.000$), *pacifistes* ($F=17.940$, $ddl=5$, $p<0.000$) et *volontaires* ($F=19.889$, $ddl=5$, $p<0.000$). Nous comprenons par-là que l'écart intergroupe se reproduit dans les réponses concernant l'ennemi sur les mêmes caractéristiques. L'Espagne se place une nouvelle fois en opposition avec des moyennes plus basses que les autres pays.

Les scores les plus bas sont également les mêmes qu'à l'analyse précédente : *victimes* ($F=3.521$, $ddl=5$, $p=0.004$), *haïr les ennemis* ($F=3.402$, $ddl=5$, $p=0.005$), et *haïr les officiers* ($F=2.294$, $ddl=5$, $p=0.044$). Tendant ainsi à confirmer une représentation consensuelle de l'ennemi lorsque les items s'attardent à définir ce soldat selon un point de vue critique de la guerre. Nous pouvons même affirmer que l'emploi de ces attributs tend vers une position antimilitariste. En effet, affirmer qu'un soldat ennemi comme victime (Belgique : $M=4.49$, $p=0.004$) le renvoie à sa condition de simple soldat au même titre que celui de *mon propre pays*, qui est également considéré comme tel (Belgique : $M=4.75$, $p<0.000$).

La majorité des soldats des armées ennemies étaient :		N	M	F	Signification
Héros	Belgique	281	3,52	20,825	,000
	France	99	3,79		
	Allemagne	134	3,35		
	Italie	137	3,47		
	Espagne	149	2,34		
	Royaume-Uni	63	4,10		
Pacifistes	Belgique	281	3,25	17,940	,000
	France	99	3,28		
	Allemagne	134	2,33		
	Italie	137	2,91		
	Espagne	149	2,46		
	Royaume-Uni	63	3,41		
Victimes	Belgique	281	4,49	3,521	,004
	France	99	5,00		
	Allemagne	134	4,50		
	Italie	137	4,41		
	Espagne	149	4,15		
	Royaume-Uni	63	4,54		
Volontaires	Belgique	281	3,39	19,889	,000
	France	99	3,08		
	Allemagne	134	4,37		
	Italie	137	3,20		
	Espagne	148	2,87		
	Royaume-Uni	63	4,02		
Haïr les ennemis	Belgique	281	4,35	3,402	,005
	France	99	3,86		
	Allemagne	134	4,40		
	Italie	137	3,98		
	Espagne	149	4,26		
	Royaume-Uni	63	4,59		
Haïr les officiers	Belgique	281	3,53	2,294	,044
	France	99	3,82		
	Allemagne	134	3,33		
	Italie	137	3,50		
	Espagne	149	3,69		
	Royaume-Uni	63	3,76		

Tableau 23 – Anova de l'Échelle de représentation « soldat ennemi » (FPF)

2.3 La représentation des soldats selon le statut des pays durant la Guerre

Nous procédons à la même distinction (test C) que nous avons testée sur l'échelle d'émotion. En nous basant sur le statut historique du pays pendant le conflit (Triple Entente, Triple Alliance, Neutre), nous examinons les différences intergroupes sur les items représentationnels. En pré-testant cette variable avec l'analyse de contingence, nous remarquons que seulement quelques-uns des items sont soumis à la relation entre les groupes, tandis que d'autres y sont totalement indépendants. Le *tableau 24* montre trois exemples représentatifs d'item ayant des scores C différents, allant de l'intensité moyenne jusqu'à la faible contingence. En ce sens, nous voulons souligner les relations entre nos variables comme moyennes, contrairement à ce que nous avons déjà présenté comme résultats. Pourtant, grâce aux calculs de l'Anova, nous constatons des scores significatifs.

<i>Contingence</i>	N	C	Valeur de $p=$
Héros	2602	0.400	.000
Victimes	2604	0.215	.000
Volontaires	2605	0.156	.000

Tableau 24 – Test C de l'Échelle de représentation « soldat de mon pays » (SdG)

Certains attributs ont émergé en termes de dissensus, présentant une Anova élevée, et en termes de consensus affichant des scores très faibles (cf. *Tableau 25*). C'est-à-dire que nous allons décrire des résultats attestant d'un écart significatif intergroupe soulignant un désaccord, mais également d'une vision commune inter-groupale.

Si nous commençons par les items dont les scores sont élevés, nous relevons qu'ils font partie de la valence « *représentation d'un modèle fictionnel* » issue de l'analyse factorielle de la même échelle : *héros* ($F=176.136$, $ddl=2$, $p<0.000$), *pacifistes* ($F=58.978$, $ddl=2$, $p<0.000$), *patriotes* ($F=98.880$, $ddl=2$, $p<0.000$), *victimes* ($F=33.103$, $ddl=2$, $p<0.000$). Cet aspect est d'autant plus intéressant qu'il souligne une nouvelle fois le dissensus entre les anciens pays belligérants et les anciens pays neutres. Par exemple, un écart de 2 points sépare les moyennes des belligérants et des neutres concernant l'item *héros*. Le soldat de mon propre pays est considéré comme héroïque par les participants au conflit, tandis qu'il ne l'est significativement pas pour les neutres (*Neutre*, $M=2.25$, $p<0.000$).

<i>La majorité des soldats de mon pays étaient :</i>		N	M	F	Signification
Contraints de combattre	Entente	1554	4,75	5,747	,003
	Alliance	820	4,60		
	Neutre	230	4,39		
Héros	Entente	1555	4,54	176,136	,000
	Alliance	817	4,30		
	Neutre	230	2,25		
Pacifistes	Entente	1554	3,28	58,978	,000
	Alliance	820	3,58		
	Neutre	230	2,37		
Patriotes	Entente	1558	5,00	98,880	,000
	Alliance	820	5,29		
	Neutre	230	3,67		
Victimes	Entente	1554	4,85	33,103	,000
	Alliance	819	5,12		
	Neutre	231	4,13		
Haïr les officiers	Entente	1554	3,21	3,957	,019
	Alliance	820	3,13		
	Neutre	231	3,44		
Guerre légitime	Entente	1554	3,46	5,746	,003
	Alliance	820	3,70		
	Neutre	231	3,59		

Tableau 25 – Anova de l'Échelle de représentation « soldat de mon pays » (SdG)

Nous avons vu que ces représentations sont très marquées par les écarts entre neutres et belligérants. Pourtant nous observons aussi des scores très proches entre les modalités pour *contraints de combattre* ($F=5,747$, ddl=2, $p=0,003$), *haïr les officiers* ($F=3,957$, ddl=2, $p=0,019$) et la *guerre légitime* ($F=5,746$, ddl=2, $p=0,003$). Cela signifie que la représentation du soldat selon la relation intergroupe est nulle pour ces trois items.

Notons cependant un cas particulier. Pour « *victimes* » ($F=33,103$, ddl=2, $p<0,000$) nous relevons un score moyen comparativement aux autres tendances. Ce qui laisse sous-entendre que l'image pourrait tendre à une distinction selon la nature de l'implication dans le conflit. Pourtant le score F n'est pas proche de zéro, et la différence intergroupe ne peut donc pas être envisagée comme inexistante. Nous nous rapprochons donc d'une sorte de caractère universel du statut de victime (peu d'écart entre les moyennes), mais dont les légères variations dépendent modérément du statut du pays durant la guerre.

Afin de continuer l'étude de cette variable, nous allons nous intéresser au soldat ennemi. Comme précédemment, le test de contingence nous a permis de cibler quels sont les items demandant une analyse approfondie pour déterminer s'il existe une différence de réponse entre les pays selon leur statut pendant 14-18.

Nous avons constaté que la quasi-totalité des items soumis au test C ne révèle que très modérément une relation de contingence avec la variable *statut durant la guerre*. Seul l'item *héros* ($N=2290$, $C=.275$, $p<0,000$) attire notre attention en obtenant un score au-

dessus de .200 signifiant une relation d'intensité moyenne entre les modalités. Mais notons que nous sommes bien loin de la valeur minimale .400 que nous tenions comme référence dans nos autres calculs. Par exemple, *victimes* (N=2292, C=.117, $p=0.001$), *patriotes* (N=2291, C=.179, $p<0.000$), *pacifistes* (N=2287, C=.172, $p<0.000$) et *volontaires* (N=2291, C=.148, $p<0.000$) sont en relation faible, mais ne sont pas les scores plus bas de l'analyse. Ainsi, nous comprenons qu'il n'y a pas de différence de réponse significative dépendant de l'appartenance groupale.

En ce sens, nous pouvons principalement nous intéresser, dans le *Tableau 26*, à l'item *héros* ($F=56.864$, ddl=2, $p<0.000$) ayant une différence intergroupe élevée. *Pacifistes*, *patriotes* et *volontaires* ont un score F de faible à modéré, conformément au test C . Le lien entre les moyennes de réponses à ces trois items avec le statut durant la guerre est faible. Soulignons également que *victimes* n'est pas significatif avec un score F proche de zéro.

La majorité des soldats des armées ennemies étaient :		N	M	F	Signification
Héros	Entente	1235	3,52	56,864	,000
	Alliance	821	3,41		
	Neutre	234	2,39		
Pacifistes	Entente	1234	2,92	21,910	,000
	Alliance	819	3,04		
	Neutre	234	2,37		
Patriotes	Entente	1235	4,66	20,982	,000
	Alliance	822	4,73		
	Neutre	234	4,01		
Victimes	Entente	1236	4,43	,004	,996
	Alliance	821	4,43		
	Neutre	235	4,42		
Volontaires	Entente	1237	3,24	12,649	,000
	Alliance	820	3,54		
	Neutre	234	3,09		

Tableau 26 – Anova de l'Échelle de représentation « soldat ennemi » (SdG)

La représentation de l'ennemi apparaît plus cohérente que celle du soldat. Il existe peu de différences intergroupes. La représentation héroïque de l'ennemi est différente entre les belligérants *vs* neutres. Sur les autres caractéristiques, l'image de l'ennemi est-elle plus homogène ou consensuelle ? Elle peut également être moins personnifiée et incarnée par une nation ou une guerre, puisqu'il y a une différence de moyenne pour les scores des belligérants sur les items identiques entre les deux échelles. Écart nul pour les neutres sur les deux échelles.

Afin de gagner en clarté, mettons en commun les deux figures combattantes que nous étudions jusqu'à présent (*soldat de mon propre pays* et *soldat des armées ennemies*) par rapport à un item bien particulier qui se révèle congruent depuis le début. La caractéristique héroïque envers le soldat peut être évidente, tout comme celle de ne pas correspondre à l'ennemi que le soldat de notre propre pays combat.

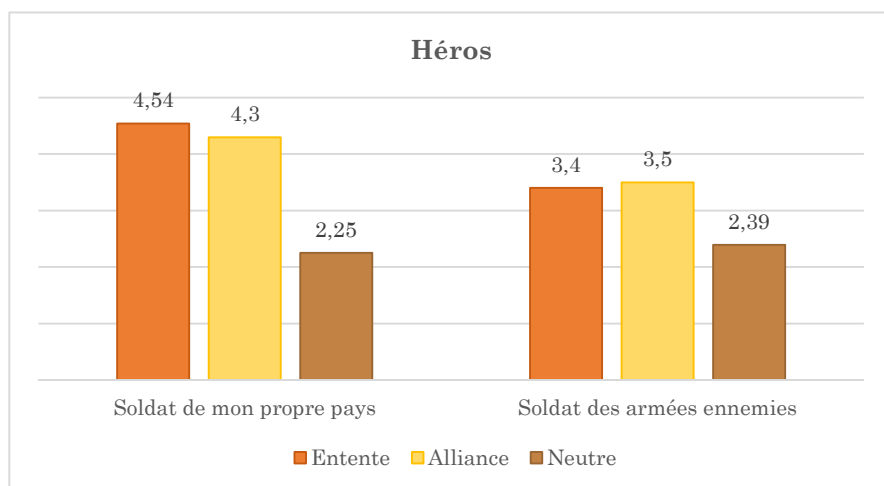


Diagramme 3 – Anova de l'Échelle de représentation item « Héros » (SdG)

Nous constatons dans le Diagramme 3 (N=2290) que les moyennes des scores du *soldat ennemi* comme *héros* sont moins prononcées que celles du *soldat de mon propre pays*. Il existe peu de différences intergroupes. La différence de représentation du héros est confirmée entre les belligérants et les neutres. Pour les anciens belligérants, leur soldat est considéré comme héroïque, alors qu'il ne l'est pas du tout pour les pays anciennement neutres. *A contrario*, un soldat ennemi ne peut-il pas être héroïque ? Les moyennes concernant l'ennemi sont inférieures à son adversaire. De plus nous retrouvons la même distinction entre les modalités *statut durant la guerre*. Les moyennes sont systématiquement plus basses pour les réponses neutres. Nous soulignons également l'écart de leur score presque inexistant sur les deux échelles ($M=2,25$ et $M=2,39$).

Il n'est donc pas aisé de définir de façon héroïque le soldat de la PGM. En particulier lorsque la question est posée à des populations dont la nation est restée neutre durant le conflit. Il semblerait donc qu'il ressorte un problème autre que la simple figuration du soldat comme étant allié ou ennemi. Malgré tout, il convient de vérifier si cette tendance d'écart s'observe dans un contexte plus spécifique.

3. Le cas français

Nous nous sommes jusqu'à présent intéressés à deux figures dichotomiques de la guerre, mais laissant un champ encore inexploré dans notre questionnement, en particulier si nous nous interrogeons sur l'enjeu de la pluralité des acteurs du conflit. En effet, nous avons vu que la figuration dépend de la relation avec l'appartenance groupale de la population. Pourtant, qu'en est-il si l'objet concerné (le soldat) ne fait pas partie de ce même groupe ? En nous basant sur les résultats déjà analysés au sujet du *soldat de mon propre pays*, nous allons tester deux modalités supplémentaires : le *soldat de ma région* et le *soldat d'un pays allié*. Nous tenterons de déterminer les similitudes et différences de scores sur les échelles de représentations et d'émotion.

3.1 Une vision nationale du soldat local ou du soldat étranger

Pour commencer, notre intérêt va se porter sur les moyennes de l'ensemble des réponses pour observer la tendance générale de l'échantillon national français (N=922). Ainsi, cela nous permet d'esquisser une première représentation du soldat de 14 que nous pourrions affiner tour à tour tout au long de cette partie. Si nous nous penchons sur les moyennes des échelles représentationnelles françaises, nous observons une tendance de définition des soldats de *ma région* et des *pays alliés* sur le même schème que celui du soldat de *mon propre pays*. Comme dans les figures du chapitre 1, les items ont été classés par dyade, en miroir pour plus de lisibilité (cf. *Figure 11*)²⁹.

Si nous commençons par le plus évident, nous notons que la majorité des moyennes des trois modalités sont très proches. Les items tels que *héros* (FR : $M=4.77$; REG : $M=4.73$; AL : $M=4.63$)³⁰, *nationalistes* (FR : $M=3.78$; REG : $M=3.82$; AL : $M=3.74$), *la guerre légitime* (FR : $M=3.70$; REG : $M=3.68$; AL : $M=3.74$), et *pacifistes* (FR : $M=3.32$; REG : $M=3.44$; AL : $M=3.29$) ont des scores égaux. C'est-à-dire qu'aucune distinction n'est faite entre le soldat de mon pays, et les deux autres modalités à propos de ces attributs. Notre échantillon considère de manière égale le degré d'héroïsme du soldat, peu importe son origine, dès l'instant où il n'est pas considéré comme ennemi.

Par contre, il est aussi essentiel de s'attarder sur les différences. Le *patriotisme* (FR : $M=5.15$; REG : $M=4.96$; AL : $M=4.61$), *la guerre absurde* (FR : $M=4.73$; REG : $M=4.67$; AL : $M=4.37$), le caractère *victimaire* (FR : $M=5.55$; REG : $M=5.47$; AL : $M=5.09$), être *contraint de combattre* (FR : $M=5.68$; REG : $M=5.64$; AL : $M=5.07$) et la *peur* (FR : $M=5.15$; REG : $M=5.29$; AL : $M=5.04$). Même si

²⁹ L'ensemble des données présentées ici sont significatives au test Shapiro-Wilk ($p<0.000$).

³⁰ FR : soldat de mon pays, REG : soldat de ma région, AL : soldat allié

ces intervalles sont inférieurs à un point, ils restent significatifs. Ces moyennes tendent vers une distinction bien particulière, celle de mettre à part le soldat allié, sous-entendu d'un autre pays. Autrement dit, le soldat français (de mon pays et de ma région), est davantage défini comme une victime patriotique contrainte de combattre, tout en estimant la guerre absurde.

D'autres écarts sont également repérés, mais avec tendance inverse pour *contents de combattre* (FR : $M=2.66$; REG : $M=2.61$; AL : $M=2.89$), *volontaires* (FR : $M=3.03$; REG : $M=3.02$; AL : $M=3.44$), la *guerre juste* (FR : $M=3.10$; REG : $M=3.18$; AL : $M=3.36$) et le *sens donné à la guerre* (FR : $M=3.03$; REG : $M=3.12$; AL : $M=3.37$). En d'autres termes, toutes caractéristiques justifiant la nécessité du conflit et le volontariat des troupes ont systématiquement des moyennes inférieures par rapport aux alliés.

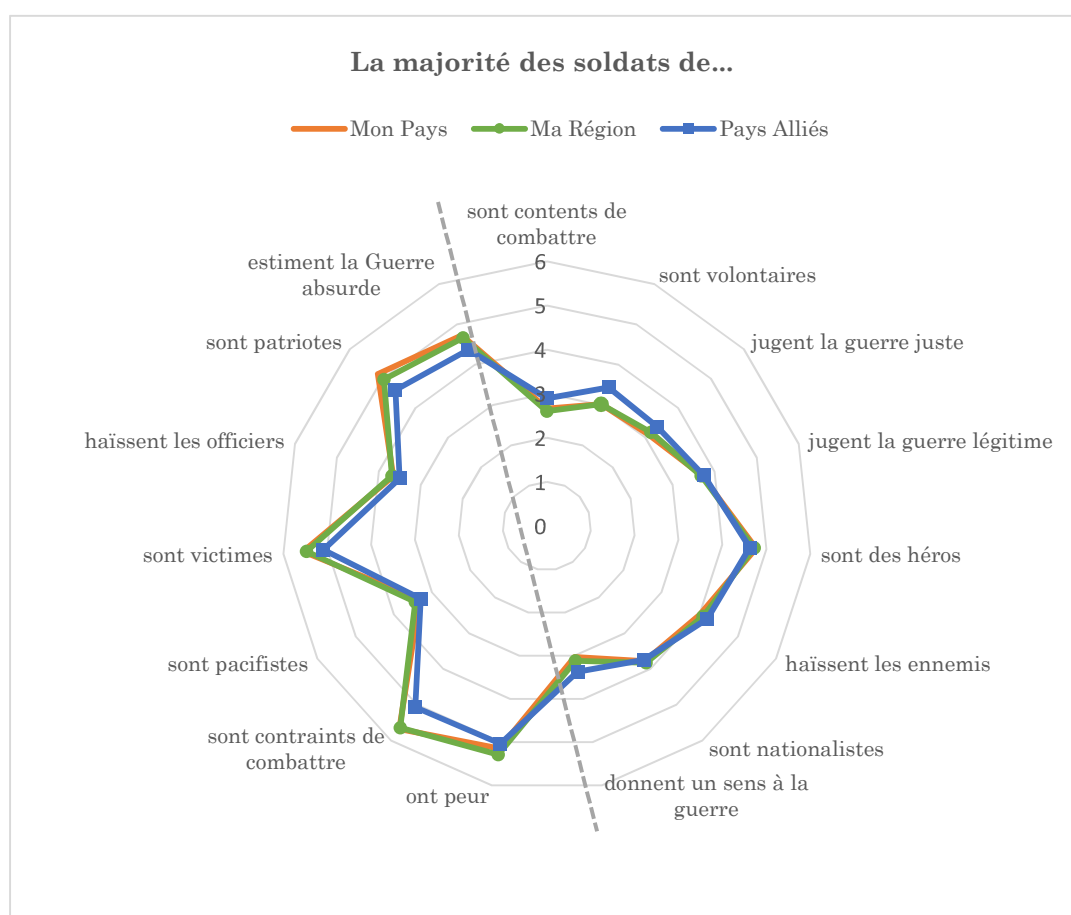


Figure 11 – Moyennes descriptives de l'Échelle de représentation « soldat de mon pays-région-alliés »

Nous souhaitons de nouveau offrir un aperçu des résultats (cf. *Figure 12*)³¹ afin de mettre en lumière la même tendance entre les deux échelles. Les moyennes de l'ensemble des réponses des échelles émotionnelles françaises (N=1123) concernant les modalités « *soldat de mon pays* », « *soldat de ma région* », « *soldat d'un pays allié* » suivent un tracé proche. Pour plus de simplicité, les items ont aussi été classés en miroir avec son opposé théorique. Nous voyons plus aisément les dyades d'émotions et repérons plus facilement les items inversés.

Si nous nous en tenons au plus évident, nous observons les émotions telles que la *joie* (FR : $M=1.96$; REG : $M=2.03$; AL : $M=2.13$), la *sympathie* (FR : $M=4.42$; REG : $M=4.47$; AL : $M=4.41$), l'*envie* (FR : $M=1.57$; REG : $M=1.61$; AL : $M=1.58$), le *sentiment de dette* (FR : $M=3.06$; REG : $M=3.20$; AL : $M=3.14$), ou encore le *mépris* (FR : $M=1.4$; REG : $M=1.33$; AL : $M=1.47$), ont des moyennes égales ou équivalentes entre chaque modalité.

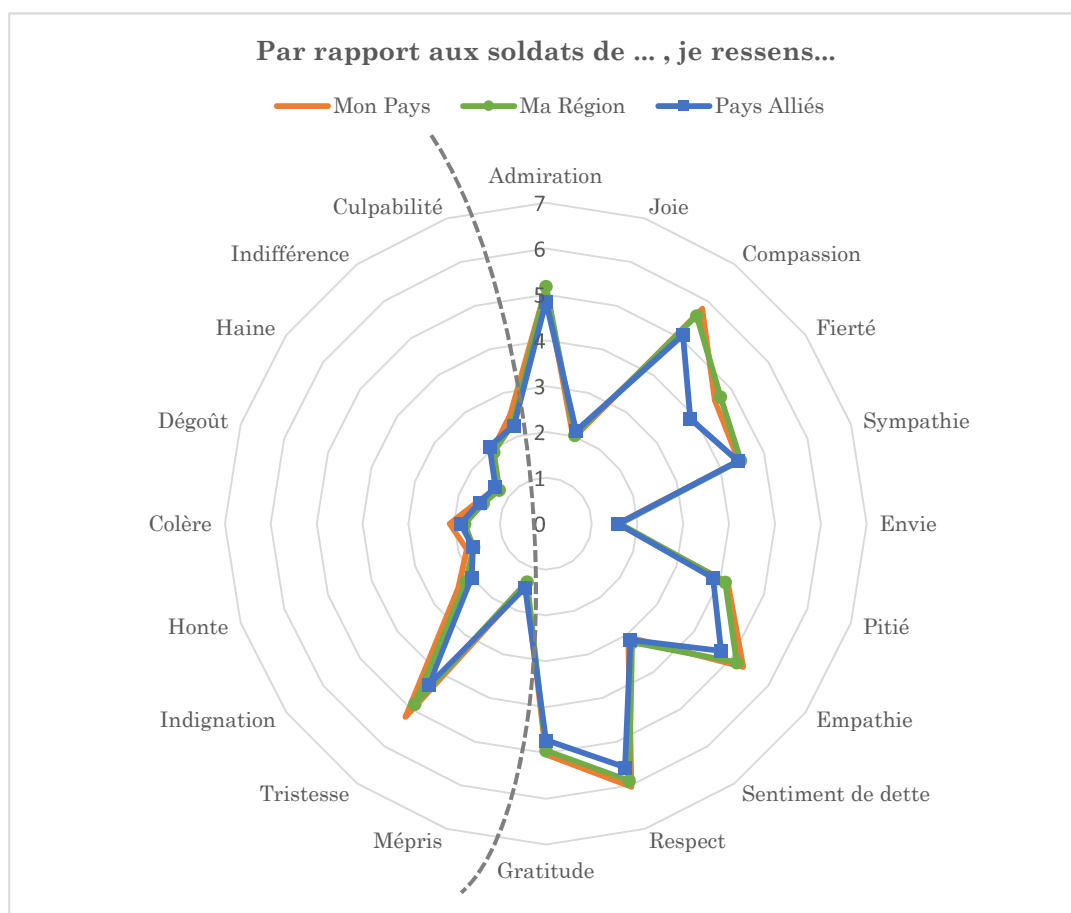


Figure 12 – Moyennes descriptives de l'Échelle émotionnelle « soldat de mon pays-région-alliés »

³¹ L'ensemble des données présentées sont significatives au test Shapiro-Wilk ($p<0.000$).

De plus, nous remarquons que les items suivants marquent un écart entre les moyennes des pays alliés et de ma région : la *compassion* (FR : M=5.8 ; REG : M=5.6 ; AL : M=5.09), la *fierté* (FR : M=4.56 ; REG : M=4.71 ; AL : M=3.9), la *pitié* (FR : M=4.17 ; REG : M=4.11 ; AL : M=3.83), l'*empathie* (FR : M=5.32 ; REG : M=5.15 ; AL : M=4.73), le *respect* (FR : M=6.04 ; REG : M=5.89 ; AL : M=5.59), la *gratitude* (FR : M=5.04 ; REG : M=4.94 ; AL : M=4.72), et la *tristesse* (FR : M=5.21 ; REG : M=4.86 ; AL : M=4.34). Une nouvelle fois, les scores témoignent d'une volonté de souligner l'implication du soldat de mon pays et de ma région en le différenciant de l'étranger (soldat allié). En d'autres termes, nous éprouvons plus de respect, de fierté et d'empathie envers le soldat de ma propre région que pour celui d'un autre pays.

Nous avons eu jusqu'à maintenant un point de vue national et unifié de ces résultats, malgré notre volonté d'observer une possible variation des scores avec la modalité « soldat de ma région ». Afin de gagner en cohérence, il nous paraît pertinent de questionner plus en avant cette question de la localité au sein de l'échantillon national. En effet, nous pouvons partir du principe que, tout comme les données internationales, nous pourrions constater un décalage de représentations entre les régions en France. Plus spécifiquement, nous envisageons une éventuelle distinction en nous basant sur la localité de la région.

3.2 Une représentation régionale du soldat

En fonction du positionnement géographique de la région, et *a fortiori* de son histoire, nous pensons que la représentation du soldat peut varier. Les coefficients de contingence (test C) révèlent un nombre limité de liens entre les moyennes de score des items selon les modalités du soldat et la situation régionale. En effet, les résultats montrent une faible relation entre les variables. Si nous prenons l'exemple de deux items concernant le soldat de mon pays testés avec une variable considérant les réponses des participants en fonction de leur origine régionale (Nord, Grand-Est et Centre-Est³²) : *héros* (N=535, C=.228, $p=.003$) et *patriotes* (N=534, C=.219, $p=.008$). De même dans le choix des modalités, notre attention se concentre sur cet ensemble de trois régions en fonction de leur quasi significativité systématique contrairement aux autres régions testées. Il convient de nous focaliser plus en avant sur une partie des items en analyses de variance pour comprendre de quoi il en retourne.

En effet, nous constatons de prime abord qu'une grande majorité des résultats ne permettent pas d'établir une distinction significative entre les moyennes des items et leurs

³² Nous regroupons derrière ces appellations, le Nord : Hauts de France et Picardie, le Grand-Est : Champagne-Ardenne et Alsace-Lorraine, le Centre-Est : Auvergne Rhône-Alpes.

appartenances régionales. Soit les résultats ne se révèlent pas significatifs soit les coefficients de contingences initialement calculés ne laissent aucun doute sur le caractère hasardeux des interrelations entre les attributions et les groupes. Pourtant, il apparaît que certaines données sortent significativement de l'Anova (cf. *Tableau 27*).

<i>La majorité des soldats de mon pays étaient :</i>		N	M	F	Signification
Content	Nord	165	2.84	5,412	,005
	Grand-Est	169	2.85		
	Centre-Est	201	2.41		
Héros	Nord	165	5.05	6,241	,002
	Grand-Est	169	5.05		
	Centre-Est	201	4.49		
Pacifistes	Nord	165	3.43	3,452	,032
	Grand-Est	169	3.45		
	Centre-Est	200	3.11		
Patriotes	Nord	165	5.41	10,415	,000
	Grand-Est	169	5.43		
	Centre-Est	201	4.82		
Haïr les officiers	Nord	165	3.78	4,330	,014
	Grand-Est	169	3.89		
	Centre-Est	201	3.46		
<i>La majorité des soldats de ma région étaient :</i>		N	M	F	Signification
Héros	Nord	165	5.12	6,780	,001
	Grand-Est	169	5.01		
	Centre-Est	198	4.48		
Pacifistes	Nord	165	3.54	3,645	,027
	Grand-Est	169	3.54		
	Centre-Est	197	3.19		
Patriotes	Nord	165	5.30	10,723	,000
	Grand-Est	169	5.27		
	Centre-Est	197	4.64		
Haïr les officiers	Nord	165	3.85	7,371	,001
	Grand-Est	169	3.94		
	Centre-Est	198	3.40		
<i>La majorité des soldats des pays alliés étaient :</i>		N	M	F	Signification
Héros	Nord	165	4.91	6,859	,001
	Grand-Est	169	4.93		
	Centre-Est	201	4.34		
Patriotes	Nord	165	4.77	8,502	,000
	Grand-Est	169	4.81		
	Centre-Est	200	4.21		
<i>La majorité des soldats des pays ennemis étaient :</i>		N	M	F	Signification
Héros	Nord	165	3.79	8,443	,000
	Grand-Est	169	4.10		
	Centre-Est	200	3.35		
Nationalistes	Nord	165	4.50	6,558	,002
	Grand-Est	169	4.53		
	Centre-Est	199	3.97		
Patriotes	Nord	165	5.09	11,374	,000
	Grand-Est	169	5.17		
	Centre-Est	199	4.47		

Tableau 27 – Anova de l'Échelle de représentation « soldat de mon pays-région-alliés-ennemi » selon la région d'origine

Même si les scores *F* des items ne sont pas forts, proportionnellement aux écarts entre les moyennes, ils n'en restent pas moins significatifs. Ceci étant, c'est bien la tendance et non ces écarts à proprement parlé qui vont nous intéresser.

Avant toute chose, les attributs significatifs dans chaque modalité se référant au soldat sont peu diversifiés. Nous retrouvons les items *héros* et *patriotes* dans toutes les sections.

Pacifistes et *haïr les officiers* sont présents dans deux des modalités. Et enfin, *Nationalistes* se place dans la dernière catégorie. Nous remarquons que les représentations sont marquées par la même distinction. Chacune des représentations du soldat a une moyenne de score inférieure pour les réponses issues du Centre-Est par rapport aux régions du Nord et Grand-Est. Encore une fois, les différences ne sont pas grandes, mais elles sont dans la même tendance, elles sont systématiques et significatives.

En d'autres termes, le caractère *pacifiste* du soldat (*de mon pays, de ma région*) est moins prononcé selon l'échantillon du Centre-Est. De même que le fait de *haïr les officiers* ressort avec un score inférieur pour le Centre-Est par rapport au Nord et Grand-Est. Tout comme l'item *nationalistes*, significatif qu'avec la modalité soldat d'un *pays ennemi*, obtient une moyenne plus élevée pour les régions du Nord et du Grand-Est.

Les items *héros* et *patriotes* (cf. *Diagramme 4*) sont systématiquement significatifs dans une comparaison inter-groupe entre les trois régions (N=535), en lien avec les quatre modalités (soldat de *mon pays, de ma région, pays alliés, pays ennemis*). Ainsi, nous constatons la même tendance entre les moyennes des régions. Les scores du Centre-Est sont invariablement plus faibles que les deux autres territoires.

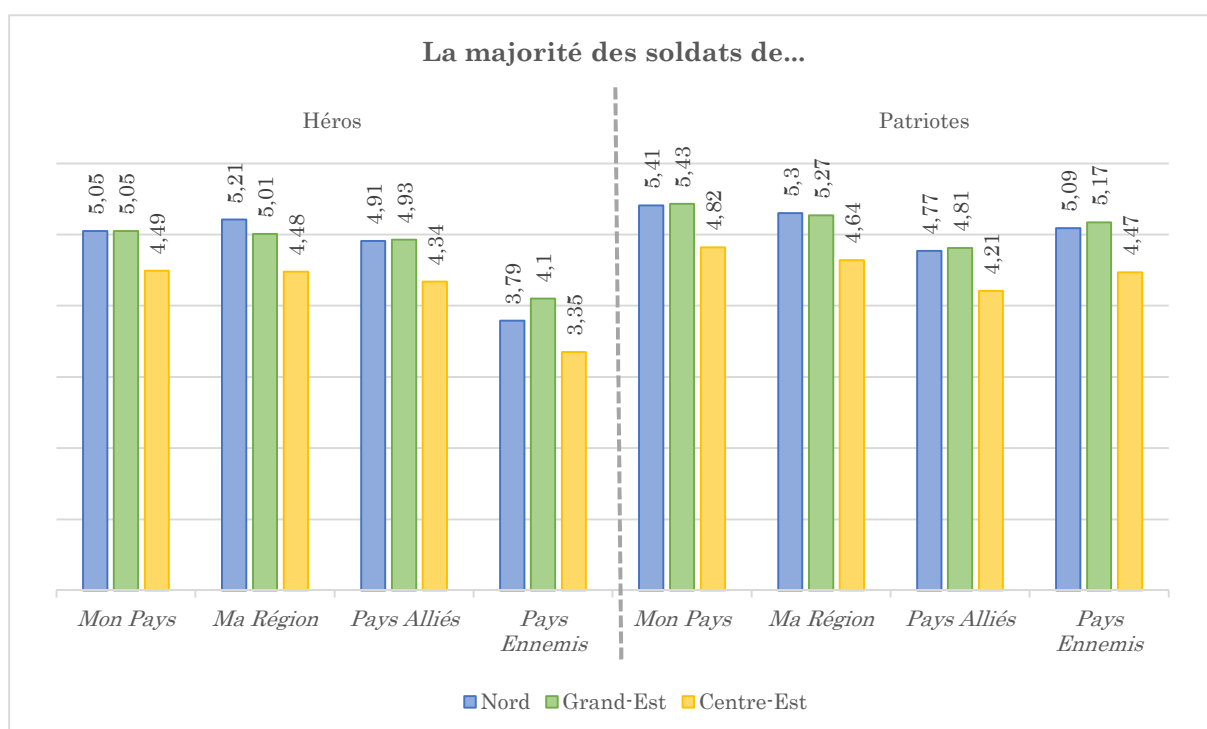


Diagramme 4 – Anova des items Héros et Patriotes selon le type de soldat et la région

En ce sens, nous pouvons affirmer que la perception héroïque et patriotique du soldat dépend du secteur régional d'émission du jugement, si nous procédons à une comparaison entre le Nord, le Grand-Est et le Centre-Est. De plus, la modalité d'origine du soldat va également influencer sur les scores attribués. Par exemple, le soldat ennemi est caractérisé comme étant moins héroïque que ces adversaires, plus d'un point d'écart entre cet item et les autres. Tout comme le soldat allié a tendance à moins être patriote que le soldat français ou ennemi.

Dit autrement, la manière de considérer le soldat, qu'il soit de mon pays, de ma région, ou étranger, va dépendre de ma région d'origine, et ce, selon si nous venons du Nord de la France ou du Centre-Est. Le fait que chaque score rhônalpin soit systématiquement plus faible que ses homologues du Nord-Est résonne sans doute avec l'histoire de ces régions.

3.3 *Un sentiment régional envers le soldat*

Si nous nous concentrons sur l'échelle émotionnelle, nous observons également un décalage évident entre le Centre-Est et les deux autres régions (cf. *Tableau 28*). Les moyennes sont systématiquement moins élevées pour les réponses rhônalpines que celles des régions Nord et Grand-Est. Ces différences significatives restent pour le moins mesurées si nous les éclairons aux scores *F*. Mais le caractère invariant de cet écart nous dessine une tendance bien particulière que nous avons déjà observée avec les résultats de l'échelle de représentation.

Nous observons également que certains items sont régulièrement scorés supérieurs ou égaux entre le Grand-Est et le Nord : *gratitude* (Grd-Est : $M=5.57$; Nord : $M=5.27$), *fierté* (Grd-Est : $M=5.14$; Nord : $M=4.93$) et *respect* (Grd-Est : $M=6.27$; Nord : $M=6.19$). Cela montre tout d'abord un consensus entre ces deux régions, mais parfois une manière de répondre très légèrement plus marquée par le Grand-Est. Nous retenons surtout qu'il est difficile de distinguer clairement une tendance propre entre les deux territoires, tant et si bien que des moyennes sont parfaitement égales (la *fierté* du *soldat des pays alliés* : $M=4.22$).

Autre différence à noter, le *respect* moyen envers le *soldat des pays alliés* est plus faible que celui envers le soldat français (*mon pays* et *ma région*). Tout comme la *fierté*, il apparaît que ces deux sentiments soient davantage moins forts pour un soldat étranger. De là à affirmer que nous constatons une réelle préférence envers le soldat français, il n'en demeure pas moins que l'écart reste minime, mais significatif.

<i>Par rapport aux soldats de mon pays, je ressens :</i>		N	M	F	Signification
Admiration	Nord	165	5.47		
	Grand-Est	169	5.58	9,256	,000
	Centre-Est	201	4.88		
Gratitude	Nord	165	5.27		
	Grand-Est	169	5.57	8,969	,000
	Centre-Est	200	4.79		
Joie	Nord	165	2.34		
	Grand-Est	169	2.15	5,141	,006
	Centre-Est	201	1.85		
Fierté	Nord	165	4.93		
	Grand-Est	169	5.14	11,436	,000
	Centre-Est	201	4.22		
Respect	Nord	165	6.19		
	Grand-Est	169	6.27	4,590	,011
	Centre-Est	201	5.86		
Sympathie	Nord	165	4.85		
	Grand-Est	169	4.80	12,439	,000
	Centre-Est	201	4.09		
<i>Par rapport aux soldats de ma région, je ressens :</i>		N	M	F	Signification
Admiration	Nord	165	5.55		
	Grand-Est	169	5.69	10,757	,000
	Centre-Est	199	4.90		
Gratitude	Nord	165	5.35		
	Grand-Est	169	5.52	13,085	,000
	Centre-Est	198	4.60		
Joie	Nord	165	2.33		
	Grand-Est	169	2.32	6,651	,001
	Centre-Est	199	1.81		
Fierté	Nord	165	5.15		
	Grand-Est	169	5.34	11,363	,000
	Centre-Est	199	4.41		
Respect	Nord	165	6.13		
	Grand-Est	169	6.20	6,205	,002
	Centre-Est	199	5.70		
Sympathie	Nord	165	4.95		
	Grand-Est	169	4.79	9,305	,000
	Centre-Est	199	4.21		
<i>Par rapport aux soldats des pays alliés, je ressens :</i>		N	M	F	Signification
Admiration	Nord	165	5.21		
	Grand-Est	169	5.15	5,668	,004
	Centre-Est	201	4.63		
Gratitude	Nord	165	4.95		
	Grand-Est	169	5.24	9,637	,000
	Centre-Est	200	4.39		
Joie	Nord	165	2.44		
	Grand-Est	169	2.37	6,384	,002
	Centre-Est	200	1.87		
Fierté	Nord	165	4.22		
	Grand-Est	169	4.22	6,382	,002
	Centre-Est	200	3.59		
Respect	Nord	165	5.94		
	Grand-Est	169	5.95	6,022	,003
	Centre-Est	200	5.47		
Sympathie	Nord	165	4.79		
	Grand-Est	169	4.76	6,655	,001
	Centre-Est	200	4.19		

Tableau 28 – Anova de l'Échelle émotionnelle « soldat de mon pays-région-alliés » selon la région d'origine

Les analyses de variances sur la modalité soldat d'un pays ennemi nous montrent que les moyennes des scores ne dépendent pas des régions d'appartenance. Seulement deux items sont significatifs (*respect* : $F=3.062$, $p=.048$; *sympathie* : $F=3.950$, $p=.020$). Mais après calcul du post-hoc, les différences intergroupes ne sont pas significatives. En ce sens, il semblerait logique d'affirmer que le ressenti vis-à-vis du soldat ennemi concerne un questionnement national et non selon les localités. En effet, ce conflit oppose des pays, l'ennemi incarne une identité nationale adverse et ne renvoie pas à une dimension régionale, beaucoup trop spécifique.

Par contre, nous remarquons que la modalité concernant le soldat ennemi reste non-significative aux analyses de variance testées avec la région d'origine. Cependant, nous constatons une variation de certains résultats si nous la testons avec une modalité plus générale : le secteur régional de l'université dans laquelle le participant est rattaché ($N=878$). En ce sens, cela signifie deux choses. Tout d'abord que la représentation du soldat ennemi n'est pas encline à être distinguée selon la région de nos racines. Ensuite, que seulement deux items nous permettent des suppositions de relation intergroupes : *indifférence* ($F=3.235$, $p=0.012$), *respect* ($F=5.269$, $p<0.000$).

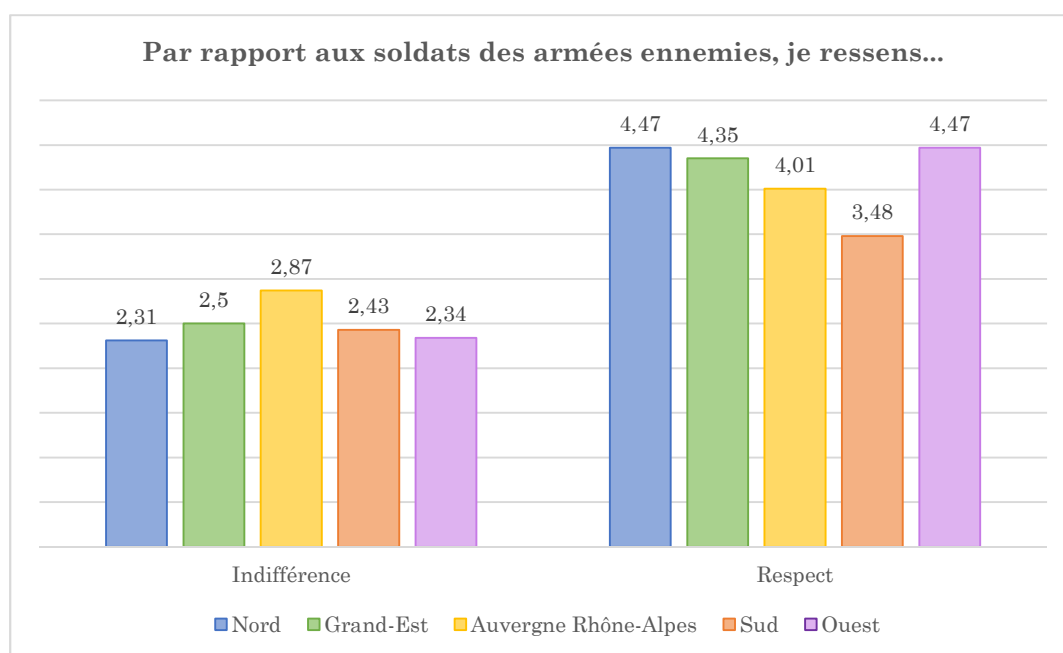


Diagramme 5 – Anova de l'Échelle émotionnelle « soldat ennemi » selon la région d'étude

C'est-à-dire que le faible écart de moyennes de l'item *indifférence* entre les régions du Centre-Est et les autres est significatif. Autrement dit, les participants rhônalpins estiment être légèrement plus indifférents que le reste de la France, sachant que cette moyenne est inférieure à 3 points. Nous retrouvons la même dynamique à propos du *respect*, mais cette fois-ci, c'est le sud qui se distingue par son écart de moyenne significativement plus faible que les autres régions. Ainsi, les répondants du sud de la France éprouvent moins de respect envers le soldat ennemi.

Si nous avons mis en avant certains résultats, en nous basant sur le principe de différenciation des scores significatifs. Les données n'ayant aucune relation de contingence entre les variables testées sont tout autant révélatrices. En effet, cet aspect des analyses est bien évidemment un résultat en soi, puisque cela révèle une représentation cohérente sur l'objet. Comme nous l'avons vu avec les moyennes descriptives en début de chapitre, qu'il soit originaire du pays, ou d'une autre nation, considéré comme allié ou ennemi, le soldat est appréhendé émotionnellement de manière homogène, voire consensuelle.

Résumé du chapitre 2

Les tableaux croisés des échelles d'émotions nous permettent de souligner la divergence d'opinions entre certains pays (FPF). Notamment en ce qui concerne les sentiments de reconnaissance (*admiration, gratitude, fierté, respect, sympathie*). Pour certains sentiments, il apparaît clairement que le ressenti est différent selon le pays d'appartenance et l'objet interrogé. Le *soldat de mon pays* ne procure aucun sentiment admiratif pour les participants de l'Espagne, contrairement à la Belgique, la France et le Royaume-Uni. Les analyses multivariées confirment cette tendance. Les mêmes émotions ont un score *F* plus élevé, ce qui indique que l'Espagne est en opposition avec les pays frontaliers à la France. En soumettant le *soldat des armées ennemies* à la même variable (FPF) nous notons l'absence de relation forte entre les pays. Seule la *sympathie*, que nous retrouvons dans les analyses de variance, confirme la similarité des réponses franco-belges et maintient l'écart avec les scores espagnols.

Nous employons une seconde variable d'appartenance groupale qui teste le statut des pays pendant le conflit (SdG). Les ressentis vis-à-vis du soldat de mon pays sont pour certains marqués par une nette distinction entre les anciens belligérants et les anciens pays neutres (*admiration, gratitude, fierté, respect, empathie*). Cela montre une reconnaissance très prononcée par les anciens belligérants envers le soldat. Alors que la correspondance des moyennes de l'*envie* et de la *culpabilité* (*F* faible) illustre un sentiment mutualisé qui ne dépend pas de ce facteur (SdG). C'est-à-dire que selon la nature des émotions, celles-ci peuvent être soumises aux tensions historico-politiques témoignant d'une trace toujours visible du souvenir de la PGM. Du côté de l'ennemi, nous constatons une nouvelle fois des sentiments consensuels entre les pays. Les scores ne permettent pas de définir une distinction groupale formelle. Par contre, les moyennes les plus basses de l'*empathie* et de la *sympathie* confirment le décalage produit par les anciens pays neutres en dessinant un souvenir plus rude. Il s'avère que la reconnaissance des anciens belligérants peut également se traduire à l'inverse par une possible rancœur, ou un désintérêt prononcé, par les *neutres*.

Les résultats de l'échelle de représentation du soldat nous conduisent aux mêmes raisonnements. Les caractères héroïque et volontaire des soldats relèvent d'une relation forte entre les pays (FPF). Il apparaît que le Royaume-Uni investit majoritairement la définition du soldat comme un *héros*, contrairement à l'Espagne en net désaccord, alors que les réponses des autres pays sont modérées. Le soldat *volontaire* est surtout dépeint par l'Allemagne toujours en nette opposition avec l'Espagne et en désaccord modéré avec

la France, la Belgique et l'Italie. Si nous pouvions résumer ainsi, le soldat français serait plus victime que les autres, le soldat allemand serait le plus volontaire, le soldat anglais serait le plus héroïque, le soldat belge serait le plus pacifiste, le soldat italien serait l'un des moins volontaires et le soldat espagnol serait le moins héroïque. Malgré certains résultats anecdotiques comme l'Allemagne à propos du *pacifisme*, ou de l'Italie avec le volontariat, il y a une donnée constante concernant l'Espagne. La représentation de l'ennemi entre les pays (FPF) suit la même tendance relevée avec les émotions. La majorité des scores *F* sont faibles et soulignent globalement un consensus (*victimes*, *haïr les officiers* et *haïr les ennemis*). Les items (*héros*, *volontaires*) déjà évoqués précédemment sont les seuls qui démarquent d'une distinction entre l'Espagne et les autres pays. Ainsi que le pacifisme de l'ennemi qui dénote un accord modéré pour la Belgique, la France et le Royaume-Uni, et un net désaccord pour l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne.

Le statut durant la guerre souligne une nouvelle fois le dissensus entre les anciens neutres et les anciens belligérants. Les items ayant un score *F* fort dépeignent deux figures contraires du *soldat de mon pays*. D'un côté les anciens pays de la Triple Entente et Triple Alliance décrivent un soldat tout autant patriotique que victime, ne manquant pas d'héroïsme et étant moyennement pacifiste. D'un autre côté, les anciens pays neutres caractérisent le soldat principalement victime, modérément patriote, mais certainement pas héroïque ni pacifiste. Les consensus quant à eux concernent la *contrainte*, la *légitimité* et le fait de *haïr ses officiers* qui témoignent d'une vision critique et unanime du conflit. Nous retrouvons les mêmes enjeux déjà énoncés vis-à-vis du *soldat des armées ennemies*. Nous comprenons que la représentation de l'ennemi ne dépend pas pleinement du statut durant la guerre. Seul le qualificatif de *héros* ne laisse aucun doute sur la distinction des deux types de soldat. L'*ennemi* est définitivement moins héroïque que le *soldat de mon pays*. Cela implique que l'ennemi incarne une nation rivale, puisque les scores des pays anciennement neutres n'ont aucune différence marquante entre le soldat et son adversaire.

Nous observons une tendance identique dans les résultats nationaux français. Nous entendons par là que selon les modalités, il persiste des différences de représentations et de ressentiments à l'encontre des figures du soldat (pays, région, allié, ennemi). De manière générale, la représentation du *soldat de ma région* et du *soldat des pays alliés* est très similaire à celle du *soldat de mon pays* (*légitimité de la guerre*, *héros*, *nationalistes*, *pacifistes*). Par contre, certaines caractéristiques sont plus marquées pour le soldat français (de mon pays et ma région) que le soldat étranger (pays alliés). Dit simplement,

le soldat français serait plus *patriote*, *victime*, *contraint*, et *estimerait la guerre* plus *absurde* que ses alliés. Plus précisément, lorsque nous nous intéressons à la région d'origine des répondants, nous ne constatons pas d'écart majeur entre les résultats. Pourtant une tendance se dessine entre les régions du Nord, du Grand-Est et du Centre-Est. Les scores sont systématiquement plus bas pour la région Centre-Est. Par exemple, le soldat allié est considéré comme moins patriote que le soldat français et le soldat ennemi. Alors que l'ennemi est moins héroïque que les 3 autres figures combattantes. Enfin, dans les régions du Nord et Grand-Est, les participants considèrent le soldat de leur région comme plus héroïque par rapport aux autres régions.

Les moyennes descriptives de l'échelle émotionnelle dessinent des tracés homogènes (*joie*, *sympathie*, *envie*, *sentiment de dette*, *mépris*) entre les 3 modalités du soldat (pays, région, allié). Nous relevons cependant des distinctions intéressantes nous montrant une tendance presque systématique dans le fait de valoriser le soldat français par rapport au soldat allié. Dit autrement, il apparaît que le soldat de mon pays et de ma région fait davantage ressentir de la *compassion*, de la *fierté*, de l'*empathie*, du *respect* ou encore de la *tristesse* que le soldat allié. Et si nous nous penchons sur les comparatifs régionaux, nous retrouvons les écarts qui caractérisent les scores du Centre-Est par rapport aux territoires du Nord et Grand-Est. Les scores *F* soulignent la similarité des réponses entre les régions, mais comportent un léger décalage systématique pour le Centre-Est ou le Sud. Les émotions envers le *soldat des armées ennemies* ne sont pas soumises aux différences entre les régions. Cela traduit un ressenti plus national et unanime que ce que nous avons relevé vis-à-vis des autres figures. Nous retenons donc un aspect majoritairement homogène et consensuel des émotions envers les figures du soldat.

Ainsi, les résultats obtenus grâce à la passation des échelles sur le plan transnational, et sur le territoire français, nous ont conduits à procéder à une comparaison inter-régionale. À l'instar des territoires belligérants et neutres, nous avons constaté qu'il existe des représentations différentes non négligeables entre certaines régions de France appelant à une investigation plus poussée en ce sens.

Chapitre 3. Du passé vers le présent

Les résultats que nous avons développés jusqu'à présent nous montrent la complexité de l'objet que nous étudions. Nous nous rendons compte que selon la localité de l'échantillon, le discours se transforme. À travers le mouvement *du passé vers le présent*, nous allons pouvoir souligner en quoi les traces du passé ont un impact sur la manière de nous souvenir.

En nous basant sur une source historique, nous entendons par là officielle et institutionnelle, nous allons voir que la représentation de la guerre se forme différemment. Comment le passé fait-il trace du récit historique ? De quelle manière avons-nous accès au passé, et comment cet événement resurgit-il aujourd'hui ?

Comme nous l'avons développé précédemment, le rapport que nous entretenons avec le passé progresse inévitablement par des supports faisant office de médiation. Notre savoir, expert ou profane, provient de différentes sources. Lorsque nous étudions un événement aussi important que la PGM, une multitude de supports s'offrent à nous. Toute la difficulté étant de cibler notre attention sur un objet en particulier. Dans cette partie nous allons nous intéresser à la manière dont des images, datant pour la grande majorité de l'époque, témoignent du conflit. En d'autres termes, comment la guerre nous est-elle aujourd'hui présentée, repensée, montrée.

Nous considérons que les articles issus du site du Centenaire.org sont un moyen par lequel la PGM s'actualise dans le présent. C'est-à-dire qu'ils sont la rémanence, une trace, une manifestation d'un souvenir encore partagé aujourd'hui. Les images, et en particulier les photographies, sont un mode de transmission particulier lié à une aura de vérité. Nous considérons ces images (photographies, affiches, peintures, dessins, etc.) comme étant des témoignages directs du passé.

1. *Que nous reste-t-il ?*

À ce stade de notre analyse, le réel et le concret dans la mémoire collective prennent une place prédominante. Comme la nécessité d'être au contact d'une réalité matérielle. Plus que jamais, les souvenirs sont considérés comme trace, empreinte et preuve. À ce titre, l'espace, au sens géographique, devient lui-même la preuve, telle une marque ou un témoignage direct de l'histoire. Dans cette partie, nous traiterons des résultats obtenus à la suite d'analyses thématiques et lexicométriques assistés par le logiciel d'Iramuteq sur un corpus provenant du site internet officiel du centenaire de la PGM : <http://centenaire.org/fr>.

Nous éprouvons la nécessité de nous rapprocher de notre sujet, de nous focaliser sur une dimension beaucoup plus locale. L'objectif de cette partie exploratoire est d'étudier de manière comparative 48 articles publiés (entre 2012 et 2018) sur le site du centenaire, afin de répertorier, d'analyser et de comprendre quelles démarches sont mises en place, dans quel but, et la manière dont elles sont présentées. La variable indépendante est la région à laquelle l'article est rattaché, Rhône-Alpes (N=21) ou Champagne-Ardenne (N=27).

1.1 Région Rhône-Alpes, l'Arrière mobilisé

Nous pensons le territoire comme un point de vue et une source de savoir spécifique sur cette période. C'est-à-dire qu'il est la transmission d'un témoignage (d'individus ou géographique) vers une mémoire collective construisant une représentation de la PGM. La reconstruction du lien (le passé vers le présent) se fait par l'imaginaire, à travers la réappropriation de cas particuliers au vu d'un savoir général. Nous constatons une dynamique débutant du local vers le général. L'idée est de mettre en lien les éléments régionaux avec l'histoire nationale.

Notre analyse thématique des articles concernant la région Rhône-Alpes nous conduit à une distinction en cinq catégories (cf. *Figure 13*). Tout d'abord, la région se définit en opposition avec le Front et le reste de l'Arrière pour affirmer son identité propre. C'est-à-dire que même si cette région est éloignée des combats, elle n'en est pas moins impliquée. Mais surtout, elle se démarque comme étant la plus active et impliquée au sein de l'Arrière. À partir de là, quatre thèmes gravitent autour de cette affirmation identitaire : *l'identité locale, les témoignages, les objets culturels et les représentations de la guerre*.

L'identité locale suit la même justification que nous avons soulignée, en spécifiant en détail ce qui compose la nature de la région. Ce qui caractérise la région Rhône-Alpes, c'est son effort de guerre. Bien qu'éloignée du Front, la région est investie dans l'industrie, les usines locales (textiles ou armement) ne sont pas à l'arrêt grâce à l'investissement des femmes et des immigrés. N'oublions pas non plus que les hôpitaux, hospices et thermes accueillent en grand nombre de soldats blessés.

Ce que nous entendons par *témoins et témoignages* est le fait de mobiliser certaines figures iconiques ou anonymes afin de rendre tangible le discours d'implication dans le conflit. Par exemple, la Mère Bizolon, figure lyonnaise emblématique de l'aide et du réconfort apportés aux Poilus de passage dans la ville. Ou encore le récit de soldats de la région dont les lettres et carnets de croquis témoignent de leur quotidien pendant la guerre.

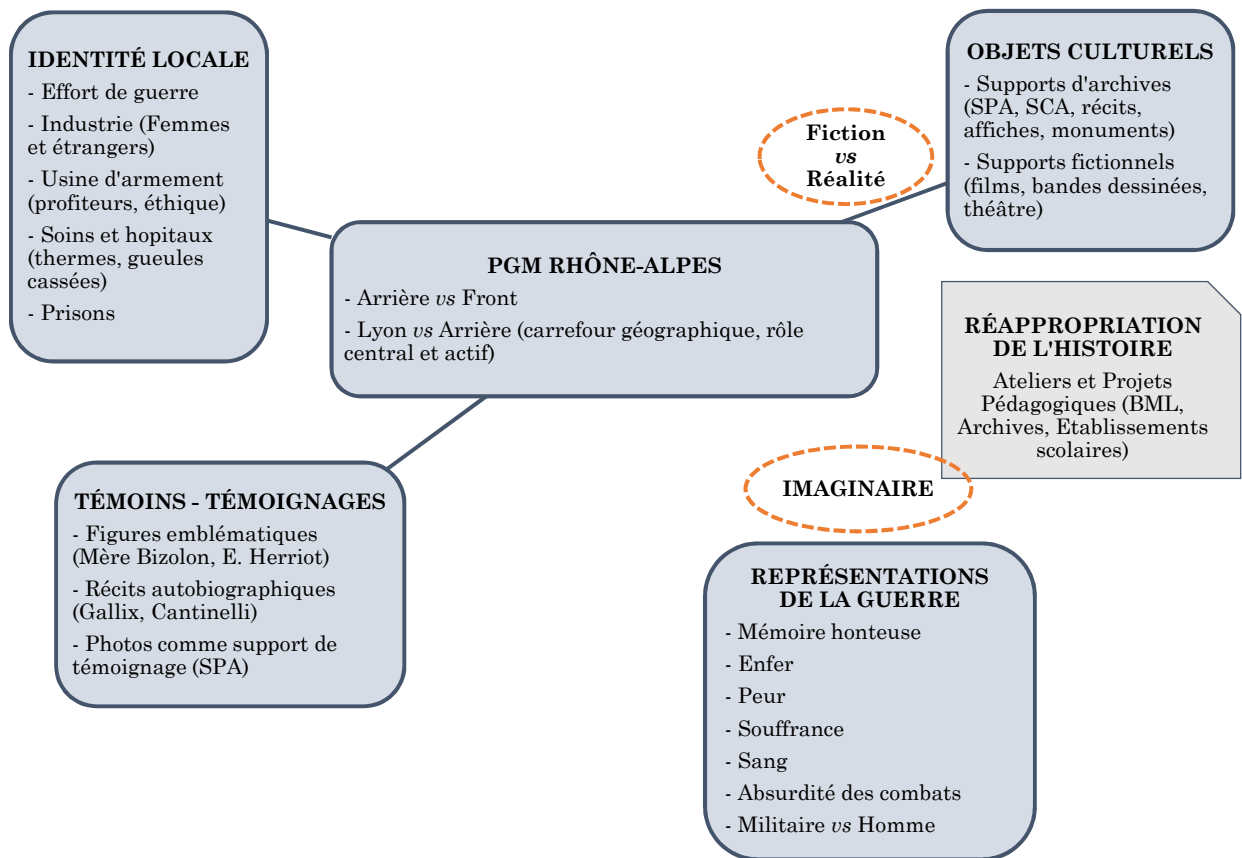


Figure 13 – Thèmes de l'Arrière – analyse des articles rhônalpins

Enfin, les *objets culturels* sont autant de supports permettant un investissement dans l'héritage du souvenir. D'un côté les archives au sens strict : photographies d'époques, affiches de propagande ; et de l'autre la fiction : les films, les bandes dessinées, le théâtre. Grâce à cela, nous constatons une réappropriation de l'histoire au travers d'activités qui sont mises en place au sein de diverses structures (bibliothèques, médiathèques, établissements scolaires, archives municipales). Des ateliers, des projets pédagogiques, et des expositions thématiques proposent une médiation entre le passé et la population.

C'est à travers cette médiation que *les représentations de la guerre* apparaissent. En effet, la mémoire honteuse, l'absurdité des combats, la dimension du soldat à la fois militaire et homme (citoyen) ne sont tangibles qu'avec ce travail de réappropriation historique. C'est pour cela que nous faisons apparaître le processus imaginatif en transition entre les supports et les représentations. *L'imaginaire* permet d'expliquer le lien entre une réalité du souvenir (factuelle avec des documents), et une dimension représentationnelle et mémorielle, au sens de ce que nous retenons de l'évènement. Ainsi, le passé ressurgit aujourd'hui par la médiation des supports (réels ou fictionnels) et nous donne accès à un savoir réapproprié.

Suite à ces premiers résultats, nous avons également procédé à une analyse lexicométrique des articles de la région Rhône-Alpes. Le *Tableau 29* reprend, de façon détaillée, le vocabulaire composant les cinq classes obtenues (74% des UCE analysées), les χ^2 qui les ont caractérisées, les variables externes significativement associées et les titres que nous avons attribués à chacune des classes.

Nous remarquons l'apparition de deux pôles. Ils témoignent d'une distinction entre le rôle de la région au sein de l'arrière pendant le conflit (37,1%) et la manière dont il est possible de se réapproprier l'histoire passée (62,9%) à travers les projets culturels. Le pôle de la réappropriation est le plus investi. Il est composé d'un sous-groupe (formé par les classes 1 et 4) et de la classe 5. Le contenu de la classe intitulé « projet pédagogique » (15,5%), est caractérisé, comme son nom l'indique, par les démarches mises en place en milieu scolaire. Ces *ateliers* ($x^2=22.2$) s'appuient sur des supports variés, tels que des œuvres de fictions réalisées par *Kubrick* ($x^2=34.45$), *Trumbo* ($x^2=34.45$), mais également des *BD* ($x^2=28.45$), impliquant le travail d'*élèves* ($x^2=24.78$) au *collège* ($x^2=22.56$).

Le sous-pôle « travail de transmission » (47,4%) se distingue de la classe 5. Composée de la classe 4 « Témoignage biographique » se focalisant sur *l'homme* ($x^2=24.25$), par exemple *Marcel* ($x^2=24.25$) *Comyn* ($x^2=20.03$), un ancien *combattant* ($x^2=15.13$) ayant écrit des *textes* ($x^2=20.03$) et un *journal* ($x^2=15.88$) sur son *expérience* ($x^2=11.81$) du conflit. La classe 1 regroupe

des éléments liés aux archives (26,7%) puisque nous y retrouvons des *affiches* ($x^2=33.32$), les *fonds* ($x^2=28.29$) de *bibliothèque* ($x^2=23.56$) de la ville de *Lyon* ($x^2=22.52$) dont le but est de *conserver* ($x^2=10.35$), mais également de faire des *expositions* ($x^2=10.47$).

Le second pôle « rôle de l'Arrière » (37,1%) est composé de deux classes : la classe 3 relative à l'effort de guerre (14,7%) décrit que les *usines* d'armement ($x^2=23.31$) par exemple à *Saint-Chamond* ($x^2=24.13$) *témoignent* ($x^2=30.07$) du *rôle* ($x^2=13.69$) que la région a *joué* ($x^2=17.93$) dans cet effort de guerre. La classe 2 se penche sur l'organisation de la vie civile (22,4%). Nous comprenons l'envergure du rôle des *civils* ($x^2=18.09$) à travers le terme de *nombreux* ($x^2=46.08$). Que ce soit avec les *prisonniers* ($x^2=21.9$) ou l'*embauche* ($x^2=18.09$) des femmes, dans un but de *confection* ($x^2=10.66$) d'*effets* ($x^2=17.17$) *destinés* ($x^2=14.34$) au front, et aussi de soin dans les *hôpitaux* ($x^2=10.66$).

	PÔLES ET SOUS PÔLES		THEMES DES CLASSES	PRÉSENCES SIGNIFICATIVES DE MOTS (CHI²)	VARIABLES EXTERNES (CHI²)
ORGANISATION DES PÔLES (116 U.C.E CLASSÉES, 73,89%)	Rôle de l'Arrière (37,1%)		Classe 2 : Organisation civile (22,4%)	Nombreux (46.08), prisonnier (21.9), ville (21.9), civil (18.09), embaucher (18.09), également (18.09), effet (17.17), accueillir (14.34), Grenoble (14.34), établissement (14.34), destiner (14.34)	Rhône_Isère_20_09_2012 (7.94) Rhône_Drôme_19_09_2012 (7.04) Rhône_Ain_18_09_2012 (7.04)
			Classe 3 : Effort de Guerre (14,7%)	Témoigner (30.07), Saint-Chamond (24.13), usine (23.31), jouer (17.93), cinématographique (17.93), rôle (13.69), industrie (13.05), produit (12.06)	Rhône_Loire_20_09_2012 (17.84)
	Réappropriation historique (62,9%)	Travail de transmission (47,4%)	Classe 4 : Témoignage biographique (20,7%)	Homme (24.25), Marcel (24.25), Comyn (20.03), texte (20.03), il (16.22), garder (15.88), écrire (15.88), journal (15.88), mais (15.13), combattant (15.13)	Rhône_Educ_7_03_2016 (45.7)
			Classe 1 : Archivage (26,7%)	Affiche (33.32), fonds (28.29), bibliothèque (23.56), Lyon (22.52), municipal (17.35), conflit (13.13), commun (11.36), exposition (10.47), conserver (10.35)	Rhône_Bibliothèque_Archive (28,76)
		Classe 5 : Projet pédagogique (15,5%)		Kubrick (34.45), Trumbo (34.45), BD (28.45), élève (24.78), collègue (22.56), thématique (22.56), atelier (22.2), projet (22.2), deux (21.04), 3 ^{ème} (16.77), dérouler (16.77), interdisciplinaire (16.77), classe (16.57), gueule (16.57), temps (16.57), tranchée (16.57)	Rhône_Educ_13_06_2017

Tableau 29 – Synthèse de l'analyse lexicométrique des articles rhônalpins

1.2 Région Champagne-Ardenne, le Front revendiqué

Nous allons nous intéresser à la seconde région de notre corpus : la Champagne-Ardenne. Elle est composée de trois zones : occupée, front, arrière. Plus concrètement, la zone dite occupée est localisée au département des Ardennes, le Front concerne la Marne, et l'Arrière se cantonne aux départements de l'Aube et de la Haute-Marne. D'ores et déjà, la définition de cette région passe par l'englobement des strates spécifiques au conflit et ne se résume pas uniquement à la ligne de Front. Cette manière de se définir est connectée à deux thématiques : *les récits historiques* et *les lieux stratégiques*.

Les récits historiques ancrent l'histoire de la région dans une perspective large entre les guerres de 1870 et la SGM. Nous comprenons que l'histoire du territoire passe par son lien avec l'historiographie au sens large, c'est-à-dire la chronologie des événements antérieurs et postérieurs. À cela s'ajoute l'ampleur de l'implication internationale. Autrement dit, la multi-culturalité des troupes en présence sur la région. En plus des Poilus et des troupes ennemies, le *melting pot* de soldat venu des pays alliés ou des colonies (Canada, Chine, États-Unis, Italie, Nouvelle-Zélande, Royaume-Uni, Russie). Enfin, la symbolique des villes martyres et le caractère victimaire de la population y sont associés. Pour résumer, cette catégorie renvoie à des faits historiques, comme attestant d'une certaine vérité.

En découle la place du *témoignage* qui est prépondérante dans les thématiques relevées. Elle concerne principalement les récits autobiographiques de familles anonymes, mais aussi des figures emblématiques de cette période (Castelnau, Garros, Foch, etc.). Le but étant de souligner la place du récit personnel pour raconter ce qu'il s'est passé, non pas comme alternative à l'historiographie, mais comme complément.

Ce cheminement qui nous conduit dans un premier temps aux *représentations de la guerre* venant nuancer ce que nous avons analysé avec la région Rhône-Alpes. En ce sens, des thèmes tels que l'*exode*, la *destruction* et l'*attente* apparaissent. Ces éléments révèlent une dimension absente de notre analyse précédente. En effet, la région champenoise est le terrain d'affrontement et d'occupation par les Allemands. C'est pourquoi une partie de la population fuit vers l'Arrière, et pour les plus téméraires, subissent les bombardements de leurs villes. Quant à la notion d'attente, nous pouvons la comprendre dans plusieurs situations. Il y a l'attente passive et craintive de la fin des bombardements et pouvoir sortir de l'abri ; l'attente tensionnelle du soldat dans la tranchée avant de monter à l'assaut ; l'attente comme synonyme de repos lors des permissions avant de retourner au Front ; et enfin, l'attente de la fin de la guerre, de la libération et du retour à la normale. Ces représentations de la guerre nous montrent une dimension réaliste des conséquences

qu'a le conflit sur le quotidien de la population. L'imaginaire nous permet de faire le lien entre les témoignages, et autres preuves factuelles, avec les représentations que nous avons du conflit.

Les témoignages ont une résonnance également du côté des *projets*, où nous voyons des activités telles que des expositions, des ateliers, des projets pédagogiques, mais aussi commémorations et des rénovations des lieux de mémoires. Cette thématique à part entière souligne la médiation mise en place dans la région, mais ne se limitant pas au cadre culturel et pédagogique. Les projets touchent des associations d'anciens combattants, des cérémonies commémoratives et la conservation de monuments ou sites historiques.

C'est à travers ces activités que nous en arrivons au *tourisme*, thème donnant du sens à l'ensemble de l'analyse sur la Champagne-Ardenne. Le tourisme de mémoire et autres circuits touristiques sont une particularité intrinsèque à la région. Témoignage des traces encore visibles du conflit, les sites de villages détruits restés intacts, ou des promenades dans les forêts vallonnées par les trous d'obus sont une manifestation directe du passé. Nous plaçons également le processus imaginatif proche de cette catégorie, car sans l'imagination, le pèlerinage n'a pas lieu d'être. L'accès au passé et la compréhension des paysages relèvent d'un va-et-vient entre la perception et la représentation.

Enfin, nous terminons cette boucle thématique avec *les lieux stratégiques*. Ils sont la présence matérielle du conflit, la spatialisation concrète de la guerre. Que ce soit les villes bombardées, les tranchées, le réseau de galeries souterraines ; ou les places fortes tenues par les ennemis (QG, immeubles réquisitionnés, hôpitaux, etc.). Ces lieux renvoient à la fois à la triple dimension identitaire de la région durant la guerre (Front, Arrière, occupation) et aussi aux lieux toujours visités par les touristes.

D'une manière générale, nous observons une sorte d'ancrage local qui se suffit à lui-même. Plus précisément, la mémoire de la région passe inévitablement par l'espace de celle-ci. Et ainsi, dans une dynamique de préservation et de transmission de la mémoire, le tourisme devient le vecteur qui semble le plus adéquat. Une façon de dire que la PGM c'est ici, c'est ça, c'est chez nous, il suffit de regarder autour de vous. Comme s'il n'y avait rien à ajouter. Pour résumer, le territoire est un moyen d'expression du passé. L'ancrage du sol (le territoire) et de la temporalité y sont inhérents.

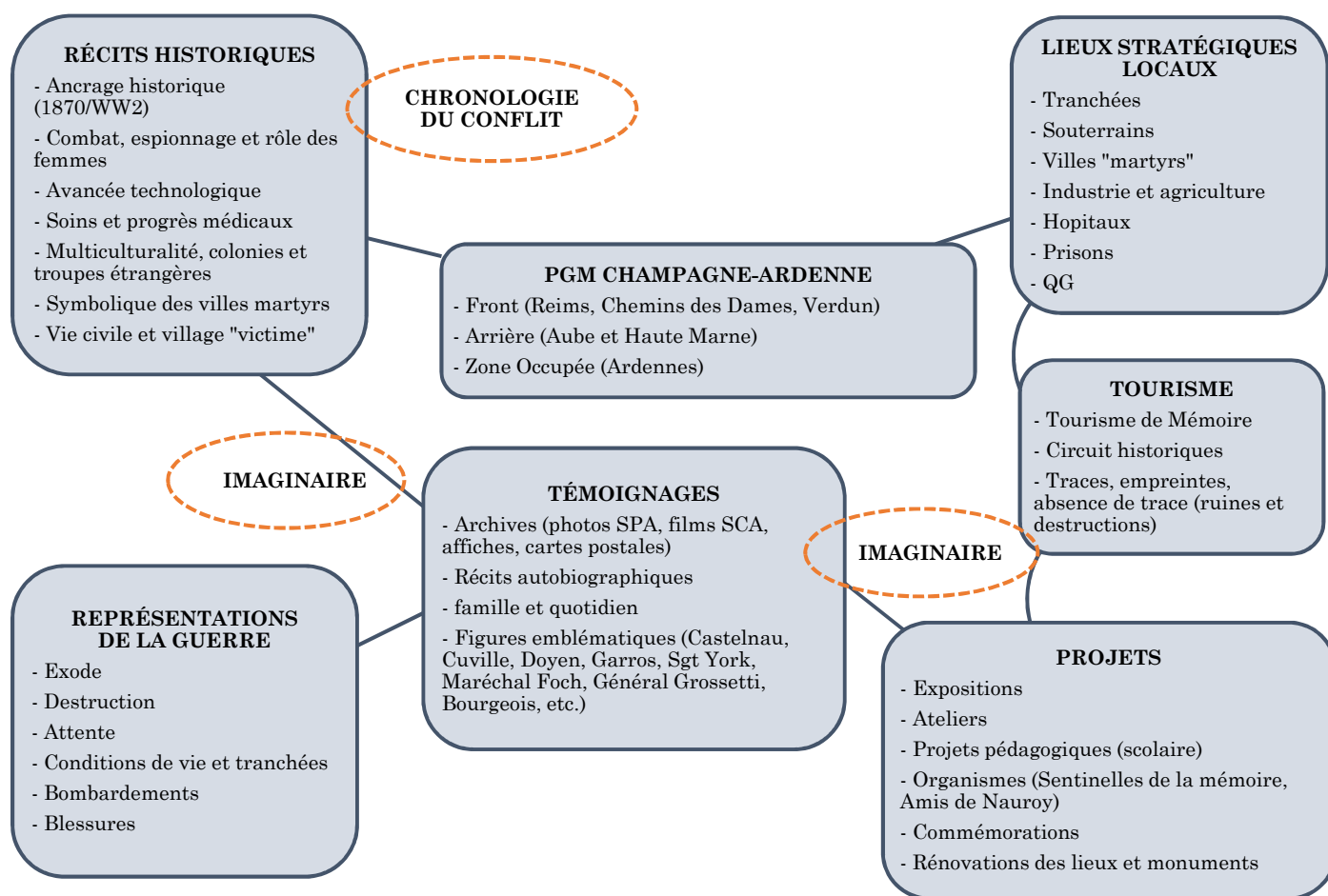


Figure 14 – Thèmes du Front – analyse des articles champenois

Nous avons aussi procédé à une analyse lexicométrique des articles de la région Champagne-Ardenne. Le *Tableau 30* détaille le vocabulaire composant les cinq classes obtenues (76% des UCE analysées), les χ^2 qui les ont caractérisées, les variables externes significativement associées et les titres que nous avons attribués à chacune des classes.

Nous constatons l'existence de deux pôles. Ils marquent une opposition entre les enjeux historiques (68%) et le projet du centenaire (classe 3 : 32%). Commençons par cette classe isolée dont les éléments qui la composent tendent vers une certaine exhaustivité : *guerre* ($x^2=51.6$), *histoire* ($x^2=35.55$), *film* ($x^2=27.26$), *centenaire* ($x^2=26.32$), *mondial* ($x^2=25.6$), *exposition* ($x^2=25.06$), *archive* ($x^2=24.06$), *mémoire* ($x^2=19.95$), *femme* ($x^2=19.57$), *enfant* ($x^2=17.35$), *festival* ($x^2=15.14$), *musée* ($x^2=15.14$), *patrimoine* ($x^2=13.7$), *circuit* ($x^2=13.7$), *raconter* ($x^2=12.94$). Toutes les formes lexicales peuvent renvoyer aux médiations mises en place dans le cadre du centenaire ou à la visée de celles-ci.

Le second pôle (68%) est plus complexe. La classe 5 (16%) s'oppose à un sous-pôle « marqué par l'histoire » (52%) à l'intérieur duquel la classe 4 (16,9%) se distingue d'une sous-catégorie intitulée « au cœur de l'action » (classe 1 : 21% et classe 2 : 14,1%). Les « aspects stratégiques » (classe 5) sont portés par des termes liés à la gouvernance du conflit : *général* ($x^2=48.44$), *Foch* ($x^2=25.77$), *Pershing* ($x^2=26.57$), *commander* ($x^2=31.98$). Mais également à l'état d'*occupation* ($x^2=21.15$) qu'a subi la région de *Charleville* ($x^2=36.42$).

Dans le sous-pôle « marqué par l'histoire » la classe 4 « Lieux de mémoire » ce sont les *monuments* ($x^2=25.51$) et les mémoriaux qui y sont regroupés : *chapelle* ($x^2=40.37$), *cimetière* ($x^2=27.72$), *tombe* ($x^2=25.02$), *ossuaire* ($x^2=14.93$).

Enfin, la sous-catégorie « au cœur de l'action » (35,1%) est composée de la classe 1 « région active » (21%) et de la classe 2 « proximité du conflit » (14,1%). Cette dernière illustre le *front* ($x^2=98.4$), à la fois dans le secteur de l'*Argonne* ($x^2=39.56$), de *Verdun* ($x^2=26.56$), et de la Main de *Massiges* ($x^2=24.66$), *situé* ($x^2=34,6$) en *Champagne* ($x^2=20.31$). L'*activité* ($x^2=22,96$) de la région dans la classe 1 *témoigne* ($x^2=36,78$) du rôle de la région pendant la *bataille* ($x^2= 32,37$). Un *secteur* ($x^2=21,59$) dont les *reportages* ($x^2=19,68$) montrent le caractère *décisif* ($x^2=22,96$) des *combats* ($x^2=16,58$).

	PÔLES ET SOUS PÔLES	THEMES DES CLASSES		PRÉSENCES SIGNIFICATIVES DE MOTS (CHI²)		VARIABLES EXTERNES (CHI²)
ORGANISATION DES PÔLES (362 U.C.E CLASSÉES, 76.37%)	Classe 3 : Projet centenaire (32%)			Guerre (51.6), histoire (35.55), film (27.26), centenaire (26.32), mondial (25.6), exposition (25.06), archive (24.06), piste (21.81), mémoire (19.95), femme (19.57), enfant (17.35), proposer (15.14), festival (15.14), musée (15.14), patrimoine (13.7)		Champagne_pédagogiq_14_11_2016 (43.2) Champagne_Marne_23_09_2014 (19.57) Champagne_Ardenne_28_05_2014 (17.35)
	Enjeux historiques (68%)	Classe 5 : Aspects stratégiques (16%)		Général (48.44), novembre (41.83), Charleville (36.42), commander (31.98), dernier (31.29), Pershing (26.57), siège (26.57), subir (26.57), quartier (25.77), Foch (25.77), allemand (22.3), cessez-le-feu (21.2), occupation (21.15)		Champagne_Ardenne_05_12_2013 (55.19)
		Marqué par l'histoire (52%)	Au cœur de l'action (35,1%)	Classe 1 : Région active (21%)	Témoigner (36.78), bataille (32.37), mener (25.65), décisif (22.96), activité (22.96), St Gond (22.96), plaine (21.81), fin (21.81), Mailly (21.81), participer (21.81), secteur (21.59), reportage (19.68)	Champagne_Marne_20_09_2012 (45.83)
				Classe 2 : Proximité du conflit (14,1%)	Front (98.4), Argonne (39.56), situer (34.6), Verdun (26.56), route (24.66), kilomètre (24.66), Massiges (24.66), blessé (24.66), centre (23.01), hôpital (21.08), Champagne (20.31)	Champagne_Marne_01_09_2014 (7.03) Champagne_Aube_09_03_2016 (6.91)
			Classe 4 : Lieux de mémoire (16,9%)		Chapelle (40.37), cimetière (27.72), monument (25.51), tombe (25.02), sol (25.02), soldat (20.16), carré (19.96), tuer (19.96), hommage (19.74), victime (19.25), corps (15.24), ancien (15.24), ossuaire (14.93)	

Tableau 30 – Synthèse de l'analyse lexicométrique des articles champenois

La figure 15³³ met en lumière les rapports dynamiques entre les classes issues de l'analyse lexicométrique. Au premier abord, nous constatons une opposition en trois points entre la classe 3 « *Projet Centenaire* », la classe 5 « *Aspects Stratégiques* », et l'association des classes 1 et 2 « *Au Cœur de l'Action* ». Autrement dit, le projet centenaire fait appel à un univers lexical indépendant. Tout comme la classe 5, relevant du champ de la stratégie et de la chronologie des faits, qui se distingue clairement du reste des classes. Notre intérêt va plutôt porter sur les deux premières classes. L'entrelacement de *l'activité de la région* et de *la proximité du conflit* apparaît logique si on met en perspective cette position avec la classe 4. C'est bien grâce à la proximité spatiale des vestiges du conflit que vont pouvoir se justifier les autres classes.

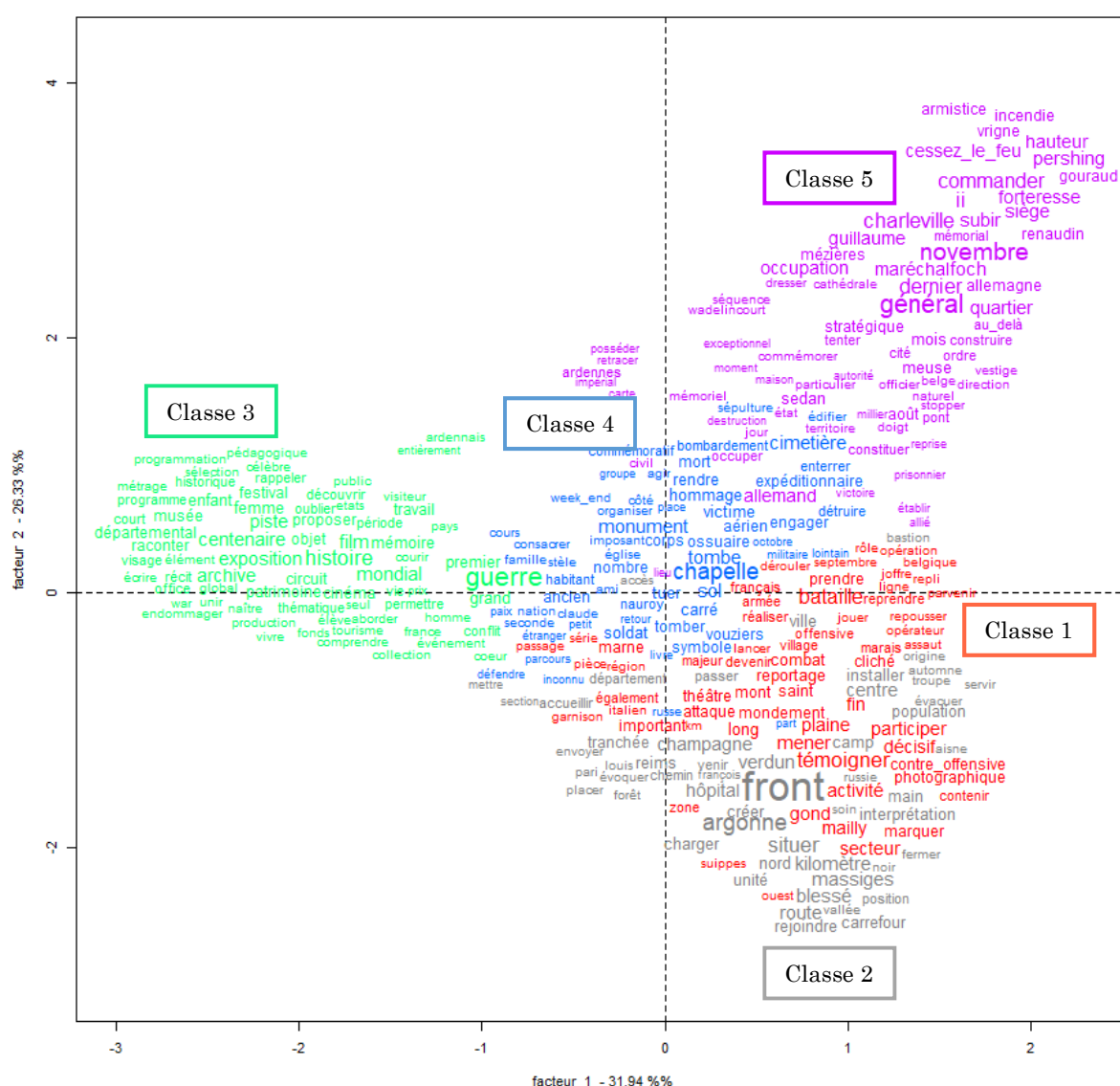


Figure 15 – AFC des articles champenois

³³ Variables actives coordonnées et taille du texte proportionnelle au χ^2

Les classes 1 et 2 sont le point d'ancrage permettant de faire sens avec l'histoire et le projet du centenaire en regroupant une terminologie autour de la réalité de terrain. Conformément à notre analyse thématique, les « *Lieux de mémoire* » sont au centre des préoccupations mémorielles (ici en classe 4). C'est-à-dire que les occurrences significatives de la classe 4 résonnent avec des dimensions présentes dans le reste des classes lexicométriques. Autrement dit, la notion de territoire est le point commun entre les thèmes abordés dans le corpus de la région champenoise. À la fois au sujet de l'histoire, du tourisme, et de la transmission (via les projets).

Nous retenons donc une représentation de la guerre distinctive selon la région d'où provient le souvenir. Si nous devons résumer, la distance géographique de la région Rhône-Alpes avec le Front s'illustre à travers des éléments tels que la *mémoire honteuse*, et *l'absurdité de la guerre*. Nous touchons au registre de jugement de valeur, d'une opinion portée sur les événements. Alors qu'en Champagne-Ardenne, nous retrouvons un souvenir concret, renvoyant à une réalité des implications du conflit : la *destruction*, qui sous-entend une reconstruction post-conflit, l'*attente* polymorphe (qui concerne les soldats alliés et ennemis, mais aussi les civils), l'*exode* inévitable dû à l'*occupation*. Ces catégories renvoient tout bonnement aux conditions de vie durant la guerre.

2. Une image du centenaire

Pour terminer ce chapitre, nous nous intéresserons aux images issues du corpus du site du centenaire. Nombre d'articles analysés comportaient des images (photographies, illustrations) venant illustrer ou même remplacer les écrits.

2.1 Les thèmes de la guerre

Nous procédons à une analyse thématique des images (N=285)³⁴ selon l'origine régionale de la publication. Le but étant de compléter les résultats récoltés via les articles du site du centenaire.

Sur le plan descriptif, dans la totalité du corpus analysé, nous avons des images que nous pouvons qualifier d'archives / d'époque (N=241, 85%) et des photographies contemporaines (N=44). Les documents d'archives comprennent à la fois des photographies et cartes postales de l'époque, mais aussi les affiches de propagande, les dessins de Poilus, les plans de tranchées et schéma de monuments aux morts. Tandis que les images contemporaines sont exclusivement des photographies de lieux (cimetières et monuments aux morts).

Pour informations complémentaires, 67% proviennent de la région Champagne-Ardenne (N=184), contre une distribution égale de 16% pour la région Rhône-Alpes (N=45) et une autre origine, en France ou à l'étranger (N=45). À noter qu'une petite minorité des images ne sont pas référencées à une localité précise (N=11).

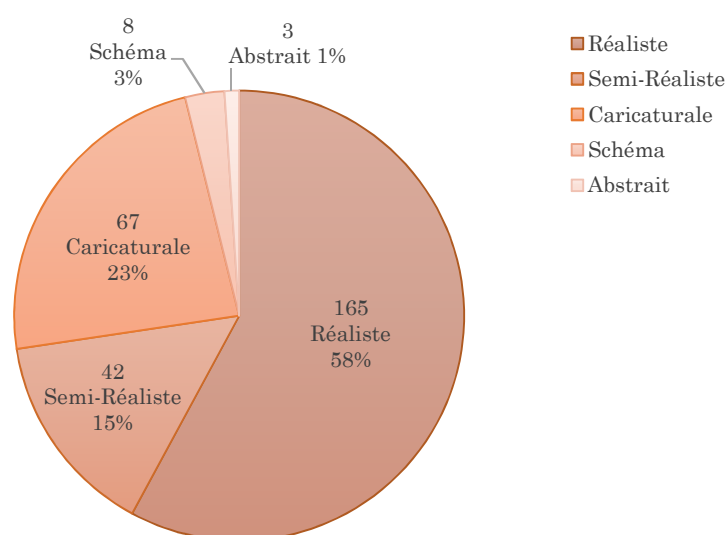


Figure 16 – Répartition des styles d'images (N=285)

³⁴ Les pré-tests réalisés sur les styles d'images (images testées N=75 ; pop. N=105 ; réponses N=487) montrent que 23% sont ambiguës et peuvent être interprétés comme correspondant à au moins deux styles différents.

Une partie des catégories trouvées lors de l'analyse thématique sont communes aux deux régions, nous commencerons donc par souligner les similitudes et ensuite les points divergents (cf. *Tableau 31*).

Ce que nous entendons par la « *Présentation d'un Lieu* », renvoie au fait que l'image montre un environnement (naturel ou construit, en extérieur ou intérieur). Ce lieu vise à témoigner d'une mémoire spécifique au déroulement des événements. C'est-à-dire qu'en présentant un paysage ou une ville en ruine, cela nous raconte une histoire sur ce qui s'est passé. Nous retrouvons cette catégorie dans les deux régions. Principalement côté champenois où les lieux exposent les traces du conflit (paysages dévastés, cimetières, ruines et destruction). Mais des images d'installation militaire (baraquements, tunnels, abris) sont également présentes afin de compléter le panel. Dans ces cas précis, ce sont majoritairement des croquis ou des plans réalisés par les soldats eux-mêmes.

La quasi-omniprésence de l'utilisation de l'espace comme source de témoignage, relève d'une volonté de maintenir une proximité entre le sujet de l'image et le message sous-jacent. C'est-à-dire qu'une photographie montrant des ruines, un cimetière ou une installation militaire véhicule une information sur un état des lieux. Comme le ferait un journaliste pour immortaliser une trace de *ce qui a été* (Barthes, 1964). En Champagne-Ardenne, cette thématique est diachronique, c'est-à-dire que les images concernent tout autant des archives témoignant de la destruction du territoire en 14-18, que des traces contemporaines (et donc toujours visibles) du conflit.



Image 5 – n°10 – Reims, quartier de l'université 3 avril 1917 (a11531)

La figure du « *Soldat* » français est polymorphe et cohérente. Les différents supports s'accordent sur une image lisse et héroïque du côté de la propagande, lorsque ce n'est pas une représentation en martyr qui est choisie. Si le soldat est illustré au combat, ce n'est qu'en reproduction graphique (affiche, peinture, dessin) et jamais en photographie. Il n'y a aucune photographie de soldat en train de se battre. Pour la majorité des cas, ils sont occupés par diverses activités, creuser des tranchées, construction d'abris, moment de détente ou de convalescence. Nous trouvons aussi des soldats montrés en train de se recueillir dans des cimetières militaires pendant une permission. C'est donc une image multiple du soldat qui nous est proposée dans ce corpus. Nous y voyons les diverses attitudes que peut avoir un soldat de 14 lorsqu'il n'est pas en train de combattre, y compris anecdotiquement, en compagnie de son entraîneuse habituelle lors des permissions.

Ces représentations nous conduisent à une autre thématique, celle de la « *Vie Quotidienne* ». À l'arrière comme au front (zone libre et occupée) ce thème est caractérisé par le travail essentiel des femmes, l'appel à la solidarité, et l'aisance de l'ennemi dans l'occupation du territoire. Selon les âges et les niveaux de vie, tous les hommes et femmes ne sont pas mobilisés de la même manière. Certain.e.s vaquent à leurs occupations (aller chercher le lait, faire la lessive), d'autres ont des activités directement liées à la guerre (ravitaillement des troupes, soins). Par contre, une distinction s'opère entre la Champagne-Ardenne, où l'Aristocratie et autre autorité civile et religieuse se font tirer le portrait ; pendant qu'en Rhône-Alpes des femmes travaillent à l'usine, et s'occupent des enfants, sans oublier la population qui est sollicitée à l'effort de guerre (aide financière).

Le discours national, voire nationaliste, se retrouve principalement dans la figure de l'« *Ennemi* » et l'allégorie de la « *Victoire* ». Il est évident que ces deux thématiques sont principalement présentes dans les documents de propagandes (françaises et étrangères). La caricature du soldat ennemi prend bien évidemment sa place dans les affiches de propagande visant à faire rire ou effrayer le spectateur. Dans ces situations, le soldat est animalisé, difforme, ou infantilisé. La victoire, quant à elle, est illustrée en présence d'un soldat anonyme blessé ou épuisé. Ou bien elle est associée à une figure politique ou iconique du pays (Georges Clemenceau au pied de l'Arc de Triomphe pour la France, Saint-Georges terrassant le dragon pour la Russie). Dans les deux cas, le public visé étant civil, le but est de recruter (« *engagez-vous !* ») ou d'obtenir une aide financière (le fameux emprunt national).

Un autre thème commun aux deux régions se rapporte au « *Front* ». Contrairement à ce que nous pourrions nous attendre, le *Front* ne révèle que très peu de situation d'assaut, de combat, et de victime. Aucune photographie ne dévoile cet aspect sanglant et violent, seulement des affiches de propagande ou des dessins de vétérans pouvant témoigner de leurs souvenirs (des dessins de combat aérien par exemple). Cette catégorie renvoie plutôt à l'aspect d'attente interminable et incertaine avant l'assaut. Côté Champenois, le front ressemble aux conséquences post-bombardement (ruines et tranchées). Alors que pour les images issues de la région Rhône-Alpes ce sont davantage les conditions de vie, la détente, le repos et la convalescence qui y sont montrés (cf. *Image 6*, soldats creusant une tranchée). C'est ici que la notion transversale d'*attente* est la plus prégnante. Comme nous l'avons évoqué dans les analyses des articles, l'attente fait partie intégrante de la vie durant la guerre. Nous pouvons envisager que l'ensemble des activités du soldat lorsqu'il n'est pas au combat, peuvent renvoyer à une préparation avant de monter au front, une attente synonyme de sursis.



Image 6 – n°205 – Barrucand 9 en Champagne Lts Malige et Angelvin

Nous finirons l'analyse des thématiques communes entre la Champagne-Ardenne et le Rhône-Alpes par la dimension du « *Portrait* ». Cette catégorie qui paraît générique témoigne en réalité d'un lien prépondérant avec l'image (et pas seulement la photographie). Près de 20% des images qui composent ce corpus sont des portraits (N=59). Nous constatons diverses manières de représenter l'individu, seul ou en groupe (soldats, civils, figures religieuses, personnels soignants). Le portrait permet une présentation de l'individu à un instant *t*, mais peut parfois sembler déconnecté de la situation, surtout

lorsque le sujet pose délibérément. Par exemple, les portraits du Monseigneur Luçon (cf. *Image 7*) ou du Dr Langlet, Maire de Reims, ne donnent aucun indice que ces photographies sont prises pendant la guerre. Mieux encore, cet aspect déconnecté de la réalité du conflit souligne la différence de répercussion d'une guerre sur les classes sociales. Les civils pris en photo posent soit devant (ou dans) l'institution à laquelle ils appartiennent (soignants, commerçants), soit ils sont en pleine activité (aller chercher du lait, déblayer des débris, laver le linge). Dans tous les cas, il est possible de repérer un signe attestant de la période de guerre. Tandis que les figures d'autorités (hauts gradés français ou allemands, personnalités politiques ou religieuses) sont dissociées des environnements pouvant entacher leur statut ou les montrer en position de faiblesse. En ce qui concerne les portraits de soldat (non-gradés), nous sommes face à des images classiques d'époque. C'est-à-dire des photos de soldats en uniforme sur fond unis, les rendant similaires et difficilement identifiables les uns des autres. Cela renvoie également à une dimension bien particulière, celle d'une pluralité d'individus anonymes, pouvant se remplacer les uns les autres.



Image 7 – n°9 – Monseigneur Luçon 31 mars 1917 (a11483)

Les catégories divergentes ou ne se trouvant que dans une des deux régions vont nous permettre de spécifier davantage ce qui caractérise la Champagne-Ardenne et le Rhône-Alpes.

Bien que distincts, les thèmes de « *Mort* » et « *Monuments* » sont complémentaires. La mort dans les images de la Champagne-Ardenne plane au travers des cimetières et du recueillement des familles. Deux tiers des représentations de cimetière sont des photographies contemporaines, et renvoient possiblement à cette dimension de pèlerinage que nous avons évoqué précédemment. Le cimetière n'est peut-être pas seulement un lieu de recueillement et de deuil, mais fait partie intégrante des lieux de mémoire à visiter. Tandis que dans le Rhône-Alpes la mort est (dés)incarnée par la symbolique des monuments et des cérémonies commémoratives. Certains monuments représentent très explicitement le deuil des familles, le sacrifice des soldats. D'autres sont plus allégoriques et illustrent la victoire, la paix ou la république. Cela illustre parfaitement un transfert attentionnel ou la matérialisation d'un substitut pour représenter une absence, et évidemment, rendre hommage aux soldats morts. Une nouvelle fois, le décalage observé souligne la distance marquant le territoire rhônalpin d'avec le cœur du conflit.

L'« *Occupation* » du territoire français par les soldats allemands n'est visible que dans les archives issues des Ardennes. De toute évidence le lien entre ce thème et la région est justifié par le déroulement local des événements. Le territoire ardennais fut occupé par l'armée allemande dès 1914, entraînant de ce fait un exode massif de la population. Les images offrent une vision plurielle de ce thème. En effet, nous constatons tour à tour des photographies illustrant la vie des Allemands sur le territoire français. Cela va de la réquisition des lieux importants des villes (administrations, journaux, hôpitaux), aux activités militaires (revues des troupes), aux soins avec la convalescence des blessés et aux loisirs lors des permissions (cf. *Image 8*). Nous comprenons par ces images, dont certaines sont issues de la propagande germanique, que le but est de montrer l'occupant en position de supériorité et de maîtrise de l'espace. Les défilés militaires renforcent la suprématie de l'armée allemande (présente) face à l'armée française en déroute. La réquisition des bâtiments stratégiques évoque la capacité d'adaptation et de prise en main de la logistique par les ennemis. Et les photographies représentant des moments de détente ou de loisir soulignent le décalage avec le Front, et montrent surtout que les Allemands sont ici chez eux. En parallèle, nous voyons l'envers de la médaille, c'est-à-dire la vie des locaux forcés de s'exiler ou de vivre sur place malgré la présence des envahisseurs. Nous retrouvons les mêmes codes évoqués dans les catégories de « *Vie Quotidienne* ». C'est une cohabitation

qui nous est dévoilée, avec par exemple les infirmières posant avec les soignants allemands, ou des civils regardant un défilé militaire des troupes germaniques. Nous remarquons donc plusieurs dimensions sous cette catégorie « Occupation » rappelant que toute prise de territoire par un ennemi est accompagnée par des processus tels que l'utilisation de la propagande, la réquisition des biens locaux, et la cohabitation avec les autochtones.

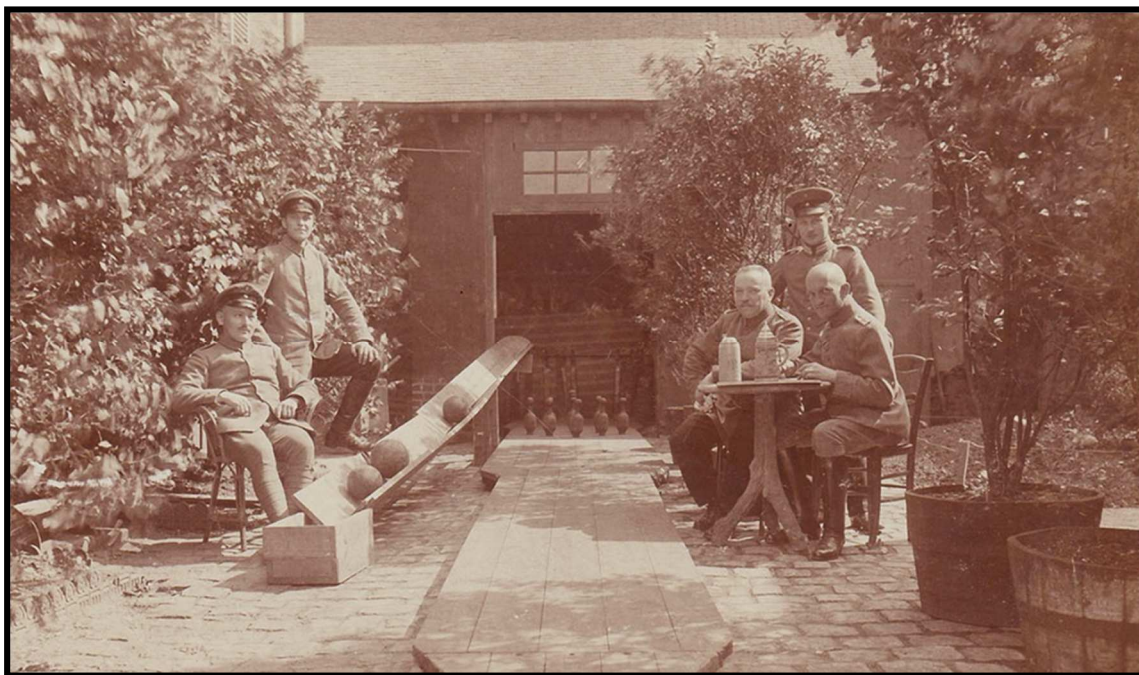


Image 8 – n°156 – Soldats allemands s'adonnant à une partie de bowling – SHAS

La « *Défense du Territoire* » ne concerne que la Champagne-Ardenne. Même si très peu d'images circulent à ce sujet, nous pouvons reconnaître certaines photographies montrant des batteries lourdes, ainsi que des réserves d'obus. Les armes légères quant à elles sont encore moins prégnantes. Le soldat armé est surtout représenté dans les affiches de propagande, ce qui paraît logique pour asseoir la légitimité d'un conflit. Mais il est plutôt rare de constater la présence de fusils sur les photographies. En toute logique, puisque la majorité des photos de soldats sont en situation de détente ou de soin.

La « *Religion* » est visible dans deux types de sources. La première réside dans les figures religieuses, déjà évoquées précédemment, que ce soit en portrait solennel ou en figure allégorique de rédemption. Si nous prenons l'exemple d'une huile sur toile de W. Emile (1920) représentant le Cardinal Luçon priant devant les ruines de la Cathédrale de Reims, nous constatons que seule la religion catholique semble concernée par la situation. Cela est sans doute induit par l'orientation culturelle prédominante et le lien avec l'édifice historique et symbolique qu'est la cathédrale. Par contre, le second type d'image

s'intéresse à la dimension spirituelle dans les cimetières et autres lieux de recueillement (ossuaires, monuments aux morts). En commençant par le plus flagrant, les tombes indiquent l'orientation religieuse du soldat enterré (catholique, juif ou musulmans). Ensuite, certaines symboliques sur les monuments font de subtiles références. Parfois un ange au sommet d'un ossuaire, à d'autres moments un soldat agonisant dans les bras d'une Vierge Marie sur un monument aux morts. La thématique religieuse est donc liée à deux aspects, un modèle d'autorité et de pouvoir (politique et spirituel) d'une part, et une voie d'apaisement et de deuil d'autre part.

Avec l'appellation de « *Faits Divers* », nous voulons marquer une partie des images comme cas particulier d'un événement dramatique qui n'est pas directement lié aux atrocités du conflit. Des photographies retracent les victimes d'un accident ferroviaire ayant eu lieu en 1917 en Savoie coûtant la vie à 428 personnes. Quatorze portraits de soldats morts ce jour-là et cinq photographies de l'accident composent l'article. Ce thème vise à rendre compte d'une réalité de l'Arrière, et des risques présents malgré la distance avec le Front. Même à plusieurs centaines de kilomètres des tranchées, des soldats meurent. Nous retrouvons la dimension du portrait associée à ce fait, accentuant le caractère tragique de l'accident en nous identifiant précisément certaines des victimes.

Afin de conclure cette partie de l'analyse des images, nous souhaitons souligner une nouvelle fois l'absence de photographie portant sur le No Man's Land, les assauts et les morts au combat. Pour cela, nous devons garder à l'esprit la place de la censure, mais également des limites techniques de l'époque. En effet, nous avons conscience du contrôle observé par la SPA³⁵ en 14-18 et des enjeux de guerre de communication déjà en place à l'époque. Il y a donc une absence de représentation, voire même une représentation en creux d'une réalité du conflit. De même, nous n'avons pas accordé une place à part entière à la propagande, car nous considérons ce thème comme transversal au sein de notre analyse thématique, comme un indice d'identification de l'image, et non une catégorie autonome. Cette dimension apparaît donc dans notre analyse lexicométrique et permet un éclairage différencié de nos résultats.

³⁵ La Section Photographique de l'Armée

CHAMPAGNE-ARDENNE N=164	RHÔNE-ALPES N=121
PRÉSENTATION D'UN LIEU - Dégât, Destruction, Ruine, État de la ville - Baraquement, installation militaire (vie du soldat) - Cimetière (mémorial militaire, religieux, national) - Paysage (trace du conflit) ➤ Témoignage	PRÉSENTATION D'UN LIEU - Baraquement et abris au Front (plan) - Dégât, Destruction (croquis, carnet de poilu)
VIE QUOTIDIENNE - Soldat (activités, lieux et équipement) - Civil - Travail - Femme - Enfant - Aristocratie/Autorité civile et militaire ➤ Attente (bombardement, assaut, incertitude)	L'ARRIÈRE / CIVIL / ALLIÉS - Aide financière, Solidarité - Travail (armement, équipement, soignant) - Femme - Soins des blessés - Enfant (occupation recommandée) - Prisonnier
SOLDAT - Figure iconique (héros, poilu, martyr) - Repos (baraquement, permission, convalescence, détente) - Équipement et décoration militaire - Recueillement	SOLDAT - Au Front - Recrutement - Blessé - Armement - Caricature - Sexualité (repos et permission)
ENNEMI - Caricature (humour, prévention) - Repos	ENNEMI - Caricature (animale, humaine, infantilissante)
MORT - Cimetière, tombe, monument - Recueillement	MONUMENTS - Symbole (victoire, république, soldat héros/martyr, famille, tristesse, deuil) - Cérémonie
FRONT - L'attente du soldat - La tranchée - Champ de bataille (avec ou sans soldat) - Assaut, Soldat en action (absence d'ennemi, absence de sang / présence de ruines) - Combat héroïque (aviation)	FRONT - Condition (vie, construction de baraquement et tranchée) - Détente, loisir, jeux (attente d'aller au front) - Soins - Alimentation - Déplacement (vers le Front) - Recueillement (enterrer les morts)
VICTOIRE - Clemenceau (père la victoire) - Contribution financière (aide civile) - Cathédrale de Reims (martyr et résistance) ➤ Propagande	VICTOIRE - Symbole patriotique (femme et enfant, paix) - Emblème patriotique et historique (Russes) - Résistance
PORTRAIT - Aristocratie/Autorité civile et militaire - Autorité religieuse - Anonyme (famille, habitant)	PORTRAIT - Soldat au Front - Soldat (victime de l'accident ferroviaire)
DÉFENSE DU TERRITOIRE Armement, Batterie lourde	FAITS DIVERS - Accident ferroviaire (soldats tués)
OCCUPATION (du territoire par l'ennemi) - Visite officielle - Activité militaire (de caserne) - Détente, loisir (baignade, cartes, pétanque) - Soins hospitaliers des blessés légers - Exode civil - Civil (travail, vivre avec les autres) - Réquisition des lieux ➤ Propagande	
RELIGION - Symbolique de l'espoir (paix, victoire, fin du conflit)	

Tableau 31 – Récapitulatif des thématiques de l'analyse manuelle des images (N=285)

2.2 Le lexique belliqueux

Pour affiner nos résultats, l'ensemble des images ont également été analysées via le logiciel Iramuteq. Cela est possible grâce au caractère systématique de notre grille d'analyse d'image offrant la possibilité de catégoriser et de quantifier les données sous forme de matrice. Le *Tableau 32* reprend, de façon détaillée, le vocabulaire composant les cinq classes obtenues (78% des UCE analysées), les χ^2 qui les ont caractérisées, les variables externes significativement associées et les titres que nous avons attribués à chacune des classes.

Nous constatons l'existence de deux pôles. Tout d'abord, la classe 3 « *Traces Mémoires* » (24.2%) regroupe les items relatifs aux *témoignages* ($x^2=39.69$) attestant de la dureté du conflit. C'est à travers la *présentation des lieux* ($x^2=119.35$), la *destruction* ($x^2=36.82$), symbolisée par l'état de la *Cathédrale de Reims* ($x^2=29.35$) et souligné par *l'absence de vie* ($x^2=88.12$), autrement dit, par des paysages vides d'individus. Les variables significatives soulignent cette idée de témoignage du passé vers le présent. Nous retrouvons les appellations *Archive contemporaine* ($x^2=31.85$), *Champagne-Ardenne* ($x^2=23.19$) et *Photographie* ($x^2=11.77$) confirmant notre idée que c'est à travers les traces encore visibles actuellement que la mémoire du conflit perdure.

La « *Guerre Totale* » est le second pôle d'opposition. Il est constitué de la classe 1 « *Front* » (23.3%) illustrant en toute logique l'activité au *front* ($x^2=20.28$) du *soldat* ($x^2=129.26$) en situation de *détente* ($x^2=17.47$), voire même d'*attente* ($x^2=11.28$) dans les *tranchées* ($x^2=20.28$). Face à cette classe, les « *Problématiques Tensionnelles* » (52,5%) se composent d'un côté ce que nous avons nommé « *Guerre de Communication* » (23.3%). La classe 2 dénomme tous les aspects liés à la propagande ($x^2=150.79$). Nous y trouvons donc les appels à la mobilisation : *aide financière* ($x^2=41.71$), *l'armement* ($x^2=26.03$), le *recrutement* ($x^2=16.82$), mais aussi les mécanismes de communication propagandiste : *animaux* ($x^2=41.71$), *l'humour* ($x^2=34.43$), la figure du *héros* ($x^2=18.94$). Les variables *origine étrangère* ($x^2=108.7$), *dessin* ($x^2=88.69$) et *caricature* ($x^2=59.73$) attestent de la nature des images concernées. Puis de l'autre, le rapport dichotomique (29.2%) regroupant les classes 4 « *Zone Libre* » (Rhône-Alpes, $x^2=9.06$) et 5 « *Zone Occupée* » (Champagne-Ardenne, $x^2=11.26$) précise les cas spécifiques à chaque région. Le *travail* ($x^2=83.54$) à l'arrière touche les *civils* ($x^2=71.95$) et leur *vie quotidienne* ($x^2=46.8$). Alors que *l'occupation* ($x^2=188.36$) se rapporte davantage au *soldat ennemi* ($x^2=102.62$) et à ses activités : *réquisition* ($x^2=41.25$), *repos* ($x^2=28.19$), *revue des troupes* ($x^2=27.25$). Il est intéressant de souligner que la catégorie *vie quotidienne* ($x^2=13.27$) qui

compose également cette classe 5, et nous montre que cette dimension touche les deux champs lexicaux définissant à la fois l'Arrière et le Front.

	PÔLES ET SOUS PÔLES	THEMES DES CLASSES		PRÉSENCES SIGNIFICATIVES DE MOTS (CHI²)		VARIABLES EXTERNES (CHI²)		
ORGANISATION DES PÔLES (233 U.C.E CLASSÉES, 78,25 %)	Classe 3 : Traces mémorielles (24.2%)			Présentation Lieu (119.35), Absence de vie (88.12), Témoignage (39.69), Cimetière (38.35), Destruction (36.82), Cathédrale de Reims (29.35), Tombe (28.05), Religion (27.44), Mémorial (25.97), Bombardement (16.01), Deuil (12.75), Post-conflit (12.75)		Archive Contemporaine (31.85) Champagne-Ardenne (23.19) Photographie (11.77) Style Réaliste (11.77) Informative (6.14)		
	Guerre Totale (75.8%)	Classe 1 : Front (23.3%)			Soldat (129.26), Activité au Front (20.28), Tranchée (20.28), Détente (17.47), Sacrifice (16.82), Attente (11.28), Repas (9.35), Loisir (7.12), Assaut (6.48)		Rhône-Alpes (7.62) Peinture (4.02)	
		Problématique tensionnelle (52.5%)	Rapport dichotomique (29.2%)	Classe 4 : Zone Libre (16.1%)	Travail (83.54), Civil (71.95), Vie Quotidienne (46.8)*, Enfant (43.1), Femme (36.87), Portrait (11.58), Soins (7.37)		Narrative (12.8) Rhône-Alpes (9.06) Archive d'Époque (5.18)	
				Classe 5 : Zone Occupée (13.1%)	Occupation (188.36), Soldat Ennemi (102.62), Réquisition (41.25), Repos (28.19), Revue des Troupes (27.25), Ville (17.97), Cérémonie (13.84), Visite officielle (13.84), Vie Quotidienne (13.27)*, Détente (11.77), Soins (5.58), Blessé (5.58)		Photographie (20.71) Style Réaliste (20.71) Champagne-Ardenne (11.26) Informatif (8.59) Archive d'Époque (4.02)	
			Classe 2 : Guerre de Communication (23.3%)			Propagande (150.79), Animaux (41.71), Aide Financière (41.71), Humour (34.43), Armement (26.03), Héros (18.94), Soldat Britannique (16.82), Bande Dessinée (16.82), Recrutement (16.82), Emblème (13.39), Allégorie de la Victoire (13.39)		Origine Etrangère (108.7) Dessin (88.69) Caricature (59.73) Symbolique (36.68) Archive d'Époque (5.52) Semi-Réaliste (4.44)
	* items présents dans une autre classe							

Tableau 32 – Synthèse de l'analyse lexicométrique des images du Front et de l'Arrière

Pour illustrer nos propos, la *Figure 20*³⁶ issue d'une analyse factorielle des correspondances (AFC) nous permet de relever les rapports dynamiques entre les classes. En effet, nous constatons une triple opposition entre les occurrences relevant des catégories « *Traces mémorielles* » (Classe 3) d'une part, la « *Guerre de communication* » (Classe 2) d'autre part, puis les classes « *Front* », « *Zone Libre* », « *Zone Occupée* » sont entremêlées. Ce dernier bloc renverrait à une réalité de terrain spécifique du conflit : l'occupation, les activités du soldat dans les tranchées ou en permission, le travail des civils, et surtout des femmes à l'arrière. Alors que la classe 3 correspond à la rémanence du passé, où l'espace est le témoin de ce qu'il s'est produit, tout comme la classe 2, qui opère une vision critique et analytique des supports de communications témoignant d'une époque.

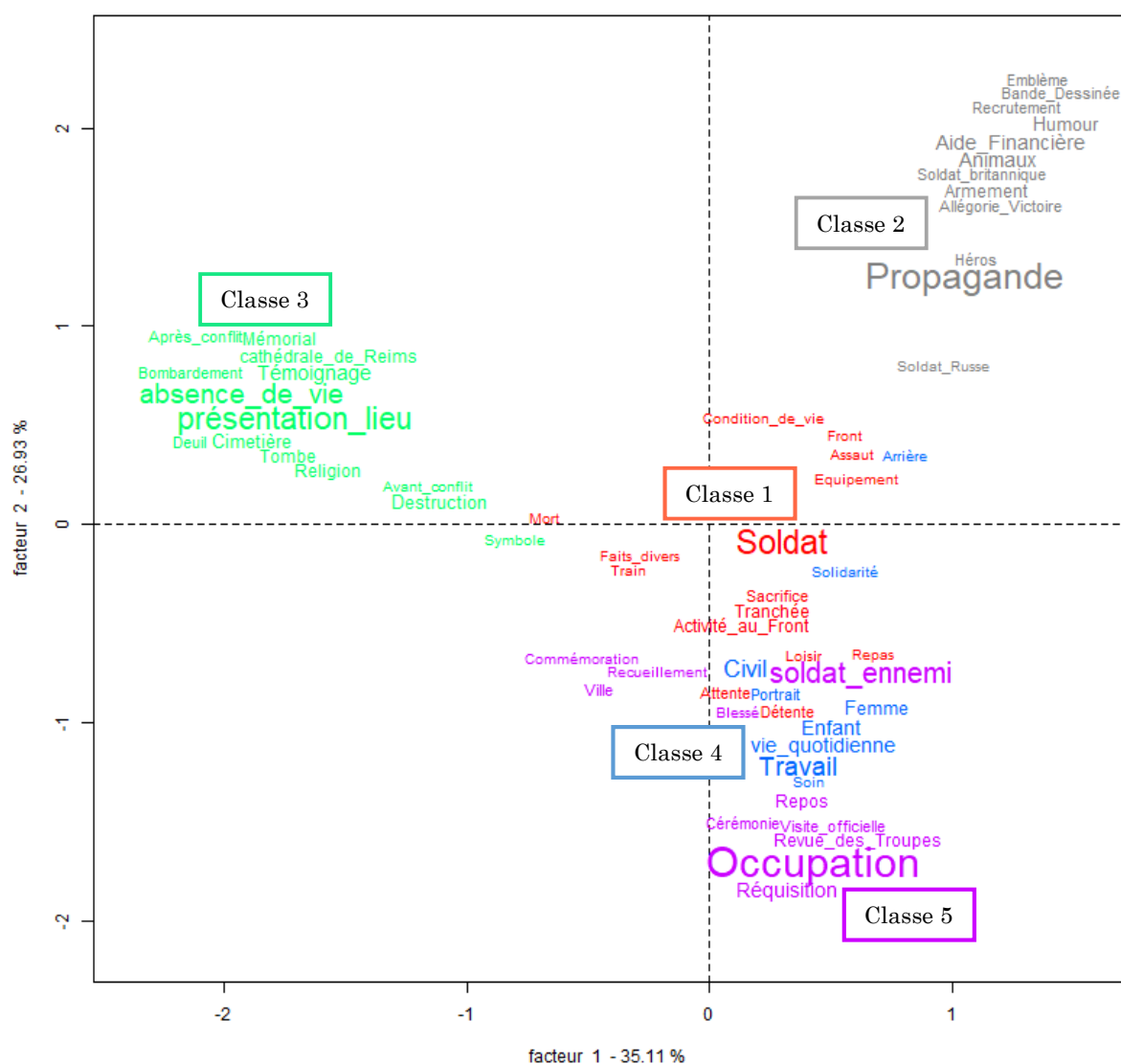


Figure 17 – AFC des images du Front et de l'Arrière

³⁶ Variables actives coordonnées et taille du texte proportionnelle au χ^2

Résumé du chapitre 3

La distinction entre l'ancien Front et l'Arrière est centrale dans cette partie d'analyse. C'est à travers cet aspect historique que l'identité mémorielle des régions est ancrée. Le territoire rhônalpin met en avant une identité locale (industrie et hôpitaux) en se basant sur des témoignages (icônes de l'époque et récits autobiographiques). Les représentations de la guerre (mémoire honteuse, ...) sont alimentées par les objets culturels (archives, fiction). Nous remarquons que le rôle de l'Arrière passe par la réappropriation de l'histoire. En ce sens, les efforts économiques et humains de cette zone la dépeignent comme acteur du conflit. Cette part active est transmise de diverses manières, y compris pédagogiquement, dans le but de ne pas oublier.

La Champagne-Ardenne est davantage marquée par la présence des lieux stratégiques et historiques (la matière du souvenir). Ainsi, les récits historiques (pluralité, ampleur et multi-culturalité) dialoguent avec les témoignages (autobiographies, icônes). À partir de là, les représentations de la guerre qui en découlent tournent autour de l'exode, la destruction et l'attente. Les projets culturels et pédagogiques permettant la transmission du souvenir s'appuient également sur le tourisme de mémoire, le pèlerinage. Cet ancrage local donne un aspect premier dans la valeur qu'occupe la région. Le projet du centenaire (transmission, patrimoine, médiation) valorise la particularité de la Champagne-Ardenne en investissant les enjeux historiques (stratégies, monuments, proximité du conflit).

Les images issues des articles du site du centenaire nous montrent la place centrale de l'espace et de l'environnement. En particulier les lieux témoignant des événements (villes détruites, paysages dévastés) qui n'illustrent pas seulement l'ampleur du conflit. De là, la vie quotidienne se profile entre la zone libre, la zone de front et la zone occupée. Les populations civiles et les militaires cohabitent, subissent, survivent aux changements radicaux. La vie des civils est dévoilée dans des activités intimement liées au conflit (munitionnettes, commerçants, soignants). Les soldats sont plutôt montrés en permission ou en convalescence, bien loin des massacres dans le no man's land. Pour ce qui est de la zone occupée, elle est illustrée par les visites officielles de l'armée allemande et les diverses occupations possibles (loisirs, réquisition de locaux, convalescence). Les voix officielles des nations belligérantes sont transmises par la propagande (caricature de l'ennemi, aide financière), nous nous rendons compte d'un niveau méta d'une guerre de communication. Nous retrouvons également la distinction des deux régions avec le thème de la mort (Champagne-Ardenne) qui décrit l'ampleur de la tragédie, et celui des monuments (Rhône-Alpes) qui vient se substituer, faute de mieux, aux traces du passé.

L'analyse lexicométrique nous livre un point de vue complémentaire. Les traces mémorielles (lieux de mémoire, témoignages) sont un pont de transmission du passé vers le présent. Ce thème renvoie à la source même du savoir historique et de la mémoire. L'autre axe est un rappel de l'implication de la guerre des deux territoires (3 zones de conflit) de cette manière la vie quotidienne est dépeinte en parallèle des enjeux politiques (propagande, symbole) dans la résolution du conflit. Ainsi, cette vision distanciée prend racine dans le présent et permet une lecture globale de l'évènement.

La notion d'attente est un thème qui est apparu de manière transversale. Au premier abord, nous pourrions couper court à l'interprétation et affirmer que l'effet est dû à l'état figé de l'image, et que tout semble statique. Mais les sujets dépeints dans les images traitent de cette notion. Les soldats dans l'attente avant un assaut, les permissions et autres temps de loisirs comme entre-deux, la convalescence dans l'espoir de guérir, ou encore les civils à couvert en attendant la fin des bombardements. Les images du corpus tendent vers cette notion passive et tensionnelle qui vient contredire les représentations premières que nous pourrions supposer de cette guerre.

Synthèse de la partie 3

Nous retenons de ces analyses le caractère polymorphe de la représentation du soldat et du rapport que nous avons avec la PGM. Nous avons vu que nous employons une terminologie à la fois technique et précise spécifique à cet évènement. Cela démontre une véritable connaissance historiographique du conflit. Nous relevons aussi un regard générique et réflexif correspondant aux valeurs éthiques actuelles. La guerre est non seulement décrite, mais également associée à une vision critique, non loin de l'antimilitarisme.

Nous avons pu déceler une représentation du soldat au premier abord consensuelle. Une figure guerrière et courageuse, mais moralement respectable et avant tout humaine qui est effrayée par l'atrocité des combats. Le versant empathique est investi, bien que l'absence de rancune témoigne d'une certaine manière de la reconnaissance. Il n'apparaît clairement aucun sentiment de dette soulignant de fait l'absence de responsabilité de la génération actuelle dans les événements passés. Cette représentation antinomique à deux vitesses se retrouve également dépendante du contexte. Les caractères héroïques, victimaires et volontaires des soldats découlent de la conception culturelle et historique de chaque pays. Nous avons vu que le statut durant la guerre fait émerger des dissensus entre les anciens belligérants et les anciens neutres. D'un côté le patriotisme est tout autant valorisé que l'aspect victimaire et héroïque, de l'autre, il y a un désinvestissement des caractéristiques héroïques et pacifistes. La divergence d'opinions entre les pays concerne également les sentiments de reconnaissance qui sont très prononcés par les anciens belligérants. Les notions relatives à la contrainte, l'admiration ou la culpabilité, restent consensuelles et développent un regard critique sur le passé.

À première vue, la représentation de l'ennemi est similaire à celle du soldat. Bien qu'il soit aussi considéré comme une victime, il n'a pas la chance de revêtir l'uniforme du héros. Cet attribut est le stigmate qui les distingue, quelle que soit l'appartenance groupale. À la différence de son adversaire, il est motivé par des convictions politiques, mais ne provoque pas pour autant d'animosité. Les émotions sont tout aussi consensuelles, et c'est grâce au statut durant la guerre que nous nous apercevons que la figure de l'ennemi ne dépend ni d'un pays, ni d'une alliance. Elle est l'incarnation de l'autre, de l'opposition. C'est pour cela que le ressentiment des pays anciennement neutres est aussi rude envers les deux figures. Contrairement aux anciens belligérants dont le remords est atténué par le partage de cette expérience et la perspective lointaine de l'évènement.

La notion de *soldat de mon pays* n'a peut-être aucun sens pour un questionnaire posé à une population dont la nation n'a pas participé à la PGM. De quel soldat parlons-nous dans ce cas-là ? Qu'est-ce que signifient *nos* soldats de 14-18 pour un pays anciennement neutre ? Il y a, pourrait-on dire, une absence de soldat, mais qui n'engendre pas une absence de représentation. Les résultats nous ont montré une tendance à répondre majoritairement en désaccord avec les affirmations. Cela signifie-t-il que les anciens pays neutres ne se sentent pas concernés par le souvenir de la Première Guerre mondiale ? Bien au contraire, nous nous sommes rendu compte que le modèle de réponse du soldat se calque sur celui de l'ennemi. Car le *soldat des armées ennemies* est réel, même pour eux. Nous comprenons que l'image d'un ennemi est universelle et qu'il n'a pas besoin d'être associé à une nation. Ce qui nous conduit à affirmer que la particularité des réponses des neutres pour le *soldat de mon pays* est tout simplement une réponse masquée ou déguisée de la représentation de l'ennemi.

En nous penchant plus spécifiquement sur notre échantillon français, il persiste des différences entre les représentations d'un soldat associé à une région ou un pays allié. Bien que les résultats soient très similaires entre eux, il demeure que certaines caractéristiques soient plus marquées pour le soldat français. La fierté et le respect envers le soldat de mon pays et de ma région se traduisent par un renforcement du caractère victimaire et patriote de celui-ci. Nous remarquons également de légers écarts entre les répondants des régions du Nord, du Grand-Est et du Centre-Est. Les scores systématiquement plus bas pour la région du centre de la France soulignent une considération plus polarisée que les deux autres régions de l'ancien Front. En résumé, les résultats nous montrent une figure lisse et homogène illustrant un savoir davantage national que local. Le léger décalage opérant entre les régions nous conduit vers une investigation qualitative permettant une comparaison plus minutieuse.

En partant de l'hypothèse qu'un territoire régional peut être considéré comme une source de savoir en particulier, nous constatons que selon la région, la dynamique de transmission est propre à chacune. Dans un cas, le souvenir se construit en passant par l'archive et le témoignage vers une mémoire collective et représentationnelle de la guerre, et ce, grâce à l'imagination. Bien que l'Arrière ne se limite pas à cette seule région, elle en fait pleinement partie. Cette revendication, telle une identité, est valorisée à travers les investissements des événements et le travail de transmission. Ce qui conduit à une réappropriation de l'histoire tout en affirmant le rôle actif comme acteur du conflit. Alors que dans l'autre cas, la proximité des lieux chargés d'histoires conduit à un tourisme de

mémoire, également accompagné par un imaginaire. L'accès direct aux traces, aux empreintes du passé, à ce qu'a été la guerre de manière locale donne un aspect originel dans la valeur qu'occupe la région. La dimension nationale est valorisée à travers les projets du centenaire, une prise de distance dans le présent et permet une lecture globale et critique de l'évènement.

Les images montrent la guerre sans la montrer directement. C'est-à-dire que nous voyons majoritairement l'envers du décor, et non le feu de l'action. Les civils sont au milieu des lieux en ruines, les soldats en convalescence ou en permission, les envahisseurs lors d'un moment de détente. Toutes ces images mettent en scène une représentation de la guerre à l'opposé de l'action. Cet aspect soulève deux points. Le premier, qui provient du passé, est la limite liée à l'époque. Nous ne pouvons ignorer les contraintes techniques (matérielles), mais aussi les contraintes politiques (contrôle de l'information). Même si la PGM est l'une des premières guerres aussi documentées visuellement, elle l'est moins en comparaison à des conflits plus récents. Le second, issu du présent, est ce que nous choisissons de mettre en avant à l'heure du centenaire. Cette question porte sur le contenu choisi et dépendant du contexte de transmission.

« Je trouve que ça a quelque chose de savant (excusez-moi si je dis une sottise), quelque chose de savant que je ne comprends pas, certes, mais qu'on n'a pas non plus besoin de comprendre »

(Kafka, 1983, p.47).

PARTIE IV

Des pourparlers à la discussion générale

Dans cette dernière partie, nous allons revenir sur nos principaux résultats au travers de notre objectif de recherche. Pour ce faire, nous allons structurer la discussion en trois sous-parties et une conclusion générale.

Nous nous intéresserons d'abord à l'aspect consensuel de la mémoire que nous avons observé et qui laisse apparaître des représentations spécifiques et multiples à l'image de la complexité de l'objet interrogé. Nous soulignerons les enjeux d'une mémoire commune européenne qui découle d'une volonté de réconciliation entre les nations. Nous verrons également que la représentation polymorphe du soldat peut s'expliquer par un ancrage dans des traditions culturelles, mais aussi comme la rencontre entre une image du passé et une interprétation du présent.

Ensuite, nous reviendrons sur la notion d'ennemi construite dans une certaine proximité avec le soldat « ami ». Nous verrons que le rapport entre le soldat et l'ennemi découle d'un positionnement qui a trait à l'identité nationale et internationale de la mémoire du conflit. La nomination même de l'ennemi influe sur la manière de le définir et engendre une représentation basée sur l'opposition à l'autre et la similitude potentielle avec le soldat de mon pays.

Puis, nous aborderons le tourisme mémoriel, élément clé de la transmission de l'histoire du territoire. La place du terrain accordé dans les témoignages officiels illustre une volonté de mettre l'accent sur *ce qu'il reste*. En ce sens, cela favorise le développement de l'imaginaire qui est indispensable dans le partage du souvenir du passé. En ce sens, la surreprésentation des conditions de vie et des situations d'attente sont comprises comme un espace intermédiaire favorisant l'interprétation de l'expérience vécue.

Enfin, nous clôturerons cette partie par une conclusion générale et une mise en perspective de notre étude en psychologie sociale.

1. Une mémoire et des représentations du soldat

La mémoire du soldat de la PGM ne se différencie pas du souvenir des vainqueurs ou des vaincus. C'est une mémoire uniformisée entre anciens belligérants. L'expérience commune qui lie ces pays a fait émerger une mémoire collective consensuelle. Le temps a sans doute lissé ce souvenir entre les nations pour forger une mémoire globale (Garcia, 2010 ; Rousso, 2007). L'aspect homogène de la représentation de la guerre entre les pays dépend également de la gravité de l'évènement (Hanke et al., 2015). Plus le phénomène est considéré comme marquant et plus la représentation qu'en retiennent les sujets interrogés par pays est similaire. Donc quel que soit le point de vue adopté, nous interprétons cette mémoire globale comme l'indicateur d'une responsabilité partagée qui n'incombe à aucun camp en particulier : les conséquences du conflit ne pèsent pas sur les comportements d'une seule nation, mais sur l'ensemble des belligérants sans distinction.

La volonté de réconciliation entre les nations peut engendrer une mémoire officielle « aseptisée, homogène et figée » (Rosoux, 2007, p. 226). Cela signifie que l'apparente homogénéité dépeint une volonté politique de lisser (et donc d'oublier d'une certaine manière) certaines aspérités. En d'autres termes, la volonté d'unifier et de réconcilier des nations anciennement belligérantes pose un questionnement sur le souvenir lui-même. Un récit unique peut entraîner une forme de simplification de l'histoire au détriment de détails et d'une représentation plus complexe de l'évènement. Plus encore, au regard des enjeux du présent cela empêche une interrogation du passé et favorise une mise sous silence de la diversité des témoignages.

La représentation homogène du passé permet de maintenir une cohésion de groupe à travers un cadre figé de l'histoire. L'expression homogène du passé dépendant également de la culture de l'échantillon (Deschamps et al., 2001). Pourtant, il n'existe pas de mémoire européenne à proprement parler, mais une cohabitation de mémoires nationales. Si nous prenons l'exemple du couple franco-allemand : « les méfaits commis ne sont pas gommés, mais réintégrés dans un passé commun de souffrances collectives » (Rosoux, 2007, p. 224). Pour procéder à ces mécanismes d'ajustement (*ibid.*), la mémoire officielle est adaptée selon le contexte politique. L'une des images les plus emblématiques est le geste historique lors d'une cérémonie à Verdun en 1984 entre le Président Mitterrand et le Chancelier Kohl.

La réconciliation post-conflit entre groupes combattants peut se caractériser en deux relations (Rosoux, 2011). D'un côté l'éloignement, avec une distanciation physique et

sociale, ou de l'autre un rapprochement avec l'ancien ennemi par une minimisation à long terme des différends politiques.

Même si la tendance des résultats est consensuelle, nous avons souligné qu'il demeure de légères différences de scores entre les nations. Ces écarts sont à considérer du point de vue groupal. En d'autres termes, la représentation du soldat varie selon l'appartenance identitaire. Certains résultats de l'étude expérimentale de Sahdra & Ross (2007) montrent que la manière dont un groupe se remémore un événement dépend en partie de la tension identitaire que ce souvenir provoque. Ainsi, les rappels qui sont favorisés ne portent pas atteinte à l'identité du groupe. Mais l'hypothèse que les auteurs avancent d'occulter les aspects négatifs pour ne valoriser que le positif ne s'applique pas spécialement à notre recherche. Au vu du caractère très éloigné de l'évènement, le fait de cacher ou de minimiser les implications répréhensibles³⁷ est révolu. Nous pouvons même avancer l'idée que nous ne parlons pas exactement de la même nation, ni du même gouvernement. Les pays ont évolué et changé sur le plan politique, économique et même social. Le temps diluerait progressivement la responsabilité nationale en faveur d'une mémoire officielle plus transparente. Il apparaît que la variation des résultats que nous observons trouve son origine à un autre niveau.

Si nous constatons que le souvenir du soldat mis en avant est à la fois héroïque et victimaire, c'est aussi dû à l'évolution identitaire des pays. Certes, il n'existe plus de témoin direct vivant qui témoignerait d'une image en particulier, mais c'est également le recul réflexif adopté qui permet de fournir une représentation polymorphe. Le *soldat de 14* représente aujourd'hui un modèle de civisme et de dévotion (Weinrich et al., 2017). Sa place centrale dans la mémoire collective provient du droit légitimé par l'expérience du conflit en devenant acteur officiel du souvenir (pour les anciens combattants) au-delà d'une simple reconnaissance morale nationale (Theodosiou, 2018). Même si la figure du héros en arme existe depuis le Moyen-âge et occupe une place centrale dans l'imaginaire collectif (*ibid.*), c'est bien durant ce conflit que le héros mort au combat devient symbolique et sacré. Le caractère suprême du sacrifice pour la Patrie se réfère à la tradition judéo-chrétienne des pays concernés (Tison, 2011). Le terme de martyr revient souvent pour désigner le soldat sacrifié et les villes en ruine. Ainsi, la référence des croisades pour l'instauration d'une paix durable est justifiée par la nécessité d'une guerre (sainte). Pour rappel, les figures du héros biblique les plus explicites que nous avons analysées sont celles

³⁷ Comme ce fut le cas dans les années 50 avec une amnésie nationale en Allemagne concernant les anciens partisans nazis encore vivant et en France au sujet du collaborationnisme en vue de favoriser l'unité nationale et la reconstruction du pays.

des affiches de la propagande russe. Le mythe de Saint-Georges est encore aujourd'hui très ancré dans la culture soviétique, mais ne dessert pas les mêmes finalités (Hampl & Mihalits, 2017). Il n'est donc pas étonnant de constater que les attributs qui caractérisent le plus le soldat de la PGM sont nourris par l'histoire et les traditions. D'un côté la figure du héros qui incarne les valeurs du guerrier combattant l'oppression, et de l'autre la victime à l'image du martyr qui personnifie le sacrifice pour une juste cause.

Nous pouvons aussi envisager cette représentation polymorphe comme un conflit entre le passé et le présent (Jodelet, 1992). Les considérations du passé ne correspondent pas exactement à celle du présent. Le caractère héroïque serait un résidu du passé alors que la figure de victime est associée à une vision plus contemporaine (Barcellini, 2008).

Il est clairement souligné que les *front troops* sont impliqués contre leur volonté dans le conflit, comparativement aux dirigeants (Bouchat et al., 2017, 2019). Le faible niveau de responsabilité des peuples dans le déclenchement du conflit ressort dans une forte cohérence entre les pays européens sur les raisons de la guerre attribuées à la responsabilité des dirigeants des nations. Le cas des mutins et des *fusillés pour l'exemple* exposé comme des héros de la résistance face à l'absurdité des ordres des officiers en est un indice. En ce sens, nos résultats qui dépeignent un soldat héroïque et victime illustrent cet aspect de contrainte subie par le soldat. De toute évidence, la coexistence est possible entre une représentation sociale de l'histoire spécifique à une nation ancrée dans une narration collective de l'évènement (Bouchat et al., 2019).

À la différence du précédent constat, nous avons noté que les pays anciennement neutres ont une représentation plus polarisée de la PGM. C'est-à-dire qu'ils n'associent pas les mêmes représentations du passé que les anciens belligérants. Le fait que les anciens pays neutres ne répondent pas de manière similaire montre bien que le vécu du pays (sa part active dans le conflit) détermine une co-construction du souvenir. Autrement dit, les anciens belligérants ont une expérience partagée contrairement aux pays officiellement non-impliqués. Pourtant, nous savons que la non-participation des pays neutres n'est pas toujours aussi radicale. Par exemple, même si l'Argentine est officiellement neutre, il demeure que beaucoup d'Argentins ont été partisans des Alliés, mais il existe aussi la présence d'une minorité germanophile. Certains se sont même enrôlés volontairement pour renforcer les rangs de l'armée française. Aujourd'hui le souvenir de la Grande Guerre est lointain, voire presque oublié (Tato, 2014). Ceci est en partie expliqué par l'intérêt porté sur la SGM, comme la guerre civile d'Espagne (1936-39), plus récentes, y trouvant des résonnances avec l'histoire de l'Argentine. La prise en compte du contexte historique

entre l'évènement en question et le présent nous permet d'éclairer la nature des résultats des pays officiellement neutres. Nous envisageons que cette figure du soldat de leur point de vue est une représentation déguisée de la figure de l'ennemi. Puisque la notion de *soldat de mon pays* perd son sens pour une nation qui ne s'est pas impliquée dans la guerre, les réponses sont similaires à celles données pour définir le soldat des pays ennemis.

Nous retenons donc que les représentations communément partagées que nous retrouvons dans les discours officiels maintiennent une forme de cohésion identitaire. Ce sont des points de repère dans l'élaboration du souvenir collectif qui concernent principalement les pays impliqués. Nous savons que les RSH contiennent des structures narratives chargées de significations latentes légitimant les mythes du héros et du vilain dans les discours politiques en vue de renforcer une identité propre (Liu & Sibley, 2015). Les termes recueillis dans les associations de mots indiquent que la justification du conflit n'est pas incarnée par une figure précise et encore moins *méchante* (le terme *villain* en anglais), contrairement aux données issues de la recherche concernant les figures emblématiques de l'histoire à travers le monde (Liu & Sibley, (2013). Dans notre thèse, il ne ressort pas de figure personnifiée du vilain qui endosserait le rôle du bouc-émissaire. Nous constatons une distinction dans le rapport que nous entretenons entre la SGM et la PGM. D'un côté, un ennemi commun défini précisément comme responsable des hostilités, de l'autre, une définition plus floue, englobante, qui garde cependant un jugement moral sur le passé.

2. Un ennemi commun

La notion d'ennemi en termes de dynamique de groupe peut être envisagée comme une dénomination qui renvoie nécessairement aux dimensions d'appartenance groupale. Ainsi, il se produit un effacement paradoxal de l'identité de l'ennemi, sans doute en lien avec la distance temporelle ou une méconnaissance de ce dernier, qui favorise l'émergence d'une entité vague et sans patrie.

Les choix politiques de rapprochement ou de distanciation avec l'ancien ennemi (Rosoux, 2011), nous renvoient à la notion de distance de l'autre et celle de l'étranger. Une manière de justifier les écarts de scores avec la modalité « pays ennemi » serait de comprendre le rapport que nous entretenons avec autrui considéré comme un ancien adversaire.

La représentation de l'ennemi en 1914 est nourrie par la culture de la haine dès la fin de la guerre de 1870 (Tison, 2011). Sur fond de discours nationaliste, l'ennemi (allemand/prussien) est caractérisé par ses actes de barbarie et d'animalisation, en opposition aux valeurs identitaires françaises. Une figure caricaturale de l'allemand, gros

bedonnant seulement intéressé par se nourrir (allégorie de l'animal), ou le maigre, anguleux et cruel prussien dont la figure aiguë reflète les intentions mauvaises. La vision manichéenne permet au français de construire son identité nationale (*ibid.*). Ces processus de justification et de propagande sont courants dans les situations de conflit (Maurice, 2011). L'image stéréotypée de l'ennemi barbare favorise la considération d'une guerre sainte, une défense de la civilisation contre la barbarie (Theodosiou, 2018).

Il est intéressant de constater un effacement des anciennes caractéristiques de l'ennemi malgré la persistance de certaines dans la représentation actuelle. Nous avons montré que la figure de l'ennemi se calque sur celle du soldat avec seulement de légères variations. Ces éléments prouvent que l'image des deux opposants est construite dans un même moule et que les différences ne sont que des résidus dépendant du souvenir de chaque pays. En d'autres termes, cette conception de l'ennemi questionne le rapport à l'altérité et plus précisément le répertoire de position (Laurens, 2006). La capacité de prendre position vis-à-vis d'un objet et d'autrui renvoie à la dimension identitaire des éléments concernés. La théorie de l'identité sociale permet d'éclairer les relations entre groupes sociaux (Licata, 2007). Nous savons qu'accentuer les caractéristiques de l'exogroupe permet de renforcer la cohésion de son propre groupe d'appartenance. Ces réflexions sont valables en ce qui concerne l'époque du conflit entre les nations. Si nous nous référons à nos résultats nous nous rendons compte que seulement quelques spécificités demeurent.

Par exemple, les résultats caractérisés par les items *nationaliste* et *patriote* sont lisibles selon la manière dont nous nous positionnons par rapport au groupe (Moscovici, 2002). Le fait d'attribuer un degré de nationalisme plus élevé à l'ennemi dépeint une représentation basée sur la ressemblance mutuelle et l'enfermement sur soi, ce qui accentue les différences avec l'autre. Alors que le patriotisme renvoie à une idéologie qui ne concerne que son propre groupe en faisant abstraction de l'autre (*ibid.*). La stigmatisation de l'ennemi par le nationalisme est aussi démontrée par Bouchat et al. (2019). L'item arrive dans les 5 premières positions sur 12 au total par ordre d'importance dans les raisons de la guerre. Définir l'ennemi par le nationalisme atteste la préservation de l'intégrité de notre propre groupe (patriotique) et justifie moralement notre implication dans le conflit. Mais cela signifie surtout que l'ennemi est animé par une raison similaire dont la seule distinction réside dans l'opposition aux alliés.

La figure de l'ennemi est construite culturellement sur la base de processus normés et de manière plus ou moins antinomique avec les valeurs du groupe d'appartenance. Nous avons noté que les différences entre les deux figures ne sont pas radicalement contraires,

mais suivent une tendance majoritairement similaire selon le point de vue adopté. Nous pouvons en déduire deux pistes. D'une part, nous envisageons que le temps favorise l'atténuation des distinctions, conforme à la politique de réconciliation développée précédemment. D'autre part, les normes qui régissent la représentation du soldat sont nationales, mais ancrées dans un contexte mémoriel européen d'une guerre entre pairs (Legoff, 2009). Il est logique de constater une représentation de l'ennemi cohérente entre les nations. Les différences qui demeurent peuvent en réalité trouver leur source dans le fait de ne pas nommer précisément cet ennemi.

La nomination de l'ennemi se rapproche des processus d'appellation de l'étranger. Le sens de ce nom maintient une distance empêchant de fait tout processus d'ancrage et de familiarisation. Nous pouvons faire le rapprochement avec la pensée stigmatisante de mise à distance (Moscovici, 2002 ; Kalampalikis & Haas, 2008) par rapport à la pensée symbolique de reconnaissance. Ce processus fut relevé également dans une étude récente visant à répliquer le travail princeps de Bartlett (Mercier & Kalampalikis, 2019). C'est-à-dire que la représentation de l'étranger dépend de notre capacité à discriminer dans un contexte tensionnel entre la majorité et la minorité. Tout comme celle de l'ennemi représenté en premier lieu par ce qui permet de le distinguer de nous. D'un côté, nous avons l'activation du concept d'in-group pour parler de la manière dont le sujet se place pour se représenter le soldat ennemi. De l'autre, l'activation du concept de groupe de soi pour parler de comment nous nous représentons le soldat de notre pays au sein de notre groupe d'appartenance. À ce stade, l'ennemi n'existe que dans la distinction et la différence de soi et de l'endogroupe sans être nommé précisément.

Pourtant le principe de différenciation sociale qui renvoie à une dimension identitaire passe par le processus de nomination (Moscovici, 1999). C'est-à-dire que le nom fait partie du processus de distinction entre soi et l'autre (ou l'objet). Mieux encore, « l'acte de nommer est une manière d'étiqueter certains traits, la description convenue de certains groupes » (*ibid.*, p. 87). En ce sens, la nomination de l'ennemi comme tel renvoie à une classification en vue d'une différenciation sociale (politique et tensionnelle). Si nous parlons de l'ennemi, nous parlons de l'exogroupe en y associant des *réalités symboliques* qui le caractérisent. C'est un terme générique dont n'importe quel individu ou groupe d'individus peut incarner cette terminologie.

Le nom est une référence ou une justification historique dans le cadre des discours politiques actuels (Kalampalikis, 2001, 2007). Dit autrement, le nom que nous plaçons devant une figure emblématique est issu du discours officiel. Par exemple, nous pouvons

faire le rapprochement avec les trois fonctions symboliques : synonymie, métaphore et réminiscence avec le terme de Poilu indissociable de la PGM. Il incarne l'état d'être et les conditions de vie durant le conflit, et enfin, la mémoire nationale qu'il véhicule. Se réunir derrière une même figure, au sein d'une unité nationale. « La force d'un mythe repose justement sur cet accord d'acceptation non critique entre les membres d'un groupe culturel donné. Ainsi, il n'est plus possible de séparer les valeurs socioculturelles des mythes de leurs valeurs de vérité » (Kalampalikis, 2007, p. 164).

Nous savons que le mythe est calqué et actualisé sur nos propres bases culturelles, nos repères selon une logique ethnocentrique. Cela favorise un meilleur ancrage pour que cela parle au plus grand nombre (Barthes, 1957). Le fait d'employer un terme générique pour définir l'autre, un mot qui ne cible pas une culture ou une nation en particulier, un nom qui n'accuse personne, mais qui fait sens pour tout le monde alimente la représentation d'un ennemi commun.

En ce sens, le terme de *l'autre numineux* (Moscovici, 2019d) correspond à cette idée de l'étranger indéfini, un *outsider* sans autre identité précise, que de ne pas être comme nous. À cela s'ajoute de la crainte et une tension qui nous renvoie à notre propre identité, une « inquiétante familiarité avec un être connu » (*ibid.*, p. 82). Nous pouvons y voir une manière de comprendre l'approche qui se rapporte à la représentation de l'ennemi. À la fois une distance irréductible qui justifie le conflit passé et une proximité qui dévoile le lien privilégié avec le *soldat de notre pays*. En d'autres termes, les variations représentationnelles des figures combattantes sont des résidus culturels. L'image dominante est cohérente et concordante entre les acteurs du conflit. La majorité des similarités avec l'ennemi prouve que la politique de réconciliation européenne joue un rôle méta-mnésique du souvenir de la guerre. La source des variations représentationnelles se situent davantage à un niveau intra, c'est-à-dire local.

3. *Le tourisme de l'imaginaire*

Nous retenons que le territoire est un facteur mémoriel valorisé avec l'exemple de la région champenoise. Historiquement parlant, elle peut être considérée comme étant la zone principale du Front au même titre que les régions du Nord et de l'Est. Ce lien tristement privilégié avec l'histoire est au centre des revendications mémorielles. Le caractère local du souvenir de la guerre questionne un processus qui émerge entre la présence des traces et l'absence de témoin.

La prise en compte de l'imagination est indissociable pour penser les mécanismes liés à la mémoire collective et aux représentations sociales. Autrement dit, « pour se souvenir il faut imaginer » (Didi-Huberman, 2003, p. 45). Cet imaginaire ne concerne pas seulement les aspects cognitifs des individus, mais comporte une portée sociale. En ce sens, l'imaginaire s'ancre dans un contexte culturel favorisant la compréhension de la nouveauté et même dans l'expérience d'un environnement. Par exemple, la visite des sites historiques est une source de témoignage, mais également un terreau favorable à la mobilisation des connaissances en vue d'une compréhension du passé. Nous savons que les monuments et les ruines ont un rôle analogue (Beckstead, 2017). C'est la rencontre de deux états : une connexion entre le passé et le présent, et entre l'objet et l'esprit. Les ruines laissent place à l'évocation, c'est-à-dire que la nature même des monuments a pour vocation de solliciter l'imagination (*ibid.*).

Le tourisme de mémoire joue sur le rôle de l'imagination pour asseoir un statut privilégié dans les témoignages directs du conflit. Il ne concerne plus le retour des anciens combattants ou les membres des familles endeuillées qui venaient en pèlerinage. Les touristes d'aujourd'hui sont en quête d'une expérience. L'immersion que permettent les circuits touristiques dépend malgré tout de deux paradoxes. Tout d'abord, celui de l'effacement des traces. Au fil des années, les marques de la guerre se sont peu à peu atténuées suite aux reconstructions en milieu urbain et rural, ainsi que la végétation qui reprend ses droits. C'est-à-dire que soit la trace n'existe plus, soit elle est un résidu de ce qui a été. Par exemple, l'impact environnemental de certains secteurs découle directement des ravages des bombardements (Taborelli, 2018) et d'autres sites sont restés intacts comme si le temps s'était arrêté³⁸. L'immersion locale dépend de l'absence de témoin direct. Le territoire incarne le dernier témoin réel du conflit. C'est un entre-deux qui permet de se mettre à *la place* de ceux qui ont disparu et qui ne sont plus là pour témoigner.

L'imaginaire réside également dans l'aspect narratif des images analysées. Comprises comme des témoignages, elles ont pour fonction de raconter le quotidien de la population pendant le conflit. Cela implique nécessairement que d'autres éléments, pourtant bien connus, en sont totalement absents. Par exemple, les aspects sanglants, atroces et horribles du conflit n'apparaissent pas explicitement. Il en ressort le questionnement récurrent des photographies de guerre sur l'inimaginable, l'incommunicable et l'irreprésentable (Didi-Huberman, 2003 ; Legoff, 2009). Contrairement à notre étude préliminaire sur les bandes dessinées où la boucherie était sur le devant de la scène, ici

³⁸ Par exemple, les sites de l'Abbaye de Vauclair et le Vieux-Craonne (Aisne, 02).

les archives photographiques sont étonnamment sobres. En d'autres termes, nous constatons une différence entre la part créative du dessin et le caractère réel de la photographie. Nous sommes face à un questionnement contradictoire dans le fait de transmettre sans montrer. La raison de cette absence oscille entre l'objectif de l'image en creux (Bertho, 2008) et de la stratégie de retrait (Martinez, 2012). C'est-à-dire de souligner le décalage dans la représentation du réel antérieur (avant et après le conflit), mais aussi la volonté pacifique de ne victimiser ni un camp ni de culpabiliser un autre. Notons également que le site du centenaire est destiné à un large public, dont une majorité à l'usage éducatif des enfants. Cet élément à lui seul peut justifier en soi l'absence d'image choquante.

En résumé, notre questionnement porte sur le parti pris de ne pas montrer certaines images pouvant être trop choquantes, contrairement à l'afflux d'images chocs qui caractérise notre époque. Cela nous renvoie à des problématiques existantes depuis la PGM. Dès le début de la guerre, l'une des fonctions de la section photographique de l'armée française (SPA) était un contrôle de la propagande en censurant les contenus inappropriés. Par exemple, les photographies officielles issues de la SPA restent minoritaires dans la presse de l'époque (Goloubinoff, 2016). Les critères de censure prennent en compte la distance (plan large ou rapproché), la prise de vue et la position du corps (face contre terre ou visible). Les soldats morts ne sont jamais photographiés en plan rapproché, toujours en plan large ou moyen. De plus, Goloubinoff (2016) souligne que les décisions de censure dépendent de la nationalité des morts (alliés ou puissances centrales).

Pour contrebalancer cet aspect de la censure, l'art montre l'horreur et les morts. La peinture (Winter, 1994), mais aussi le cinéma où la représentation morbide du retour des soldats « the army of dead » (Winter, 1995, p. 15) apparaît dès 1919 dans le film *J'accuse* d'Abel Gance. La presse indépendante à destination des anciens combattants publie également de nombreux clichés provenant des soldats au Front (Legoff, 2009). Mais les clichés qui témoignent de l'hostilité et de l'action sont rares. Les soldats « pouvaient difficilement fixer les combats sur la pellicule sans risquer leur propre vie. Tout au plus pouvaient-ils enregistrer les instants qui précédaient l'attaque. » (*ibid.*, p. 46). C'est l'une des raisons pour laquelle les moments de la vie quotidienne sont davantage immortalisés. De plus, les poilus tiennent à montrer tous les aspects de la vie au Front, y compris celle des civils et des dégâts matériels (*ibid.*).

La photographie permet (malgré la lourdeur du matériel et son encombrement) de rendre compte d'une réalité de terrain : l'attente. C'est la première fois que les civils peuvent voir

ce qui se passe au front (Theodosiou, 2018). La notion transversale d'attente a souvent été évoquée lors de nos analyses. En plus de la considérer comme un fait véridique faisant partie intégrante de la vie au Front, nous envisageons l'attente comme « un royaume de l'intermédiaire » (Chabert, 2011). C'est-à-dire un état d'entre-deux faisant office de phénomène transitionnel (au sens de processus d'investissement de l'imaginaire) dans un état de tension. En d'autres termes, nous pensons que le thème de l'attente sert à l'élaboration d'une représentation sous-jacente. « L'aire intermédiaire d'expérience à laquelle contribue simultanément la réalité intérieure et la vie extérieure » (Winnicott, 1975, p. 9). Nous mettons de côté les aspects libidinaux propres à la psychanalyse et nous portons uniquement notre réflexion sur le processus psychique et social. Nous comprenons qu'une situation d'attente engendrée par une absence appelle nécessairement un investissement symbolique (par l'imagination). Dans le même sens, la photographie est à considérer comme un objet de transition symbolique entre le souvenir et le sens commun. La photographie est aussi un objet de transition entre le passé absent et le présent.

En somme, l'attente laisse un espace de réflexion et d'appropriation. Le processus imaginatif qui en résulte est une « matrice structurante de la construction du réel » (Brahya, 2007, p. 218). L'imaginaire qui en découle participe à la construction de la mémoire collective. Ainsi, la transmission de l'expérience vécue du soldat passe par l'interprétation de ce qui est montré et non-montré. Le pouvoir de positionnement de l'image provoque une réaction émotionnelle si elle « se situe dans une proximité temporelle, spatiale ou sensorielle » (Joffe, 2007, p. 103). La force de l'image ne réside pas uniquement dans l'intensité de ce qu'elle montre, mais également dans sa capacité à susciter une réflexion. Mais surtout, elle peut provoquer un effet d'implication et d'identification lié à la situation présentée (*ibid.*), à savoir que le caractère précaire de l'attente et des conditions de vie peut solliciter notre imagination et notre empathie.

De Ravel (2015) explique que dans certaines œuvres le soldat est décrit dans son humanité avec des attributs peu valorisants (peur, bassesse, opportunisme). Quant au caractère indicible de la guerre pour traduire la cruauté et le traumatisme des événements, il n'est nullement question de détails sanglants, mais plutôt de transmission émotionnelle du vécu (*ibid.*). Ainsi, le fait de mettre en avant l'aspect humain à travers l'expérience personnelle est un moyen efficace de transmettre un contenu traumatisant. Pourtant, tout ne peut pas être transmis. Certains sentiments peuvent être plus ou moins exprimés ou sont socialement réprimables. Les émotions difficilement partagées telles que la honte et la culpabilité sont parfois surinvesties selon le degré de responsabilité de

l'évènement (Rimé, 2005). Le partage social est freiné lorsqu'il concerne la honte à cause de la potentielle réaction critique d'autrui. Cette émotion se retrouve dans les situations extrêmes de victimisation.

Il a aussi été révélé que plus le niveau d'identification nationale est faible, moins la culpabilité collective à propos d'un évènement passé est saillante (Doosje et al., 2004). Cela prouve que la notion de responsabilité collective d'un évènement passé résulte d'une identité sociale forte. Tout comme le pardon dépend de l'identification à son propre groupe et moins des relations interpersonnelles (Hewstone et al., 2004). Par exemple, lors des commémorations le fait de souligner l'appartenance de la nation au sein d'une totalité européenne, malgré les erreurs du passé, vient affirmer une volonté de réconciliation. Il apparaît également que l'évocation du sacrifice durant les cérémonies a une visée apaisante et peut même avoir une portée antimilitariste (Tison, 2011). Dans le même sens, le discours pacifiste et la description de la PGM sont caractérisés par des émotions négatives (Bouchat et al., 2017, 2019). C'est-à-dire que le souvenir du conflit tend vers un sentiment de paix globalisé à travers une volonté d'unité et de responsabilité collective des évènements. Mais cette atrocité, qui est par essence incommunicable, repose en partie sur l'interprétation d'une représentation de la guerre hors-champ.

Conclusions générales et perspectives d'étude

Nous avons cherché à comprendre la manière dont le soldat de la PGM est aujourd'hui pensé au terme de son centenaire. En nous inscrivant dans le champ de réflexion de la pensée sociale, nous nous sommes appuyés sur les fondements théoriques de la mémoire collective et des représentations sociales. L'objectif étant de souligner l'étroite relation entre ces deux approches, nous avons également montré la place toute particulière de l'image dans l'étude d'un objet du passé. La part d'originalité de notre démarche réside d'une part dans les différents niveaux d'investigation qui ont été possibles, sur le plan transnational, national et régional. D'autre part, l'utilisation de l'image permettant une recherche interdisciplinaire tout en la confortant comme un sujet d'analyse cohérent en psychologie sociale.

Le souvenir de la guerre est guidé par une volonté de réconciliation et de reconstruction européenne qui trace les grandes lignes d'une mémoire officielle sur fond d'identité collective. Le devoir de ne pas oublier est confronté au caractère lointain de l'évènement qui malgré tout maintient ce pont entre le passé et le présent. Par effet de contraste, il apparaît qu'une mémoire collective plurielle vient nuancer une mémoire sociale officielle.

La différence entre les anciens belligérants et les pays neutres témoigne d'un souvenir empreint par l'expérience directe du conflit. Le vécu commun confère une mémoire fraternisante alors que le regard extérieur en ressort plus critique. Et lorsque nous nous rapprochons d'un territoire spécifique, nous remarquons les persistances d'une mémoire locale. La distinction entre l'ancien Front et l'Arrière est toujours prégnante par le tourisme de mémoire, d'un côté, et la réappropriation de l'histoire, de l'autre. Même si l'unique objectif est de participer à la contribution mémorielle sur le plan national.

Le rapport que nous entretenons avec les figures du passé est teinté par les filtres représentationnels du présent. C'est-à-dire que la représentation sociale du soldat de la PGM est à l'image d'un melting-pot. Elle est la synthèse d'un passé ancré dans la tradition héroïque de la culture guerrière et associée au regard du présent dont l'expérience est forgée par d'autres événements plus récents tendant vers une victimisation. L'ennemi est construit à son image et ne pèse sur lui aucune responsabilité qui justifierait la guerre. Il est considéré comme étant un simple opposant qui incarne malgré-lui *l'autre* contre qui nous combattons sans pour autant représenter une nation en particulier.

Les images qui sont montrées de la PGM ne décrivent pas simplement l'évènement passé, mais révèlent également le reflet du présent. Elles illustrent un aspect de la guerre qui transmet une expérience pouvant directement nous toucher. Une place de premier plan est laissée à l'imagination sur fond d'archives exposant l'envers du décor, le quotidien des civils et des militaires et leurs conditions de vie. Ce choix nous positionne au plus près de ceux qui ont vécu l'évènement et résonne avec des conceptions qui nous sont familières. Ainsi, la distance avec l'évènement en est réduite et la transmission du souvenir est accordée au contexte actuel. À l'ère du tout-image, la non-représentation de l'atrocité vient contraster avec les habitudes de notre époque et en dévoile davantage. Le hors-champ participe à l'image que nous souhaitons transmettre de la guerre de 14.

Nous savons que la perfectibilité de notre recherche peut provenir du caractère distant de l'évènement et de l'échantillon interrogé pouvant favoriser une homogénéité des réponses. Mais nous envisageons cette recherche comme une première étape dans l'approfondissement des représentations des figures combattantes du passé. En nous inspirant du travail de Liu & Sibley (2013 ; 2015), nous pourrions envisager l'ouverture de l'étude vers une dimension d'analyse de plus grande envergure. Par exemple, il serait possible de cerner les représentations sociales du soldat à travers le temps. Nous pensons qu'au sein de l'histoire d'une nation nous pourrions cibler les caractéristiques des différentes figures combattantes. Concrètement, cette perspective nous permettrait de

questionner le souvenir du soldat de 14-18 comparativement aux représentations sociales du militaire d'aujourd'hui que nous pourrions mettre en lien avec les attitudes pro et anti-guerre (Herrera & Reicher, 1998 ; Van der Linden et al., 2011). À l'image de notre démarche, l'intérêt d'une telle étude réside dans son interdisciplinarité à la fois dans les champs de réflexion mobilisés, mais également les outils méthodologiques utilisés.

Au terme de cette thèse, nous envisageons aisément que tout ne peut pas apparaître de manière saillante et qu'il demeure sans doute une part d'irreprésentable ou d'inexprimable lorsque nous abordons un sujet aussi riche. C'est pourquoi cette continuité d'étude nous paraît pertinente de surcroît dans les sciences sociales et à travers le prisme des représentations sociales qui sont « une manière de rendre le monde habituel plus passionnant » (Kalampalikis, 2019, p. 181).

BIBLIOGRAPHIE

- Abric, J.-C. (1994). L'organisation interne des représentations sociales : système central et système périphérique. In C. Guimelli (Ed.), *Structures et transformations des représentations sociales* (pp. 73-84). Neuchâtel : Delachaux et Niestlé.
- Abric, J.-C. (2003). La recherche du noyau central et de la zone muette des représentations sociales. In J.-C. Abric (Ed.), *Méthodes d'étude des représentations sociales* (pp. 59-80). Paris : Éditions Erès.
- Apostolidis, T. (2003). Représentations sociales et triangulation : enjeux théorico-méthodologiques. In J.-C. Abric (Ed.), *Méthodes d'étude des représentations sociales* (pp. 13-35). Paris : Éditions Erès.
- Apostolidis, T., Duveen, G. & Kalampalikis, N. (2002). Représentations et croyances. *Psychologie & société*, 5, 7-12.
- Arquembourg, J. (2010). Des images en action, performativité et espace public. *Réseaux*, 163(5), 163-187. <https://doi.org/10.3917/res.163.0163>
- Babou, I. (2008). De l'image comme catégorie à une approche communicationnelle globale. *Communication & langages*, 157, 37-48.
- Barbour, R. (2001). Checklists for improving rigour in qualitative research: a case of the tail wagging the dog? *British medical journal*, 322, 1115-1117. <https://doi.org/10.1136/bmj.322.7294.1115>
- Barcellini, S. (2008). L'État républicain, acteur de mémoire : des morts pour la France aux morts à cause de la France. In P. Blanchard & I. Veyrat-Masson (Eds.), *Les guerres de mémoires, la France et son histoire* (pp. 209-219). Paris : La Découverte.
- Barthes, R. (1957/1970). *Mythologies*. Paris : Seuil.
- Barthes, R. (1964). Rhétorique de l'image. *Communications*, 4(1), 40-51.
- Barthes, R. (1980). *La chambre claire : note sur la photographie*. Paris: Éd. de l'Étoile Gallimard Seuil.
- Bartlett, F. (1932/1997). *Remembering. A study in experimental and social psychology*. Cambridge: Cambridge University Press.

- Bauer, M., & Gaskell, G. (1999). Towards a paradigm for research on social representations. *Journal for the theory of social behaviour*, 29(2), 163-186. <https://doi.org/10.1111/1468-5914.00096>
- Bauer, M., & Gaskell, G. (2008). Social representations theory: a progressive research programme for social psychology. *Journal for the theory of social behaviour*, 38(4), 335-353.
- Becker, A. (2008). La Grande Guerre en 1998 : entre polémiques politiques et mémoires de la tragédie. In P. Blanchard & I. Veyrat-Masson (Eds.), *Les guerres de mémoires, la France et son histoire* (pp. 83-93). Paris : La Découverte.
- Becker, J-J. (1994). Le 28 juin de Gavrilo Princip. In J-J. Becker, G. Krumeich, J. Winter et al. (Eds.), *14-18 la très grande guerre* (pp. 8-13). Le Centre de recherche de l'histoire de Péronne. Paris : Le monde éditions.
- Becker, J-J. (2003). La bataille de la Marne ou la fin des illusions. *Les collections de l'Histoire*, 21(4), 32-36.
- Beckstead, Z. (2017). Ruins and memorials, imagining the past through material forms. In B. Wagoner, I. Brescó & S. H. Awad (Eds.), *The Psychology of Imagination: History, Theory and New Research Horizons* (pp. 123-136). Charlotte: IAP.
- Bergson, H. (1939/2008). *Matière et mémoire, essai sur la relation du corps à l'esprit*. Paris : PUF.
- Berlin, B. & Kay, P. (1969). *Basic Color Terms*. Los Angeles: University of California press.
- Bertho, R. (2008). Retour sur les lieux de l'événement : l'image « en creux ». *Images Re-vues* [en ligne], 5, mis en ligne le 01 septembre 2008.
- Bloch, M. (1997). *Écrits de guerre 1914-1918*. Paris : Armand Colin.
- Boëtsch, G. (2008). L'université et la recherche face aux enjeux de mémoire : le temps des mutations. In P. Blanchard & I. Veyrat-Masson (Eds.), *Les guerres de mémoires, la France et son histoire* (pp. 187-198). Paris : La Découverte.
- Boltanski, L. (1965). La rhétorique de la figure. In P. Bourdieu, *Un art moyen : essai sur les usages sociaux de la photographie* (pp. 173-198). Paris : Éd. de Minuit.
- Bonnec, Y. (2002). Identité régionale, nationale et européenne. Organisation et statut de la mémoire sociale au sein des représentations sociales. In S. Laurens & N. Roussiau

- (Eds.), *La mémoire sociale, identités et représentations sociales* (pp. 175-185). Rennes : PUR.
- Bouchat, P. (2017). *From the Trenches to Europe, Do Memories of the Great War Shape Contemporary Pacifist Attitudes?* [Thèse de doctorat]. ULB, Bruxelles.
- Bouchat, P., Klein, O. & Rosoux, V. (2016). L'impact paradoxal des commémorations de la Grande Guerre. *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 121-122(2), 26-31.
- Bouchat, P., Licata, L., Rosoux, V., Allesch, C., Ammerer, H., Bovina, I., ... & Klein, O. (2017). A century of victimhood: Antecedents and current impacts of perceived suffering in World War I across Europe. *European Journal of Social Psychology*, 47(2), 195-208.
- Bouchat, P., Licata, L., Rosoux, V., Allesch, C., Ammerer, H., Babinska, M., ... & Klein, O. (2019). Greedy Elites and Poor Lambs: How Young Europeans Remember the Great War. *Journal of Social and Political Psychology*, 7(1), 52-75, <https://doi.org/10.5964/jspp.v7i1.781>
- Bourdieu, P. (1965). *Un art moyen : essai sur les usages sociaux de la photographie*. Paris : Éd. de Minuit.
- Brahy A., (2007). Les commémorations et le lien social, *Revue internationale de psychosociologie*, 13(2), 213-230.
- Brescó, I. & Wagoner, B. (2019). The psychology of modern memorials: the affective intertwining of personal and collective memories. *Estudios de Psicología*, 40, 1-27, <https://doi.org/10.1080/02109395.2018.1560024>
- Caillaud, S. & Flick, U. (2016). Triangulation méthodologique. Ou comment penser son plan de recherche. In G. Lo Monaco, S. Delouvée & P. Rateau (Eds.), *Les représentations sociales. Théories, méthodes et applications* (pp. 227-240). Bruxelles : De Boeck.
- Caillaud, S., Doumergue, M., Haas, V., Préau, M. & Kalampalikis, N. (2019). Past and Present of Triangulation and Social Representations Theory: a Crossed History. *Qualitative Research in Psychology*, 16(3), 375-391.
- Chautard, S. & Féki, M. (2012). *Les grandes batailles de l'histoire*. Nanterre : Studyrama.
- Cochet, F. (2016). Mourir au front et à l'arrière-front. In I. Homer & E. Pénicaut (Eds.), *Le soldat et la mort dans la Grande Guerre* (pp. 27-40). Rennes : PUR.

- Conan Doyle, A. (1967/2016). *Sherlock Holmes, le chien des Baskerville*. Paris : Le livre de poche.
- Coq, C. (1999). *Travail de mémoire 1914-1998, une nécessité d'un siècle de violence*. Paris : Autrement.
- Courbis, L., Lonjon, C., Lacorne, L., Martin, J.-F. & Gablin, M. (2014). *La Première Guerre mondiale à Lyon et dans le Rhône*. Lyon : Les archives départementales du Rhône et les archives municipales de Lyon.
- Chabert, C. (2011). L'attente. *Le carnet Psy*, 152(3), 28-35.
<https://doi.org/10.3917/lcp.152.0028>
- Christophe, V. & Rimé, B. (1997). Exposure to the social sharing of emotion: emotional impact, listener responses and the secondary social sharing. *European Journal of Social Psychology*, 27, 37-54.
- Dalissou, R. (2015). *Mémoire de la Grande Guerre, mémoire identitaire en mutation*. Rouen : Conférence Université de Rouen.
- Dalissou, R. (2017). Du héros à la victime : le mythe du Poilu dans les fêtes nationales de 1945 à nos jours. In L. Jalabert, R. Marcowitz & A. Weinrich (Eds.), *La longue mémoire de la Grande Guerre, regards croisés franco-allemands de 1918 à nos jours* (pp. 183-197). Villeneuve-d'Ascq : PUS.
- De Ravel, A.-C. (2015). Imaginaires de guerre, Claude Simon et Pascal Quignard : du vécu à l'écriture. *Carnets : revue électronique d'études françaises*, 5(2), 260-275.
- De Rosa, A.-S. & Mormino, C. (2002). Au confluent de la mémoire sociale : étude sur l'identité nationale et européenne. In S. Laurens & N. Roussiau (Eds.), *La mémoire sociale : identités et représentations sociales* (pp. 119-137). Rennes : PUR.
- Debray, R. (1997). *Transmettre*. Paris : Odile Jacob.
- Denizot, A. (2002). *La bataille de la Somme : juillet – novembre 1916*. Paris : Perrin.
- Descartes, R. (1641/1992). *Méditations métaphysiques*. Paris : Flammarion.
- Defrance, C. & Pfeil, U. (2017). La Première Guerre Mondiale dans le dialogue des historiens français et allemands au XX^e et XXI^e siècles. In L. Jalabert, R. Marcowitz & A. Weinrich (Eds.), *La longue mémoire de la Grande Guerre : regards croisés franco-allemands de 1918 à nos jours* (pp. 199-215). Villeneuve-d'Ascq : PUS.

- Deschamps, J.-C., Paez, D. & Pennebaker, J. (2001). Mémoire collective des événements sociopolitiques et culturels : représentations sociales du passé à la fin du millénium. *Psychologie & société*, 3, 53-74.
- Deschamps, J.-C., & Moliner, P. (2008). *Identité en psychologie sociale, des processus identitaires aux représentations sociales*. Paris : Armand Colin.
- Didi-Huberman, G. (2003). *Images malgré tout*. Paris : Éditions de minuit.
- Didi-Huberman, G. (2008). Image, histoire, désastre. In I. Alzieu & D. Clévenot (Eds.), *L'image et les traversées de l'histoire* (pp. 25-39). Pau : PUP.
- Doise, W. (1982). *L'explication en psychologie sociale*. Paris : PUF.
- Doise, W. (1992). L'ancrage dans les études sur les représentations sociales. *Bulletin de psychologie*, 45(405), 189-195.
- Doosje, B., Branscombe, N., Spears, R. & Manstead A., (2004). Consequences of national ingroup identification for responses to immoral historical events. In N. Branscombe & B. Doosje (Eds.), *Collective guilt: international perspectives* (pp. 95-111). Cambridge: Cambridge University Press.
- Dosse, F. (1998). Entre histoire et mémoire, une histoire sociale de la mémoire. *Raison Présente, Mémoire et histoire*, 128, 5-24.
- Durkheim, E. (1898). Représentations individuelles et représentations collectives. *Revue de Métaphysique et de morale*, 6, 273-302.
- Eco, U. (1976). *La production des signes*. Paris : Librairie générale française.
- Einstein, A. (1956/2001). *La relativité*. Paris : PBP.
- Ernst, S. (2011). Commémoration négatives. In G. Grandjean & J. Jamin (Eds.), *La concurrence mémorielle* (pp. 63-86). Paris : Armand Colin.
- Finckh, G. & Liot, D. (2014). *Jours de guerre et de paix : regard franco-allemand sur l'art de 1910 à 1930*. [Catalogue d'exposition. Reims, Musée des beaux-arts. 2014-2015]. Paris : Somogy
- Flament, C., Guimelli, C. & Abric, J.-C. (2006). Effets de masquage dans l'expression d'une représentation sociale. *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, 69(1), 15-31.

- Foucault, M. (1966/2015). *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*. Paris : Gallimard.
- Forest, A. (2004). L'armée de l'An II : la levée en masse et la création d'un mythe républicain. *Annales historiques de la Révolution française*, 335, 111-130, <https://doi.org/10.4000/ahrf.1385>
- Garcia, P. (1998). Commémorations, les enjeux d'une pratique sociale. *Raison Présente, Mémoire et histoire*, 128, 25-45.
- Garcia, P. (2010). Quelques réflexions sur la place du traumatisme collectif dans l'avènement d'une mémoire-Monde. *Journal français de psychiatrie*, 36(1), 37-39. <https://doi.org/10.3917/jfp.036.0037>
- Garcin-Marrou, I. & Haas, V. (2018). Points de contact et décalages. Villeurbanne à la croisée des mémoires. Entre mémoire institutionnelle et mémoire collective. In M. Baussant, M. Chauliac, S. Gensburger, & N. Venel (Eds.), *Les terrains de la mémoire. Approches croisées à l'échelle locale* (pp. 57-73). Paris, Presses de Paris Ouest.
- Georges, R. (2015). Quelle mémoire pour les soldats alsaciens-lorrains de la Grande Guerre ? *Le mouvement social*, 251(2), 59-74.
- Girault, R. (2004). *Diplomatie européenne : nations et impérialisme, 1871–1914. Histoire des relations internationales contemporaines*, Tome I. Paris : Payot.
- Girault, R. & Frank, R. (2004). *Turbulente Europe et nouveaux mondes, 1914–1941. Histoire des relations internationales contemporaines*, Tome II. Paris : Payot.
- Goloubinoff, V. (2016). Mort et censure dans la photographie militaire pendant la Grande Guerre. In I. Homer & E. Pénicaut (Eds.), *Le soldat et la mort dans la Grande Guerre* (pp. 221-235). Rennes : PUR.
- Gombrich, E. H., & Durand, G. (1971). *L'Art et l'illusion : psychologie de la représentation picturale*. Paris : Gallimard.
- Grandhomme, J.-N. (2017). L'impossible mémoire. Le cas de l'Alsace-Lorraine. In L. Jalabert, R. Marcowitz & A. Weinrich (Eds.), *La longue mémoire de la Grande Guerre, regards croisés franco-allemands de 1918 à nos jours* (pp. 135-150). Villeneuve-d'Ascq : PUS.
- Guérin-Pace, F. & Guermond, Y. (2006). Identité et rapport au territoire. *L'espace géographique*, 35(4), 289-290.

- Guermond, Y. (2006). Identité territoriale : ambiguïté d'un concept géographique. *L'espace géographique*, 35(4), 291-297.
- Guimelli, C. & Deschamps, J.C. (2000). Effets de contexte sur la production d'associations verbales. Le cas des représentations sociales des Gitans. *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, 47-48(3-4), 44-54.
- Haas, V. (2002a). La face cachée d'une ville. In T. Ferenczi (Ed.), *Devoir de mémoire, droit à l'oubli ?* (pp. 59-71). Paris : Complexe.
- Haas, V. (2002b). Approche psychosociale d'une reconstruction historique, le cas vichyssois. *Les Cahiers Internationaux de Psychologie sociale*, 53, 32-45.
- Haas, V. (2009). Les enjeux de la transmission : les risques de la mémoire partisane ou de l'instrumentalisation de l'histoire. *Carnets du GRePS*, 1, 1-8.
- Haas, V. (2012). *Traces, silences, secrets. Une approche psychosociale de la mémoire et de l'oubli collectifs* [HDR]. Université Paris Descartes, France.
- Haas, V. & Jodelet, D. (2000). La mémoire, ses aspects sociaux et collectifs. In N. Roussiau (Ed.), *Psychologie sociale* (pp. 121-134). Paris : In press.
- Haas, V., & Jodelet, D. (2007). Pensée et mémoire sociales. In J.-P. Pétard (Ed.), *Psychologie Sociale* (pp. 111-160). Paris : Bréal.
- Hakoköngäs, E., & Sakki, I. (2016) Visualized collective memories: social representations of history in images found in Finnish history textbooks. *Journal of community & applied social psychology*, 26, 496-517.
- Halbwachs, M. (1920). Matière et société. *Revue philosophique*, 45, 88-122.
- Halbwachs, M. (1925/1994). *Les cadres sociaux de la mémoire*. Paris : Albin Michel.
- Halbwachs, M. (1941/ 2008). *La topographie légendaire des évangiles en terre sainte*. Paris : PUF.
- Halbwachs, M. (1947/1972). L'expression des émotions et la société. In V. Karady (Ed.), *Classes sociales et morphologie* (pp. 164-173). Paris: Éditions de minuit.
- Halbwachs, M. (1950/1997). *La mémoire collective*. Paris : Albin Michel.
- Hall, S., & Mothe, P. (2012). *Comment les images font signe. La sémiotique facile : design, photographie, publicité, art, logotype*. Malakoff : Hazan.

- Hamers, J., & Van Cauwenberge, G. (2014). From propaganda to commemoration: reworking the national narrative. *Rethinking history*, 18(3), 423-437.
- Hampl, S. & Mihalits, D. (2017). Russian revival of the St. George myth and its imagery. A study based on reconstructive picture interpretation and psychoanalysis. In B. Wagoner, I. Brescó & S. H. Awad (Eds.), *The Psychology of Imagination: History, Theory and New Research Horizons* (pp. 295-315). Charlotte: IAP.
- Hanke, K., Liu, J.-H., Sibley, C. G., Paez, D., Gaines, S. O., Moloney, G., Leong, C-H., Wagner, W., Licata, L., Klein, O., Garber, I., Böhm, G., Hilton, D. J., Valchev, V., Khan, S. S., Cabecinhas, R. (2015). “Heroes” and “villains” of world history across cultures. *PLoS ONE*, 10(2), 1-21.
- Hawking, S. (1988/2017). *Une brève histoire du temps : du big bang aux trous noirs*. Paris : Flammarion.
- Hegel, G.-W.-F. (1835/1997). *Esthétique*. Paris : Classiques de poche.
- Héran, F. (2014). Générations sacrifiées : le bilan démographique de la Grande Guerre. *Population & sociétés*, 510(4), 1-4.
- Herrera, M., & Reicher, S. (1998). Making sides and taking sides: an analysis of salient images and category constructions of pro- and anti-Gulf war respondents. *European journal of social psychology*, 28, 981-993.
- Hewstone, M., Cairns, E., Voci, A., McLernon, F., Niens, U. & Noor, M. (2004). Intergroup forgiveness and guilt in northern Ireland: social psychological dimensions of “the troubles”. In N. Branscombe & B. Doosje (Eds.). *Collective guilt, international perspectives* (pp. 193-215). Cambridge: Cambridge University Press.
- Hirsch, M. (1997/2002). *Family frames, photography narrative and postmemory*. Cambridge: Harvard University Press.
- Holton, G. (1975). On the role of themata in scientific thought. *Science*, 188, 328-334.
- Horne, J. (2016). Le soldat et la mort dans la Grande Guerre : un bilan historiographique. In I. Homer, & E. Pénicaut (Eds.), *Le soldat et la mort dans la Grande Guerre* (pp. 13-25). Rennes : PUR.
- Hynes, S. (1990). *A War Imagined, the First World War and English culture*. London: Bodley head.

- Jagielski, J.-F. (2005). *Le Soldat inconnu, Invention et postérité d'un symbole*. Paris : Éditions Imago.
- Jalabert, L. (2017). Les témoignages photographiques et les mémoires de la « Grande Guerre ». In L. Jalabert, R. Marcowitz & A. Weinrich (Eds.). *La longue mémoire de la Grande Guerre : regards croisés franco-allemands de 1918 à nos jours* (pp. 67-88). Villeneuve-d'Ascq : PUS.
- Jaumain, S., Vaesen, J., Benvindo, B., Bouchat, P., Bousmar, E., Degryse, I., Kesteloot, C., Klein, O. & Vanraepenbusch, K. (2017). Regards croisés sur un Centenaire. Un premier bilan des commémorations de la Première Guerre mondiale à Bruxelles. *Brussels Studies*, 116, 1-33. <https://doi.org/10.4000/brussels.1576>
- Jodelet, D. (1982). Les représentations socio-spatiales de la ville. In P. H. Derycke (Ed.), *Conceptions de l'espace* (pp. 145-177). Paris : Université de Paris X.
- Jodelet, D. (1984/2011). Représentation sociale : phénomènes, concept et théorie. In S. Moscovici (Ed.). *Psychologie sociale* (pp. 363-384). Paris : PUF.
- Jodelet, D. (1992). Mémoire de masse : le côté moral de l'histoire. *Bulletin de Psychologie*, 45(405), 239-256.
- Jodelet, D. (2010). Le loup, nouvelle figure de l'imaginaire féminin. In D. Jodelet & E. Coelho Paredes (Eds.), *Pensée mythique et représentations sociales* (pp. 23-62). Paris : L'Harmattan.
- Jodelet, D. & Haas, V. (2019). Mémoires et représentations sociales. In F. Emiliani & A. Palmonari (Eds.), *Repenser la théorie des représentations sociales* (pp. 89-103). Paris : Éditions des Archives contemporaines.
- Joffe, H. (2007). Le pouvoir de l'image□: persuasion, émotion et identification. *Diogenes*, 217(1), 102-115. <https://doi.org/10.3917/dio.217.0102>
- Jospin, L. (1998). Déclaration du 5 novembre 1998 à Craonne (Aisne). Récupéré du site *Vie publique* le 21 janvier 2016 : <http://discours.vie-publique.fr/notices/983002941.html>.
- Jovchelovitch, S. (2006). Repenser la diversité de la connaissance : polyphasie cognitive, croyances et représentations. In V. Haas (Ed.), *Les savoirs du quotidien : Transmissions, Appropriations, Représentations*. (pp. 213-224). Rennes : PUR.
- Kaës, R., Faimberg, H., Enriquez, M. & Baranes, J.-J. (1993/2013). *Transmission de la vie psychique entre générations*. Paris : Dunod.

- Kafka, F. (1983/2004). *Le Procès*. Paris : GF Flammarion.
- Kalampalikis, N. (2001). *Le nom et ses mémoires. Ancrages des représentations sociales face à une menace identitaire : l'affaire macédonienne*. [Thèse de doctorat] Ehess, Paris.
- Kalampalikis, N. (2006). Affronter la complexité : représentations et croyances. In V. Haas (Ed.), *Les savoirs du quotidien : Transmissions, Appropriations, Représentations*. (pp. 213-224). Rennes : PUR.
- Kalampalikis, N. (2007). *Les Grecs et le mythe d'Alexandre. Étude psychosociale d'un conflit symbolique à propos de la Macédoine*. Paris : L'Harmattan.
- Kalampalikis, N. (2009). Le processus de l'ancrage : l'hypothèse d'une familiarisation à l'envers. *Carnets du GRePS*, 1, 19-25.
- Kalampalikis, N. (2010). Mythes et représentations sociales. In D. Jodelet & E. Coelho Paredes (Eds.), *Pensée mythique et représentations sociales* (pp. 63-84). Paris : L'Harmattan.
- Kalampalikis, N. (2013). Retour au milieu vital. In S. Moscovici (Ed.), *Le scandale de la pensée sociale* (pp. 7-15). Paris : Éditions de l'Ehess.
- Kalampalikis, N. (Ed.), (2019). *Serge Moscovici : Psychologie des représentations sociales*. Paris : Éditions des Archives Contemporaines.
- Kalampalikis, N. & Haas, V. (2008). More than theory: a new map of social thought. *Journal for the theory of social behaviour*, 38(4), 449-459.
- Kalampalikis, N. & Apostolidis, T. (2016). La perspective sociogénétique des représentations sociales. In G. Le Monaco, S. Delouée & P. Rateau (Eds.), *Les représentations sociales* (pp. 69-84). Bruxelles : De Boeck.
- Kalampalikis, N & Apostolidis, T (2020). Challenges for social representations theory: the socio-genetic perspective. In S. Papastamou (Ed.), *New Perspectives in Social Thinking and Social Influence*. Montpellier : PUM.
- Kalampalikis, N., Jodelet, D., Wieviorka, M., Moscovici, D., & Moscovici, P. (Eds.) (2020). *Serge Moscovici : un regard sur les mondes communs*. Paris : Éditions de la MSH.
- Kant, E. (1787/2006). *Critique de la raison pure*. Paris : Flammarion.
- Lacassin, F. (2001). *Alfred Machin : de la jungle à l'écran*. Paris : Dreamland.

- Laurens, S. (2002). La nostalgie dans l'élaboration des souvenirs. In S. Laurens & N. Roussiau (Eds.), *La mémoire sociale, identités et représentations sociales* (pp. 259-267). Rennes : PUR.
- Laurens, S. (2006). Le regard psychosocial : l'autre en moi. Vers une psychologie sociale des prises de position. *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, 71(3), 55-64.
- Le Goff, J. (1977/1988). *Histoire et mémoire*. Paris : Gallimard.
- Legoff, A. (2009). La grande guerre vue par les anciens combattants : les photographies du Journal des mutilés (1919-1938). *Bibliothèque de l'école des chartes*, 167(1), 41-68. <https://doi.org/10.3406/bec.2009.463903>
- Licata, L. (2007). Théorie de l'identité sociale et la théorie de l'autocatégorisation : le Soi, le groupe et le changement social. *Revue électronique de psychologie sociale*, 1, 19-33.
- Licata, L., & Klein, O. (2005). Regards croisés sur un passé commun: anciens colonisés et anciens coloniaux face à l'action belge au Congo. In M. Sanchez-Mazas & L. Licata (Eds.), *L'Autre: regards psychosociaux* (pp. 241– 278). Grenoble : PUG.
- Licata, L., Klein, O., & Gély, R. (2007). Mémoire des conflits, conflits de mémoires : une approche psychosociale et philosophique du rôle de la mémoire collective dans les processus de réconciliation intergroupe. *Social Science Information*, 46(4), 563-589. <https://doi.org/10.1177/0539018407082593>
- Liu, J.-H., Goldstein-Hawes, R., Hilton, D. J., Huang, L. L., Gastardo-Conaco, C., Dresler-Hawke, E., ... & Hidaka, Y. (2005). Social representations of events and people in world history across 12 cultures. *Journal of Cross-Cultural Psychology*, 36(2), 171-191. <https://doi.org/10.1177/0022022104272900>
- Liu, J.-H., & Hilton, D. J. (2005). How the past weighs on the present: Social representations of history and their role in identity politics. *British Journal of Social Psychology*, 44(4), 537-556. <https://doi.org/10.1348/014466605X27162>
- Liu, J.-H., & Sibley, C. G. (2013). From ordinal representations to representational profiles: a primer for describing and modelling social representations of history. *Papers on Social Representations*, 22, 5.1–5.30.
- Liu, J.-H., & Sibley, C. G. (2015). Representations of world history. In G. Sammut, E. Andreouli, G. Gaskell. & J. Valsiner (Eds.), *Cambridge Handbook of Social Representations* (pp. 269-279). Cambridge: Cambridge University Press.

- Loez, A. (2012). Militaires, combattants, citoyens, civils : les identités des soldats français en 1914-1918. *Pôle sud*, 36(1), 67-85.
- Marcowitz, R. (2017). Vers une mémoire franco-allemande de la Grande Guerre ? Les gestes symboliques, de Mourmelon (1962) au Hartmannswillerkopf (2014). In L. Jalabert, R. Marcowitz & A. Weinrich (Eds.), *La longue mémoire de la Grande Guerre : regards croisés franco-allemands de 1918 à nos jours* (pp. 217-231). Villeneuve-d'Ascq : PUS.
- Marková, I. (2007). *Dialogicité et représentations sociales*. Paris : PUF.
- Martinez, L. (2012). La mémoire et la photographie confrontées à l'absence de traces historiques. In M. Galinier & M. Cadé (Eds.), *Images de guerre, guerre des images, paix en images : la guerre dans l'art, l'art dans la guerre* (pp. 233-249). Perpignan : Presses universitaires de Perpignan.
- Maurice, D. (2011). Les représentations de l'ennemi et du combat dans les dessins animés soviétiques de 1941. *Amnis* [En ligne], 10, mis en ligne le 01 mai 2011, <https://doi.org/10.4000/amnis.1430>
- McCartney, H.-B. (2014). The first world war soldier and his contemporary image in Britain. *International affairs*, 90(2), 299-315.
- Mercier, P. & Kalampalikis, N. (2019). Repeated reproduction: back to Bartlett. A French replication and extension. *Culture & Psychology*, 26(3), 500-527. <https://doi.org/10.1177/1354067X19871197>
- Mitchell, W.J.T. (1984). What is a image? *New Literary History*, 15(3), 503-537.
- Moliner, P. (1996). *Images et représentations sociales : de la théorie des représentations à l'étude des images sociales*. Grenoble : PUG.
- Moliner, P. (2015). Objectivation et ancrage du message iconique. Propositions théoriques et pistes de recherche. *Sociétés*, 130(4), 81-94.
- Moliner, P. (2016). *Psychologie sociale de l'image*. Grenoble : PUG.
- Moscovici, S. (1961/1976). *La psychanalyse, son image et son public. Étude sur la représentation sociale de la psychanalyse*. Paris : PUF.
- Moscovici, S. (1984/2011). Introduction : le domaine de la psychologie sociale. In S. Moscovici (Ed.), *Psychologie Sociale* (pp. 5-22). Paris : PUF.

- Moscovici, S. (1999). Noms propres, noms communs et représentations sociales. *Psychologie & société*, 1, 81-104.
- Moscovici, S. (2002). Pensée stigmatisante et pensée symbolique : deux formes élémentaires de la pensée sociale. In C. Garnier (Ed.), *Les formes de la pensée sociale* (pp. 21-53). Paris : PUF.
- Moscovici, S. (2010). Préface. In D. Jodelet & E. Coelho Paredes (Eds.), *Pensée mythique et représentations sociales* (pp. 7-16). Paris : L'Harmattan
- Moscovici, S. (2013). *Le scandale de la pensée sociale*. Paris : Éditions de l'Ehess.
- Moscovici, S. (2019a). La psychologie des représentations sociales. In N. Kalampalikis (Ed.), *Serge Moscovici : Psychologie des représentations sociales*. (pp. 1-8). Paris : Éditions des Archives Contemporaines.
- Moscovici, S. (2019b). Sens commun : représentations sociales ou idéologie ? In N. Kalampalikis (Ed.), *Serge Moscovici : Psychologie des représentations sociales*. (pp. 17-30). Paris : Éditions des Archives Contemporaines.
- Moscovici, S. (2019c). The proof of the pudding is still in the eating ! In N. Kalampalikis (Ed.), *Serge Moscovici : Psychologie des représentations sociales*. (pp. 31-50). Paris : Éditions des Archives Contemporaines.
- Moscovici, S. (2019d). La subjectivité sociale. In N. Kalampalikis (Ed.), *Serge Moscovici : Psychologie des représentations sociales*. (pp. 51-90). Paris : Éditions des Archives Contemporaines.
- Moscovici, S. (2019e). La relativité a cent ans. In N. Kalampalikis (Ed.), *Serge Moscovici : Psychologie des représentations sociales*. (pp. 91-104). Paris : Éditions des Archives Contemporaines.
- Moscovici, S. & Vignaux, G. (1994). Le concept de Thémata. In C. Guimelli (Ed.), *Structures et transformations des représentations sociales* (pp. 25-72). Neuchâtel : Delachaux et Niestlé.
- Mosse, G.-L. (1990/1999). *De la Grande Guerre au totalitarisme, la brutalisation des sociétés européennes*. Paris : Hachette.
- Namer, G. (1987). *La commémoration en France, de 1945 à nos jours*. Paris : L'Harmattan.

- Neal, D. (2010). Emotion-based tags in photographic documents: the interplay of text, image, and social influence. *Canadian Journal of Information and Library Science*, 34(3), 329-353. <https://doi.org/10.1353/ils.2010.0000>
- Niess, A. (2016). La représentation des corps sur les monuments aux morts. In I. Homer & E. Pénicaud (Eds.), *Le soldat et la mort dans la Grande Guerre* (pp. 177-193). Rennes : PUR.
- Nobecourt, R.-G. (2013). *Les Fantassins du Chemin des Dames*. Paris : Albin Michel
- Nora, P. (1999). Commémorer. In C. Coq & J.-P. Bacot (Eds.), *Travail de mémoire 1914-1918 : une nécessité d'un siècle de violence* (pp. 147-149). Paris : Autrement.
- Offenstadt, N. (1999). *Les fusillés de la Grande Guerre et la mémoire collective* (1914-1999). Paris : Odile Jacob.
- Orwell, G. (1950). *1984*. Paris : Éditions Gallimard.
- Osborne Humphries, M. (2014). Between commemoration and history: the historiography of the Canadian corps and military overseas. *The Canadian historical review*, 95(3), 384-397.
- Paasi A. (2002a). Bounded spaces in the mobile world: deconstructing regional identity. *Tijdschrift voor Economische en Sociale Geografie*, 93, 137-148.
- Paasi, A. (2002b). Place and region: regional worlds and words. *Progress in human geography*, 26(6), 802-811.
- Paasi, A. (2011). The region, identity, and power. *Procedia Social and Behavioral Sciences*, 14, 9-16.
- Páez, D. Liu, J.-H., Techio, E., Slawuta, P., Zlobina, A., & Cabecinhas, R. (2008). "Remembering" World War II and willingness to fight: sociocultural factors in the social representation of historical warfare across 22 societies. *Journal of cross-cultural psychology*, 39(4), 373-380.
- Panofsky, E. (1967/2009). *Essais d'iconologie. Les thèmes humanistes dans l'art de la renaissance*. Paris : Gallimard.
- Peirce, C.S., Hartshorne, C. & Weiss, P. (1931/1960). *Collected papers of Charles Sanders Peirce*. Cambridge: Harvard University Press.

- Pennebaker, J.-W., Páez, D., & Deschamps, J.-C. (2006). The social psychology of history: defining the most important events of the last 10, 100, and 1000 years. *Psicología política*, 32, 15-32.
- Perrot, M. (1999). Archive, mémoire, histoire. In C. Coq & J.-P. Bacot (Eds.), *Travail de mémoire 1914-1918, une nécessité d'un siècle de violence* (pp. 36-39). Paris : Autrement.
- Prezioso, S. (2017). Résister à l'irrésistible... In S. Prezioso (Ed.), *Contre la guerre 14-18, Résistances mondiales et révolution sociale* (pp. 11-61). Paris : La Dispute.
- Richardson, L. (2000). Writing: a method of inquiry. In N. Denzin, & Y. Lincoln (Eds.), *Handbook of Qualitative Research* (pp. 923-948). Thousand Oaks: Sage.
- Ricœur, P. (1983). *Temps et récit*. Tome 1. Paris : Seuil.
- Ricœur, P. (1985). *Temps et récit, Le temps raconté*. Tome 3. Paris : Seuil.
- Ricœur, P. (2000). *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris : Seuil.
- Rimé, B. (2005). *Le partage social des émotions*. Paris : PUF.
- Rimé, B., Bouchat, P., Klein, O., & Licata, L. (2015). When collective memories of victimhood fade: generational evolution of intergroup attitudes and political aspirations in Belgium. *European Journal of Social Psychology*, 45, 515-532.
- Rose, G. (2007). *Visual methodologies*. An introduction to the interpretation of visual materials. London: Sage.
- Rosoux, V. (2001). Introduction générale, définition et fondements de la problématique. In V. Rosoux (Ed.), *Les usages de la mémoire dans les relations internationales : le recours au passé dans la politique étrangère de la France à l'égard de l'Allemagne et de l'Algérie, de 1962 à nos jours* (pp. 2-16). Bruxelles : Bruylant.
- Rosoux, V. (2007). Mémoire(s) européenne(s) ? Des limites d'un passé aseptisé et figé. In G. Mink & L. Neumayer (Eds.), *L'Europe et ses passés douloureux* (pp. 222-232). Paris : La Découverte.
- Rosoux V. (2008). Introduction : négociation et réconciliation. *Négociations*, 9(1), 7-11. <https://doi.org/10.3917/neg.009.0007>
- Rosoux V. (2011). Mémoire et résolution des conflits : Quelle transmission au lendemain d'une guerre ? In N. Burnay (Ed.), *Transmission, mémoire et reconnaissance* (pp. 57-80). Fribourg : Academic Press Fribourg.

- Rousso, H. (2007). Vers une mondialisation de la mémoire. *Vingtième Siècle – Revue d'Histoire*, 94, 3-10. <https://doi.org/10.3917/ving.094.0003>
- Roux, P. (2013). *Images et savoirs dans l'expérience du cancer du sein. Un regard psychosocial sur les photographies et les schémas dans la relation chirurgien-patiente*. [Thèse de doctorat] Université Lumière Lyon 2, Lyon.
- Sahdra, B. & Ross, M. (2007). Group identification and historical memory. *Personality and Social Psychology Bulletin*, 33 (3), 384-395. <https://doi.org/10.1177/0146167206296103>
- Schor, R. (1997). *La France dans la Première Guerre mondiale*. Paris : Nathan.
- Sheftall, M. (2015). Mythologising the dominion fighting man: Australian and Canadian narratives of the First World War soldier, 1914-39. *Australian historical studies*, 46, 81-99.
- Spiegelman, A. (1994). *Maus I*. Paris : Flammarion.
- Spiegelman, A. (1994). *Maus II*. Paris : Flammarion.
- Spiegelman, A. (2012). *MetaMaus*. Paris : Flammarion.
- Taborelli, P. (2018). *Les conditions géographiques et l'organisation spatiale du front de la Grande Guerre : application à l'évaluation environnementale post-conflit en Champagne-Ardenne (France)*. [Thèse de doctorat]. Université de Reims Champagne-Ardenne, Reims.
- Tardi, J. & Verney, J.-P. (2008). *Putain de guerre, 1914-1915-1916*. Bruxelles : Casterman.
- Tardi, J. & Verney, J.-P. (2009). *Putain de guerre, 1917-1918-1919*. Bruxelles : Casterman.
- Tateo, L. (2017). Use your imagination. The history of a higher mental function. In B. Wagoner, I. Bresco & S. H. Awad (Eds.), *The Psychology of Imagination: History, Theory and New Research Horizons* (pp. 47-66). Charlotte: IAP.
- Tato, M.-I. (2014). A vanished memory: the great war in present Argentina. *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 113/114, 161-165.
- Tavani, J.-L. (2012). *Mémoire Sociale & Pensée Sociale, influence croisée de la mémoire et de la pensée sociale*. [Thèse de doctorat]. Université Paris Descartes, Paris.
- Theodosiou, C. (2018). *Le Deuil inachevé. La commémoration de l'armistice du 11 novembre 1918 en France dans l'entre-deux-guerres*. Paris : Éditions de la Sorbonne.

- Tison, S. (2002). Le traumatisme de la Grande Guerre. In T. Ferenczi (Ed.), *Devoir de mémoire, droit à l'oubli ?* (pp. 45-58). Bruxelles : Éditions Complexe.
- Tison, S. (2011). *Comment sortir de la guerre ? Deuil, mémoire et traumatisme*. Rennes : PUR.
- Van der Linden, N., Bizumic, B., Stubager, R. & Mellon, S. (2011). Social representational correlates of attitudes toward peace and war: a cross-cultural analysis in the United States and Denmark. *Peace and conflict*, 17, 217-242.
- Van Ypersele, L. (2013). Tourisme de mémoire, usages et mésusages : le cas de la Première Guerre mondiale, *Témoigner. Entre histoire et mémoire*, 116, 13-21. <https://doi.org/10.4000/temoigner.267>
- Viaud, J. (2000). L'objectivation et la question de l'ancrage dans l'étude des représentations sociales. In N. Roussiau (Ed.), *Psychologie sociale* (pp. 89-99). Paris : In Press.
- Viltart, F. (2016). « Voyage au pays des morts » : les pèlerinages au front et le deuil de guerre (1919-1935). In I. Homer & E. Pénicaut (Eds.), *Le soldat et la mort dans la Grande Guerre* (pp. 165-176). Rennes : PUR.
- Wagoner, B. (2012). Culture in constructive remembering. In J. Valsiner (Ed.), *The Oxford Handbook of Culture and Psychology* (pp. 1034-1055). Oxford: Oxford University Press.
- Wagoner, B. (2015). Collective remembering as a process of social representation. In G. Sammut, E. Andreouli, G. Gaskell. & J. Valsiner (Eds.), *Cambridge Handbook of Social Representations* (pp. 143-162). Cambridge: Cambridge University Press.
- Wagoner, B., Brescó, I., & Awad, S. H. (2017). Imagination as a psychological and sociocultural process. In B. Wagoner, I. Brescó & S. H. Awad (Eds.), *The Psychology of Imagination: History, Theory and New Research Horizons* (pp. ix-xii). Charlotte: IAP.
- Walton, K. (1984). Transparent pictures: on the nature of photographic realism. *Critical Inquiry*, 11, 246-277.
- Weinrich, A., Jalabert, L. & Marcowitz, R. (2017). Un siècle – deux trajectoires. Les mémoires françaises et allemandes de la Première Guerre mondiale, 1918-1914. Introduction. In L. Jalabert, R. Marcowitz & A. Weinrich (Eds.), *La longue mémoire de la Grande Guerre : regards croisés franco-allemands de 1918 à nos jours* (pp. 9-19). Villeneuve-d'Ascq : PUS.

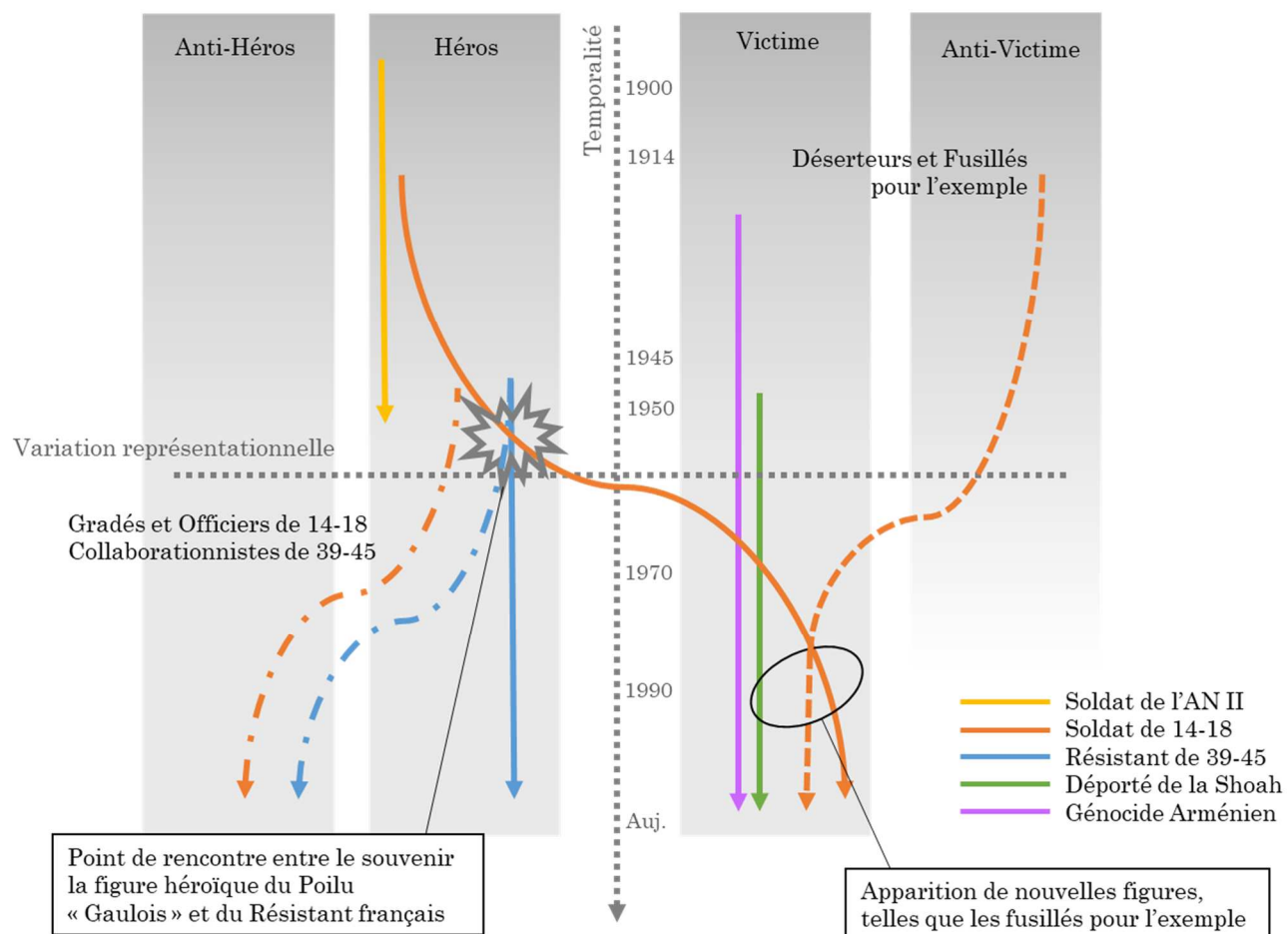
- Williams, D., Scates, B., James, L., & Wheatley, R. (2014). The Anxious Anzac: suggestions for a metric moment in late modern Australia. *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 113/114, 142-151.
- Winnicott, D.W. (1975). *Jeu et réalité : l'espace potentiel*. Paris : Gallimard.
- Winter, J. (1994). Otto Dix brûlé par l'eau-forte de la guerre. In J.-J. Becker, G. Krumeich, J. Winter et al. (Eds.), *14-18 la très grande guerre* (pp. 251-256). Le Centre de recherche de l'histoire de Péronne. Paris : Le Monde Éditions.
- Winter, J. (1995/2003). *Sites of memory, sites of mourning: The Great War in European cultural history*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Winter, J. (2006). *Remembering war. The great war between memory and history in the 20th century*. New Haven: Yale University Press.
- Winter, J. (2007). The generation of memory: Reflections on the “memory boom” in contemporary historical studies. *Archives & Social Studies: a journal of interdisciplinary research*, 1, 363-397.
- Winter, J. (2014). Commemorating catastrophe: remembering the Great War 100 years on. *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 113/114, 166-174.
- Yamashiro, J., & Hirst, W. (2014). Mnemonic convergence in a social network: Collective memory and extended influence. *Journal of Applied Research in Memory and Cognition*, 3, 272-279.
- Zelizer, B. (2004). The voice of the visual in memory. In K.-R. Phillips (Ed.), *Framing public memory* (pp. 157-186). Tuscaloosa: University of Alabama.

ANNEXES

SOMMAIRE DES ANNEXES

1. Évolution représentationnelle des figures militaires françaises au XX ^e siècle	213
2. Effectif et localisation des participants au questionnaire national	214
3. Questionnaire national	215
4. Grille d'analyse des images	227
5. Grille d'analyse des images – exemple	228

Annexes 1. Évolution de la représentation des militaires français au XX^e siècle



Annexes 2. Effectif et localisation des participants au questionnaire national

Villes	Universités	Secteurs	N	Âge Moyen	SD	Médiane
Lille	Lille 3	Nord	153	21,10	6,242	19,5
Amiens	UPJV			23,15	8,112	20
Reims	URCA	Nord-Est / Capitale	145	20,84	5,369	19
Paris	Paris 13			21	1	21
	Paris 8			22	-	22
Nancy Metz	Univ. de Lorraine	Est	84	20,04	1,881	20
Bordeaux	Univ. de Bordeaux	Ouest	145	20,80	4,152	20
Nantes	Univ. de Nantes			20,92	5,629	20
Lyon	UL2	Centre-Est	250	19,51	4,445	18
Grenoble	UGA			19,34	3,049	19
Saint-Étienne	Univ. Jean Monnet			22	5,099	21
Aix-en-Provence	Aix-Marseille Univ.	Sud	107	24,51	9,470	21
Marseille				19,46	3,667	18,5
Montpellier	Univ. Paul Valéry			21,37	2,065	22,5
Nice	Nice Sophia Antipolis					
Total				884	20,52	5,139

Annexes 3. Questionnaire national

La Première Guerre Mondiale

Ce questionnaire vous est proposé dans le cadre d'une recherche en sciences humaines et sociales menée au sein de l'Université de Lyon qui porte sur la Première Guerre Mondiale.

La durée de ce questionnaire prend environ 15 minutes.

Toutes vos réponses sont strictement anonymes et confidentielles et feront l'objet d'une analyse globale.

Nous vous demandons de répondre à toutes les questions, aussi spontanément que possible et dans l'ordre dans lequel elles vous sont posées.

Il n'y a ni bonnes ni mauvaises réponses, seul votre avis nous intéresse.

Merci d'avance pour votre participation.

1. Mots

Lorsque vous pensez à la Première Guerre Mondiale, quelles sont les cinq premières idées (mots ou expressions) qui vous viennent spontanément à l'esprit ?

Veuillez écrire vos réponses ci-dessous :

1	
2	
3	
4	
5	

Comment évalueriez-vous ces cinq idées ?

Choisissez la valence appropriée pour chaque idée :

	Idée très négative						Idée très positive	
Idée 1	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	
Idée 2	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	
Idée 3	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	
Idée 4	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	
Idée 5	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	

2. Emotions

a) De manière générale, par rapport aux soldats de mon pays pendant la Première Guerre Mondiale, je ressens :

Choisissez la réponse appropriée pour chaque élément :

	<i>Pas du tout</i>					<i>Extrêmement</i>	
Admiration	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Colère	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Compassion	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Mépris	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Dégoût	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Empathie	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Envie	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Gratitude	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Culpabilité	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Joie	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Haine	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Sentiment de dette	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Indifférence	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Indignation	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Pitié	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Fierté	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Respect	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Tristesse	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Honte	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Sympathie	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐

b) De manière générale, par rapport aux soldats de ma région pendant la Première Guerre Mondiale, je ressens :

Choisissez la réponse appropriée pour chaque élément :

	<i>Pas du tout</i>					<i>Extrêmement</i>	
Admiration	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Colère	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Compassion	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Mépris	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Dégoût	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Empathie	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Envie	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Gratitude	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Culpabilité	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Joie	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Haine	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Sentiment de dette	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Indifférence	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Indignation	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Pitié	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Fierté	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Respect	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Tristesse	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Honte	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Sympathie	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐

c) De manière générale, par rapport aux soldats des pays alliés pendant la Première Guerre Mondiale, je ressens :

Choisissez la réponse appropriée pour chaque élément :

	<i>Pas du tout</i>					<i>Extrêmement</i>	
Admiration	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Colère	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Compassion	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Mépris	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Dégoût	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Empathie	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Envie	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Gratitude	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Culpabilité	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Joie	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Haine	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Sentiment de dette	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Indifférence	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Indignation	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Pitié	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Fierté	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Respect	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Tristesse	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Honte	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Sympathie	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐

d) De manière générale, par rapport aux soldats ennemis pendant la Première Guerre Mondiale, je ressens :

Choisissez la réponse appropriée pour chaque élément :

	<i>Pas du tout</i>					<i>Extrêmement</i>	
Admiration	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Colère	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Compassion	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Mépris	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Dégoût	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Empathie	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Envie	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Gratitude	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Culpabilité	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Joie	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Haine	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Sentiment de dette	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Indifférence	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Indignation	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Pitié	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Fierté	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Respect	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Tristesse	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Honte	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
Sympathie	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐

3. Soldats

a) Veuillez indiquer votre degré d'accord ou de désaccord avec les affirmations suivantes :

La majorité des soldats **de mon pays** ...

Choisissez la réponse appropriée pour chaque élément.

	<i>Fortement en désaccord</i>					<i>Fortement en accord</i>	
avaient peur de la Guerre	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
étaient contraints de combattre	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
étaient contents de combattre	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
étaient des héros	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
étaient nationalistes	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
étaient pacifistes	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
étaient patriotes	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
étaient des victimes	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
combattaient volontairement	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
trouvaient un sens à la Guerre	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
haïssaient leurs ennemis	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
haïssaient leurs officiers	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
jugeaient la Guerre absurde	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
jugeaient la Guerre juste	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
jugeaient la Guerre légitime	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐

b) Veuillez indiquer votre degré d'accord ou de désaccord avec les affirmations suivantes :

La majorité des soldats **de ma région** ...

Choisissez la réponse appropriée pour chaque élément.

	<i>Fortement en désaccord</i>					<i>Fortement en accord</i>	
avaient peur de la Guerre	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
étaient contraints de combattre	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
étaient contents de combattre	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
étaient des héros	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
étaient nationalistes	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
étaient pacifistes	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
étaient patriotes	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
étaient des victimes	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
combattaient volontairement	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
trouvaient un sens à la Guerre	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
haïssaient leurs ennemis	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
haïssaient leurs officiers	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
jugeaient la Guerre absurde	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
jugeaient la Guerre juste	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
jugeaient la Guerre légitime	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐

c) Veuillez indiquer votre degré d'accord ou de désaccord avec les affirmations suivantes :

La majorité des soldats **des armées alliées...**

Choisissez la réponse appropriée pour chaque élément.

	<i>Fortement en désaccord</i>					<i>Fortement en accord</i>	
avaient peur de la Guerre	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
étaient contraints de combattre	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
étaient contents de combattre	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
étaient des héros	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
étaient nationalistes	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
étaient pacifistes	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
étaient patriotes	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
étaient des victimes	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
combattaient volontairement	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
trouvaient un sens à la Guerre	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
haïssaient leurs ennemis	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
haïssaient leurs officiers	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
jugeaient la Guerre absurde	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
jugeaient la Guerre juste	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
jugeaient la Guerre légitime	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐

d) Veuillez indiquer votre degré d'accord ou de désaccord avec les affirmations suivantes :

La majorité des soldats **des armées ennemies** ...

Choisissez la réponse appropriée pour chaque élément.

	<i>Fortement en désaccord</i>					<i>Fortement en accord</i>	
avaient peur de la Guerre	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
étaient contraints de combattre	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
étaient contents de combattre	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
étaient des héros	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
étaient nationalistes	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
étaient pacifistes	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
étaient patriotes	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
étaient des victimes	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
combattaient volontairement	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
trouvaient un sens à la Guerre	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
haïssaient leurs ennemis	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
haïssaient leurs officiers	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
jugeaient la Guerre absurde	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
jugeaient la Guerre juste	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
jugeaient la Guerre légitime	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐

4. À propos de vous

Merci de remplir les informations suivantes :

Avez-vous déjà fait une visite en lien avec la Première Guerre Mondiale ?

Oui ☐ Non ☐

Si oui, précisez quel type (musée, lieux de mémoire, ville, monuments) :

Avez-vous regardé un film, un documentaire, ou une émission de télévision, lu un livre ou un article dans un magazine sur la Première Guerre Mondiale ?

Oui ☐ Non ☐

Si oui, précisez :

Avez-vous de la famille ayant vécu cette période de conflit ?

Oui ☐ Non ☐ Ne sais pas ☐

Si oui, comment le savez-vous ?

Avez-vous déjà assisté à une cérémonie ou une commémoration de la Première Guerre Mondiale ?

Oui ☐ Non ☐ Ne sais pas ☐

Si oui, précisez :

Vous êtes :

Un homme ☐

Une femme ☐

Sans réponse ☐

Quel est votre âge ?

Dans quel pays êtes-vous né.e ?

Quelle est votre nationalité ?

Quel est le diplôme le plus élevé que vous ayez obtenu ?

- ☐ Aucun diplôme ou CEP
- ☐ BEPC, Brevet des collèges
- ☐ CAP, BEP ou équivalent
- ☐ Baccalauréat ou brevet professionnel
- ☐ DEUG, BTS, DUT, Bac +2
- ☐ Licence/Bac +3
- ☐ Master/Maitrise
- ☐ Master II, DEA, DESS, diplôme d'ingénieur
- ☐ Doctorat/HDR
- ☐ Autre

Dans quelle université êtes-vous inscrit.e ?

- ☐ Université de Lyon (UdL)
- ☐ Université de Reims Champagne-Ardenne (URCA)
- ☐ Autre

Quelle discipline étudiez-vous ?

Sélectionnez l'un des cinq domaines puis précisez votre filière d'appartenance. Exemple : Psychologie, Droit, Histoire, etc.

- ☐ Arts, Lettres, Langues
- ☐ Droit, Économie, Gestion
- ☐ Sciences Humaines et Sociales
- ☐ Sciences, Technologie, Santé
- ☐ Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives

Merci de préciser votre filière

Dans quelle ville ou commune vivez-vous actuellement ?

Précisez le département

Ville

Département

Depuis combien de temps y vivez-vous ?

- ☐ Moins de 6 mois
- ☐ Entre 6 mois et 2 ans
- ☐ Entre 2 ans et 10 ans
- ☐ Depuis plus de 10 ans

Dans quelle ville êtes-vous né.e ?

Précisez le département

Ville

Département

Actuellement, quelle est votre situation :

Plusieurs choix sont possibles

- ☐ Etudiant
- ☐ Salarié
- ☐ En recherche d'emploi
- ☐ Sans activité professionnelle
- ☐ Bénévole

Si vous êtes salarié :

Quelle votre catégorie professionnelle actuelle ?

- ☐ Agriculteur
- ☐ Artisan, commerçant
- ☐ Cadre supérieur, profession libérale, professeur, profession scientifique
- ☐ Employé administratif ou commerce, agent de service
- ☐ Instituteur, profession intermédiaire, technicien, contremaître
- ☐ Ouvrier qualifié/non-qualifié, chauffeur/livreur, ouvrier agricole
- ☐ Patron de l'industrie, du commerce
- ☐ Autre

--

Merci pour votre participation !

Pour être informé.e des suites de l'étude, ou toute autre question, vous pouvez nous contacter par mail à : enqueshslyon2@gmail.com

Annexes 4. Grille d'analyse des images

ÉTAPE 1 – ŒUVRE		
TITRE		ANNÉE
AUTEUR		VILLE - LIEUX
ÉDITEUR		FORMAT
TYPE <i>Dessin, Photographie, Peinture, etc.</i>		SUPPORT <i>Affiche, Carte postale, Photographie, etc.</i>
ÉTAPE 2 – CARTEL		
TEXTES : · NARRATIF · RÉCITATIF · DESCRIPTIF	· Précision (<i>le sens est précisé dans la description de l'image</i>) · Humour (<i>utilisation de l'humour, de l'ironie ou du sarcasme</i>) · Référence (<i>l'histoire à l'intérieur de l'histoire</i>) · Antithèse (<i>le texte décrit l'inverse de l'image</i>) · Opinion personnelle (<i>le narrateur donne son opinion</i>)	
ÉTAPE 3 – COMPOSITION		
COMPOSITION <i>Narrative, Informative, Esthétique, Symbolique</i>		SCÈNE <i>Une action, phase d'introduction ou finale, présentation d'un lieu, scène posée, prise sur l'instant.</i>
ÉTAPE 4 – IMAGE		
CIBLAGE DU CONTENU : · Personnages (<i>nombre, identification, description, fonction</i>) · Expressions faciales (<i>émotion des personnages</i>) · Objets (<i>présence/absence, symbolique ou signification</i>) · Action (<i>ce que font les personnages</i>) · Normes sociales (<i>les éléments évoquent une information issue du sens commun</i>) · Symbolique (<i>le contenu de l'image représente autre chose</i>)		
STYLE : · Réaliste · Semi-réaliste · Caricatural TRAITS <i>si dessin</i> · Aquarellés · Crayonnés · Encrés · Noir & Blanc	COULEURS : · Figurative (<i>réaliste</i>) · Informative (<i>jour/ nuit, météo</i>) · Psychologique ou Dramatique (<i>ambiance</i>) · Symbolique (<i>culturelle</i>) · Esthétique · Perspective <i>si photographie</i> · Autochrome ou Monochrome	NUANCES : · Contrastes · Pastel HARMONIE : · Chaude · Froide · Cacochronie
EFFET DE LUMIÈRE : · Type d'éclairage (<i>source lumineuse, ombres</i>) · Direction (<i>sens de l'éclairage, contre-jour, clair-obscur, clair/foncé, reflet, lumière franche</i>) · Intensité (<i>éclairage doux, dur, sfumato</i>)		
CHAMPS (<i>1^{er} plan, 2nd plan, arrière-plan</i>) : · Amorce · Plan Composé · Absence de Plan · Distorsion (<i>perspective</i>) · Vision Objective · Vision Subjective (<i>absolue, relative, mentale</i>)	PLANS : · Descriptifs (<i>Panoramique, d'ensemble, général</i>) · Narratifs (<i>moyen, américain, italien</i>) · Dramatiques (<i>rapproché, gros plan, très gros plan</i>)	ANGLES : · Vue normale · Plongée / Contre-Plongée (<i>relative, accentuée, absolue</i>) · Champ / Contre Champ · Visée Oblique ou Cadrage Incliné
HORS CHAMP (<i>interprétation de l'action non visible, ce qui est attendu, ou sous-entendu</i>)		

Annexes 5. Grille d'analyse des images – exemple

ÉTAPE 1 – ŒUVRE		
L'attaque de Tahure Champagne		1916
Raoul Lespaigne		Marne (51)
Musée des Beaux-Arts de la Ville de Reims		23,2 x 30,5 cm
Plume à l'encre de Chine, crayon, aquarelle		Papier
ÉTAPE 2 – CARTEL		
TEXTES :	Les informations complètent décrivent l'image, sa provenance, son identification :	
—NARRATIF	-Inv. 971.12.1796	
—RÉCITATIF	-©Photo : C. Devleeschauwer	
· DESCRIPTIF	-Plume, encre de Chine sur tracé au crayon noir, aquarelle et rehauts de gouache blanche sur papier.	
ÉTAPE 3 – COMPOSITION		
COMPOSITION		SCÈNE
Esthétique		Action en train de se dérouler
ÉTAPE 4 – IMAGE		
CIBLAGE DU CONTENU :		
Des soldats français en plein combat. Le nombre est difficile à préciser : une dizaine. Soit le fusil à la main ou sur l'épaule pour ceux debout. Les autres soldats sont à terre, mort ou blessés gisant/agonisant dans les barbelés. Les visages sont marqués et les corps crispés. Il est difficile de distinguer la terre/le sol, des corps.		
STYLE :	COULEURS :	NUANCES :
—Réaliste	—Figurative (réaliste)	—Contrastes
· Semi-réaliste	—Informative (jour/ nuit, météo)	· Pastel
—Caricatural	—Psychologique ou Dramatique (ambiance)	HARMONIE :
TRAITS si dessin	—Symbolique (culturelle)	—Chaude
· Aquarellés	· Esthétique	· Froide
—Crayonnés	—Perspective	—Cacochronie
—Encre	si photographie	
· Noir & Blanc	—Autochrome ou Monochrome	
EFFET DE LUMIÈRE :		
· Type d'éclairage Direction Intensité		
CHAMPS (1 ^{er} plan, 2 nd plan, arrière-plan) :	PLANS :	ANGLES :
Perspective atmosphérique sur 3 plans	Vue d'ensemble, plan large	· Légère contre-plongée
HORS CHAMP		
La fin de l'assaut, le retour vers la tranchée ?		

